VOYAGE

EN ALLEMAGNE

ET

EN POLOGNE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

VOYAGE EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE,

PENDANT LES ANNÉES 1806 À 1812;

PAR G. GLEY,

PRINCIPAL AU COLLÉGE D'ALENÇON;

OÙ L'ON TROUVE

Des Anecdotes curieuses sur M. de Pradt, archevêque de Malines; des détails, jusqu'ici inconnus, sur les Amazones de Bohême, sur l'affaire du Collier, sur les Jésuites, sur l'abbé Georgel, sur le cardinal de Bernis, madame de Pompadour, le duc de Choiseuil, etc. etc...

TOME PREMIER.

PARIS,

GIDE FILS, LIBRAIRE, RUE S.-MARC, N°. 20.

1816.

INTRODUCTION.

J'AVAIS rempli, pendant près de vingt-cinq années, différentes fonctions dans l'enseignement public, lorsqu'en 1806, des circonstances, que je n'avais pu ni prévoir ni éloigner, m'attachèrent à l'armée, qui allait ouvrir la campagne contre la Prusse.

Depuis les bords du Mein jusqu'au Niémen, je suivis le troisième corps, qui était sous les ordres du maréchal Davoust, aujourd'hui prince d'Eckmuhl. Après la paix de Tilsit, je fus envoyé en Pologne, chargé d'une mission que j'ai remplie jusqu'au 6 février 1813.

En entrant dans cette nouvelle carrière, je ne comprenais rien au changement subit que je venais d'éprouver; ma position me paraissait un rève; je ne pouvais m'expliquer comment, dans un âge déjà si avancé, j'avais été tout à coup arraché aux affections de ma jeunesse, à mes habitudes littéraires et aux occupations paisibles de l'enseignement, pour être jeté dans le tumulte

des camps et dans ces fonctions auxquelles ne m'avaient appelé ni mes forces, ni les connaissances que j'avais cherché à acquérir.

Chaque jour amenait un nouveau pas, tout m'éloignait de la ligne tracée par l'état sacré que j'avais embrassé; je cherchais, en continuant mes études, à me réconcilier avec moi-même, et avec les pensées, qui, au milieu de mes distractions, me poursuivaient partout; j'observais ce qui se passait autour de moi; je recherchais les entretiens des officiers qui étaient connus par leur sagesse et une longue expérience; je les interrogeais sur ce qu'ils avaient vu, sur ce qu'ils avaient fait, et sur les actions auxquelles ils avaient eu part. Dans les lieux où me conduisait la marche de l'armée, je m'approchais des habitants, j'étudiais leur langue, je remarquais leurs mœurs, leurs usages, je saisissais tout ce qui pouvait me conduire aux éléments de leur histoire.

En Pologne, j'ai vu de près le gouvernement du duché de Varsovie, ses ministres et les hommes qui occupaient les premières places dans l'administration. Je n'ai eu que trop souvent occasion d'observer l'influence que la France exerçait sur l'action du gouvernement polonais,

et les résultats presque toujours funestes qu'elle amenait pour le commerce, l'industrie des habitants et pour le bonheur de la nation.

Les principaux agens du gouvernement français que j'ai connus en Pologne, sont le maréchal Davoust, les ministres-résidents Vincent, Serra, Bignon, et l'archevêque de Malines, qui avait le titre d'ambassadeur (1). M. de Bignon, qui l'avait précédé, lui succéda ensuite, sous le titre de chef de l'ambassade française.

C'est pendant le séjour que j'ai fait à l'armée et en Pologne, que j'ai recueilli, en grande partie, les matériaux dont je me suis servi pour publier l'ouvrage sur la langue et la littérature des Francs (2); c'est dans la même époque que j'ai travaillé, de concert avec l'académie des sciences, à Varsovie, à la première période de l'histoire de Pologne, dont le prospectus a paru dans le temps en Pologne et en France (3).

Rendu à mes premières fonctions, j'aime à tourner mes regards vers ce sol sur lequel j'ai marché pendant près de sept années; mon cœur se reporte, quelquefois avec affection, souvent

---

(1-2-3) Voyez les notes à la fin de ce volume.

avec un sentiment profond de douleur, vers ces contrées, où j'ai laissé quelque souvenir, et d'où j'en ai rapporté, qui me seront toujours chers.

Après avoir mis de l'ordre dans les notes que j'avais recueillies, je vais raconter fidèlement ce que j'ai vu et observé. Je n'attache aucun prix à ce que je publie ; c'est un essai : s'il plaît, je le continuerai, en profitant des avis que l'on voudra bien me donner.

Je demande indulgence pour le style de l'auteur. Ayant passé vingt-deux années de suite hors de ma patrie, des mois entiers s'étant écoulés, souvent, sans que j'eusse occasion de dire ou d'écrire un seul mot en français, j'éprouve aujourd'hui, lorsque je veux rendre mes pensées dans cette langue, des difficultés qui ne se montreront que trop visiblement aux yeux de ceux qui voudront bien me lire. J'aurais dû laisser mes notes dans la poussière : il n'est plus temps d'y penser ; le dé est jeté.

VOYAGE EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE, DEPUIS 1806 JUSQU'EN 1813.

CHAPITRE PREMIER.

Pièces diplomatiques relatives aux négociations entre la France et la Prusse. — Premier bulletin de la grande armée, sur la campagne de Prusse. Position de l'armée le 7 octobre 1806. — Le troisième corps, sous les ordres du maréchal Davoust, quitte Bamberg pour entrer en Prusse. Bamberg. Cronach. — Lobenstein. Ebersdorf. — Naumbourg. — Dispositions pour la bataille d'Auerstaedt. Armée prussienne. — Journée du 14 octobre. — Weissenfels. Léipsick. — Le marquis de Luchesini. — Wittemberg.

Le 6 octobre 1806, Bonaparte arriva à Bamberg en Franconie, d'où il envoya au sénat les communications qui avaient eu lieu entre le

ministère des affaires étrangères et le général de Knobelsdorf, ambassadeur de la cour de Berlin à Paris.

Dans sa dernière note, le ministre de Prusse disait : « La France n'en sera pas moins forte » pour être juste, et la Prusse n'a d'autre am- » bition que son indépendance et la sûreté de » ses alliés. Dans la position actuelle des choses, » elles risqueraient tout, l'une et l'autre, en » prolongeant leur incertitude. Le soussigné a » reçu l'ordre, en conséquence, de déclarer » que le roi attend de l'équité de sa majesté im- » périale, 1°. que les troupes françaises, qu'au- » cun titre fondé n'appelle en Allemagne, re- » passent incessamment le Rhin, toutes, sans » exception, en commençant leur marche du » jour même où le roi se promet la réponse de » l'empereur, et en la poursuivant sans s'arrêter; » car leur retraite instante, complète, est, au » point où en sont les choses, le seul gage de » sûreté que le roi puisse admettre; 2°. qu'il ne » sera plus mis, de la part de la France, aucun » obstacle quelconque à la formation de la ligue » du nord, qui embrassera, sans aucune excep- » tion, tous les états non nommés dans l'état » fondamental de la confédération du Rhin;

» 3°. qu'il s'ouvrira sans délai une négociation » pour fixer enfin, d'une manière durable, tous » les intérêts qui sont encore en litige, et que, » pour la Prusse, les bases préliminaires en se- » ront la séparation de Wesel de l'empire fran- » çais, et la réoccupation des Trois Abbayes par » les troupes prussiennes. Du moment où sa » majesté aura la certitude que cette base est » acceptée, elle reprendra l'attitude qu'elle n'a » quittée qu'à regret, et redeviendra pour la » France ce voisin loyal et paisible, qui tant » d'années a vu sans jalousie la gloire d'un peuple » brave, et désiré sa prospérité...... »

En envoyant cette note à Bonaparte, le ministre des affaires étrangères disait entr'autres : « Le cabinet de Berlin ne révèle point sa véri- » table pensée, il ne laisse échapper son secret » que lorsqu'il demande qu'il ne soit plus mis, de » la part de la France, aucun obstacle quel- » conque à la formation de la ligue du nord, » qui embrassera, sans aucune exception, tous les » états non nommés dans l'acte fondamental de » la confédération du Rhin.

» Ainsi, pour satisfaire l'ambition la plus in- » juste, la Prusse consent à rompre les liens

» qui l'unissent à la France, à appeler de nou-
» velles calamités sur le continent..... »

En adressant au sénat les pièces de la négociation, Bonaparte assurait qu'il avait tout fait pour prévenir une rupture; que la Prusse l'avait provoqué sans aucun motif.

Le 7 octobre 1806, Bonaparte annonça à l'armée que les négociations avec la Prusse étaient rompues, et que la guerre allait commencer. Dans cette proclamation il disait entr'autres : « Ils » veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'as» pect de leur armée ! Les insensés !..... Nous ne » devons rentrer en France que sous des arcs de » triomphe...... Marchons donc, puisque la mo» dération n'a pu les faire sortir de cette éton» nante ivresse.... Qu'ils apprennent que l'ini» mitié du grand peuple est plus terrible que les » tempêtes de l'Océan.... »

Le 8 octobre, Bonaparte fit paraître à Bamberg le premier bulletin de la grande armée. Cette pièce contient de nouvelles attaques diplomatiques contre la Prusse; en voici quelques passages :

« Depuis quinze ans la cour de Berlin est une » arène où les partis se combattent et triomphent

» tour à tour : l'un veut la guerre, l'autre veut » la paix. Le moindre événement politique, le » plus léger incident donne l'avantage à l'un ou » à l'autre; et le roi, au milieu de ce mouvement » de passions opposées, au sein de ce dédale d'in» trigues, flotte incertain, sans cesser un mo» ment d'être *honnête homme*.

» Le 7, S. M. l'empereur reçut un courrier » de Mayence, dépêché par le prince de Béné» vent, qui était porteur de deux dépêches im» portantes : l'une était une lettre du roi de » Prusse d'une vingtaine de pages, et qui n'é» tait réellement qu'un mauvais pamphlet contre » la France, dans le genre de ceux que le cabi» net anglais fait faire par ses écrivains à cinq » cents livres sterling par an. L'empereur n'en » acheva point la lecture, et dit aux personnes » qui l'entouraient : Je plains mon frère le roi » de Prusse; il n'entend pas le français, il n'a » pas sûrement lu cette rapsodie.

Plus bas le bulletin continue : « La reine de » Prusse est à l'armée, habillée en amazone, » portant l'uniforme de son régiment de dra» gons, écrivant vingt lettres par jour, pour » exciter de toute part l'incendie. Il semble voir » Armide dans son égarement, mettant le feu à

» son propre palais : après elle, le prince Louis » de Prusse, jeune prince plein de valeur et de » courage, excité par le parti, croit trouver une » grande renommée dans les vicissitudes de la » guerre. A l'exemple de ces deux grands per- » sonnages, toute la cour crie à la guerre; mais » quand la guerre se sera présentée avec toutes » ses horreurs, tout le monde s'excusera d'avoir » été coupable, et d'avoir attiré la foudre sur » les provinces paisibles du nord; alors, par » une suite naturelle des inconséquences des » gens de cour, on verra les auteurs de la guerre, » non-seulement la trouver insensée, s'excuser » de l'avoir provoquée, et dire qu'ils la vou- » laient, mais dans un autre temps, mais même » en faire retomber le blâme sur le roi, *honnête* » *homme*, qu'ils ont rendu la dupe de leurs in- » trigues et de leurs artifices. »

Après avoir longuement divagué en invectives et en provocations, Bonaparte arrive enfin au fait :

« Voici, dit-il, la disposition de l'armée fran- » çaise : l'armée doit se mettre en marche par » trois débouchés. La droite, composée des » corps des maréchaux Soult et Ney et d'une » division des Bavarois, part d'Amberg et de

» Nuremberg, se réunit à Bareuth, et doit se » porter sur Hoff, où elle arrivera le 9. Le centre, » composé de la réserve du grand duc de Berg, » du corps du maréchal prince de Ponte-Corvo » et du maréchal Davoust et de la garde impé- » riale, débouche par Bamberg sur Cronach, » arrivera le 8 à Saalbourg, et de là se portera » par Saalbourg et Schleitz sur Géra. La gauche, » composée des corps des maréchaux Lannes et » Augereau, doit se porter de Schweinfurth sur » Cobourg, Graffental et Saalfeld.

Aussitôt que Bonaparte eut donné, par sa proclamation, le cri de guerre à l'armée française, le maréchal Davoust quitta les bords du Mein pour marcher sur Cronach et Leipsick. Ce général formait la droite du centre; son corps d'armée était composé des divisions Morand, Friant, Gudin, et de deux régiments de chasseurs. J'avais été mis en *réquisition*, et attaché au service du quartier général de ce corps, par un acte adressé au gouvernement du roi de Bavière, dans le cercle du Mein.

En m'éloignant de Bamberg, je tournais souvent, avec une émotion douloureuse, mes regards vers cette ville, qui était devenue pour moi une nouvelle patrie. Bamberg est agréablement

situé sur la Rednitz, qui, à quelque distance de là, va mêler ses eaux avec celles du Mein. Lorsque j'y arrivai en 1794, elle était la capitale d'une principauté indépendante, dont le chef était prince et évêque. A la mort de chaque titulaire, l'empereur d'Allemagne envoyait un commissaire pour présider à l'élection du nouveau prince, que le chapitre choisissait parmi ses membres. Le prince-évêque ne pouvait faire d'aliénation, ni exercer aucun acte de quelque importance, sans le consentement de son chapitre. L'action de son gouvernement était bienfaisante et paternelle. En 1802, ce pays riche et fertile fut sécularisé et réuni à la Bavière. L'université catholique, dans laquelle j'occupais une chaire depuis douze ans, avait pris le nom de lycée.

Le 8 octobre, le troisième corps arriva à Cronach. Cette ville, qui appartient à la principauté de Bamberg, est dominée au nord par un ancien château, qui, de la hauteur où il est placé, défend, contre les Saxons, l'extrémité septentrionale de la Franconie. Ce château, que les habitants appellent *Vierge*, parce qu'il n'a jamais été occupé par l'ennemi, était destiné à protéger l'armée dans les mouvements qu'elle allait exécuter.

Bonaparte étant arrivé à Cronach, le centre de l'armée se mit en mouvement, pour s'avancer de cette ville vers les montagnes de la Saxe, pendant que la droite marchait sur Bareuth, et la gauche sur Cobourg.

Le 9 octobre, le troisième corps prit position autour de Lobenstein, capitale d'une de ces petites principautés qui, situées dans le Voigtland et dans la partie orientale de la Haute-Saxe, composent les domaines de la maison de Reuss. Henri LIV du nom faisait avec son épouse les honneurs du château, où le quartier général s'était établi. Bonaparte était allé en avant jusqu'à Ebersdorf, capitale des états de Henri LI, chef d'une autre branche de la maison de Reuss. Ebersdorf est une petite ville riante et animée par les mouvemens d'une population robuste, active et nombreuse; elle a été bâtie sur un plan régulier par une colonie d'anabaptistes laborieux, qui y répandent l'aisance par leurs fabriques et les produits de leur industrie.

En Franconie, l'armée avait été en pays ami; à Lobenstein et à Ebersdorf, on ne cessait de dire que les princes de Reuss et leurs sujets étaient, autant que les peuples de la Franconie, étrangers

aux discussions que la France avait à régler avec la Prusse. L'armée ne paraissait point prêter grande attention à ces raisonnements ; et le soldat, qui se pique peu d'y voir de si près, en fait de géographie, disait hautement qu'il était en Prusse. Du reste, je n'ai point remarqué que l'on ait fait ni plus de mal, ni plus de bien, à la Saxe, qu'à la Franconie. Qu'une armée soit en pays ami ou ennemi, elle épuise toujours le rayon qu'elle parcourt. De la manière que se fait aujourd'hui la guerre, quels ménagements peut-on commander au soldat qui, après une marche pénible de douze à quatorze lieues, arrive, ordinairement pendant la nuit, accablé par le poids de ses armes et de son sac, dans un lieu où il ne trouve ni provisions, ni magasins ? Si son logement ne lui présente point ce qui est nécessaire pour réparer ses forces, il prend, il enlève, il enfonce, il brise, il frappe ; cela est malheureusement dans l'ordre des choses : la voix des chefs est étouffée par le bruit du torrent qui entraîne tout.

La princesse de Lobenstein venait avec une sensibilité intéressante exposer les doléances des habitants, qui accouraient au château pour se plaindre des excès commis par le soldat : « Eh ! » madame, répondit un officier qui écoutait une » de ses plaintes, souvenez-vous du mot terrible » que répétait le grand Frédéric : *C'est la guerre.* » Il faut bien que vous appreniez à la connaître ; » on ne la fait point à l'*eau de rose.* »

Le 10, le troisième corps se mit en mouvement par Ebersdorf et Schleitz sur Auma, où le quartier général s'établit pendant deux jours. Nous entendions sur notre gauche une canonnade assez vive : c'était le combat de Saalfeld, dans lequel périt le prince Louis de Prusse. La veille il y avait eu à Schleitz une affaire d'avant-postes meurtrière. Après avoir rendu compte de ces deux combats, le second bulletin de la grande armée ajoute : « Cinq cents caissons et voitures de bagages ont été pris par les hussards français ; » notre cavalerie légère est *couverte d'or.* »

Le 12 octobre, on arriva dans les environs de Naumbourg, où le maréchal Davoust établit son quartier général. Le premier corps, sous les ordres du maréchal Bernadotte, avait pris position plus à gauche ; il devait soutenir le troisième corps en cas de besoin.

Le 13, le maréchal Davoust reçut ordre de faire un mouvement sur sa gauche, de passer la Saale sur le pont de Koessen, d'occuper les hauteurs qui dominent la rive gauche de la rivière,

et d'arrêter, quoiqu'il en pût coûter, un corps de troupes prussiennes, qui, afin de replacer l'armée en communication avec Léipsick, avec l'Elbe et avec la capitale de la monarchie, paraissait vouloir déboucher par la route de Naumbourg.

Je remarquai dans le maréchal une certaine inquiétude. Il me parut qu'il n'avait point de renseignemens précis sur la force du corps qu'il devait tenir en respect : en cas d'événements imprévus, sa retraite, par les défilés de la Saale, devenait extrêmement périlleuse et difficile; il pouvait aisément être coupé et jeté loin du gros de l'armée; enfin, il ne savait peut-être pas si, dans un moment de crise, il pourrait beaucoup compter sur le maréchal Bernadotte, qui, d'après certaines dispositions particulières, ne devait pas être porté à concourir aux succès et à la gloire d'un rival qu'il n'aimait point.

Le maréchal se mit le soir en mouvement avec les deux premières divisions de son corps : la division Gudin, qui était plus éloignée, devait suivre; elle n'arriva que le lendemain, lorsque l'affaire était vivement engagée. Murat, qui était entré à Naumbourg en même temps que le troisième corps, avait continué sa marche sur Léipsick avec la réserve qu'il commandait.

Après avoir passé de nuit le pont de Koessen, on alla, sans avoir éprouvé la plus petite résistance, s'établir sur les hauteurs à la gauche de la Saale. Le brouillard étant très-épais, le colonel Bourcke, qui a commandé à Wesel pendant les dernières guerres, eut ordre d'aller en avant et de ramener des prisonniers. Cet officier reçut à la main le premier coup de feu qui fut tiré au commencement de cette journée mémorable. Il revint avec quatorze prisonniers, qui apprirent au maréchal que le roi de Prusse, la reine, le duc de Brunswick et le grand quartier général passaient la nuit dans le château d'Auerstaedt, à peu de distance de là; que le gros de l'armée, fort de soixante mille hommes, campait dans les environs, et que le lendemain on marcherait sur Naumbourg.

J'ai souvent ouï des officiers de l'armée prussienne marquer leur étonnement sur ce qui s'était passé à Auerstaedt; ils demandaient comment une armée aussi puissante avait pu s'assoupir dans une pareille sécurité. « Pourquoi, disaient-» ils, n'avait-elle point fait occuper les défilés » de la Saale et le pont de Koessen, d'où il lui eût » été si facile d'exécuter ensuite les mouvements » qu'elle aurait jugés convenables? N'aurait elle

» point dû envoyer, pour éclairer sa marche,
» sur Naumbourg? Que serait-il arrivé, si le
» duc de Brunswick avait placé quelques batail-
» lons, ou près du pont de Koessen, ou sur les
» hauteurs de la Saale, pour tomber sur le ma-
» réchal, avant que ses troupes eussent eu le temps
» de reprendre leurs rangs, lorsqu'elles débou-
» chaient par les défilés? Mais ces premières
» précautions ayant été négligées, comment cette
» armée, qui avait à soutenir une si haute répu-
» tation, permit-elle au maréchal de développer
» sa petite troupe avec tant d'audace? Ayant
» une cavalerie si nombreuse, devait-elle laisser
» avancer ce général, qui, dans ses deux régi-
» ments de chasseurs, n'avait certainement pas
» douze cents chevaux à ses ordres? Comment
» put-elle, avec une masse aussi imposante,
» montrer, pendant l'action, si peu de résolu-
» tion, si peu d'intelligence, et abandonner,
» après un combat de quelques heures, le champ
» de bataille à des troupes auxquelles elle était
» encore, à la fin de l'action, malgré ses grandes
» pertes, si supérieure en nombre? »

Ce qui est arrivé à Auerstaedt, m'a toujours paru un mystère incompréhensible. La vie des empires et des monarchies a, il faut l'avouer,

aussi bien que la vie de l'homme, ses moments de stupeur et d'aveuglement, qu'il est impossible d'expliquer, à moins que l'on n'y reconnaisse le doigt d'une Providence toute-puissante, qui nous abandonne à notre faiblesse, pour arriver à ses fins. J'ai souvent ouï dire, même en Prusse :
« A Jéna et à Auerstaedt, le ciel a puni les égare-
» ments de cette fausse politique, qui avait donné
» à l'Europe des exemples de séduction, en je-
» tant la désunion, l'inquiétude dans l'Allema-
» gne; en dirigeant constamment son action
» contre le chef de l'empire; en abandonnant la
» cause des rois; en trahissant celle des peuples
» et leur espoir; en humiliant les restes d'une
» famille auguste et infortunée, sur laquelle
» reposait l'attente des Français. C'est, a-t-on
» répété souvent, la Prusse qui a grossi le tor-
» rent de la révolution, en formant des liens si
» étroits avec les hommes dont les mains étaient
» encore fumantes du sang de leur roi. Pourquoi
» s'est-elle empressée de reconnaître l'usurpa-
» teur? Se trouvant si éloignée du point d'où
» partaient les malheurs et les fléaux, devait-elle
» se courber ainsi devant l'homme qui a fait gé-
» mir la France sous le poids de son ambition?
» Pourquoi semait-elle, par un système insidieux

» de neutralité, le découragement dans les con-
» seils des monarques les mieux intentionnés? »

Il ne m'appartient point d'examiner ce qu'il peut y avoir de faux ou d'exagéré dans ces reproches, que j'ai si souvent entendu répéter. Dans le sens de ceux qui ont tenu ce langage, le maréchal Davoust aurait été un des principaux instruments dont la justice divine se serait servie pour exercer ses vengeances.

Sans s'arrêter à compter les bataillons et les escadrons qu'il allait avoir à combattre, ce général s'avança à la tête de sa petite troupe, aussitôt que la chute du brouillard lui eut permis de distinguer les objets. Il développa dans cette journée des talents et une force de caractère que l'Europe ne connaissait point encore. Les officiers supérieurs qui l'entouraient, et qui l'avaient vu agir, assuraient que, dans les moments les plus difficiles, il avait eu comme des inspirations, qui lui dictaient des ordres, dont on ne pouvait assez admirer la sagesse et la précision.

Le maréchal n'était point aimé des personnes qui entouraient Bonaparte. Il avait envoyé un aide de camp au grand quartier général à Iéna, pour annoncer que le gros de l'armée prussienne, commandé par le roi et par le duc de Brunswick,

se retirait en désordre après une bataille sanglante. Cet officier fut reçu avec des marques de mépris, et renvoyé comme un homme qui n'y voyait point. Un second messager ne fut pas mieux traité. Comment un général osait-il, en effet, croire qu'il eût défait le gros de l'armée ennemie, tandis que sa majesté l'empereur n'en aurait anéanti à Iéna qu'une faible portion? On se rendit enfin, quand un troisième officier eut apporté l'état des corps qui avaient posé les armes, et que l'on conduisait à Naumbourg.

Le lendemain de la bataille, je montrai au maréchal une relation que je venais d'écrire sur ce que j'avais vu et observé. « Vous n'y enten-
» dez rien », dit-il, en la déchirant.

« Vous ne connaissez pas encore l'homme de
» *là-haut*, me dit un de ses officiers, qui se trou-
» vait près de nous; c'est à lui que *toute gloire*
» appartient. Un général qui oserait s'en appro-
» prier une portion, autre que celle qu'il dis-
» tribue lui-même, passerait bien mal son temps.
» Ne craignez pas qu'il dise jamais : *La bataille*
» *d'Auerstaedt;* le soleil était à *Iéna*, c'est de là
» que doit partir la lumière. »

Le cinquième bulletin, qui entre dans des détails si circonstanciés sur la bataille de Iéna, ne

nous a donné en effet que dix lignes sur ce qui s'était passé le même jour à Auerstaedt.

« A notre droite, y lit-on, le corps du maré-
» chal Davoust faisait des progrès. Non-seule-
» ment il contint, mais mena battant, pendant
» plus de trois lieues, le *gros* des troupes enne-
» mies, qui devait déboucher du côté de Koessen.
» Le maréchal a déployé une bravoure distinguée
» et de la fermeté de caractère, première qualité
» d'un homme de guerre. Il a été secondé par les
» généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanes,
» chef de l'état-major, et par la rare intrépidité
» de son brave corps d'armée. »

Le maréchal Bernadotte, qui devait soutenir le troisième corps, essaya, dit-on, dans les rapports qu'il envoya au grand quartier-général, de s'approprier la plus belle portion de la gloire qui devait tomber sur la journée d'Auerstaedt. En l'apprenant, le maréchal Davoust doit avoir dit hautement, qu'il lui donnait le défi de montrer où il avait brûlé une seule amorce pendant toute la journée du 14 octobre; il ajoutait que dans ses moments de détresse, il avait envoyé plusieurs fois, sans que Bernadotte eût fait le moindre mouvement pour venir au secours du troisième corps. Charles-Jean espérait peut-être que cette

journée donnerait d'autres résultats. La valeur des troupes, la sage fermeté de leur chef, furent plus puissantes que les vœux de la rivalité et de la jalousie.

Quelque brillante qu'ait été, pour les armes françaises, la bataille d'Auerstaedt, il faut cependant avouer que l'on acheta chèrement la victoire. Ce n'est point dans les bulletins de Bonaparte que l'on apprendra combien de braves la France perdit dans cette journée; il faut avoir vu, pendant et après l'action, les lieux qui furent arrosés par des torrents de sang; il faut avoir visité les églises, les édifices publics et particuliers de Naumbourg, et y avoir entendu les cris, les gémissements de nos blessés. Il paraît, d'après tout ce qui se fit et se dit à Jéna, que l'on n'avait, au grand quartier-général, aucun renseignement précis sur la position de l'armée prussienne, et qu'à tout hasard on avait donné au maréchal Davoust des ordres dont l'exécution aurait pu facilement amener la destruction entière d'un des plus beaux corps de l'armée. Tant que la fortune vous sourit, vous pourrez, avec vingt mille hommes, en battre soixante mille; vous sacrifierez des milliers d'hommes, vous aurez acquis de la gloire, et obtenu des résultats

importants. Mais plaît-il à la déesse inconstante et volage de vous tourner tout à coup le dos? Vous êtes-vous laissé aveugler par vos succès? Les vingt mille hommes que vous hasardez de nouveau seront immolés; leur perte, en vous privant des avantages que vous aviez gagnés, pourra peut-être entraîner après elle les chutes les plus imprévues, et les catastrophes les plus humiliantes.

On resta pendant vingt-quatre heures en position sur le champ de bataille, d'où on retourna à Naumbourg. Bonaparte, qui avait pris la même direction, y vit le troisième corps, auquel il rendit justice. Il dit entr'autres, au milieu de figures que je voyais s'allonger de dépit: « Maréchal Davoust, je suis bien aise que ce soit » vous; j'aime mieux que cela vous soit arrivé » qu'à tout autre. »

En allant de Naumbourg à Leipsick, on s'arrêta dans les environs de Weissenfels, pour considérer le champ de bataille sur lequel le grand Gustave avait trouvé la fin de ses exploits. C'est près de là qu'en 1813 l'armée française a gagné la bataille de Lutzen.

Le 18 au soir, le maréchal prit possession de Leipsick. Il était chargé d'ordres au sujet des

marchandises anglaises qui devaient se trouver dans cette ville. Il se réjouit en voyant arriver le général Macon, qui venait en qualité de commandant, avec des instructions relatives au même sujet.

A son arrivée, ce général fit publier une notification dont le préambule dit: « Le sort des » armes a mis Leipsick dans les mains du grand » Napoléon. Cette ville est connue en Europe » pour être l'entrepôt principal des marchan- » dises anglaises, et sous ce rapport une ennemie » dangereuse pour la France. L'empereur et roi » ordonne: Tout banquier, négociant et mar- » chand fera la déclaration des fonds et marchan- » dises provenant des manufactures anglaises... »

Le quinzième bulletin de l'armée assure que l'on avait trouvé à Leipsick une telle quantité de marchandises anglaises, que l'on avait déjà offert 60,000,000 pour les racheter.

Le maréchal Davoust ne fit que passer la nuit à Leipsick; le 19, de grand matin, son corps se mit en mouvement pour marcher sur Berlin.

Dans d'autres circonstances je me serais cru très-heureux, en me retrouvant à Leipsick, que j'avais visité dans des temps plus tranquilles.

Cette ville, qui forme le centre du commerce

dans l'Allemagne septentrionale, fait partie de l'électorat, aujourd'hui royaume de Saxe : elle tient des électeurs une apparence de souveraineté dont elle est très-jalouse. En 1806, sa population pouvait s'élever à trente mille âmes, dont un septième à peu près est composé de catholiques, qui y sont tolérés. Les malheurs que cette ville a éprouvés depuis, ont, à ce que l'on assure, diminué ce nombre d'une manière effrayante.

On voit à Leipsick, dans un quartier entouré de murs, l'ancien château des électeurs; ils y ont une église catholique, desservie par quatre chapelains, qui y font l'office publiquement, depuis que les électeurs sont rentrés dans la communion de l'église romaine.

Il faut voir à Léipsick la promenade que l'on a faite autour de la ville, dans les fossés et sur les glacis. C'est un jardin anglais dont les points de vue, les pentes, les élévations et les repos sont ménagés avec infiniment d'art et de goût.

A quelques lieues en deçà de Wittemberg, le marquis de Luchesini se présenta aux avant-postes du troisième corps, se disant chargé d'une lettre du roi de Prusse et d'une mission importante pour Bonaparte. Le maréchal Davoust le reçut avec les égards convenables; mais il le pria

d'attendre le retour d'un officier qui fut envoyé au grand quartier général pour y prendre des ordres. Le marquis parlait beaucoup du désir que le roi avait de conclure un armistice, en attendant que l'on pût s'entendre sur les conditions d'une paix définitive. Après avoir attendu quelques jours, il partit pour se rendre au grand quartier général. Bonaparte, en défendant qu'il lui fût présenté, nomma le maréchal Duroc pour conférer avec lui. Je reviendrai plus bas sur les résultats de la négociation qui eut lieu entre les deux chargés de pouvoirs.

Le 20, on entra dans Wittemberg. Les avant-postes du troisième corps se trouvèrent tout près de la ville, sans que le commandant de cette place sût même qu'ils approchaient. Il était occupé de dispositions pour détruire le pont de l'Elbe; il fut saisi d'une telle frayeur, qu'il prit la fuite à toute bride avec sa garnison, avant d'avoir pu exécuter son dessein, qui aurait retardé de quelques jours la marche de l'armée.

CHAPITRE II.

Le troisième corps arrive à Berlin le 24 octobre. Frédérichsfeld. — Berlin. — Promenade sous les tilleuls. Porte de Brandebourg. — Belle-Vue. Charlottenbourg. — Édifices de Berlin. — Potsdam. — Tombeau de Frédéric-le-Grand. — Sans-Souci. — Neusschloss. — Palais de marbre. — Ile des Paons. — Frédéric-Guillaume. — Ordre de Malte en Prusse. — Entretiens à Berlin. Expressions de l'opinion publique. — Entrée de Bonaparte à Berlin. Extrait de ses bulletins. Sa conduite envers la reine. — Le troisième corps, parti de Frédérichsfeld, arrive à Tempelberg, à Francfort-sur-l'Oder. Prise de Custrin. — Les Polonais à Francfort. — Dombrowski. Légions polonaises. Entrée dans la grande Pologne. — Prise de Czenstochow, de Lenzcice. Mezeritz. Posen.

Le 24 octobre, dix jours après la bataille d'Auerstaedt, le troisième corps arriva à Schœnberg, près de Berlin. Le lendemain, à dix heures, le maréchal Davoust reçut aux portes de la capitale, de la main des magistrats, les clefs de la ville, qu'il traversa sans s'y arrêter; il se rendit

avec son quartier général à Frédérichsfeld, château vaste, avec un parc spacieux sur la route de Francfort. Ce séjour délicieux, qui appartenait alors à une princesse de Holsteinbeck, est devenu malheureusement fameux dans ces derniers temps; c'est là que la politique a retenu si long-temps en captivité le roi de Saxe et son auguste famille.

Berlin est une des belles villes de l'Europe; on en voit peu d'aussi régulières. La Sprée sépare la vieille ville, ou l'Alt-Berlin, d'avec la nouvelle ville, ou Neu-Berlin.

Les deux parties de cette capitale présentent un contraste singulièrement frappant. Dans l'ancien Berlin, les rues sont boueuses, étroites et irrégulières; mais tout y annonce l'industrie dans ses mouvements et dans sa plus haute activité. Vous voyez que vous vous trouvez dans une ville riche, commerçante et populeuse. Avez-vous passé les ponts, vous admirez la largeur, l'amplitude des rues, la régularité de leur distribution et de leur alignement; vous arrivez sur de grandes places, dont quelques-unes sont ornées de statues et de palais magnifiques. Mais ce spectacle, qui vous enchanterait, s'il était animé, ne remplit votre âme que de tristesse. Il vous semble qu'une cruelle

épidémie vient d'enlever les habitants de cette vaste cité; vous éprouvez le besoin de retourner à la vieille ville, pour vous assurer qu'il reste encore des hommes à Berlin. En bâtissant le nouveau Berlin, Frédéric-le-Grand a plus consulté son goût pour la magnificence, que l'état de la population dans la Vieille-Marche.

On trouve, sur le pont principal de la Sprée, une statue équestre en bronze, représentant le grand électeur, père du premier roi de Prusse. Des nations y sont enchaînées autour du piédestal, ostentation que l'on a blâmée dans la statue qui avait été élevée à l'honneur de Louis XIV sur la place des Victoires, à Paris.

Au sortir de ce pont, se présente le palais que le premier roi de Prusse avait fait bâtir. Cet édifice, placé contre l'ancien château, n'a rien d'imposant que sa masse et son élévation. Près de là on trouve la salle de l'opéra, la bibliothèque publique, la promenade dite *sous les tilleuls*, ou *Unterlinden*, ainsi que la maison particulière que le roi habitait avec sa famille, lorsqu'il venait de Charlottenbourg à Berlin.

La promenade sous les tilleuls, le rendez-vous de Berlin, est large, spacieuse et bien ombragée; vous trouvez dans son enceinte les plus

beaux hôtels de Berlin. Elle aboutit à la porte de Brandebourg, qui forme un arc de triomphe, surmonté par un char antique, sur lequel la victoire conduit quatre coursiers attelés de front. Tout le monde connaît les vicissitudes que la fortune à fait éprouver à ce beau monument de l'art.

Ces chevaux sont faits de feuilles de tôle battue. L'artiste, à qui Berlin doit cette belle production, est peut-être le seul qui ait travaillé dans ce genre avec autant de perfection. Un autre de ses chefs-d'œuvre, est le fameux Hercule de Wilhelmshœhe, à Cassel, lequel a trente-deux pieds de haut. Bonaparte fit en vain les promesses les plus séduisantes, pour gagner cet homme habile et l'attirer à Paris.

De la porte de Brandebourg, on va à travers une forêt épaisse à Belle-Vue, maison de plaisance du prince Ferdinand de Prusse, oncle du roi actuel. Plus loin on trouve Charlottenbourg, dont le château et le parc méritent peu d'être vus ou parcourus. Cette habitation doit aux goûts simples et modestes du roi, le bonheur d'avoir obtenu la préférence sur les maisons royales de Potsdam et de Sans-Souci.

Avant la guerre, on n'évaluait la population

dans toute la ville de Berlin, qu'à cent quarante ou cent cinquante mille âmes. J'ignore quel mouvement elle peut avoir éprouvé depuis cette époque.

Parmi les édifices publics, on admire particulièrement le portail de l'église catholique, qui, d'après l'inscription latine, placée sur la corniche, a été élevé, en 1750, par le cardinal Quirini. Je n'aime point la fin de cette inscription : *Par la clémence du roi Frédéric ;* il faut sans doute traduire : *Sous la protection, la tolérance* ou l'*indulgence* du roi.

Les deux temples destinés au culte des protestants, méritent d'être vus en détail. Ils sont terminés, du côté de la rue du Margrave, chacun par un dôme, que l'on aperçoit de loin, quand on approche de Berlin. Ce qui paraît extraordinairement bizarre, c'est que ces deux temples servent d'ailes à la place sur laquelle est bâtie la nouvelle salle de comédie.

Frédéric-le-Grand aimait ces rapprochements disparates ; il avait lui-même désigné l'emplacement de l'église catholique, sur la place de l'opéra ; il avait établi sur ses écuries, la salle destinée aux séances de son académie des sciences. On cherchait une inscription pour le frontispice de ce dernier bâtiment, il dit avec ce ris moqueur, qui lui était si ordinaire : « On peut » mettre *Musis* et *Mulis*. » Cette plaisanterie ferma la bouche à ceux qui l'avaient consulté.

La nouvelle salle de comédie, qui a été construite par le roi actuel, est un bâtiment vaste, où se tiennent les redoutes et les concerts ; elle est trop massive. En considérant son toit arrondi et la forme singulière que l'on a donnée à ses ornements, on serait d'abord tenté de la prendre pour un monument gothique, dont elle n'a cependant ni l'élégance, ni la solidité. Le goût pour les constructions lourdes, chargées d'arabesques et d'hiéroglyphes, paraît quelquefois avoir remplacé à Berlin celui de la belle architecture.

Le nouvel hôtel des monnaies est du plus mauvais genre, quoique l'on y trouve un escalier qui mérite d'être remarqué. Il figurerait mieux dans un jardin anglais, que dans une grande cité, au milieu des chefs-d'œuvre les plus parfaits. On n'aurait point dû se jeter ainsi dans l'architecture asiatique.

Dans mes voyages en Prusse, j'avais toujours quitté Potsdam, avec une vive prédilection pour cette ville et ses environs, qui rappellent

à l'histoire des souvenirs si intéressants. J'employai un jour à les visiter de nouveau.

Postdam, le séjour favori du grand Frédéric, est bâti au milieu d'une île formée par le Hawel, qui présente en cet endroit l'aspect d'un lac. Les façades des maisons, construites dans le goût ancien et moderne, offrent un tableau pittoresque et curieux, par les nuances variées de l'architecture. Mais on est affligé, en apprenant que des édifices que l'on croit être habités par des princes, ne sont la plupart que des casernes, dont le rez de chaussée est occupé par des bourgeois et des artisans. Avant la guerre, il y avait en garnison deux régiments des gardes, que l'on exerçait dans les jardins de la résidence; les officiers logeaient dans le palais.

Frédéric-le-Grand a été enterré dans le temple principal de Postdam. Son corps repose dans un sarcophage de plomb, très-simple, posé sur une tombe de pierre, dans un caveau obscur, sous la chaire du prédicateur. Le corps de son père est placé à sa gauche, dans un cercueil de même structure.

Les jardins de Sans-Souci sont à un quart de lieue de la ville. On voit de loin, sur un côteau qui les domine, le château qui était la demeure

du grand Frédéric. On y montrait le cabinet où il travaillait, le bureau en bois d'acajou sur lequel il écrivait, son fauteuil couvert en maroquin noir, sa bibliothèque et son cabinet de curiosités naturelles. Dans un des deux pavillons qui servaient d'ailes au château, on faisait voir les appartements qu'occupaient, pendant les grandes revues, le prince d'Anhalt, le prince Ferdinand de Brunswick, les maréchaux Schwérin, de Keith, de Winterfeld, de Seidlitz, de Mollendorf et le général Ziethen. Du haut de cette habitation royale, les jardins se développent en pentes et en terrasses, ménagées avec infiniment d'art et de goût. En sortant des jardins, on entre dans une forêt, dont les allées alignées et tournoyantes conduisent à des repos, à des perspectives, à des kiosques, à des maisons chinoises et à des huttes champêtres qui font un effet merveilleux. L'allée principale aboutit au Neu-Schloss, château que Frédéric-le-Grand fit construire après la paix d'Hubertsbourg, avec une magnificence vraiment royale, afin de prouver à l'Europe que la guerre de sept ans, quoique dispendieuse et ruineuse, n'avait point eu pour l'état de ses finances, des suites aussi fâcheuses que l'on croyait communément.

En allant de l'autre côté de Potsdam, on trouve la Guinguette royale, ou le *Palais de marbre*, que fit bâtir Frédéric Guillaume, père du roi actuel. On voit un parc anglais, des maisons champêtres, un jardin d'hiver, et enfin le palais de marbre lui-même, qui est un vrai bijou en fait d'architecture. Les appartements y sont petits dans la proportion du palais; mais ils sont parfaitement distribués et richement décorés. Tout y est fini de la main d'un des plus célèbres artistes. La tabatière la mieux travaillée n'a point été faite avec plus de recherche et plus de goût. Frédéric Guillaume en avait fait sa maison de volupté.

De la façade du pavillon, on découvre l'île des Paons, au milieu de laquelle ce monarque avait fait bâtir une maison de plaisance à forme antique; son aspect extérieur ne présente que ruines et dégradations. De la plate-forme, on monte à une tour qui paraît tomber de vétusté. De là on découvre Postdam et ses environs. L'intérieur n'a, au premier étage, qu'un seul appartement, qui est meublé avec une élégante simplicité. C'est là que Frédéric Guillaume se retirait quand il voulait se dérober aux regards de la cour et vivreen liberté avec la comtesse de R...., la maîtresse en faveur. Le palais de marbre avait la même destination.

Ce monarque se livrait malheureusement à ses passions, sans garder même les dehors commandés par le respect dû à l'opinion de tant de millions d'hommes, qui avaient les yeux fixés sur sa conduite. Dans son intérieur, il était abandonné aux femmes, qui exerçaient une influence funeste sur sa vie publique. Il n'eut point honte de publier ses faiblesses et d'en perpétuer le souvenir, par un monument qu'il fit élever dans un temple de Berlin. Il avait eu d'une maîtresse favorite un fils, dont la taille se développait d'une manière extraordinaire; selon toutes les apparences, il devait être un jour, comme son père, d'une stature colossale. Cet enfant de l'amour étant mort très-jeune, le père, qui en était inconsolable, le fit enterrer avec pompe : on appela de loin les plus habiles artistes, pour construire un mausolée en marbre blanc, où la statue de l'enfant est sculptée avec un fini qui fait l'admiration des connaisseurs. L'enfant y est représenté tel qu'il était au moment de sa mort. Sa taille est surprenante pour son âge.

Ce monument me paraît être une grande tache imprimée à la mémoire du roi, qui l'a fait exposer aux yeux de son peuple. Malheur au prince qui méprise la voix de l'honnêteté publique! les

grands peuvent avoir de grandes faiblesses; mais ils ne devraient point en faire parade, ni braver les jugements de la postérité.

En me rappelant aujourd'hui le bonheur que j'éprouvais en visitant Postdam et ses environs, je ne puis m'empêcher de demander avec une vive inquiétude, quel sort peuvent avoir éprouvé, pendant les guerres qui se sont succédé depuis neuf ans, tant de monuments de l'art, et ces lieux que la main de l'homme s'était plu à embellir avec tant d'affection. Dans quel état se trouvent aujourd'hui les magnifiques habitations du grand Frédéric, et les jardins délicieux du philosophe Sans-Souci ?

Je quittai avec regret cette terre classique, que, sans doute, je ne verrai plus; je me hâtai de revenir à Berlin, afin que l'on me trouvât à mon poste, si l'armée avait quelques mouvements à exécuter. J'eus heureusement encore une journée entière, que je passai en conversant avec les personnes dont les entretiens pouvaient m'être utiles.

Je vis beaucoup le comte de......, chevalier de Malte, dont j'avais connu le neveu. Je reçus de lui quelques renseignements sur l'ordre auquel il appartenait. Le prince Ferdinand, oncle du roi, était grand prieur de l'ordre de Malte, dans les

états de Prusse. Depuis l'époque même où la religion luthérienne était devenue dominante en Prusse, cet ordre y avait conservé ses commanderies et ses biens, qui étaient très-considérables. Le chef-lieu était Sonnenbourg ; c'est là que se tenaient les chapitres pour la réception des nouveaux chevaliers. La dignité de grand prieur était réservée à un prince de la maison royale. Ce grand prieuré, composé de seize commandeurs, tous protestans, et qui se mariaient, s'ils voulaient, avait conservé, jusqu'à la dissolution de l'ordre, des relations de dépendance avec le grand-maître de Malte et avec le grand-prieuré d'Allemagne, auquel il appartenait autrefois. Quand le grand prieur de Sonnenbourg avait été, d'après le vœu du roi, élu par les commandeurs et les chevaliers, il envoyait à Heitersheim pour demander au grand prieur d'Allemagne, qui y résidait, la confirmation de son élection. Je ne sais si les dotations du grand-prieuré de Sonnenbourg existent encore ; je le souhaite; ce serait une difficulté de moins dans le projet que l'on a, dit-on, de rétablir en Europe un ordre qui a rendu de si grands services à la chrétienté. Mais, dans la crise où se sont trouvées les finances de la monarchie prussienne, je doute que l'on ait pu respecter ces

fonds. Pour pouvoir acquitter les contributions que Bonaparte avait imposées à la Prusse, le roi avait été obligé, il y a quelques années, de mettre en vente ses domaines et les biens ecclésiastiques : il est à craindre que l'on ne se soit trouvé dans la nécessité de comprendre les biens du grand prieuré de Sonnenbourg sous l'une ou l'autre de ces dénominations.

Dans les circonstances où se trouvait Berlin au mois d'octobre 1806, l'ordre de Malte ne devait point m'offrir un intérêt assez puissant pour attirer et fixer mon attention. Les entretiens dans cette capitale se portaient avec violence vers la crise qu'éprouvait la monarchie, et vers les causes qui pouvaient avoir amené les malheurs auxquels les habitants se voyaient exposés. Il y avait souvent, à ce qu'il me semblait, de l'exagération dans les jugements que l'on portait sur les personnes et sur leurs actions. Quand le peuple est heureux, il est disposé à voir avec indulgence ce qu'il prend même pour des fautes ; mais il devient un juge sévère, impitoyable, et presque toujours injuste, quand il se voit atteint par de grands malheurs : alors tout est mal, tout est criminel, tout est trahison, tout a été fait à dessein.

En général, je rencontrais partout un respect

profond pour la bonté du roi, pour ses vertus, pour la sévère austérité de ses mœurs, et pour l'affection qu'il porte à son peuple ; mais les esprits étaient moins favorablement disposés pour ses ministres. Sans réfléchir à la difficulté des circonstances dans lesquelles ils avaient été placés, on leur reprochait avec dureté d'avoir constamment donné aux conseils du roi une direction peu convenable à la dignité de la monarchie.

« Nos ministres, disait-on, ne voient que l'in-
» térêt du moment. Quand ils délibèrent, ils ne
» font que deux questions : ils demandent si ce
» que l'on propose conduit à l'agrandissement de
» la monarchie ; si cela est exécutable, peu leur
» importe si la chose est juste, si la gloire de la
» nation ne sera point compromise. En agissant
» plus loyalement, ils auraient donné à la mo-
» narchie une force morale plus imposante ; ils
» auraient prévenu les malheurs qui vont nous
» accabler. Par la paix de Bâle, ils trahirent la
» cause commune ; le système de neutralité qu'ils
» embrassèrent frappa l'Allemagne de stupeur.
» Ce sont eux qui ont amené, dans le sein de la
» patrie, l'ennemi, qui, après avoir donné des
» fers à nos voisins, vient aujourd'hui se préci-
» piter sur nous. Qu'ont-ils gagné en abandon-

» nant la cause de leurs compatriotes? Ils ont
» réussi à consommer le partage de la Pologne,
» et à donner des chaînes à quelques millions
» d'hommes, qui s'empresseront de favoriser les
» desseins de l'ennemi, parce qu'au lieu de gagner leur affection, on n'a cherché qu'à étouffer en eux les sentiments auxquels les nations
» s'attachent avec plus de force. »

Les hommes calmes et tranquilles repoussaient victorieusement ces accusations, en plaçant les événements sous leur véritable jour. Ils représentaient la situation critique dans laquelle s'était trouvée la monarchie prussienne, en 1795; les dangers auxquels elle s'exposait, en tenant ses armées sur les bords du Rhin, pendant que les germes de la révolution se développaient entre l'Oder et la Vistule; on rappelait la politique chancelante des cours alliées, la désunion qui s'était emparée des cabinets et de leurs conseils; on disait : « En quittant la coalition, la Prusse a
» dû s'attendre à éprouver toute l'amertume des
» reproches et de la critique; mais il est plus
» facile de blâmer, que de bien apprécier les
» circonstances dans lesquelles se trouvait alors
» le gouvernement. Quelle qu'ait été, d'ailleurs,
» sa politique extérieure, il est bien certain

» que le peuple y a gagné. Le commerce était
» devenu florissant, l'agriculture était en honneur, et le gouvernement secondait de toutes
» ses forces, l'heureuse impulsion que la paix
» avait donnée à toutes les branches de l'industrie. Pendant que l'Allemagne méridionale gémissait sous le poids de la guerre et de ses
» fléaux, la Prusse jouissait d'un calme profond.
» Le sort de ses habitants était envié par ses voisins, qui venaient implorer la protection de
» cette neutralité, que l'on cherche à présenter
» aujourd'hui sous des couleurs si défavorables.
» Un gouvernement se doit à son peuple; il a
» atteint son but, si ce peuple, heureux, tranquille, lui donne des bénédictions; c'est à ses
» voisins à imiter sa politique bienfaisante. »

Des courtisans, dont on n'avait point satisfait l'avidité, osaient s'exprimer en termes peu respectueux, sur la conduite particulière du roi. « Pourquoi, disaient-ils avec une vive amertume, pourquoi le petit-neveu du grand Frédéric, a-t-il toujours repoussé loin de lui cette
» représentation qui doit entourer la majesté du
» trône? Pourquoi a-t-il quitté les palais de ses
» prédécesseurs, pour aller avec son épouse et
» ses enfants, habiter une maison particulière et

» y vivre pour ainsi dire *en simple bourgeois ?*
» Quelle idée ses sujets et les étrangers ont-ils
» dû se faire de la dignité royale, en ne voyant
» autour d'elle, que deux sentinelles, placées né-
» gligemment sur la rampe d'une mesquine habi-
» tation? Plus de magnificence aurait mis de l'ac-
» tivité dans le commerce et répandu l'aisance
» parmi les habitants de la capitale. Sans doute,
» l'amour de l'ostentation peut conduire un sou-
» verain à des excès blâmables. Dans une cour
» voisine, nous vîmes, il y a peu d'années, un
» monarque puissant exiger des hommages trop
» serviles; mais une trop grande simplicité dans
» un souverain n'est pas moins déplacée, qu'un
» faste trop somptueux. Le chef d'une grande
» nation doit environner son trône par l'éclat
» de la majesté. La puissance des rois, qui sont
» l'image de la Divinité, doit commander ces
» démonstrations, qui sont les signes extérieurs
» du respect et de sa soumission. Vous avez vu
» les habitations somptueuses de Potsdam, vous
» avez visité les chefs-d'œuvre qu'elles renfer-
» ment. Eh bien ! le roi n'y a point paru depuis
» qu'il est sur le trône, et tout y dépérit. Qu'il
» ait horreur d'aller voir la guinguette volup-
» tueuse, à laquelle on a donné le nom de

» Palais de marbre, cela se conçoit; des sou-
» venirs douloureux à son cœur et à la rigidité
» de ses principes ont dû le repousser loin de ce
» séjour; mais pourquoi un désir excessif
» d'économie lui fait-il fuir les habitations créées
» par le génie du grand Frédéric.... »

Les hommes de bien faisaient aisément taire ces murmures de l'ambition et de l'avidité, en comparant ce qui s'était fait sous le règne précédent, avec la sévère et sage économie du roi actuel. On parlait avec affection de l'ordre que ce prince avait introduit dans l'administration, de l'emploi qu'il faisait de ses épargnes, des bienfaits qu'il avait répandus sur le commerce, sur l'agriculture et sur toutes les branches de l'industrie; on rappelait avec reconnaissance l'impression salutaire que l'exemple de ses vertus avait produite sur les mœurs de la nation; on formait des vœux ardents pour que la crise où l'on se trouvait fît bientôt place à des jours plus tranquilles, et que le roi eût le temps de fermer les plaies dont la guerre allait frapper son royaume.

Je trouvai Berlin dans la plus vive agitation contre Bonaparte et son ambition; on était indigné de l'indécence avec laquelle il traitait, dans ses bulletins, le roi, la reine, l'armée, et

ce qu'il y avait de plus grand dans la monarchie. On disait :

« C'est à un seul homme et à son ambition » que nous devons tous nos maux. Que n'a point » tenté le roi pour prévenir une rupture? A » quels sacrifices ne s'est-il point résigné? Quels » efforts n'a-t-il point faits pour étouffer l'indignation que l'on cherchait à exciter par des » attaques qui se succédaient si rapidement?

» Avec quelle douleur n'apprit-il point la conduite qu'avait tenue Bernadotte, lorsqu'au » mois d'octobre 1805, il traversa les provinces » de la Franconie pour se rendre sur le Danube? » Combien son cœur ne fut-il point affligé lorsqu'il se vit forcé de céder Clèves, Vesel, Anspach, Baireuth, et autres possessions prussiennes; d'abandonner les habitants et d'anciens » serviteurs au despotisme de Bonaparte et de ses » agents, sans avoir pu prendre aucune mesure » pour assurer leur sort? Que ne dut-il point » éprouver, lorsqu'avant d'avoir ratifié des » traités arrachés par la nécessité des circonstances, il apprit que les troupes françaises » avaient occupé les provinces de la Franconie? » Chaque jour amenait de nouvelles demandes, » de nouvelles provocations.

» Le danger est devenu plus imminent quand » on a vu s'élever la confédération du Rhin. » Alors ce n'était plus le temps de delibérer ; il » fallait agir. Le torrent se dirigeait contre nous; » il fallait le détourner, ou se laisser entraîner. » On a proposé de former une ligue dans le » nord : Bonaparte a crié à l'injustice, à l'ambition. Mais cette ligue n'était-elle point commandée par le plus légitime, le plus naturel » de tous les droits, celui de sa propre conservation?

» Bonaparte rejette sur la cour, sur ses intrigues, sur la reine, la résolution que le roi » a prise de se mettre en défense : c'est une dérision. C'est la nation entière qui a voulu la » guerre. On était las de tant d'attaques; nous » ne pouvions supporter plus long-temps des » provocations aussi déchirantes. Il fallait tout » tenter pour sauver notre honneur.

» Jusqu'ici la fortune a mal secondé nos efforts : Bonaparte a eu les premiers avantages; » mais il en use sans dignité et sans modération.

» Ce n'est que dans les temps de la barbarie » ou dans les époques qui en approchent le plus,

» que l'on peut trouver ces insultes dégoûtantes » qu'il prodigue à ceux qu'il a vaincus.

» Cette armée puissante qui faisait notre gloire, » l'armée prussienne, est vaincue, nous l'a» vouons ; elle vous a abandonné le champ de » bataille, nous ne le contestons pas. Mais pour» quoi cherchez-vous à l'humilier dans ses re» vers? Lisez ce qu'écrivait le grand Frédéric, » lorsqu'il était vainqueur : a-t-il souillé ses vic» toires par ce ton de mépris que vous prenez » envers nous? A quoi servent ces invectives » que l'on se permet contre une des princesses » les plus accomplies de l'Europe? Le grand Fré» déric se plaisait-il à insulter les épouses, les » parentes des princes auxquels il faisait la guerre? » Alexandre ne savait point toujours commander » à l'impétuosité de ses mouvements; mais la pos» térité n'a point à lui reprocher ces provocations » grossières, dirigées avec réflexion contre un » sexe plus faible et sans défense : l'histoire ra» contera toujours avec affection et avec orgueil » ce que cet heureux conquérant fit pour la mère, » la femme et la fille de Darius, et elle rougira » quand elle sera obligée d'exposer la manière » lâche et brutale avec laquelle vous attaquez. »

L'entrée triomphante que Bonaparte fit dans Berlin, avait donné une nouvelle force à ce sentiment intérieur d'indignation.

Je l'ai vue, cette *entrée ;* jamais je n'oublierai l'effet qu'elle produisit sur moi. Par une ostentation puérile, Bonaparte était allé successivement habiter les différentes maisons royales du grand Frédéric; il prit la résolution de venir aussi occuper celle de Berlin.

Le 27 octobre, après midi, entouré de la pompe d'un vain triomphateur, partant du château de Charlottenbourg, il traversa lentement Berlin, pour se rendre dans la résidence de cette capitale. Des hommes et des enfants apostés criaient de temps en temps : *vive l'empereur!* Je ne pouvais retenir mes larmes en voyant le silence morne des habitants, qui se retiraient, humiliés par l'insulte de ce spectacle. Il croyait se placer au comble de la gloire, celui qui s'avançait fièrement pour aller s'établir dans l'habitation d'un monarque sur lequel il venait d'obtenir quelques avantages; et ce jour-là même fut un de ceux où il a mis le plus en évidence la faiblesse de son cœur et la vanité de ses pensées. Le soir qui suivit cette longue cérémonie, j'entendis plusieurs fois répéter : « Si cet homme est

» un jour malheureux, il sera aussi lâche qu'il a » été vain aujourd'hui. »

Que l'on juge jusqu'à quel point cette prédiction s'est accomplie!

L'exaspération fut à son comble quand on eut appris, le lendemain, avec quelle dureté Bonaparte avait traité quelques personnes de la première distinction. Ce qu'il avait dit au comte de Néale se répandit bientôt dans toute la ville : on trouvait quelque chose de féroce dans ces mots par lesquels Bonaparte avait terminé l'apostrophe adressée à ce seigneur : « Je rendrai cette » noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée » de *mendier son pain.* »

Que ces paroles sont expressives! avec quelle force elles peignent le cœur de celui qui les a proférées!

Avant de quitter Berlin, je vais prendre en main et parcourir les bulletins de la grande armée, qui avaient paru jusqu'à l'époque où je suis arrivé.

Je ne m'arrête qu'avec un sentiment profond de douleur, à ces productions meurtrières, qui ont attiré sur nous la haine des peuples et les vengeances de leurs souverains.

Au lieu de se borner à exposer les événements militaires, qui présentaient un champ si vaste, Bonaparte, dans ses bulletins, ne paraît occupé qu'à développer les mouvements de la haine et de la fureur. Il s'en prend à tout ce qu'il voit devant lui; il tombe sur les gendarmes de Berlin, sur la garnison de cette capitale, sur l'armée prussienne, sur ses généraux, sur les ministres du roi; sur le roi lui-même; il en veut souvent au duc de Brunswick, plus souvent encore à une grande reine, qui, quelques années après, succomba enfin sous le poids de l'opprobre dont on cherchait à l'accabler.

Dans le neuvième bulletin, Bonaparte se félicite d'être logé à Weimar, dans le palais qu'avait occupé quelques jours auparavant la reine de Prusse. « Il paraît, dit-il, que ce qu'on dit d'*elle* » était vrai. Elle était ici pour souffler le feu de » la guerre. C'est une femme d'une jolie figure, » mais de peu d'esprit, incapable de présager les » conséquences de ce qu'elle fait. Il faut aujourd'hui, au lieu de l'accuser, la plaindre; car elle » doit avoir bien des remords des maux qu'elle » a faits à sa patrie, et de l'ascendant qu'elle a » exercé sur le roi son mari, qu'on s'accorde à

» présenter comme un *parfait honnête homme*, » qui voulait la paix et le bien de ses peuples. »

On répète souvent avec une affectation indécente, cette observation que le roi, malgré tout ce qu'il faisait, était cependant un *parfait honnête homme*.

Ces bulletins sont bien à la hauteur de nos anciennes tribunes. C'est partout ce ton grossier, ignoble, que prenait la démagogie de 91 et de 93, lorsqu'elle s'adressait aux rois de la terre et aux souverains des nations.

Dans le treizième bulletin, l'armée prussienne n'est plus qu'un *chaos informe*, qui mérite à peine le nom de *rassemblement*, et non plus celui d'*armée*.

Dans le quinzième, les invectives tombent sur les généraux Schmettau, Ruchel, Blucher, sur le prince Ferdinand de Prusse, sur le duc de Brunswick, sur la reine, sur lord Morpeth. On y dit, toujours avec le ton de la dérision, que le roi est aussi brave qu'aucun prince de Prusse.

Le seizième bulletin ne contient qu'un article très-véhément, consacré au duc de Brunswick.

Le dix-septième et le dix-huitième sont datés

de Postdam. Ce lieu ne devait-il point inspirer des pensées généreuses à ce soldat heureux, qui, comme par enchantement, se voyait tout à coup transporté dans les habitations chéries du grand Frédéric? Ce séjour semble, au contraire, n'avoir fait que rétrécir l'âme de Bonaparte. Il entre dans les détails les plus ignobles sur la princesse qu'il poursuit partout; après avoir publié contre elle une indécente caricature, il ajoute : « De » femme timide et modeste, s'occupant de son » intérieur, elle est devenue tout à coup turbu- » lente et guerrière. Depuis qu'un souverain du » nord a été à Berlin, une révolution subite s'est » faite en elle; elle a voulu avoir un régiment, » aller au conseil; elle a si bien mené la monar- » chie, qu'en peu de jours elle l'a conduite au » bord du précipice. »

Le dix-neuvième bulletin est daté de Charlottenbourg. On voit Bonaparte courant dans cette résidence royale, ne cherchant que la reine, n'écoutant que sa haine contre cette princesse. « Tout le monde avoue, dit-il, que la reine est » l'auteur des maux que souffre la nation prus- » sienne. On entend dire partout : Elle était si » bonne, si douce il y a un an! mais depuis » cette fatale entrevue, combien elle est changée! »

Il va fouiller dans l'appartement qu'occupait cette princesse ; il y trouve un portrait, sa correspondance avec le roi, des mémoires, des notes, des rapports et des papiers *musqués*, mêlés à des *chiffons* et à d'*autres objets de toilette*....

Le vingt-neuvième bulletin, daté de Berlin, 28 octobre, rapporte de la manière suivante l'arrivée de Bonaparte dans cette capitale :

» L'empereur a fait, hier 27, une entrée à » Berlin ; il était environné du prince de Neufchâtel, des maréchaux Davoust et Augereau, » de son grand maréchal du palais, de son grand » écuyer et de ses aides de camp. Le maréchal » Lefebvre ouvrait la marche, à la tête de la » garde impériale à pied ; les cuirassiers de la » division Nansouty étaient en bataille sur le chemin. L'empereur marchait entre les grenadiers » et les chasseurs à cheval de sa garde. Il est descendu au palais à trois heures après midi ; il a » été reçu par le grand maréchal du palais Duroc. Une foule immense était accourue sur son » passage. L'avenue de Charlottenbourg à Berlin » est très-belle ; l'entrée par cette porte est magnifique ; la journée était superbe. Tout le » corps de la ville, présenté par le général Hullin, commandant de la place, est venu à la » porte, offrir les clefs de la ville à l'empereur. » Ce corps s'est rendu ensuite chez sa majesté. » Le général prince d'Hatzfeld était à la tête.

» L'empereur a ordonné que deux mille bourgeois, les plus riches, se réunissent à l'hôtel » de ville, pour nommer soixante d'entr'eux, » qui formeront le corps municipal. Les vingt » cantons fourniront une garde de soixante » hommes chacun, ce qui fera douze cents des » plus riches bourgeois pour garder la ville et » en faire la police. L'empereur a dit au prince » d'Hatzfeld : Ne vous présentez pas devant moi ; » je n'ai pas besoin de vos services : retournez » dans vos terres. Il a reçu le chancelier et les » ministres du roi de Prusse.

» Le 28, à neuf heures du matin, les ministres » de Bavière, d'Espagne, de Portugal et de la » Porte, qui étaient à Berlin, ont été admis à » l'audience de l'empereur. Il a dit au ministre » de la Porte, d'envoyer un courrier à Constantinople, pour y porter des nouvelles de ce qui » se passait, et annoncer que les Russes n'entreraient pas aujourd'hui en Moldavie, et qu'ils » ne tenteraient rien contre l'empire ottoman. » Ensuite il a reçu tout le clergé protestant et

» calviniste. Il y a à Berlin plus de dix ou douze » mille Français réfugiés par suite de la révocation » de l'Edit de Nantes. Sa majesté a causé avec les » principaux d'entr'eux; il leur a dit qu'ils » avaient de justes droits à sa protection, et que » leurs priviléges et leur culte seraient maintenus; » il leur a recommandé de s'occuper de leurs » affaires, de rester tranquilles, et de porter » obéissance et respect à César.

» Les cours de justice lui ont été présentées » par le chancelier. Il s'est entretenu avec les » membres de la division des cours d'appel et de » première instance; il s'est informé de la ma- » nière dont se rendait la justice.

» M. le comte de Néale s'étant présenté dans » les salons de l'empereur, sa majesté lui a dit: » Eh bien, Monsieur, vos femmes ont voulu la » guerre; en voici le résultat; vous devriez » mieux contenir votre famille. » Des lettres de sa fille avaient été interceptées. « Napoléon, » disaient ces lettres, ne veut pas faire la guerre, » il faut la lui faire. » « Oui, dit sa majesté à » M. de Néale, je ne veux pas la guerre; non » pas que je me méfie de ma puissance, comme » vous le pensez; mais parce que le sang de mes » peuples m'est précieux, et que mon premier

» devoir est de ne le répandre que pour sa sû- » reté et son bonheur. Mais ce bon peuple de » Berlin est victime de la guerre, tandis que ceux » qui l'ont attirée se sont sauvés. Je rendrai cette » noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée » de *mendier son pain.* »

» En faisant connaître ses intentions au corps » municipal : J'entends, dit l'empereur, qu'on » ne casse les fenêtres de personne. Mon frère, » le roi de Prusse, a cessé d'être roi le jour où » il n'a pas fait pendre le prince Louis Ferdi- » nand, lorsqu'il a été assez osé pour aller casser » les fenêtres de ses ministres.

» Aujourd'hui 28, l'empereur est monté à che- » val, pour passer en revue le corps du maréchal » Davoust; demain, sa majesté passera en revue » le corps du maréchal Augereau. »

Dans le vingt et unième bulletin, également daté de Berlin, Bonaparte s'écrie: « Ainsi cette grande » et belle armée prussienne a disparu comme un » brouillard d'automne au lever du soleil! Géné- » raux en chef, généraux commandant les corps » d'armée, princes, infanterie, cavalerie, artil- » lerie, il n'en reste plus rien; nos postes étant » entrés à Francfort-sur-l'Oder, le roi de Prusse

» s'est porté plus loin; il ne lui reste pas quinze » mille hommes, et, pour un tel résultat, il n'y » a presque aucune perte de notre côté.

» Le 28, l'empereur a passé, dit le même bul» letin, la revue du corps du maréchal Davoust, » sous les murs de Berlin. Il a nommé à toutes » les places vacantes; il a récompensé les braves. » Il a ensuite réuni les officiers et sous-officiers » en cercle, et leur a dit : Officiers et sous-offi» ciers du troisième corps d'armée, vous vous » êtes couverts de gloire à la bataille de Jéna (1); » j'en conserverai un éternel souvenir. Les braves » qui sont morts sont morts avec gloire : nous » devons désirer de mourir dans des circons» tances si glorieuses (2). En passant la revue » des 12e., 61e. et 85e. régimens de ligne, qui ont » le plus perdu à cette bataille, parce qu'ils ont » dû soutenir les plus grands efforts, l'empereur » a été attendri de savoir morts ou grièvement » blessés, beaucoup de ses vieux soldats, dont il » connaissait le dévouement et la bravoure de» puis quatorze ans. Le 12e. régiment surtout

(1) Pourquoi donc pas : A la bataille d'Auerstaedt?

(2) Très-bien! *A-t-il désiré de mourir ainsi?*

» a montré une intrépidité digne des plus grands » éloges.

Dans le 23e. bulletin, qui parut à Berlin, le 30 octobre, jour auquel je quittai la capitale, Bonaparte dit : « Le maréchal Davoust a passé » l'Oder à Francfort. Le roi de Prusse a quitté » l'Oder et a passé la Vistule; il est à Graudentz. » Les places de Silésie sont sans garnison et sans » approvisionnements. Il est probable que la place » de Stettin ne tardera pas à tomber en notre » pouvoir. Le roi de Prusse est sans armée, sans » artillerie, sans fusils. C'est beaucoup que d'é» valuer à 12 ou 15,000 hommes ce qu'il aura » pu réunir sur la Vistule. Rien n'est curieux » comme les mouvements actuels. C'est une es» pèce de chasse où la cavalerie légère, qui va » aux aguets des corps d'armée, est sans cesse » détournée par des colonnes ennemies qui sont » coupées.

» Jusqu'à cette heure, nous avons cent cin» quante drapeaux, parmi lesquels sont ceux » brodés des mains de la belle reine, beauté » aussi funeste aux peuples de Prusse que le fut » Hélène aux Troyens. »

Après cette tirade indécente, Bonaparte re-

tombe sur le duc de Brunswick, qu'il accable de nouvelles invectives.

Je reviens au maréchal Davoust, que j'avais laissé à Frédérichsfeld. Le 30 octobre après midi, le troisième corps se mit en mouvement pour s'avancer sur l'Oder. A l'entrée de la nuit, le maréchal arriva à Tempelberg, domaine riche, appartenant au comte, aujourd'hui prince de Hardenberg, qui y passait ordinairement une partie de la belle saison. Le quartier général étant établi au château, nous allâmes visiter la bibliothèque, qui était nombreuse et choisie. Avant d'y entrer, le maréchal avait eu soin de recommander pour ce lieu les ménagements les plus respectueux; je crois qu'il fut obéi. Quelque temps après son départ de Tempelberg, il apprit que le château avait été dévasté et la bibliothèque pillée; il en témoigna le plus vif mécontentement: les coupables n'étaient point de son corps.

Le ministre de Hardenberg s'était fait connaître en 1795, par le traité qu'il conclut à Bâle, traité qui peut être blâmé ou loué, suivant le point de vue où l'on se place pour le considérer. Etant revenu à Berlin, le comte fut nommé gouverneur des marquisats d'Anspach et de Bareuth, sous le titre de ministre dirigeant dans les pro-

vinces de Franconie. En 1806, avant la guerre, il balançait avec avantage le crédit du comte de Haugwitz, qui, par l'incertitude de sa marche, avait perdu toute consistance et toute popularité.

Pendant mon séjour à Berlin, j'observai que le comte de Hardenberg avait contre lui un parti assez nombreux. On insinuait qu'il était vendu à l'Angleterre; qu'il avait contribué à amener les scènes qui, quelque temps avant la rupture, avaient eu lieu sur les théâtres et autres lieux publics de la capitale; on prétendait que par ses conseils, il avait efficacement contribué à vaincre la répugnance que le roi montrait pour la guerre.

Ces bruits décidèrent peut-être le maréchal à intimer au régisseur de Tempelberg l'ordre de fournir une quantité de vin assez considérable, pour pouvoir faire une distribution à tout le troisième corps. Après quelques difficultés, l'objet demandé arriva; et le maréchal prit lui-même soin que chaque corps eût la portion de vin qui lui avenait, et qu'elle fût distribuée avec ordre.

Cette réquisition forma dans la suite le sujet d'une plainte, que l'on fit mettre sous les yeux de Bonaparte. Je ne sais quel en fut l'issue.

En arrivant à Francfort-sur-l'Oder, le Maré-

chal apprit qu'un officier avait reçu cinq cents louis, un autre deux cents, etc. Les faits furent vérifiés. L'argent avait été effectivement donné; mais les magistrats de la ville avouaient eux-mêmes qu'on l'avait offert sans qu'on l'eût demandé. « Oh ! je connais, dit le Maréchal, com» ment cela se pratique, et de quelle manière on » sait amener les choses au point, que l'*on offre* » volontairement. »

Les officiers inculpés furent mandés et renvoyés sur les derrières de l'armée, après qu'ils eurent avoué les faits et rendu l'argent.

En partant de Berlin, pour s'avancer sur l'Oder, le Maréchal avait détaché la division Gudin pour investir Custrin. Dans une saison aussi avancée, on ne pouvait avoir la pensée d'assiéger dans les formes, une place aussi difficile à aborder, et que l'on devait supposer abondamment pourvue de tout ce qu'il fallait pour faire une longue et vigoureuse résistance. Le général Gudin n'avait emmené aucun attirail de siége; il n'avait avec lui que son parc de campagne.

A peine la division eut-elle pris position devant la place, qu'un aide de camp du général arriva à Francfort, annonçant que le commandant venait de capituler. Personne ne voulait croire cette

nouvelle; on faisait à cet officier questions sur questions : il nous assurait qu'au premier coup de canon le commandant n'avait plus su où il en était; que, dans ses frayeurs, il en avait passé par où l'on avait voulu; qu'il avait poussé la bonhomie jusqu'au point d'envoyer des bateaux au général G udin, afin que la division pût passer l'Oder et pénétrer dans la place. Cette circonstance seule prouve combien peu le général était en mesure pour faire une attaque sérieuse sur Custrin.

Ce jour-là, le Maréchal était sorti pour aller visiter les troupes qui de Francfort avaient passé l'Oder, et pour reconnaître la rive droite du fleuve. Il rentra enfin au quartier-général vers neuf ou dix heures du soir. Il ne pouvait croire ce qu'il lisait et ce qu'il entendait. Sans se donner le temps de prendre ni repos ni nourriture, il remonta à cheval pour se rendre à Custrin. Je l'accompagnai avec deux officiers. On ne l'introduisit qu'avec peine dans la place, sur un mauvais bateau que l'Oder, devenu fougueux par des pluies abondantes, paraissait vouloir engloutir à tout moment.

Pendant que le Maréchal s'entretenait avec le général Gudin, le président de la régence, chez

qui nous étions descendus, cherchait à excuser la conduite du commandant. « C'est un brave » homme, un ancien militaire, disait-il; peut-» être a-t-il été trop bon dans cette circonstance; » et je crains bien qu'il ne soit dans la suite » exposé à beaucoup de chagrin. On n'a tiré que » deux coups de canon, et les femmes effrayées » sont venues se jeter à ses pieds. Il n'a pu résis-» ter à leurs pleurs. Cette complaisance lui sera » sûrement fatale. Du reste, en visitant Custrin » vous vous convaincrez vous-mêmes qu'on ne » l'avait pas mis en état de soutenir un siége. Il » aurait fallu commencer par abattre tout ce qui » masquait la place. Cela était difficile à exécuter; » comment se résoudre à faire tant de malheu-» reux? Je ne sais même si le commandant aurait » pu se défendre; ses boulets n'étant point, à » ce que l'on assure, du calibre de ses pièces. Il » désire beaucoup avoir l'honneur de parler à » M. le Maréchal. Pensez-vous qu'il soit bien » reçu? »

Je dis que je n'en doutais point; que je ne voyais pas comment le Maréchal pourrait hésiter à recevoir honnêtement un homme qui venait de lui rendre un service aussi signalé.

Je n'avais pas achevé de parler, lorsque je vis

entrer le commandant. J'eus peine à ne point éclater de rire, en voyant un grandissime niais monté sur des jambes dont la hauteur ne finissait point, et trahissant, par les traits de sa physionomie, par ses gestes, son allure et ses propos, toute la simplicité que sa honteuse reddition nous avait annoncée. Je l'introduisis; et ce qu'il dit au Maréchal, ne fit qu'augmenter l'idée qu'on avait conçue de lui. Il ne parla que de ses inquiétudes pour ses effets et pour les personnes de sa suite; que des moyens de transport qui lui avaient été promis, et que des vivres qui devaient lui être fournis jusqu'au lieu de sa destination. « Quelle » *ganache!* disait le Maréchal, quand je rentrai » après avoir reconduit ce bonhomme. Quelle » lâcheté! Vous avez ouï; il n'a dit mot ni de » ses officiers ni de ses soldats, dont la situation, » dans une circonstance aussi importante, de-» vrait occuper toutes ses pensées; au lieu de » cela, il m'a assommé en me parlant de ses » porte-manteaux. »

La prise de Custrin était un événement de la plus haute importance. Si cette place avait tenu, il eût été difficile de pénétrer dans la grande Pologne aussi rapidement qu'on le fit. Dès que l'on eut cette clef entre les mains, l'armée avait

moins de mesures à garder, pouvant s'appuyer à Custrin dans le cas où elle aurait eu quelques mouvements rétrogrades à exécuter.

Le vingt-cinquième bulletin rapporte, sur la prise de Custrin, les circonstances suivantes :

« Le maréchal Davoust a fait cerner et som-
» mer Custrin, et cette place s'est rendue : on
» y a fait quatre mille hommes prisonniers de
» guerre. Les officiers retournent chez eux sur
» parole, et les soldats sont conduits en France.
» Quatre-vingt-dix pièces de canon ont été trou-
» vées sur les remparts : la place, en très-bon
» état, est située au milieu des marais. Elle ren-
» ferme des magasins considérables. C'est une
» des conquêtes les plus considérables de l'ar-
» mée ; elle achève de nous rendre maîtres de
» toutes les places sur l'Oder. »

Le vingt-sixième bulletin publie, sur le même sujet, un ordre du jour, daté de Berlin, 2 novembre, où il est dit :

« L'armée est instruite que Custrin s'est ren-
» due au maréchal Davoust. Le général de divi-
» sion Gudin y est entré hier à sept heures du
» soir. Sa Majesté a vu avec plaisir les corps de
» cette division, qui se sont tant distingués à la

» bataille d'Jéna, recueillir la plus belle récom-
» pense, en entrant les premiers dans cette belle
» et magnifique place forte. Il y avait dans la place
» quatre mille hommes, qui ont été faits prison-
» niers ; quatre-vingt-dix pièces d'artillerie sur les
» remparts, parfaitement approvisionnées, et des
» magasins de subsistances considérables ».

Pendant que nous étions à Francfort, les Polonais arrivaient en foule d'Italie, de France, et de différentes parties de la Pologne. Ils nous pressaient ; c'était en tous un enthousiasme ardent. Je distinguai parmi eux le général Dombrowski ; mes regards s'arrêtaient avec une complaisance particulière sur ce chef des *Légions*. Ce brave guerrier, courbé sous le poids de ses blessures, a combattu avec gloire, mais sous de funestes auspices, pour conserver l'héritage que les Boleslas, les Casimirs, les Sobieski, et tant de grands hommes, avaient conquis, et confié à la valeur de leurs enfants. Voyant que le sort de la Pologne était arrêté, il s'éloigna, pour chercher l'honneur hors de la terre de ses pères. Les braves, qui avaient partagé le malheur de ses armes, le suivirent ; il forma des légions qui ont répandu la gloire du nom polonais en Italie, en Allemagne, et dans les autres contrées où la France a combattu.

Je m'approchais, quand je le pouvais, de ce Vétéran de l'armée polonaise, qui, depuis, m'a accordé plus d'une marque d'estime et de bonté. Je l'interrogeais, je le pressais de questions; je lui demandais comment, lui et ses compagnons d'infortune, avaient quitté leur patrie; dans quel point ils s'étaient réunis; à quels événements de nos guerres ils avaient pris part; pourquoi les faits de leur gloire militaire étaient si peu connus; à quel dessein la politique leur avait enlevé jusqu'à cet éclat de réputation, qui est le premier aliment des grandes actions. J'interrogeais, avec le même intérêt, les Polonais qui venaient de ces légions. Le général Dombrowski a recueilli tous les matériaux qui peuvent jeter du jour sur les questions que je lui faisais. Il a écrit l'*Histoire des Légions polonaises:* j'en ai lu quelques fragments; elle sera bien accueillie, si les circonstances lui permettent de la publier.

Les Polonais, qui arrivaient en foule de l'intérieur de la Pologne, disaient au maréchal: « Vous » irez jusqu'à la Vistule sans rencontrer d'obs» tacles, et partout vous serez reçus comme nos » amis. Nous serions injustes, si nous méconnais» sions les bienfaits que le nouveau gouverne» ment est venu nous apporter. Jusqu'au moment

» où la Suède a bloqué Dantzick, l'exportation » de nos productions s'est faite avec avantage; la » cour de Berlin, en dirigeant vers nous l'action » de ses capitaux, a donné la vie au commerce; » elle a relevé un grand nombre de familles po» lonaises, que les malheurs de nos guerres ci» viles avaient jetées dans le découragement et » le désespoir. On a beaucoup fait pour l'agricul» ture, et l'administration intérieure a une mar» che régulière; mais, en faisant ces aveux, la » nation ne peut oublier ce qu'elle a perdu. L'on » nous traite comme un peuple conquis, dont on » ne craint point le noble ressentiment. Nulle » part, dans votre marche, vous ne trouverez » plus de Sarmates; on nous a humiliés jusqu'à » nous défendre de porter l'habillement de nos » pères. On force nos enfants d'apprendre une » langue dont les sons nous sont étrangers; les » places et les fonctions de l'administration sont » réservées à des aventuriers que l'Elbe et l'Oder » ne cessent de vomir sur nous. Naguère, lors» que nous vîmes que vous descendiez le Da» nube; lorsque le combat d'Austerlitz nous eut » appris le succès de vos armes, nos cœurs s'é» taient ouverts à un espoir que les événements » ont trahi. Aujourd'hui vous vous montrez avec

» de plus grands avantages : que l'on nous rende » le nom de nos pères, notre langue, nos lois, » nos mœurs, nos usages; et aucun sacrifice, » quelque grand qu'il soit, ne sera cher à notre » cœur. »

C'est en écoutant ces entretiens, que mes premiers regards se sont arrêtés sur cette belle nation, à laquelle mon cœur a voué depuis un intérêt et un attachement que j'emporterai certainement dans le tombeau. Je n'oublierai jamais les jours que j'ai passés sur le sol des Polonais; je me rappellerai à jamais que j'ai vécu au milieu des souvenirs qui entourent leur antique gloire. Combien de fois n'ai-je pas été témoin de leur valeur et des sacrifices qu'ils ont faits à l'amour de leur patrie? Quelle nation a éprouvé plus de peines, plus d'inquiétudes? Que n'ont-ils point fait, ces braves Polonais, pour se réconcilier avec la fortune qui les poursuivait? Voyant arriver Bonaparte sur l'Oder, ils se félicitaient de leur bonheur; ils pensaient qu'il était envoyé d'en haut pour leur apporter ces dons qu'ils recherchaient avec tant d'ardeur. Certes, la fortune lui avait confié pour cela de grands moyens; mais ils se trompaient bien, s'ils pensaient qu'il s'occupât de leur bonheur.

Le ciel a inspiré plus de magnanimité au monarque qui tient entre ses mains les destinées de la Pologne. S'il ne peut rendre les Polonais à tous leurs vœux, il leur donnera sans doute des institutions qui les consoleront de ce qu'ils ont perdu. Espérons qu'il élèvera aux yeux de ces braves et généreux Sarmates, un édifice qui puisse contenir, dans une juste mesure, leur ardeur pour la gloire, leur amour pour la patrie et le nom qui leur a été transmis par leurs ancêtres.

Les troupes françaises ayant pris possession de Custrin, et tous les renseignements apprenant que la route de Francfort à Varsovie était entièrement libre, le maréchal fit avancer la tête de ses divisions vers Posen, qui est la capitale de la grande Pologne. La marche jusque là, et même jusqu'à Varsovie, ne fut qu'un voyage de plaisir, fait dans le sein d'un pays ami : on ne brûla pas une amorce. Les troupes légères se répandaient à leur gré; c'était partout des villages, des bourgs et des villes qui venaient à leur rencontre. A l'approche de quelques chasseurs, Czenstochow, qui depuis, en 1809, a soutenu avec succès un siége de plusieurs mois, et Lenzcice, autre place forte, ouvrirent leurs portes, sans avoir montré le désir

de faire résistance. On désarmait les soldats ennemis isolés que l'on rencontrait par troupes, et on les laissait aller où ils voulaient; on ramenait de toutes parts des transports d'effets militaires que l'ennemi avait abandonnés; les courriers que l'on surprenait, et les dépêches que l'on interceptait, nous instruisaient des desseins de l'ennemi, de ses frayeurs et des dispositions qu'il redoutait de la part des habitans.

L'infanterie allait à marches forcées, faisant tous les jours douze à quatorze lieues sans prendre de repos. Le 6 novembre, de grand matin, le maréchal me dit, après mon travail, qu'il quitterait Francfort dans l'après-dîner, que je devais partir en toute diligence, et l'attendre à Mezeritz. Cette ville, appelée par les habitans Miedzyczycz, la première que l'on trouve dans la grande Pologne, après avoir passé les frontières de la Silésie, est connue par ses manufactures de drap. Le quartier général du maréchal s'arrêta chez le propriétaire d'une fabrique à laquelle tenaient de vastes et spacieux établissements. La ville présentait les mouvements d'une population nombreuse et aisée. A son arrivée, le maréchal me fit repartir sur-le-champ avec de nouveaux ordres pour me rendre à Posen.

Me trouvant seul avec un officier de correspondance que le maréchal m'avait donné pour m'accompagner, nos chevaux s'enfonçant presque à chaque pas dans les chemins boueux de la grande Pologne, et nous trouvant souvent arrêtés par les colonnes qui ne pouvaient déboucher, j'eus le temps de me livrer à mes pensées, et de faire de tristes réflexions sur ce que j'avais entendu à Francfort. J'avais pensé que l'armée apporterait en Pologne un meilleur esprit; j'avais espéré qu'en entrant dans ce pays ami, le soldat se contiendrait, et que l'on ne verrait plus ces déprédations, ces violences et ces malheurs dont nous avions été si souvent témoins en Prusse. Je tombai dans la tristesse et le découragement, lorsque je vis partout les traces de la même dureté, de la même impétuosité. Combien je plaignis l'aveuglement de ces malheureux Polonais, qui nous avaient tant pressés de pénétrer dans leur pays ! Je disais, en réfléchissant à ce que je voyais : « On va piller ces braves gens, détruire,
» ruiner leurs propriétés, et à la fin la politique
» se jouera de leurs vœux, de leurs espérances
» et de leurs regrets. Que l'homme est malheu-
» reux d'être ainsi le jouet de son cœur et de
» l'instabilité de ses pensées ! Quand il est dans

» le bonheur, il ne peut jouir; de nouveaux » désirs l'assiégent et poursuivent ses pas. Ces » bons habitants avouent qu'ils sont tranquilles, » que leur administration est bienfaisante, pa- » ternelle. Que veulent-ils donc? Pourquoi s'ex- » poser à tant de malheurs, à tant de désastres, » pour courir après un bonheur qui s'enfuira » loin d'eux, pour ne leur laisser peut-être que » les plaintes et l'amertume des souvenirs? »

En chemin, nous étions arrêtés à toutes les postes par la difficulté d'y trouver des chevaux. On venait d'y placer des gendarmes; mais c'était déjà trop tard, les écuries des maîtres de poste ayant été pillées par les troupes légères. C'est un inconvénient qu'il est difficile de prévenir, lorsque ces troupes ont à exécuter des reconnaissances aussi pénibles. Dans le nombre, beaucoup de chevaux se trouvant hors d'état de suivre, l'homme démonté en prend partout où il en trouve. L'embarras se montra surtout aux dernières postes en avant de Posen; tout y refluait d'officiers qui étaient chargés d'ordres pour cette ville. J'y arrivai le 9 novembre de très-grand matin. Le maréchal y entra le même jour.

Le trentième bulletin, daté de Berlin, 10 no-

vembre, dit : « Le maréchal Davoust est entré » à Posen avec un corps d'armée. Il est extrê- » mement content de l'esprit qui anime les Polo- » nais. Les agents prussiens auraient été massa- » crés, si l'armée française ne les eût pris sous » sa protection.

» La tête de quatre colonnes russes, fortes » chacune de quinze mille hommes, entrait dans » les états prussiens par Georgenbourg, Olita, » Grodno et Jalowka. Le 25 octobre, ces têtes » de colonnes avaient fait deux marches, lors- » qu'elles reçurent la nouvelle de la bataille du » 14 et des événements qui l'ont suivie; elles ré- » trogradèrent sur-le-champ. Tant de succès, des » événements d'une si haute importance, ne doi- » vent pas ralentir en France les préparatifs mi- » litaires; on doit, au contraire, les poursuivre » avec une nouvelle énergie, non pour satisfaire » une ambition insatiable, mais pour mettre un » terme à celle de nos ennemis.

» L'armée française ne quittera pas la Pologne » et Berlin, que la Porte ne soit rétablie dans » toute son indépendance, et que la Valachie » et la Moldavie ne soient déclarées appartenant » en toute suzeraineté à la Porte.

» L'armée française ne quittera point Berlin,
» que les possessions des colonies espagnoles,
» hollandaises et françaises ne soient rendues,
» et la paix générale faite.

» Ci-joint la capitulation du général Blücher.

CHAPITRE III.

Royaume de Saxe. — Frédéric-Auguste et sa famille. — Il sauve la Saxe apres la guerre de Sept ans. — Vie publique et privée de ce prince. — La reine. — La princesse Auguste. — Dresde. — Palais du Japon. — Pont de l'Elbe. — Eglise catholique. — Galerie. Pilnitz. — Jardins anglais et hollandais. — Ruine sur une montagne. — Coup d'œil sur la Saxe et sur les lieux qui ont vu les événements les plus remarquables de la guerre de Sept ans : Dresde, Kœnigstein, camp de Pirna, Kollin, Hochkirck, Torgau, Freyberg, Hubertsbourg et paix qui porte ce nom. — Vallée de Tharandt. — Frédéric-Auguste.

Étant à peine arrivé à Posen, je reçus l'ordre de me rendre à Dresde pour y remplir une mission. Quoique les circonstances fussent si peu favorables, je me réjouis en pensant que j'allais revoir la Saxe et sa capitale, que j'avais déjà visitées dans des temps plus tranquilles; c'était au mois de mai et de juin 1802.

Mais n'ayant fait, dans mon voyage de 1806, qu'aller et revenir sans m'arrêter, je ne pus voir

autre chose que les désastres de la guerre, dont les traces se présentaient si vivement à mes yeux à chaque pas que je faisais.

Je me bornerai donc à parler ici de ce que j'avais observé en 1802. Ce que je dirai sera peut-être lu avec quelque intérêt par ceux qui se rappellent que la Saxe vient enfin de sortir, quoiqu'avec perte, de cette lutte, que l'ambition, le désir de s'agrandir et d'autres passions, avaient provoquée contre elle et contre son souverain. Les gens de bien entendront volontiers parler de ce monarque vénérable que la politique a poursuivi avec tant de dureté; ils écouteront avec affection ce que j'aurai à dire de ses vertus et de la sagesse de son gouvernement.

En traversant l'électorat de Saxe, écrivais-je en 1802, on voit partout régner l'aisance et le contentement. Le sol y est productif, le bétail de la plus belle espèce; les chevaux y sont forts, de haute taille. Vous y voyez, particulièrement dans la Saxe inférieure, les habitants de la campagne conduire, attelés à leurs voitures, des chevaux qui pourraient faire honneur à l'équipage le plus élégant. Le peuple y est laborieux et content; il rapporte le bonheur dont il jouit à l'ad-

ministration sage et paternelle de l'électeur actuel.

Frédéric Auguste, électeur de Saxe, né en 1750, est chef de la branche Albertine, qui, depuis près de trois cents ans, est en possession de la dignité électorale. Voici les membres qui composent sa famille : 1°. son épouse, Marie-Amélie Auguste, sœur de l'électeur de Bavière; 2°. leur fille, la princesse Marie-Auguste-Antoinette; 3°. les deux frères de l'électeur, le prince Antoine marié à Marie-Thérèse d'Autriche, sœur de l'empereur François, et le prince Maximilien, veuf de Caroline-Marie-Thérèse, princesse de Parme; le prince Antoine n'a point d'enfans; le prince Maximilien a trois fils et trois (aujourd'hui quatre) filles; 4°. sœurs de l'électeur, la duchesse douairière des Deux-Ponts, et la princesse Thérèse; 5°. oncles de l'électeur, le prince Xavier, le prince Albert de Saxe-Teschen et l'électeur de Trèves (ce dernier est mort); 6°. tantes de l'électeur, la princesse Marie et la princesse Cunégonde qui résidait près de l'électeur de Trèves.

L'électeur a été élevé à l'école du malheur, ayant été obligé, pendant la guerre de Sept ans, de quitter la Saxe et de passer une partie de sa jeunesse dans les pays étrangers. Il joint à des

talents, naturels des connaissances très-étendues. Il s'est particulièrement appliqué à une science bien précieuse ; c'est, pour ceux qui gouvernent, la science des sciences ; il porte son peuple dans son cœur, et il n'est occupé que du bonheur de ses sujets.

Son prédécesseur, Auguste III, mourut à Dresde le 5 octobre 1763, quelques mois après que la paix d'Hubertsbourg eut mis fin à une guerre dont tout le poids était tombé sur la Saxe. En mourant, ce prince n'avait laissé en héritage à son successeur, avec l'électorat de Saxe, que des malheurs à réparer, et à acquitter plus de cent cinquante millions de dettes, que l'état avait contractées pendant la guerre. Par son économie et par la sagesse de ses mesures, l'électeur actuel était parvenu, en moins de vingt années, à payer la moitié de ces dettes, et à fermer les plaies dont une guerre si désastreuse avait frappé l'électorat. Il avait, par sa probité et par la marche droite de son administration, inspiré une telle confiance, qu'au moment où la révolution française éclata, les obligations sur l'état gagnaient un et même deux pour cent, quoiqu'elles ne rapportent que trois pour cent d'intérêt. Le commerce florissait dans la même proportion que

le crédit ; année commune, les exportations avaient en leur faveur une balance de plus de deux millions de livres.

Français, arrêtons-nous à ce tableau ; voyons ce que peuvent le temps, la patience, l'union et la sagesse ; comparons la Saxe de 1763 avec la France dans les derniers jours de 1815 (1), et ouvrons nos cœurs à l'espoir d'un avenir plus heureux !

Qu'était la Saxe au mois d'octobre 1763, lorsque Fréderic Auguste fut appelé à la gouverner ?

Pendant sept années de désolation, la capitale avait été au pouvoir de l'ennemi, qui avait fait peser sur elle tous les fléaux de la guerre. Dresde était le point autour duquel se mouvaient ces masses armées, qui arrosèrent de leur sang la Saxe, la Silésie, la Bohême et l'Allemagne.

Auguste III se tenait dans l'éloignement, ne pouvant offrir aucune consolation aux malheurs de ses sujets. Rentré enfin dans sa capitale (le 1er. mai 1763), après une absence de sept années, il n'entendait autour de lui que des sou-

(1) J'écrivais ce passage le 23 décembre 1815.

pirs, il ne voyait couler que des larmes; ce n'était partout que ruines, qu'habitations abandonnées, que villages détruits, que campagnes sans cultivateurs et sans moyens de culture; c'était partout le silence de la destruction et du découragement.

Ne voyant point de remède à tant de maux, Auguste succomba sous le poids de ses pensées; une mort subite vint l'enlever à la Saxe avant qu'il eût pu rien faire pour la sauver.

Frédéric Auguste, qui lui succéda, ne désespéra point du salut de la patrie : mais quelle ressource lui offrait-elle? trouvait-il en Saxe les avantages de notre situation, la facilité de nos communications, la fertilité de notre sol, et la multiplicité de ces riches productions qu'enfantent autour de nous l'art et la nature?

Il n'avait rien de tout ce que nous possédons; mais dans ses états, les cœurs étaient unis, il n'y avait qu'une volonté. Après quelques années, les malheurs furent réparés; et la Saxe régénérée sortit comme du tombeau, plus belle, plus riche, plus puissante qu'elle n'avait été auparavant.

Français, pourquoi ce prodige ne pourrait-il point aussi s'opérer parmi nous? La sagesse, la

bonté et le dévouement sont assis sur le trône de Charles V, de Louis XII et de Henri IV. Réunissons donc autour de ce trône toutes les affections, toutes les volontés, tous les efforts, et la France sera sauvée plus promptement que ne l'a été la Saxe.

Ce que nous voyons aujourd'hui dans les deux pays, nous présente d'autres rapprochements qui ne peuvent que ranimer notre espoir et notre courage.

La France et la Saxe sont enfin sorties chacune d'une lutte pénible, qui a mis à l'épreuve les sentiments d'amour que les habitants des deux royaumes portent à leur souverain.

En Saxe, il y a eu aussi des hommes égarés; ils se sont trouvés en moindre nombre que parmi nous, parce que l'homme qui a fait les malheurs de la Saxe agissait dans notre belle patrie avec plus de force, en ramenant de nouvelles illusions, de nouveaux prestiges, et en déplaçant une seconde fois, avec plus de véhémence que jamais, les pensées, les désirs et les affections.

La France a perdu en territoire : mais ses sacrifices, quoique pénibles, ne sont point déchirants comme ceux auxquels la Saxe a été forcée de se soumettre.

Depuis deux ans, nous avons vu deux fois parmi nous les troupes étrangères. La Saxe, dans ces derniers temps, a été plus malheureuse encore que pendant la guerre de Sept ans. Depuis dix ans, elle n'est plus qu'un vaste champ de bataille, sur lequel on a vu se placer successivement toutes les armées de l'Europe.

Nos traités de paix nous présentent un fardeau effrayant de contributions à acquitter. Il paraît que la Saxe, en cela plus heureuse, n'a été frappée que par des concessions en territoire ; mais, en France, la masse des maux à réparer, quelque puisse en être le poids, peut se diviser en plus de fractions ; elle sera plus aisée à soulever.

Que l'on nous compare donc, soit avec la Saxe de 1763, soit avec celle d'aujourd'hui, beaucoup d'avantages physiques sont de notre côté.

Soyons unis comme les habitants de la Saxe ; coopérons comme eux, avec cordialité, à l'action d'un gouvernement paternel ; et en peu de temps la France reprendra cette force, cette vigueur, cet éclat, cette splendeur, auxquels l'appellent tant de dons qu'elle a reçus du ciel.

Puisse celui qui tient dans sa main le cœur des Rois accorder de longues années à Louis XVIII

et à Frédéric Auguste ! que les deux familles, qu'ils gouvernent, trouvent l'union, la paix dans leur sein, la tranquillité au dehors, et ces deux princes auront bientôt réparé les malheurs que leur sagesse n'avait pu prévenir !

Le cœur vivement ému par l'ardeur de mes vœux, et par la force de mes espérances, je reviens aux observations que je faisais en 1802 sur la Saxe et son souverain.

Dans sa représentation extérieure, Fréderic Auguste montre de la dignité sans faste et sans profusion. Sa maison et celle des princes et princesses sont payées avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

Ce prince édifie ses sujets par une piété affectueuse, éclairée. Le matin il assiste à la messe avec toute sa famille ; lorsqu'il a un voyage à faire, quand il doit aller à la chasse, il régle son lever, de manière qu'avant son départ il puisse remplir ses devoirs religieux. A Pilnitz, où il réside en été, il retourne ordinairement après dîner dans sa chapelle, pour y faire une courte prière. Les heures et les moments de sa journée sont réglés et remplis ; il donne à ses ministres, et à tout ce qui l'entoure, l'exemple de l'exactitude, de la ponctualité et de l'attachement à ses devoirs.

Afin de se rendre habiles à porter la couronne de Pologne, ses prédécesseurs ont quitté, il y a un siècle, le culte protestant, pour rentrer dans le sein de la communion romaine : avant d'en venir à ce changement, ils avaient conclu, avec les états du pays, des conventions qui ont pour but de mettre le culte dominant à l'abri de toute influence étrangère. L'électeur peut donner indifféremment les places militaires, et même le commandement de l'armée, à des hommes professant l'une ou l'autre religion ; il peut ne choisir que des catholiques, même étrangers, pour composer sa cour et celle des princes ; mais les places dans le ministère et dans l'administration sont exclusivement réservées à des sujets nés Saxons, et professant le culte luthérien. Non-seulement l'électeur observe avec une religion scrupuleuse ces conventions, que ses prédécesseurs avaient arrêtées avec la nation, mais il admet indistinctement des luthériens parmi ses chambellans et parmi les officiers de la cour, qui approchent le plus près de sa personne. Cette sage confiance fait voir à son peuple que la différence de religion n'altère en rien l'amour qu'il porte à ses sujets ; elle entretient autour de lui et dans ses états une harmonie heureuse, qui en fait le bonheur et la force.

Frédéric Auguste a pris part aux premières guerres de la coalition contre la France ; c'est même sous ses auspices que fut conclue la convention de Pilnitz. Le comte d'Artois, Monsieur, s'était adressé à l'empereur Léopold II et à Frédéric Guillaume, père du roi de Prusse actuel. La réputation de sagesse et de probité, dont jouissait l'électeur de Saxe, engagea les deux souverains à choisir Pilnitz pour le lieu où ils devaient se concerter sur les plans qui leur étaient proposés pour rétablir l'ordre et la tranquillité en France. L'entrevue eut lieu. Les résultats en sont connus. Léopold et Frédéric Guillaume étaient, dit-on, animés de motifs purs et nobles ; ils paraissaient ne chercher qu'à mettre des bornes à la licence et à l'anarchie ; mais ils ne trouvèrent point dans leurs cabinets les mêmes dispositions, et le ciel ne répandit que des malédictions sur des entreprises que l'ambition seule dirigeait.

La première coalition contre la France étant arrêtée, l'électeur de Saxe fit marcher vers le Rhin un corps de troupes qui prirent part aux campagnes de 1792, 1793, 1794, 1795 et 1796.

Ce prince parut hésiter sur le parti qu'il devait suivre, lorsqu'il apprit qu'en 1795 la Prusse avait conclu un traité particulier avec la France ; mais

les généraux Moreau et Jourdan ayant passé le Rhin au mois de juin 1796, et les troupes françaises s'avançant de toute part vers l'intérieur de l'Allemagne, Frédéric Auguste rappela les troupes saxonnes pour couvrir ses états. Depuis ce moment jusqu'à présent (1802), il s'est attaché au système de neutralité que suit la cour de Berlin. On ne sait s'il existe à ce sujet des stipulations particulières entre lui et la France.

L'électrice de Saxe, sœur de l'électeur de Bavière, vit avec son époux dans la plus intime union; elle ne le quitte point dans ses voyages; mais elle ne recherche aucune influence dans les affaires du gouvernement.

La princesse Auguste, que l'on regarde comme la princesse la plus riche qui soit en Europe, ne succédera point à son père. À la mort de l'électeur, la dignité électorale tombera probablement sur la tête du prince Maximilien ou sur celle d'un de ses fils. Le prince Xavier, oncle de l'électeur, s'est mésallié; ses fils, quoique légitimes, ne sont point habiles à succéder aux fiefs.

Dresde est la ville où réside l'électeur. En sortant de Meissen, pour arriver dans cette capitale, on est frappé à la vue des tableaux variés que présente le site des lieux. On passe d'abord pendant

dix minutes, par un chemin étroit, entre l'Elbe et des rochers escarpés; mais, en sortant de ce défilé, le bassin de Meissen s'élargit, l'Elbe coule majestueusement à droite de la chaussée; à gauche se développe une riche plaine, terminée par une chaîne de côteaux qui s'élèvent en amphithéâtre. L'œil s'arrête agréablement sur les vignes en terrasse, qui, entrecoupées par des pavillons et des tours, peuplent ces côteaux dont la crête est couronnée par des arbres de haute futaie. Voilà les avenues de Dresde.

Cette capitale est composée de trois villes, la Neustadt, l'Altstadt et la Frédérichsstadt. La Neustadt, ou la ville neuve, n'est qu'un faubourg bien bâti, sur la rive droite de l'Elbe : c'est là que se trouve le palais du *Japon*, maison d'une magnificence royale, où les électeurs ont rassemblé les productions en porcelaine, les plus riches qui se fabriquent dans le Japon, dans la Chine et dans les autres contrées de l'univers. On y voit aussi les diamants, les pierres précieuses, et les autres raretés qui appartiennent aux électeurs.

L'Elbe sépare la Neustadt de l'Altstadt, ou la nouvelle ville de l'ancienne. Ces deux villes communiquent ensemble par un des plus beaux ponts en pierre qu'il y ait en Europe. Quand

vous venez de la nouvelle ville, les sentinelles disposées d'espace en espace, vous font passer sur le trottoir à votre droite; en venant de la vieille ville, elles vous font prendre le trottoir opposé. Par cette sage mesure les trottoirs ne sont jamais obstrués, et les personnes qui se promènent, ne sont point obligées de se détourner pour laisser passer celles qui viennent contre elles; on n'est point exposé, comme à Paris, à être froissé, coudoyé et renversé. Ce pont sert de promenade pour toute la ville; en allant successivement d'un trottoir à l'autre, on jouit du plaisir de passer en revue tout ce qui est en mouvement sur le trottoir opposé. On ne peut passer d'un trottoir à l'autre, que lorsque l'on est à une extrémité. Il y a entre chaque arche une demi-lune, qui s'avance sur la rivière, avec des bancs pour les personnes qui veulent se reposer.

Dans aucune capitale je n'ai vu de promenade qui ressemble à celle du pont de l'Elbe à Dresde. En la suivant dans un beau jour de dimanche ou de fête, vous êtes bien certain d'y voir passer successivement sous vos yeux, tout ce qu'il y a de beau, d'élégant, de brillant à la ville et à la cour.

L'église catholique, tenant au château de l'électeur, est un des édifices les plus remarquables en

Allemagne. On y admire une Ascension de Jésus-Christ qui est placée au-dessus du maître autel; c'est le chef-d'œuvre de Meng, le Raphaël des Allemands. Jésus-Christ s'élève majestueusement dans les cieux, au milieu des apôtres, que l'on voit agités de mouvements différents; les attitudes, les draperies, le ton des couleurs, tout, enfin, y est grand et dans la plus parfaite harmonie : ce tableau a coûté plus de cent mille francs. Sur un autel collatéral on admire un autre tableau d'une expression frappante : c'est un Christ mourant sur la croix. La tête est, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, si *vivemement agonisante*, elle porte dans l'âme du spectateur une impression de douleur si profonde, qu'on se sent, en la regardant, le visage baigné de larmes.

Le premier aumônier de l'électeur tient du Pape le titre de vicaire apostolique, avec des pouvoirs quasi-épiscopaux, qui s'étendent sur les catholiques demeurant dans l'électorat. Il est en même temps chef des ecclésiastiques qui desservent l'église catholique.

La galerie de Dresde renferme en tableaux originaux, une des plus riches et des plus rares collections que l'on puisse trouver en Europe. On n'a rien épargné pour en faire un monument

digne de la curiosité et de l'admiration des connaisseurs; la Nuit du Corrége paraît être le tableau le plus estimé. On y montre avec une loupe des têtes de Hambourg d'une expression si fortement caractérisée, qu'on les croirait volontiers animées et vivantes. Frédéric-le-Grand s'étant emparé de Dresde pendant la guerre de Sept ans, ce temple magnifique de l'art fut religieusement respecté. Craignant de ternir sa gloire en touchant aux chefs-d'œuvre de cette collection, ce prince se contenta de faire tirer copie des premiers tableaux. On ne connaissait point alors ces pirates littéraires, dont la tourbe s'est traînée à la suite de nos armées, pour attirer sur elles les malédictions des peuples et le ressentiment des rois.

La ville de Dresde est entourée de promenades riantes. Aux jours de fête le peuple s'y porte en foule, ainsi qu'aux guinguettes des faubourgs. La gaieté, la danse et les festins règnent sans tumulte et sans désordre dans ces joyaux rassemblements.

Le château de Pilnitz, que l'électeur habite en été, est situé dans la riche et superbe vallée de l'Elbe, sur la rive droite du fleuve, à deux lieues de la capitale. L'ancien château, de structure gothique, sert de demeure pour les chambellans et les officiers de la cour. La nouvelle habitation consiste en deux pavillons chinois, placés vis-à-vis l'un de l'autre, et dans l'alignement desquels l'électeur actuel en a fait élever quatre autres bâtis à la moderne; l'un de ces derniers s'appelle le *Pavillon impérial*, le second, le *Pavillon prussien*, et le troisième, le *Pavillon français*. Ces dénominations furent données en l'honneur des trois personnages augustes qui s'étaient rassemblés à Pilnitz pour y former la convention qui porte ce nom.

L'électeur a à Pilnitz une chapelle qui n'est que tolérée; le culte catholique est censé s'y faire à huis clos, et le son des cloches n'y est point permis. Dans le vestibule de cette chapelle et dans la salle à manger de l'électeur, on voit des portraits de la comtesse de Koenigsmarck, maîtresse du roi Auguste II, et mère du maréchal de Saxe; ils sont d'un fini qui attire tous les regards. Cette exposition, qui rappelle des souvenirs peu édifiants, forme un contraste frappant avec la piété de l'électeur actuel. En conservant ces portraits, comme chefs-d'œuvre de l'art, il semble qu'on aurait pu trouver, pour les exposer, un lieu plus convenable que n'est le vestibule de sa chapelle.

Ce prince a fait construire, près du pavillon qu'il habite, un jardin anglais tracé avec tant de goût et d'intelligence, que, dans un très-petit enclos, on trouve, sans entassement et sans confusion, tout ce qui plaît et intéresse dans ces sortes de jardins, comme des pavillons, des pièces d'eau, des sentiers tournoyants, des repos agréables, des points de vue pittoresques, des massifs de toutes sortes de bois, des arbustes étrangers odoriférants, des ruisseaux serpentants, et des parterres où l'on voit éclore en toute saison les fleurs les plus rares et les plus variées. L'électeur et l'électrice ont seuls la clef de cet agréable jardin, que personne ne peut visiter que dans les moments où le prince travaille avec ses ministres. C'est une faveur particulière que l'on n'ose demander; il faut attendre que l'électeur offre lui-même sa clef, ce qu'il fait rarement.

En sortant du jardin anglais, lorsqu'on a eu le bonheur d'y être admis, il faut aller visiter le jardin hollandais. L'électeur, qui, dans ses moments de loisir, s'applique volontiers à l'étude de la botanique, y a rassemblé une très-grande quantité de plantes exotiques, tirées de l'Amérique, de la Chine, des Indes, du Japon, des îles Moluques, de l'Egypte et des autres contrées de la

terre. Toutes ces plantes ont leur étiquette; l'électeur sait en dire le nom et en expliquer les propriétés.

Après avoir parcouru Pilnitz, on me proposa d'aller voir une *ruine* que les électeurs ont élevée sur le sommet de la montagne, au pied de laquelle se trouve le château de cette résidence. Pour me conduire à cette élévation à laquelle on pourrait arriver dans un quart d'heure, on me fit passer par un vallon très-étroit, situé entre deux montagnes couvertes en bois de haute futaie. En entrant dans cette forêt ténébreuse, vous vous voyez transporté tout à coup dans une contrée vaste, sauvage, où la lumière ne pénètre qu'à travers l'épaisseur des feuillages et la fente des rochers. Le silence qui y règne, le sombre murmure d'un ruisseau qui se jette à travers des morceaux de roche, tout ce qui vous environne vous porte à la rêverie et à la méditation. Le chemin monte insensiblement, en suivant les sinuosités du vallon; on y rencontre des repos pratiqués près de chênes antiques, des bancs champêtres, et des petits ponts pour passer et repasser le ruisseau.

Arrivé à peu près vers la moitié de la hauteur, vous trouvez à votre droite des réservoirs que

l'on a creusés pour y recevoir l'eau de la pluie, qui, tombant de là en cascade, vient alimenter le ruisseau du vallon. Après avoir fait, en montant, grand nombre de tours et de détours dans cette forêt antique, vous arrivez enfin, sans vous en douter, au sommet, qui forme le point de vue de Pilnitz et de la résidence. On y a pratiqué une ruine artistement imitée, laquelle renferme un grand et beau salon meublé avec goût et élégance.

De ce salon et du plateau où il est bâti, on découvre une des plus riches, une des plus pittoresques contrées, que l'œil puisse contempler. A droite s'étend le magnifique vallon de Dresde jusqu'à Meissen; en face, un pays peuplé de bourgs et de villages, tableau de l'aisance et de la richesse; à gauche, le camp de Pirna; au-delà s'élève Kœnigstein; cette forteresse paraît s'appuyer aux montagnes qui séparent la Bohême de la Saxe.

L'Elbe, dans son lit majestueux, promène lentement ses eaux dans la plaine, en baignant les rives sur lesquelles est bâti le château de Pilnitz. Du lieu où nous étions placés, ce fleuve nous présentait l'aspect d'un beau canal, où l'on voyait voguer des barques, des bateaux à voiles. Je ne

pouvais assez contempler ce magnifique ensemble : les amis qui m'accompagnaient donnaient un nouvel intérêt à ce coup d'œil, en me rappelant les détails historiques qui sont relatifs au local.

Du haut de ce plateau, on me montrait, comme placés sur un vaste champ de bataille, les lieux qui ont vu les événements les plus mémorables de la guerre de Sept ans.

1°. Nous avions sous les yeux Dresde, où s'étaient passées les premières scènes de cette guerre désastreuse. Tout le monde sait que Frédéric, instruit des liaisons qu'entretenait Auguste III avec la cour de Vienne, s'était avancé tout à coup à la tête de ses troupes, et avait déclaré la guerre en s'emparant, le 10 septembre 1756, de la capitale de la Saxe.

Les premiers pas du roi se dirigèrent vers les archives, où il espérait trouver le traité par lequel la Saxe venait de s'unir à l'Autriche. La reine de Pologne, électrice de Saxe, qui était restée dans la capitale, s'était placée à la porte des archives, pour en défendre l'entrée. Frédéric, repoussant les représentations de cette princesse, s'empara du traité qu'il cherchait. Il le fit publier, pour justifier ses démarches.

Le roi Auguste III, chassé de sa capitale, s'était retiré à Koenigstein, avec une partie de sa famille et de la cour.

Il était en sûreté dans cette forteresse, que, du haut de notre plateau, nous voyions perchée sur un roc à pic, au sommet d'une montagne entourée par une chaîne de rochers.

2°. Sous nos pieds se développait le camp de Pirna, qui, bordé par l'Elbe, s'élève insensiblement jusqu'à Koenigstein.

Auguste III avait fait occuper à son armée, forte de dix-huit à vingt mille hommes, cette position qui paraissait inexpugnable.

Après avoir reconnu Pirna, le roi de Prusse sentit toutes les difficultés qu'il avait à surmonter. En attaquant l'armée saxonne de vive force, il s'exposait à être repoussé avec grande perte; il compromettait le succès de la campagne. Les Saxons ayant une issue dans les montagnes, par où ils tiraient des vivres de la Bohème, il était difficile de les bloquer et de les affamer.

Le roi plaça un corps d'armée qui, par toutes sortes de démonstrations, devait occuper l'attention du camp de Pirna. Lui-même entra en Bohême. Ayant vaincu les Autrichiens (le 1er octobre 1756) à Lowositz, il revint bloquer le

camp de Pirna, qui fut obligé de se rendre et de poser les armes. Il incorpora à l'armée prussienne les quinze bataillons qu'il venait de faire prisonniers; mais ils désertèrent par troupes, pour aller en Westphalie joindre les drapeaux du prince Xavier.

Le siége de Koenigstein aurait arrêté inutilement l'armée prussienne. Frédéric offrit au roi Auguste une capitulation avantageuse, qui lui permettait de se rendre à Varsovie, où ce prince arriva le 27 octobre 1756. Pendant toute la guerre de Sept ans, Auguste établit sa résidence dans la capitale de la Pologne, qu'il ne quitta que le 25 avril 1763, deux mois après que la paix eut été conclue à Hubertsbourg.

3°. Dans un grand éloignement de notre plateau, au delà des montagnes de la Bohème, on nous montrait Kollin, où le maréchal Daun avait ouvert sa carrière glorieuse, en gagnant, le 17 juin 1757, sa première bataille, qui fut aussi la première que Frédéric ait perdue pendant la guerre de Sept ans. Ce prince a, lui-même, rendu justice à l'habileté de Daun, qui avait su, dit-il, profiter, en grand général, des fautes commises par les Prussiens. Cette victoire n'eut point toutes les suites qu'on devait en attendre; cepen-

dant elle causa une joie extraordinaire à Vienne, où l'on n'était point accoutumé à de pareilles nouvelles. Daun fut proclamé le sauveur de la patrie; et Marie-Thérèse, pour célébrer cet heureux événement, créa l'ordre auquel elle donna son nom, et dont le général victorieux fut un des premiers dignitaires..

4°. D'un autre côté, à notre droite, sur la route de Dresde à Breslau, près de Bautzen, on nous montrait la situation du village de Hochkirch, où le maréchal Daun remporta, le 14 octobre 1758, une seconde victoire sur Frédéric. Voici, sur cette bataille sanglante, quelques circonstances qui me furent racontées sur notre plateau, et qui m'ont été depuis confirmées par les habitants de Hochkirch, lorsque j'ai visité le champ de bataille sur les lieux.

A l'état major général autrichien, on soupçonnait la fidélité d'un secrétaire employé dans les bureaux. Cet homme, se trouvant seul et se croyant en sûreté, faisait son travail pour Frédéric : Daun entre inopinément; le secrétaire, avec quelques marques de trouble, place son papier sous son carton.

« Que faites-vous là ?.... — Je m'occupe à faire » des vers..... — Montrez-les-moi..... — Mon

» général, ils ne méritent point d'être mis sous » vos yeux..... — Soit; je veux les voir..... »

L'homme prend le papier, le donne en tremblant, se jette par terre, et embrasse les genoux du maréchal, en avouant qu'il a mérité les plus grands châtiments; il prie, avec larmes, que l'on veuille bien épargner à sa famille l'opprobre qu'il n'avait que trop mérité.

Après avoir lu le papier, le maréchal dit : « Vous êtes un lâche! Je devrais vous faire pendre » à l'entrée du camp : je vous fais grâce. Ecri- » vez. »

Le maréchal lui dicta des dépêches très-circonstanciées, dont le contenu devait tranquilliser Frédéric. On y disait : « Tout est parfaitement » tranquille au camp : on ne pense pas à faire le » moindre mouvement. Cet après-dîner (c'était » le 13 octobre) un régiment de houlans et un » de housards feront une forte reconnaissance; » elle ne doit point inquiéter, ces deux corps » n'étant chargés que de couvrir les ouvriers qui » vont construire les nouveaux fours de cam- » pagne, sur la droite du camp. »

Le paquet fut fermé à la manière des dépêches que cet homme envoyait tous les jours; il le mit

dans le chêne creux, qui était convenu entre lui et Frédéric.

Le soir, après avoir donné le mot d'ordre, Frédéric dit : « Il ne se passera rien cette nuit, j'en » suis certain ; vous ne ferez que relever les » avant-postes : la cavalerie légère peut ôter la » bride. »

Le général Keith voulut faire des représentations. « De quoi vous mêlez-vous, dit le roi ? je sais » bien ce que je dis. Je le répète, il ne se passera » rien ; je le tiens d'un homme qui jamais ne m'a » trompé. J'ordonne que la cavalerie rentre, et » qu'elle se repose ; je ne veux pas que l'on fatigue » le soldat mal à propos. »

Keith fit observer que l'ennemi faisait des mouvements qui annonçaient une attaque. — « Taisez-» vous, dit vivement Frédéric, je le sais aussi » bien que vous ; j'en connais la cause : je ré-» ponds de tout. »

Keith demanda avec instance la permission de passer la nuit à cheval, à la tête d'un de ses régiments. Frédéric lui ferma la bouche avec vivacité.

Une heure après le Roi envoie vérifier si Keith obéissait. Cependant le général avait, sous main,

donné ordre à deux régiments de monter à cheval sans bruit, et de se placer : sans cette désobéissance, toute l'armée prussienne aurait été sacrifiée.

Le lendemain 14, jour de la fête de Marie-Thérèse, au moment où la cloche du village sonnait cinq heures, l'armée autrichienne, à ce signal qui était convenu, pénètre dans le camp ennemi. On éveille le roi, en lui annonçant que le camp est forcé, et que l'ennemi venait de s'emparer de la grande batterie.

Ici il n'y avait point de manœuvre à exécuter; un courage aveugle devait y suppléer. Le maréchal Keith, les princes de Brunswick et d'Anhalt firent des prodiges de valeur pour reprendre le village. Les deux premiers restèrent sur le champ de bataille parmi les morts, et le dernier fut blessé. Frédéric se retira lentement, et à une petite distance, après avoir perdu son artillerie et un tiers de son armée.

Cette victoire valut à Daun les témoignages les plus honorables de reconnaissance et d'admiration; la ville de Vienne lui fit élever une statue ; Marie-Thérèse lui écrivit de la manière la plus flatteuse; l'impératrice de Russie lui envoya une épée d'or,

et le pape Clément XIII, une toque et une épée bénite.

5°. Frédéric fut plus heureux le 3 novembre 1760, à Torgau, dont on nous montrait la situation sur les bords de l'Elbe, à un grand éloignement de notre plateau. Le choc des deux armées en cette journée sanglante fut long et terrible. Daun et le roi s'étaient jetés au milieu de la mêlée. Le dernier avait été obligé de quitter le champ de bataille par suite d'un coup de feu qui lui avait effleuré la poitrine. Daun, qui avait reçu une blessure plus grave, avait été forcé de s'éloigner, en laissant le commandement de l'armée au général Odonell. Il était six heures du soir; et, avant de se retirer, il avait dépêché un courrier à Vienne pour annoncer qu'il venait de remporter une victoire complète. Le roi, après avoir fait mettre le premier appareil à sa plaie, était revenu pour diriger la retraite.

Sur ces entrefaites, le vieux général Ziethen arrive inopinément par les hauteurs avec un corps de douze mille hommes qui n'avaient point encore donné. Il attaque avec fureur l'ennemi qui chantait déjà victoire sur le champ de bataille. Les Autrichiens, fatigués par les succès remportés pendant une journée meurtrière, découragés par

la blessure et l'absence de leur chef, ne purent soutenir cette attaque imprévue; ils se retirèrent en bon ordre, et Frédéric, qui avait cru que tout était perdu, accourut pour seconder Ziethen, et pour recueillir les palmes que ce général habile et entreprenant venait de moissonner.

6°. De Torgau on nous ramenait à Freyberg sur notre gauche, à une moindre distance de notre plateau. La victoire que le prince Henri de Prusse y remporta sur les Autrichiens, avait fait sérieusement penser à terminer enfin cette lutte sanglante dans laquelle on s'épuisait inutilement. Les négociations s'ouvrirent à Hubertsbourg, château ou maison de chasse appartenant aux électeurs de Saxe. Ce n'était pas le moins important parmi les points que l'on nous faisait remarquer du haut de notre plateau; c'est là qu'enfin le 15 février 1763, fut signée entre la Prusse et l'Autriche, la paix qui mit fin à la guerre de Sept ans.

Je quittai avec peine ce plateau d'où nous considérions des lieux qui ont été témoins d'événements si remarquables. En un quart d'heure nous eûmes descendu la montagne, par un sentier assez rapide, qui nous ramena droit au château de Pilnitz.

Le lendemain on me conduisit à la vallée de Tharandt, à deux lieues de Dresde. En sortant par cette partie de la ville qu'on appelle Frédérichsstadt, on passe ou à sec ou sur un pont, un ruisseau qui se jette dans l'Elbe à Dresde même; on quitte ensuite la plaine pour entrer dans un défilé qui vous mène entre des broussailles et des rochers; votre chemin s'évase de droite et de gauche pour vous montrer des près, des champs et des vignes bordés par des coteaux couverts de bois. De là on passe dans un vallon, entre des montagnes escarpées et d'énormes rochers, qui se présentent à pic sur le bord du chemin à droite; à gauche coule un ruisseau dans une prairie étroite surmontée par des masses couvertes en bois de haute futaie.

Au fond de ces défilés se trouve le village de Tharandt. Les montagnes escarpées et les rocs sourcilleux dont il est environné, le font apercevoir comme s'il était placé au fond d'un entonnoir. Deux petits défilés, l'un à droite, l'autre à gauche, offrent deux issues très-étroites pour pénétrer plus avant.

On voit, en plusieurs endroits, sortir de cet entonnoir naturel, des eaux que l'on fait chauffer dans le village, qui est populeux et bien bâti; on

trouve des bains que l'on peut prendre chauds ou froids à volonté. Les habitants de Dresde prennent fréquemment Tharandt pour but de promenade; et plusieurs riches particuliers de la capitale y ont des maisons de campagne où ils viennent passer la belle saison.

Les promenades y sont singulièrement pittoresques; elles ont été exécutées d'après le plan qu'avait donné un conseiller de l'électeur appelé Lindemann. L'entreprise annonce de la hardiesse, de la patience, et un vif désir d'ériger un monument qui puisse attirer la curiosité et rendre chère la mémoire du fondateur.

Quand on est au fond du vallon, au pied d'un château ruiné, on voit s'élever, à droite et à gauche, à une hauteur frappante, deux chaînes de montagnes escarpées, peuplées de bois de haute futaie et parsemées d'énormes rochers à pic. Cette double chaîne est séparée par un ruisseau et une prairie étroite : de là on monte, soit à droite soit à gauche, par un sentier large de trois ou quatre pieds, qui, en suivant une pente insensible, vous conduit depuis le pied des montagnes jusqu'à leur sommet, en zig-zag, à travers les rochers que l'on a taillés, en pratiquant des escaliers lorsque l'escarpement l'a exigé. Ce chemin est bordé de

rampes et de barrières, pour tranquilliser l'imagination, qui s'effraie à la vue de ces précipices. On rencontre sur son chemin d'agréables repos, des bancs, et au sommet, des pavillons champêtres, d'où l'on peut jouir des paysages qui se développent à la vue.

Dans la promenade à droite on a placé le buste de Gesner au fond d'une rotonde champêtre, ombragée par de hauts et superbes hêtres, qui forment une voûte par leurs branches entrelacées et par leur ombre hospitalière.

Dans la promenade à gauche, on trouve sur un marbre blanc une inscription érigée en l'honneur de celui qui a embelli ce séjour pittoresque. Je ne quittai qu'avec regret ces belles promenades. Le frais de ce vallon a un attrait auquel on ne peut s'arracher. Nous revînmes fort tard à Dresde, où je passai encore quelques jours.

Voilà ce que j'écrivais, en 1802, sur les objets qui m'avaient frappé en visitant la Saxe. Mon attention s'était spécialement dirigée vers Frédéric Auguste lui-même, et je me plaisais à considérer la sagesse de son gouvernement, et l'attachement que son peuple lui a voué.

A Varsovie, j'ai eu plusieurs fois l'honneur

d'être admis près de ce prince et près de son auguste épouse.

Ce que j'ai observé et entendu pendant que la cour de Dresde se trouvait dans la capitale de la Pologne, n'avait fait que confirmer les impressions auxquelles je m'étais livré, lors de mon voyage en 1802. Pendant les mois de février et de mars 1813, je fis à Dresde un troisième séjour, assez long : j'en partis dans le moment même où la cour quittait la capitale pour se retirer, d'abord à Plauen, de là à Ratisbonne, ensuite à Prague. A Dresde, je fus témoin des adieux affectueux et touchants que l'on adressait à Frédéric Auguste, à son épouse et à sa famille. A Plauen, je vis la réception par laquelle les habitants, rassemblés des campagnes les plus éloignées, cherchaient à consoler leur bon prince dans les malheurs qui le menaçaient.

En 1806, Frédéric Auguste s'était d'abord attaché à la Prusse : les journées d'Jéna et d'Auerstaedt le ramenèrent à la France, avec laquelle il s'unit par des traités. La paix de Tilsit lui donna le titre de roi; en lui assignant le duché de Varsovie, qu'elle venait de créer, elle réalisa en partie les vœux que les Polonais avaient manifestés, lorsqu'en 1793, ils appelèrent Frédéric Au-

guste au trône, que plusieurs de ses ancêtres avaient déjà occupé. On ne connaît qu'imparfaitement ce qu'a fait ce prince pendant qu'il gouvernait le duché de Varsovie. Peu de personnes ont pu apprécier les difficultés contres lesquelles il eut à lutter, et ce qu'il fit pour les vaincre. Là, aussi, on a retrouvé Frédéric Auguste, ce prince sage, qui avait guéri les plaies de la Saxe, et qui aurait guéri celles dont tant de circonstances malheureuses avaient frappé le duché de Varsovie, s'il n'avait point fallu une force plus qu'humaine pour écarter tant d'obstacles : il aurait certainement fait tout le bien possible, si des événements imprévus n'avaient soumis le sort et le gouvernement des Polonais à de nouvelles vicissitudes. Après la bataille de Leipsick, Frédéric Auguste se trouva sans défense, exposé à toutes les attaques de la haine et de l'ambition. Pendant dix-sept mois on a tout osé, tout tenté pour enlever, à l'amour de ses sujets, ce Nestor vénérable, qui n'avait donné aux monarques de l'Europe que des exemples de sagesse. Cependant on n'a pu étouffer les cris que tous les hommes de bien, en Europe, élevaient en sa faveur; on n'a pu l'arracher aux tendres affections de son peuple; et aucun de ses ennemis n'osant peut-

être jeter la première pierre pour lapider le Juste, on s'est contenté de le dépouiller en partie, et de lui ôter une des plus belles portions de son héritage.

Me rappelant les marques de bonté et de bienveillance particulière dont ce prince et son auguste famille ont bien voulu m'honorer, mon cœur s'est porté souvent vers eux pendant qu'ils habitaient Frédérichsfeld. Puisse le ciel récompenser leurs vertus, en ramenant à eux la paix, la tranquillité et le bonheur, dont ils ont vécu si éloignés, pendant dix années passées dans le trouble, l'inquiétude et l'agitation!

NOTES.

NOTES.

(1) Page 3.

Monsieur de Pradt, archevêque de Malines, a publié l'Histoire de son Ambassade à Varsovie, en 1812.

Cet ouvrage éphémère a eu, dit-on, un succès extraordinaire. On ne pouvait le reproduire assez promptement. A Paris, on se *l'arrachait;* et les provinces enlevaient à la capitale les éditions plus vite qu'elles ne paraissaient.

Je parcourus mon exemplaire avec empressement, mais avec trop de rapidité pour pouvoir fixer mes idées.

J'en ai fait une seconde lecture plus réfléchie dans la société de ces hommes respectables avec lesquels je passe si agréablement les derniers moments de ma journée.

Pendant plusieurs semaines, l'Histoire de l'Ambassade a été l'unique sujet de nos lectures. Chacun s'arrêtait à ce qui l'avait frappé; les passages importants ont été relus cinq à six fois.

J'ai recueilli avec soin tout ce qui s'est dit; je vais le donner fidèlement, comme je l'ai entendu.

Les passions ne se sont point fait entendre au milieu de nos paisibles entretiens. Aucun de nous ne connaissait l'auteur de l'ouvrage que nous lisions : nous n'espérons rien de lui, nous ne le craignons point. Pénétrés du plus

profond respect pour sa personne et pour ses talents, nous n'avons voulu toucher qu'à son ouvrage, que nous avons examiné sans prévention.

Notre manière de juger paraîtra quelquefois dure, sévère : l'auteur ne doit s'en prendre qu'à lui-même; a-t-il droit d'exiger un excès de bonté et d'indulgence, après avoir passé, comme il a fait, toute borne, et oublié toute mesure ?

Je vais faire parler ceux qui ont examiné son ouvrage.

Aristophane. — Il faut l'avouer, il y a dans l'*Histoire de l'Ambassade* des passages qui nous ont tous séduits. C'est une élocution facile, abondante, souvent négligée, mais presque toujours brillante; les pensées ont une finesse piquante; l'action vous entraîne avec elle par la rapidité de ses mouvements.

..... L'entrevue avec Bonaparte, à l'hôtel d'Angleterre, vaut une des belles scènes de Molière. Dans quelques portraits dessinés par notre auteur, on trouve des morceaux que Tacite ne désavouerait point; mais ce sont de beaux lambeaux de pourpre, cousus, comme dit Horace, à un cyprès ou à des débris échappés au naufrage. C'est la tête humaine, placée sur le col du cheval; c'est cette figure qui, par le haut, présente une belle femme, et qui se termine par la queue d'un poisson hideux. « Vous » connaissez, ajoute le poëte romain, cet ouvrier qui tra- » vaille près de la salle d'armes d'Emilius; il a un talent » sans égal pour exprimer le poli des ongles; sur le » bronze, il anime avec une perfection inimitable les

» ondes des cheveux flottants; mais il sera toujours un » mauvais ouvrier, parce qu'il ne sait mettre ni unité ni » ensemble dans les morceaux avec lesquels il cherche à » former sa figure..... »

Par ces mots, Horace a jugé d'avance l'*Histoire de l'Ambassade* : tout y est jeté sans sagesse, sans prévoyance; rien n'est à sa place. L'auteur a été heureux en peignant Bonaparte; mais ces portraits ne sont que des ébauches; vous croyez lire les rêves d'un malade, qui va, s'arrête, d'après les mouvements que le délire imprime à son imagination. Ce n'est point par morceaux découpés que Tacite et Salluste nous ont présenté les hommes qu'ils voulaient placer en évidence : leurs portraits sont d'un jet; les actions font le reste.

Athénodore. — L'auteur n'a point de plan; s'il s'en est fait un, il l'oublie facilement. Son titre annonce qu'il écrit l'Histoire de son Ambassade en 1812. Mais, page 141, il se dit l'*historien d'une des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées*. Quelle est donc cette catastrophe ? c'est sans doute son ambassade. Est-ce bien là ce qu'il a voulu dire ?

Page 234, après avoir rendu hommage à son intrépidité, qui ne connaît aucun danger, l'auteur se félicite d'avoir publié, pour l'histoire de notre temps, des *matériaux* dont lui-même ne sait assez estimer le prix; il engage modestement ceux qui en possèdent de *pareils*, à les faire connaître et à *éclairer* enfin *l'histoire de notre temps*. Avant lui, on n'avait encore fait, pour l'histoire, que des *romans*, des *satires* et des *hymnes*; les écrivains

français n'ont connu jusqu'ici ni la *vérité*, ni le *sang-froid*, ni la *liaison des événements*, ni leur *origine*, ni leur *filiation*, ni le *caractere des acteurs*. Quand on aura réuni des *matériaux semblables aux siens*, la nation française, *sortant enfin de son sommeil, éprouvera un étonnement pareil à celui d'Epiménide à son réveil.*

Certes, voilà un auteur bien content de lui-même; il est difficile de se placer plus haut : on ne peut être plus heureux.

Si je ne craignais de troubler son bonheur, je lui demanderais où se trouvent donc ces *matériaux* dont il nous parle avec une modestie si intéressante. Dans l'Histoire de son Ambassade, il n'a fait que déclamer, dénoncer et se vanter sans mesure.

Possédant un aussi beau talent, pourquoi ne s'est-il point attaché à recueillir des faits vraiment utiles, à les présenter dans leur ordre, et à les exposer avec cette sage tranquillité que lui prescrivait la sainteté de son état, et avec cette sévérité d'expression que commande la gravité de l'histoire?

Endymion. — La vanité de l'auteur me repousse et m'indigne. En le lisant, on sent qu'il vous poursuit, qu'il vous presse, afin de vous faire prendre, malgré vous, la haute opinion qu'il a de sa supériorité; il vous saisit avec violence, pour vous arracher des aveux favorables au sentiment dont il est tourmenté. Vous ne voyez, vous ne rencontrez que l'auteur. Les importunités de l'homme plein de lui-même, détruisent le charme et l'illusion qu'avaient produits, dans beaucoup de passages, le brillant de son imagination, l'éclat de ses pensées et l'heureuse cadence de ses périodes.

Hermotime. — Je lis volontiers ces recueils où de bons habitants de la Garonne, placés au haut du château de leurs pères, vous racontent, avec des saillies si heureuses, si naïves, les exploits de leur courage et les prouesses de leur épée. Ils sont si innocents, ces braves Gascons ! aucun d'eux ne pense à vous faire de mal; ils vous avertissent même charitablement, lorsque, sans penser au danger qui vous menace, vous approchez de trop près cette redoutable pointe, qui déjà si souvent a puni l'audace et la témérité.

L'auteur qui a écrit l'*Histoire de l'Ambassade* est un Gascon, et un Gascon qui ne se doute de rien; mais il n'est point de bonne race. Il est méchant; je n'aime pas les Gascons de cette espèce. Afin de s'élever, il met tout sous ses pieds. Il frappe, il pousse, il renverse tout ce qui se présente devant lui. Les Polonais l'avaient bien accueilli, j'en ai été témoin; il les humilie, il tourne en dérision leur patrie, leurs mœurs, leurs usages, et leur gouvernement. Rendant le mal pour le bien, il attaque, il dénonce des hommes auxquels il n'a à reprocher que des bienfaits et des marques de confiance.

Vous avez ouï parler de ce Schulmeister, qui, sous l'habit d'un perruquier, d'un juif ou d'un général, allait parcourir en tout sens les armées ennemies, pour venir rendre à Bonaparte ce qui s'y passait. Je préfère cet intrépide espion à un auteur qui fait métier de dénoncer :

le premier montre du courage, et l'autre n'a que de la lâcheté.

Après des tempêtes semblables à celle que nous venons d'éprouver, il n'appartient qu'au souverain ou à ceux à qui il a délégué son autorité, de chercher les coupables, pour les séparer de ceux qui n'ont commis que des fautes de fragilité ou d'égarement. L'homme d'honneur, qu'aucune fonction publique n'appelle à ce pénible devoir, rougit à la seule pensée d'aller dénoncer ceux mêmes auxquels il a des reproches fondés à faire; et l'homme de bien accourt, afin de les couvrir de son manteau, lorsqu'il apprend que leur vie est en danger.

Mais prenons en main quelques morceaux de l'ouvrage; examinons-les avec attention.

Page 71, l'auteur peint, d'un ton langoureux, les cruels déchirements qu'il éprouvait, en voyant approcher la Pologne, en découvrant son sol, ses habitants, en observant leurs mœurs et leurs usages :

« J'étais également consterné, dit-il, par ce que je » laissais derrière moi, et par ce qui se présentait devant » moi; par ce que je quittais et par ce que j'allais chercher. » L'Europe me parut finir au passage de l'Oder. Là com» mencent un langage étranger à l'Europe, des costumes » différents de ceux de l'Europe. La population juive, qui » marque fortement au milieu de celle du pays, conservant » le costume asiatique, empreint ces contrées d'une cou» leur orientale très-prononcée. La Pologne n'est plus » l'Asie : ce n'est pas encore l'Europe. Son sol est maigre, » son agriculture dans l'enfance. Nous étions au mois de

» juin ; le temps superbe, et la terre était triste. Les ani» maux me parurent hideux, rabougris; le cheval, petit, » laid, mais robuste; le peuple, en guenilles; les juifs, en » haillons dégoûtants; les hommes de sang polonais d'une » taille élevée, d'un beau coloris, l'œil privé de toute » expression : toutes les habitations, autant d'asiles de la » misère, de la saleté et des insectes; les villages, écrasés » sous le chaume et perdus dans la fange; les villes, de bois, » sans régularité, sans ornements, sans approvisionne» ments au-dessus du gros nécessaire; les châteaux, à peu » près comme en Espagne; les aliments, aussi choquants » pour le goût que pour l'odorat; les boissons, nauséabondes » ou malfaisantes : tout cet ensemble ne diminuait pas les » noirs pressentiments dont j'étais obsédé; et je me de» mandais, si une nation aussi peu avancée était bien sus» ceptible de ce qu'on allait tenter pour elle. »

Philothée. — Accordons à l'auteur tout ce qu'il demande. Dans un moment où il était tourmenté par ses vapeurs, il a rapidement traversé une petite portion de la Pologne, qui, alors, était couverte par les troupes ennemies. Il pense qu'une course faite aussi légèrement et dans de pareilles circonstances, a pu lui procurer des données certaines sur le sol de la Pologne, sur ses productions et sur les usages des habitants. Il se croit autorisé à publier les rêves de ses *langueurs*, comme le résultat d'observations recueillies avec une sage maturité. Passons-en partout où il voudra.

Pendant un séjour de sept années, j'ai visité, à différentes époques et dans toutes les directions, la plupart des pro-

vinces de la Pologne, avec l'avantage de pouvoir, sans interprète, m'entretenir avec les habitants. Je pourrais peut-être, avec connaissance de cause, relever les inexactitudes du passage que nous venons de lire. Je pourrais ajouter, que ce sont des phrases arrangées à fantaisie; que le plan de l'auteur commandait ces sortes d'exagérations; qu'ayant voulu s'élever, tout avait dû plier, s'humilier devant lui.

Mais ce n'est point sur le sol des Polonais ni sur le chaume de leurs habitations que nous devons l'attendre; parlons-lui de la joie qui se répandit dans Varsovie, lorsque cette capitale apprit qu'elle allait voir entrer dans ses murs un ambassadeur d'un aussi rare mérite; annonçons-lui ce que pensaient et disaient les Polonais, lorsqu'on leur eut dit qu'il s'approchait d'eux.

Je me trouvais à Varsovie, dans une réunion nombreuse, lorsque l'on y reçut de Dresde la nouvelle que, notre auteur venait d'être nommé ambassadeur près du gouvernement du duché. Des Polonais, qui connaissaient parfaitement Paris et la cour de Saint-Cloud, disaient, avec les marques du dépit et de l'indignation :

« Quoi ! on nous envoie cet abbé de Pradt, l'adulateur » le plus déhonté qu'il y ait à Saint-Cloud ! Il n'est occupé » qu'à raffiner en flagorneries. Lorsqu'il voit arriver un » jour qui peut lui fournir quelque allusion, il court » assiéger le Journal de l'Empire, pour y faire entrer des » colonnes dégoûtantes de flatterie. Le jour où l'article » parait, il se courbe, il se presse vers le chambellan de » service... Eh bien, dit-il, S. M. l'empereur a-t-il lu l'ar- » ticle ? Qu'a-t-il dit ? C'EST MOI qui l'ai fait. »

D'autres disaient : « Bonaparte plaisantait un jour les » aumôniers, sur leur courage et leur intrépidité. — A la » bonne heure, Sire, dit l'abbé de Pradt, lorsqu'il s'agit » d'aumôniers ordinaires; pour ceux-là, je les abandonne » à Votre Majesté impériale et royale; mais.... *l'aumônier* » *du dieu Mars*.... ajoutait-il, en se courbant profondé- » ment devant l'idole dont il se disait le grand-prêtre. »

« Voilà donc l'homme que l'on nous envoie, s'écriait- » on ! Serait-ce bien à un vil courtisan, que le ciel aurait » réservé la gloire de venir relever le trône des Boleslas, » des Casimirs et des Sobiesky ? »

Page 74, l'archevêque se plaint amèrement du *gîte* qui lui fut donné à Varsovie.

« J'arrivai, dit-il, à Varsovie, dans la matinée du 5 » juin : un aide de camp du général Biganski, commandant « à Varsovie, m'attendait à la barrière pour me conduire » à mon logement. Si je voulais guérir un ambitieux, je » ne lui donnerais pas un autre *gîte*. J'y passai quinze » jours, couchant par terre, parce qu'il n'y avait pas de » lit; rongé d'insectes, parce que tout en était plein ; » privé de tout moyen d'arrangement dans une aussi mau- » vaise maison, n'ayant pu nous procurer que trois ser- » viettes pour le seul repas que nous hasardions dans ce » lieu de délices, mon secrétaire et moi. Les quinze jours » que j'ai passés dans cet odieux séjour, sont sûrement » au nombre des plus pénibles de ma vie. J'étais très-in- » commodé, privé de sommeil, accablé d'inquiétudes de » toute espèce. D'un côté, tout manquait : je faisais fouiller » toute la ville pour trouver un emplacement convenable

» au rang que j'occupais, et à la représentation qui en » était la suite. Le roi de Saxe avait eu l'attention d'as- » signer, pour mon logement, le palais de Bruhl; mais le » roi de Westphalie s'en était emparé. Le comte Stanislas » Potocki eut l'extrême honnêteté de me céder le rez de » chaussée de son hôtel : sans cela, l'ambassade de France » eût été faite dans un *cabaret.* »

Aristophane. — Il me serait difficile d'exprimer tout ce que j'ai senti en lisant ce passage. Je voudrais que l'auteur eût gardé le plus profond silence sur ce qui a rapport à son logement; il se serait épargné des révélations qui doivent tourmenter un homme d'honneur. L'affection que j'ai vouée à Varsovie et à ses habitants, me force de présenter, sous leur véritable point de vue, des circonstances que l'archevêque a dénaturées; je dois faire connaître des faits qu'il veut cacher à dessein.

Varsovie a des hôtels publics, que l'on a vus, plus d'une fois, habités par des souverains, et par des étrangers de la première distinction : les plus connus sont ceux d'*Angleterre*, de *Wilna*, et de *Berlin.*

En arrivant à Varsovie, MM. Serra et Bignon, prédécesseurs de l'archevêque, étaient descendus dans un de ces hôtels. Sans se croire *au cabaret*, ils y étaient logés décemment et d'une manière convenable à leur rang, jusqu'à ce qu'ils pussent occuper le bel hôtel que la légation française louait de madame la comtesse de W.... L'emplacement de cette dernière habitation, qui est située au milieu de la première rue de Varsovie, la distribution des appar-

tements dont elle est composée, et ses ameublements, la rendaient très-propre à sa destination.

On avait cru que l'archevêque suivrait la même marche, et qu'à son arrivée, il irait occuper un des hôtels publics de Varsovie, jusqu'à ce que M. de Bignon pût lui céder celui de la légation. On se trompa; en se conduisant ainsi, il en aurait coûté à Monseigneur, qui aimait mieux recevoir que de donner. Il trouva beaucoup plus commode, beaucoup plus simple de se faire loger militairement; cela ne devait lui coûter qu'un seul mot, qu'il lui était si facile de prononcer.

Il avait envoyé de Dresde, pour demander le palais de Bruhl; malheureusement, le ci-devant roi de Westphalie venait de s'en emparer : les généraux de sa suite étaient logés dans les principales maisons de la ville.

En attendant, on plaça l'archevêque dans une maison du second rang, qui était d'ailleurs spacieuse, décente, et très-bien située. Je la connais mieux que l'archevêque.

Le propriétaire s'était retiré à la campagne : prenant les précautions d'usage dans les temps où les armées vont et reviennent en masse, il n'avait point placé en évidence ce qu'il pouvait avoir de plus précieux. Monseigneur n'y trouva peut-être pas toutes les aisances qu'il aurait désirées; et son amour propre fut blessé, en apprenant que la ville avait des maisons de plus belle apparence que celle qu'on lui avait assignée.

Quoiqu'il lui soit arrivé dans cette maison, on a peine à concevoir comment il a pu en parler d'une manière aussi vile, aussi ignoble; ne devait-il point se rappeler qu'on

avait eu la charité de l'y recevoir pendant quelques semaines pour l'amour de Dieu?

En attendant que l'archevêque eût monté sa maison, M. de Bignon lui offrit sa table; il lui aurait aussi fait passer des serviettes, s'il avait appris qu'il en manquât : mais il y avait encore un moyen bien plus simple. Comment la pensée ne vint-elle point à l'archevêque d'en acheter quelques douzaines? quel droit avait-il d'en exiger de son hôte?

Pourquoi vient-il nous tourmenter aujourd'hui par le récit des vapeurs que ces futiles contre-temps peuvent lui avoir causées? quelle idée nous donne-t-il de son courage et de son énergie, celui qui, appelé aux plus hautes fonctions, vient ainsi, aux yeux de toute l'Europe, pleurer comme un enfant, comme une *bégueule de Cour*, parce que son lit n'était point couvert de couches assez épaisses de duvet, parce qu'il n'a point trouvé l'attirail de luxe et de mollesse dans lequel il a été élevé?

Mais revenons à son logement. Monseigneur éclatait en plaintes et en murmures; il disait que S. M. l'empereur Napoléon lui avait assigné un traitement modique de 150,000 f.; que cette somme, à laquelle il devait perdre, d'ailleurs, par le change, ayant été reconnue insuffisante pour la représentation à laquelle il était tenu, on avait arrêté que Varsovie fournirait le logement pour lui et l'ambassade; il ajoutait que, les services qu'il allait rendre au duché, seraient une ample compensation de la dépense qui en résulterait pour la ville.

Le comte Stanislas Potocki, fatigué par des importunités que l'on répétait sans fin, offrit le rez-de-chaussée de son hôtel, à l'archevêque, qui l'accepta, sans penser à la

gène dans laquelle il allait jeter le comte, qui, comme Président du conseil des ministres, devait représenter, et tenir un grand état de maison.

Les amis de l'archevêque, auraient dû l'avertir de la sensation que produisit cette première gaucherie. On ne savait que penser de cette privation complète de tact, d'une pareille absence de sentiment pour les usages et les convenances. Ceux qui voulaient l'excuser, disaient avec le renard, lorsqu'il fut invité par la cigogne :

« Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
» Je ne fais point cérémonie. »

L'archevêque occupa l'hôtel Potocki pendant quelques mois; il avait fait donner militairement, aux personnes attachées à l'ambassade, des logements à proximité de celui qu'il occupait.

Dans l'intervalle, M. de Bignon avait quitté Varsovie pour se rendre à Wilna. L'hôtel de la légation française était disponible. La comtesse de W...., qui vivait à la campagne, désirait que l'archevêque voulût bien continuer le loyer, sur le pied de ses prédécesseurs; elle le lui fit proposer. On se disait dans la ville : « Il faut espérer que » l'archevêque acceptera, et qu'il délivrera enfin la pauvre » comtesse Stanislas des importunités d'un pareil hôte. »

On se trompa de nouveau; l'archevêque était bien mieux chez le comte. « Nous sommes, lui disait-il, les » deux premières personnes de la ville et du duché; il est » convenable que nous logions très-près l'un de l'autre, » afin que nous puissions nous concerter plus facile» ment. »

En partant de Varsovie pour entrer dans la Lithuanie, le ci-devant roi de Westphalie avait laissé un aide de camp dans le palais de Bruhl, pour le lui garder, et pour veiller sur les approvisionnements qu'il y avait entassés. Il avait annoncé qu'il reviendrait y passer l'hiver, et qu'il ferait même venir de Cassel la troupe et la musique de sa cour, pour donner comédies et fêtes aux habitants de Varsovie, qui, comme cela s'entendait bien, auraient fait les frais des divertissements que Sa Majesté très-gracieuse leur promettait.

Les événements ne secondèrent point ce beau plan. Après avoir pillé les pays qu'il avait traversés, Jérôme reçut de son frère l'ordre assez brusque de retourner à Cassel pour y soigner sa santé.

Il était à peine sorti de la ville, que l'archevêque entra en relation avec le préfet; il demanda que le palais de Bruhl fût mis en état de le recevoir, lui, sa maison et tout ce qui tenait à l'ambassade. Il fallait, avant tout, faire évacuer les ailes du château, pour y placer les bureaux, y loger les secrétaires, avec leur suite.

On lui représenta qu'une partie de ces ailes était occupée par d'anciens serviteurs du dernier roi Stanislas, qui, privés de leur pension, y vivaient, depuis un grand nombre d'années, dans la retraite, dans la médiocrité, et, plusieurs d'entr'eux, dans l'indigence.

On ajoutait que ce palais avait servi de logement : sous le gouvernement prussien, au général commandant en chef dans la Pologne prussienne; en 1806 et 1807, au général Gouvion de Saint-Cyr; en 1807 et 1808, au maréchal Davoust; et, enfin, en 1812, au roi de Westphalie; que

le palais, avec la partie disponible des ailes; avait suffi à ces généraux, pour eux, pour leur maison, pour leurs bureaux et pour ceux de leur état major; qu'il n'était venu à la pensée d'aucun d'eux, de désirer que, pour leur donner plus d'aisance, on expulsât un grand nombre de familles respectables par leurs malheurs et par l'état pénible de leurs moyens.

On fit agir des personnes qui avaient quelque influence sur l'esprit de l'archevêque. M. d'André s'intéressa vivement pour une pauvre veuve et pour un vieillard décrépit, qui, si je me rappelle bien son nom, s'appelait Schmith; ses prières, ses instances, et les représentations d'une autre personne, furent rejetées avec une dureté dédaigneuse; l'archevêque donna au préfet un terme péremptoire pour chasser toutes ces familles, qui, la plupart, ne sachant où chercher un asile, étaient également hors d'état d'en acquitter le loyer.

Le préfet, M. Nakwaski, recueillit toutes ses forces pour consommer cette opération si pénible; cet administrateur, plus respectable encore par les qualités de son cœur, que par son zèle et son dévouement à ses devoirs, gémissait, en se voyant obligé, pour satisfaire les fantaisies d'un homme, d'ajouter à la masse des malheurs dont il était entouré. Les ailes furent évacuées au jour donné.

Il s'agissait, après cela, de les approprier pour leur nouvelle destination, et d'y placer les ameublements que l'on demandait. C'était une nouvelle charge pour la ville, dont les peines et les souffrances étaient toujours allées en croissant, depuis le moment où, en 1806, elle avait vu entrer les troupes françaises dans ses murs.

D'autres que moi ont pu entendre ce que j'ai ouï plus d'une fois répéter au préfet : « Ce palais de Bruhl me désole, votre archevêque s'attache à moi comme une sangsue; c'est à n'en pas finir; voilà un nouveau billet, c'est bien le trentième que je reçois de lui, sans compter les visites de ses secrétaires. Tenez, lisez. »

J'ouvre le billet; il commençait par ces mots : « Monsieur, je vous invite, et en cas de besoin, je vous *requiers*. »

« Voilà comme on nous traite, disait-on dans la ville. De quel droit votre archevêque ose-t-il prendre ce ton envers une autorité qui ne dépend point de lui? Ignore-t-il ce que la ville de Varsovie a souffert et ce qu'elle souffre? Pourquoi cherche-t-il à aggraver ses maux? »

Le palais étant enfin disposé, d'après le plan de l'archevêque, il vint s'y établir avec sa maison et avec les personnes qui tenaient à l'ambassade. Il l'a occupé jusqu'au moment de son départ.

L'homme qui s'est conduit comme je viens de le raconter, est celui qui dit, page 84, Histoire de son Ambassade en Pologne : « J'aurais regardé comme une lâcheté, d'user des avantages que me donnait la position de mon pays à l'égard du leur. Cet abus de la force et du besoin m'a toujours FAIT HORREUR ».

Page 75, l'archevêque entre dans des détails curieux et vraiment intéressants sur les prodiges qu'a enfantés son activité :

« D'un autre côté, dit-il, toutes les affaires tombaient à la fois; il fallait voir tout le monde, entendre tout le

monde. A onze heures du matin commençaient ces espèces d'audiences; elles finissaient à trois heures. Il fallait s'informer, se tenir en garde, étudier les noms, se familiariser avec les visages, fournir aux affaires, à une correspondance très-étendue, au conseil des ministres, dont les séances étaient journalières, convoquer les diétines, la diète, et arriver à l'ouverture de la confédération. L'action ne pouvait pas languir un moment; elle devait se coordonner avec les mouvements militaires, qui déjà avaient dû commencer; tout devait marcher de front; mes secrétaires n'étaient pas arrivés, tout roulait sur moi : en vérité, je suis encore à concevoir comment j'y ai suffi; je devais succomber mille fois. Cependant rien ne languit; rien ne se fit attendre. J'ouvris le 20 juin une très-grande maison, qui ne s'est pas relâchée un seul jour jusqu'au 27 décembre, époque de mon départ. Je ne manquai pas à une séance du conseil, à une assemblée de société dans la ville, à une visite, soit chez moi, soit chez les autres; toute la machine politique fut montée et joua à jour nommé. Il faut qu'il y ait des circonstances dans lesquelles le temps prête et s'allonge, pour ainsi dire; je l'ai éprouvé là.... »

ATHÉNODORE. — Voilà bien Michel Morin, cet intrépide maître d'école, qui, tout à la fois, sonnait les cloches, allumait les cierges, chantait au lutrin, servait la messe de M. le curé, faisait un enterrement, et carillonnait un baptême. Il était tout seul, et tout se faisait dans le même moment; rien ne languissait. Il n'était point em-

barrassé, lorsqu'au milieu d'occupations si compliquées, il se trouvait des femmes à relever et un mariage à bénir: tout se faisait à la fois; la machine politique de ce glorieux pédant de village, était montée de manière à jouer à l'heure donnée.

Mais laissons-le allumer les cierges, et racontons à notre auteur un petit événement qui rentre parfaitement dans sa thèse; on verra jusqu'à quel point il savait suffire à tout.

La veille, ou le lendemain de Noël 1812, quelques jours avant le départ de l'archevêque, je fus prié à dîner chez M. le comte de La..... à Varsovie.

Madame se fit attendre plusieurs heures. Le mari, qui devait sortir avec moi, s'impatientait; les convives, qui étaient nombreux, avaient épuisé tous les lieux communs. Nous avions parlé du froid, qui, ce jour-là, était monté de 22 à 24 degrés; nous avions tourné et retourné dans tous les sens, le glorieux retour de Bonaparte, la joie qu'il avait témoignée, lorsqu'arrivé à la première poste du duché de Varsovie, il s'était vu en sûreté contre la malignité des Cosaques; nous n'avions pas oublié ses causeries à Varsovie, son déjeûner chez Madame..... Nous avions compté tous ces pauvres soldats, que l'on rencontrait gelés par milliers dans les plaines de la Lithuanie......

Les grelots annoncent enfin le traîneau de Madame..... « D'où venez-vous, disait le mari en la descendant » de cette voiture, qui n'étoit plus qu'un glaçon? Quelle » fureur de se faire attendre si long-temps, lorsque vous » avez tant de personnes à dîner?

» Je vous le donne à deviner entre mille, disait-elle,

» en ôtant ses pelisses; vous y seriez jusqu'à demain; » mais il vaut mieux prendre notre dîner. J'ai été à l'encan de l'archevêque.

» — Quoi ! à l'encan de l'archevêque!... de l'archevêque » de Malines !...

» — Oui, c'est bien de lui que je parle; c'est bien lui-» même qui le fait, cet encan; il m'y avait invitée, ainsi » que les autres dames qui étaient de ses assemblées ».

Pendant que l'on servait, Madame nous fit voir ce qu'elle avait acheté; c'était du linge de toute couleur, entr'autres vingt ou trente douzaines de *torchons* et *tabliers de cuisine*.

« Votre archevêque n'est point aisé à mener, disait-elle; » j'ai long-temps discuté avec lui avant de pouvoir le » faire descendre au prix que je lui offrais; et quand il » a été question de payer, il a fait de nouvelles difficultés. » D'abord, il ne voulait que de l'argent de France; à la » fin, il a accepté notre monnaie, après l'avoir long-temps » tournée et retournée : c'est un marchand qui n'est point » aisé à tromper. »

Cette farce, que nous donnait un ambassadeur, en faisant lui-même son encan, et en daignant vendre de ses propres mains les torchons et les tabliers de sa cuisine, nous parut d'un charmant sans exemple; elle mit les convives dans la plus belle gaieté; on oublia volontiers que madame s'était fait attendre. Son dîner fut délicieux; on y but d'excellent vin, on y fit bonne chère; car, enfin, quoiqu'en dise l'archevêque, les Polonais et les Polonaises aiment l'un et l'autre; ils savent aussi les procurer sans regret aux amis qu'ils estiment.

Malheureusement, à Varsovie, comme dans toutes les

grandes villes, où il y a beaucoup de gens désœuvrés, on ne sait point s'arrêter, quand une fois on s'est jetésur la médisance. Un des convives, espiègle et malin, comme le sont la plupart des Polonais, avait eu l'impie témérité d'aller, avec madame, pour faire l'espion à l'encan, et *jouer* ensuite *monseigneur*.

Je frémis d'horreur, encore en ce moment, quand je pense à son audace. On va voir de quoi il était capable.

En furetant partout, il prétendait avoir entendu bien distinctement, de ses propres oreilles, un discours qui avait rapport à la livrée des gens que le prélat venait de congédier.

On discutait l'importante question, si on les laisserait partir avec leur livrée, ou si on la leur enlèverait.

Monseigneur, dont la haute sagesse se manifestait en tout avec tant d'éclat, était d'avis que la livrée fût retirée, et soigneusement recueillie, morceau par morceau.

On lui faisait des représentations; on lui parlait de ce que des hommes, placés si haut en évidence, par la sublimité de leur rang, se doivent à eux et à la malignité de l'opinion.

« Babiole que tout cela, disait le prélat, après avoir
» gravement pesé le pour et le contre; je ne suis pas d'au-
» jourd'hui; si ces gens-là ont de l'esprit, j'en ai encore
» plus qu'eux; ce ne sont que de mauvais laquais de place
» polonais; en me servant pendant sept mois, ils n'ont
» point acquis le droit de garder ma livrée. Voyez, c'est
» aussi beau que neuf; je vendrai tout cela, ou je l'empor-
» terai pour m'en servir en France.

« Je ne sais, ajoutait notre Polonais, auquel des deux

» partis s'est attaché l'archevêque; une dame est venue
» m'assommer par ses questions, et le résultat de cette af-
» faire importante m'a échappé. Je crois cependant avoir
» remarqué que monseigneur a vendu ces friperies, en
» même temps que *ses torchons et ses tabliers de cui-*
» *sine.* »

Ce malheureux Polonais en dit bien d'autres sur l'archevêque. Le prenant depuis sa glorieuse entrée à Varsovie, jusqu'à l'heure où nous étions arrivés : il *jouait Monseigneur,* avec une ressemblance qui ne laissait aucune distance entre l'original et le portrait. C'était le ton mielleux, souple, prévenant du prélat; c'était sa démarche humble, religieuse, et cependant toujours pleine de dignité.

Il plaça d'abord monseigneur dans son premier logement. Il nous le montrait, se courbant avec modestie, devant les gens de la maison, pour obtenir d'eux quelques serviettes. Il les assurait, sur son honneur, que S. M. l'empereur l'avait fait partir de Dresde avec une telle précipitation, que, sur tout point, il était pris au dépourvu; qu'il était tourmenté de *migraines,* de vapeurs, de soucis, de peines, d'inquiétudes; que s'ils voulaient bien avoir des attentions pour lui, il honorerait leur hôte de bontés toutes particulières; qu'il protégerait ses possessions, et qu'il ferait d'eux-mêmes une mention honorable, lorsqu'il écrirait un jour l'Histoire de son Ambassade à Varsovie.

Ensuite venaient les *patelinages* de l'archevêque, près du comte Stanislas, pour lui arracher le rez de chaussée de son hôtel; cela était suivi de remercîments affectueux, qu'il répétait tous les jours à madame la comtesse.

Vous le voyiez, après cela, entrer avec noblesse et di-

gnité dans son salon; tout rayonnant, au milieu de l'athmosphère glorieuse qui l'entourait, il distribuait des monosyllabes, des phrases courtes, mais toujours flatteuses et dites à propos. Là, il assurait M. le comte.... de sa protection pour son fils; il témoignait à un ministre la haute opinion qu'il avait de sa sagesse; il louait, à madame la comtesse..... les grâces, le bon ton de sa fille; c'était souvent, avec la jeune comtesse D....., des *chuchoteries*, quelquefois long-temps prolongées, et des attentions qui avaient chagriné mainte jalouse.

Après le tableau de la grandeur et de la représentation, venaient les *torchons* et *tabliers* de *cuisine*, la livrée, les pots, les plats, les assiettes; c'était monseigneur lui-même, vantant aux dames, qu'il avait rassemblées, la valeur inappréciable de ses *nippes*, et leur mettant sous les yeux les marchés d'or qu'elles allaient faire avec lui.

Tout à coup, au milieu des éclats de notre joie, nous nous vîmes bien près d'une scène de deuil et de tristesse; c'était madame qui s'en allait, se penchant sur son siége, près de tomber par terre, si nous n'étions accourus pour la soutenir.

« Ah! malheureux!.... vous m'étouffez..... Je me » meurs!.... Finissez-en..... de votre archevêque..... de » son encan..... Ah! maudits tabliers..... Je meurs!.... »

Nous crûmes avoir recueilli les derniers mots d'un mourant.

On lui prodigua des secours, et bientôt elle eut recouvré la parole et les sens. Notre infatigable raconteur, voyant qu'elle n'avait aucun mal et qu'elle se mettait à rire plus haut qu'auparavant, reprit sa pièce aussi tranquillement

que s'il n'y avait eu qu'un léger dérangement dans ses décorations.

Afin, disait-il, de guérir parfaitement madame par les contraires, il voulait nous donner une tragédie dans le palais de Bruhl, nous faire entendre les remercîments du préfet, ainsi que les bénédictions qui descendaient sur la tête de l'archevêque, à la prière des familles qu'il avait si charitablement chassées, afin de se mettre lui-même plus à l'aise dans cette vaste habitation.

Ceci devenait trop sérieux; je n'avais pas envie de pleurer; je me jetai dans une pièce voisine, pour y prendre tranquillement mon café, et causer d'affaires avec celui qui venait de nous donner un si bon dîner.

Pour mon compte, je me lave les mains de cet entretien, qui était au moins une médisance bien caractérisée, si ce n'était point une calomnie.

Je l'avoue, je ne vis qu'avec peine les farces indécentes de ce Polonais, qui osait *jouer monseigneur*. Il surchargeait évidemment ses rôles; il faisait dire et faire au pauvre ambassadeur, des choses auxquelles il n'avait pensé de sa vie. Du reste, notre auteur est là; il est l'*historien des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées*; qu'il nous explique celle que je viens de raconter.

Je me résume, et je m'écrie avec lui : « En vérité, je » suis encore à concevoir comment vous y avez suffi, » monseigneur. Des encans, des livrées et des torchons! » Vous deviez y succomber mille fois. Mais votre machine » politique était si bien montée!... »

Page 80, l'archevêque parle du ci-devant roi de Westphalie et du corps d'armée qu'il commandait.

« Dès mon arrivée à Varsovie, dit-il, je n'entendis que
» des cris sur les excès commis par l'armée de Jérôme. On
» craignait des combats entre les troupes et les habitants.
» Je trouvai la ville entière en émotion, les magistrats à la
» recherche des effets et des chevaux volés par les West-
» phaliens. Les exigences des militaires étaient exorbi-
» tantes : les plaintes atteignaient le roi même, et l'on pu-
» bliait que les fournitures qui lui étaient faites ayant tari,
» il avait dit que, s'il n'était pas traité comme roi, il devait
» être nourri comme général. »

Endymion. — Il n'y a rien d'exagéré dans ce passage. Avant de venir à Varsovie, Jérôme s'était arrêté quelques semaines à Kalich : cette pauvre ville avait été, pendant ce temps, comme livrée au pillage. Le préfet écrivait, il envoyait à Varsovie ; il implorait le secours du gouvernement. Mais qui aurait osé arrêter la rapacité d'un homme qui, par l'élévation du sentiment, tenait de si près à son auguste frère?

En arrivant à Varsovie, Jérôme s'établit d'abord au palais de Bruhl, dont il fit un magasin, où l'on entassait les objets de ses déprédations. Se fondant sur un décret, par lequel M. son frère avait ordonné à tous les généraux de la grande armée, d'avoir en avance des provisions pour quinze jours, et de les faire donner, par qui, de droit, Jérôme avait ramassé force jambons, saucissons, langues fourrées, vins étrangers, liqueurs, rhum, arack et autre vitaille de

cette espèce : lorsqu'il revint de la Lithuanie pour retourner à Cassel, il donna la note de ces objets à l'archevêque, en lui proposant d'en faire l'achat : il y en avait pour vingt ou vingt-cinq mille francs. Je ne sais quel fut le résultat des entretiens que les deux grands hommes eurent sur cet objet. J'ai ouï dire que l'archevêque, qui est plus fin que l'on ne pense, avait adroitement écarté les propositions du roi-marchand.

Quoi qu'il en soit de ce marché, sur lequel l'archevêque pourrait jeter du jour, il est bien certain que, pendant la négociation, Jérôme, qui prenait toujours ses mesures de loin, tourmentait, par le canal de ses aides de camp, le pauvre préfet de Varsovie, pour qu'il eût à fournir, en jambons, saucissons, langues, etc., une quantité qui fût jugée suffisante pour remplacer, dans les fourgons de sa majesté, le vide que devait produire l'achat proposé à l'archevêque.

Qu'il est malheureux pour nous que cette famille corse n'ait pu prospérer sur notre continent! Elle avait des idées vraiment libérales : et avec quelle sagesse, quel bonheur elle savait les appliquer!

Page 81, l'archevêque se plaint du gouvernement polonais et de son organisation.

« Tout était, dit-il, d'une difficulté extrême à Varsovie.
» Il fallut un temps infini pour monter une imprimerie,
» pour assurer la correspondance par des lignes d'esta-
» fettes ; c'était un choc continuel, un renvoi d'une auto-
» rité à l'autre ; rien n'était en ordre dans les bureaux ; les
» sous-ordres n'obéissaient pas. Dans ce pays, tout neuf

» pour l'administration, où se trouvent encore si peu » d'hommes rompus aux affaires, où, de tous temps, les » lois sont restées sans exécution, tout était et devait être » plus difficile que dans les pays mieux pourvus d'instru- » ments propres à l'administration. J'ai ressenti d'une ma- » nière cruelle le poids de cet état d'enfance où se trouvait » l'administration dans ce pays. »

Hermotime. — Ces plaintes sont souvent répétées dans le cours de l'ouvrage. Il est facile de deviner quelle conclusion l'auteur en tire. Au milieu d'hommes si neufs dans l'art de l'administration et du gouvernement, monseigneur brillait avec d'autant plus d'éclat, par la sagesse de ses vues et par la profondeur de ses conceptions.

Pour pouvoir, avec connaissance de cause, parler du gouvernement, de l'administration dans le duché de Varsovie; pour juger les hommes qui remplissaient les fonctions publiques en 1812, il faudrait avoir examiné, non-seulement ce qui s'est fait, mais aussi ce que l'on voulait faire; il faudrait pouvoir peser la masse des obstacles que l'on avait à vaincre. Ceci demanderait des développements, placés hors de la ligne que nous avons tracée à nos entretiens.

Je prie l'auteur de vouloir bien me permettre un rapprochement très-facile à suivre.

Dans celles de nos provinces que nous avons vues inondées par des armées étrangères, les rouages de l'administration agissaient-ils avec la même légèreté, que si nous avions joui d'une paix profonde?

Lorsqu'au milieu de Paris et dans ses environs, on voyait

camper cent cinquante mille hommes, dont il fallait assurer l'entretien, ne se présentait-il point de *choc?* N'y avait-il point de *renvoi d'une autorité à l'autre?* Tout se faisait-il avec *ordre dans les bureaux* des ministres et des autorités administratives? Les *sous-ordres* obéissaient-ils toujours avec ponctualité?

Les soldats, les officiers et les généraux, qui quittent enfin le sol des Français, chercheront, sans doute, à réjouir leurs compatriotes, en leur répétant sur nos ministres, nos préfets, nos sous-préfets et nos maires, les phrases que monseigneur hasarde si légèrement sur le gouvernement du duché de Varsovie. Devons-nous dire que cela est juste et équitable?

Que peuvent un ministre, un préfet, lorsque tous leurs mouvements sont traversés ou arrêtés par la force des baïonnettes? Vous voulez prononcer sur leur sagesse et leur intelligence dans les affaires; placez donc aussi sur la balance, le poids des résistances, que les événements ont opposées à l'action de leur zèle.

Page 83 et 84, l'archevêque ajoute : « Je siégeais dans » le conseil des ministres vis-à-vis le président; mais je n'y » avais pas voix. Cependant, dès le premier jour, ces » messieurs me soumirent toutes les affaires avec la plus » entière confiance. »

Philothée. — L'archevêque aurait pu observer que le comte Stanislas, président du conseil, n'indiquait jamais de séance, avant d'avoir envoyé demander à monseigneur, s'il lui convenait que le conseil s'assemblât. Le comte en-

voyait même de Willanow, lorsqu'il habitait cette belle campagne, qu'il tient du grand Sobiesky, un des ancêtres de la comtesse. Il est arrivé plus d'une fois, que l'archevêque, probablement à la suite d'une digestion pénible, faisait dire qu'il ne devait point y avoir de séance; et on n'en tenait point. On ne disait pas que l'archevêque eût exigé cet acte de déférence. S'il lui a été rendu volontairement, il ne devait point l'accepter deux fois; il pouvait aussitôt faire dire, qu'il lui suffisait qu'on voulût bien l'avertir, lorsqu'il y aurait séance.

Après avoir parlé fort au long de la misère publique en Pologne, notre auteur fait, pages 91 et 92, une peinture touchante de l'état d'appauvrissement dans lequel il avait trouvé les particuliers.

« Je ne vis, dit-il, que des hommes ruinés et gémis-
» sants, à la place de ces magnifiques seigneurs polonais,
» dont le faste m'avait été dépeint sous des couleurs pro-
» pres à retracer le luxe de l'Orient. Les chaumières tou-
» chaient aux palais : ceux-ci en petit nombre, grossière-
» ment bâtis, très-médiocrement meublés, le domestique
» très-borné, les carrosses rares, et pas l'ombre de ce
» que l'on peut appeler une maison, excepté chez le comte
» Stanislas Potocki. J'ai passé sept mois à Varsovie; j'y ai
» tenu table tous les jours; les ministres et le conseil de
» la confédération s'y réunissaient journellement; le clergé,
» tous les dimanches; plusieurs fois par mois ainsi qu'aux
» jours de fête, je recevais beaucoup de monde. La mi-
» sère était si grande, qu'à l'exception du comte Potocki,
» personne n'a osé m'adresser une invitation, tant les fa-

» cultés servaient mal la bonne volonté, dont je ne pouvais
» pas douter. J'ai vu plusieurs princesses quitter Varsovie,
» à défaut de pouvoir envoyer au marché. La princesse
» Radziwil, femme du plus grand seigneur de Pologne,
» manquait au point de ne pouvoir renvoyer deux femmes
» qu'elle avait attirées de France et d'Angleterre. Elle les
» nourrit quatre mois, à défaut d'argent pour payer leurs
» gages; j'ai vu de même deux médecins français, atta-
» chés à Varsovie, par la cruelle nécessité d'attendre des
» paiements de la part des plus grands seigneurs, qui ne
» pouvaient leur donner un écu. »

Aristophane. — Tout est exagéré dans ce passage. Commençons par la fin. L'histoire des deux médecins n'a rien qui ressemble à la vérité. Parent d'un des deux, j'ai vécu avec lui dans une union intime; je puis parler de ce qui le regarde. Il reste près du comte Zamoyski, parce qu'il ne peut se résoudre à quitter ce seigneur, dont il a été comme le père dans ses voyages, et en qui il a un ami, plus grand encore par la bonté de son cœur, que par l'éclat de sa naissance.

Mais passons à l'auteur le passage entier; soyons aussi indulgents envers lui qu'il est dur envers les autres.

Les habitants du duché de Varsovie se trouvaient en 1812 dans une situation extraordinairement pénible; cela n'est malheureusement que trop vrai. Mais, l'archevêque s'étant décidé à toucher ce sujet, ne devait-il point à une ville, qui l'a si bien accueilli, de garder une juste mesure de vérité, de réserve, de décence et de dignité, en parlant des premiers habitants de cette ville capitale, en nommant

des familles sorties du sang des rois et des maisons qui tiennent un si beau rang parmi les plus illustres de l'Europe?

Français, nous venons d'éprouver de grands malheurs. Combien de familles, parmi nous, gémissent sous le poids des privations, auxquelles elles sont condamnées? Mais verrions-nous avec joie, qu'un faiseur de phrases, allât, pour gagner son argent, promener par toute l'Europe, le tableau de notre misère et de notre détresse?

Les habitants de Varsovie ne pouvaient adresser d'invitation à monseigneur; mais ils savaient faire des sacrifices, quand la gloire de la nation et la splendeur des lettres le leur commandaient. Je demande à l'archevêque la permission de lui rappeler, à ce sujet, un petit événement, qui ne peut lui être entièrement inconnu.

M. Lindé, professeur à Varsovie, un des savants polyglottes que j'aie connus, travaille, depuis un grand nombre d'années, à un dictionnaire polonais, qui est unique dans ce genre. Chaque mot y est expliqué dans l'ancien russe, ou langue liturgique, en russe moderne, en bohémien et dans les autres langues slavonnes. Ces langues, au nombre de treize, trouvent chacune, à chaque mot, des exemples tirés de leur propre littérature.

L'empereur Alexandre a donné cinq cents ducats, pour couvrir les premiers frais de cette entreprise, à laquelle les Czartorinski, les Ossolinski, les Radziwills, les Zamoyski, les Potocki..... ont constamment contribué, avec une générosité digne de l'affection que ces grandes maisons vouent aux lettres, et à ceux qui les cultivent.

Dans les circonstances malheureuses où se trouvait la Pologne en 1812, cette entreprise languissait; il s'agisait de faire un fonds pour la publication du cinquième volume. Le comte Zamoyski offrit de donner ses deux premiers chevaux de main pour en faire une loterie, au profit de M. Lindé. Cela fut unanimement reçu : les billets, quoique chers, furent enlevés en peu de temps, et une des belles entreprises littéraires que l'Europe savante ait commencées, se continue sans interruption.

On avait conseillé à M. Lindé d'aller voir l'archevêque, et de lui parler de ses inquiétudes. Ce savant crut faire un grand coup d'état, en présentant l'hommage de deux exemplaires de son ouvrage. L'archevêque les accepta, en donnant à l'auteur un..... Dieu vous le rende.....

Voilà les Polonais d'un côté, voilà Monseigneur de l'autre.

Page 93, l'archevêque dit : « Varsovie, ville de quatre-
» vingt mille âmes, ne comptait que deux banquiers; en-
» core, un était-il de Berlin, très-borné dans ses opérations,
» et toujours prêt à faire ses paquets. »

Athénodore. — Ce banquier ne peut être que M. Frenkel. Comment notre auteur ose-t-il s'exprimer aussi légèrement sur une maison qui possède des immeubles de grand prix en Pologne, et qui fait des affaires si étendues avec autant de facilité? Un homme opulent, qui, comme M. Frenkel, peut sortir d'une superbe habitation en ville pour aller, à un quart de lieue de là, passer ses après-dîners dans une campagne délicieuse, qui lui appartient; un homme qui a des fonds aussi considérables en circulation, peut-il faire ses *paquets* aussi lestement qu'un am-

bassadeur, qui a l'avantage de faire lui-même ses encans, et de vendre ses tabliers de cuisine?

Page 99, l'archevêque se jette sur les *pamphlétaires*, qui, pendant l'*expédition de Moscou, avaient attaqué la Russie dans leurs écrits.*

Endymion. — J'ai souvent ouï dire au comte G......, qui, comme secrétaire général du conseil des ministres, avait des relations fréquentes et journalières avec l'ambassade : « L'archevêque nous tourmente pour que nous *tra-*
» *vaillions l'opinion :* selon lui, nous n'écrivons pas assez ;
» nous devrions inonder la Pologne et la Russie de pam-
» phlets et de brochures..... »

L'archevêque avait fait organiser un bureau, qui n'était occupé qu'à traduire, pour l'ambassade, ce que les presses polonaises faisaient paraître.

C'était, disait-on, sous la protection de l'archevêque que paraissait ce journal, dans lequel M. N...... insérait des dialogues écrits dans le patois ou langue vulgaire des Lithuaniens, et dans un style à leur portée.

Si ces faits sont vrais, l'auteur était à la tête des *pamphlétaires*, et il commet une injustice, quand il les attaque.

Hermotime. — L'archevêque a consacré les pages 113 et suivantes jusqu'à 125, au développement d'un fait extrêmement curieux; il a remporté le prix d'amplification sur le premier orateur de la Pologne : il ne sait comment exprimer la joie que cette glorieuse victoire lui a causée. On le voit savourer avec délices les détails minutieux dans

lesquels il entre pour présenter dignement un événement de si haute importance.

En habile rhéteur, il commence par exalter les talents éminents de l'adversaire qu'il a eu à combattre.

« Le comte Matuchewitz, ministre des finances, était,
» dit-il, l'aigle du conseil d'état, à Varsovie : il paraissait
» l'homme le plus accrédité de son pays; je l'en crois aussi
» le premier (1). »

C'est cet aigle de la Pologne qui a été terrassé par monseigneur, avec un éclat peu ordinaire.

Le ministre avait été chargé de composer le discours qui devait être prononcé à l'ouverture de la diète. Le sommeil gagna tout le conseil, dit notre auteur, lorsque M. Matuchewitz fit lecture de son travail; l'archevêque, qui était présent, n'y tenait plus. Ce n'était point la première de ces productions polonaises, dont la lecture était venue l'assommer. N'écoutant que son dévouement pour la chose publique, il offrit modestement ses services pour faire un discours qui ne vînt point, comme celui de M. Matuchewitz, endormir les auditeurs par l'énorme pesanteur de son allure.

Monseigneur nous avait déjà prévenus plusieurs fois qu'il ne comprenait point lui-même les prodiges dont son activité, son intelligence, le rendaient capable. Ici les résultats surpassèrent tout ce qu'il avait enfanté de plus merveilleux.

---

(1) La considération dont le comte Matuchewitz est entouré en Pologne, et la confiance qu'il a inspirée par la sagesse de son administration, le placent bien au-dessus de tout ce que notre auteur peut dire de lui, soit en bien, soit en mal.

Dès le lendemain même, il parut tout rayonnant au conseil, montrant de loin son *amplification*, dont la perfection devait d'autant plus surprendre, qu'elle n'avait coûté à la fécondité de l'auteur que quelques heures prises à ses autres occupations.

« J'éprouve de la gêne, dit le modeste prélat, pour ex-
» primer la sensation que mon discours produisit au
» conseil. On demanda une seconde lecture : je n'ai jamais
» vu une pareille surprise, une pareille attention. Les ex-
» pressions de la reconnaissance furent sans bornes. »

Que ne devaient point les Polonais à un ambassadeur qui les enrichissait par de pareils discours? Je ne comprends point comment, dans leur enthousiasme, ils ne lui firent point présent du palais de Bruhl.

Mais le triomphe de Monseigneur fut beaucoup plus éclatant, lorsque son discours fut lu à l'ouverture de la diète. « La foule, dit-il, jusque-là très-agitée, écoute mon
» discours dans un silence qui ne laisse entendre que la
» voix de celui qui lisait. Quel jour! quelle joie! quel em-
» pressement! Qui pourrait jamais les peindre? »

Un seul homme a osé élever la voix contre ce discours, et le trouver mauvais. L'archevêque a juré avec raison une haine éternelle à ce mortel téméraire. Ecoutons-le raconter lui-même les transports de l'indignation qu'il éprouva, en apprenant ce mépris aveugle pour le chef-d'œuvre de notre Démosthène.

« Le duc de Bassano, dit-il, en recevant mon discours,
» m'avait prodigué les éloges les plus flatteurs. A l'entendre,
» c'était le plus beau morceau du siècle. Combien je fus

» désespéré en recevant sa dépêche du 6 juillet! J'y lus
» ces mots :

« Votre discours m'avait séduit; mais l'empereur l'a
» trouvé mauvais, et je dois convenir qu'il a raison. S. M.
» croit qu'une adresse faite à Posen, par un vieux Polo-
» nais, aurait été meilleure. C'est par ordre de S. M. et
» presque sous sa dictée, que je vous écris. »

« J'avoue, ajoute le prélat, que les bras me tombèrent
» à la lecture de cette étrange lettre, et l'impression que
» j'en reçus fut si forte, que depuis je n'ai jamais porté
» la main, sans crainte, sur les cachets qui scellaient les
» précieuses dépêches du duc; elles m'étaient odieuses. »

Comme un petit écolier de rhétorique, l'archevêque se traîne ainsi, dans treize ou quatorze mortelles pages, à nous parler de son amplification, de sa joie, des ravissements, des transes, des inquiétudes, et du désespoir que cet enfant chéri lui avait fait successivement éprouver.

Que vous êtes grand, monseigneur, ... dans les petites choses!

Philothée. — Après avoir parlé, page 141, de dyssenterie, de pain, de viande, de riz, de Trieste, de l'armée bavaroise, d'hôpitaux, et d'une foule d'autres objets, l'archevêque tombe sur le maréchal Davoust, sur M. de Bignon, sur le général Dutaillis, et sur le comte de Morski. En tête des imputations grossières dont il les charge, il place l'exorde suivant:

« A Dieu ne plaise, dit-il, que je cherche à blesser per-
» sonne! à ravir à qui que ce soit le trésor de sa réputation,
» le plus précieux de tous les trésors! Je n'écris pas un

» libelle diffamatoire : *Je suis historien, et l'historien d'une*
» *des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées.*
» L'histoire, la postérité sont déjà sur leur tribunal, et
» attendent les victimes que la justice doit leur dénoncer.
» Elles ont joui du lucre de leurs faits et gestes; elles es-
» péraient échapper dans la foule des coupables, et jouir
» de l'impunité à l'ombre d'une commode obscurité. La
» justice, qui jamais ne s'arrête, ne leur permettra pas
» toujours de jouir de cette sauve-garde; elle veut que
» le châtiment soit partagé entr'eux, et ceux qui ont été
» assez aveugles ou assez dépravés pour employer de pa-
» reils instruments, pour prostituer l'honneur de la nation,
» qu'ils faisaient représenter, et les intérêts de celles qui
» s'étaient liées à eux, à des hommes indignes, sous tous
» les rapports, de fonctions qui deviennent augustes, par
» cela même qu'elles intéressent des nations entières. »

Après ces phrases, qu'à leur marche lourde, gauche et entortillée, on croirait avoir été écrites pour les Bédouins de l'Arabie, plutôt que pour la nation la plus polie, la plus cultivée de l'Europe, l'auteur emploie dix grandes pages à poursuivre ses quatre victimes, à les dénoncer à l'histoire, à la postérité, aux tribunaux, et à lancer sur elles tout ce que la fureur de diffamer peut inventer d'odieux.

Examinons d'abord le préambule.

1°. Vous ne cherchez, monseigneur, ni à blesser, ni à ravir la réputation, ni à diffamer !

Mais si ceux que vous provoquez avaient eux-mêmes commencé, en répandant contre vous, dans toute l'Europe, les horreurs dont vous chargez leur nom, n'auriez-vous point été blessé? N'auriez-vous point formé de

plaintes sur les torts faits à votre réputation? N'auriez-vous point senti le poids de la diffamation?

Vous criez au meurtre contre celui qui ose trouver des défauts dans une de vos amplifications; et ceux que vous accusez de *scènes détestables*, d'*attentats*, de *brutales violences*..... ne devraient pas même être blessés par la charité de vos discours !

2°. Vous êtes, dites-vous, monseigneur, l'*historien d'une des plus affreuses catastrophes que le soleil ait éclairées.* Pourriez-vous en amener une *plus affreuse*, pour la religion, qu'en donnant en spectacle à l'Europe un homme, qui, revêtu du caractère le plus sacré, s'avance, traînant ses habits pontificaux dans la fange, pour aller, comme autrefois les satellites de Robespierre, dénoncer à l'opinion et aux tribunaux, les hommes qui ont eu le malheur de lui déplaire?

Détournons nos regards de ce tableau; consolons-nous, en parcourant les beaux siècles de notre religion.

Si ce que nous dirons n'est point intelligible pour le *Grand-Prêtre du Dieu Mars*, il y aura des Chrétiens qui nous liront et qui nous comprendront.

Qu'ont fait ces hommes divins, que l'histoire de la religion nous présente comme les modèles de l'épiscopat?

Ils prenaient la défense du malheur et de l'infortune. Quand la vie d'un homme, tombé en disgrâce, était en danger, ils couraient se jeter aux pieds du prince pour demander son pardon.

Eutrope avait persécuté l'Eglise et la Religion, dans le temps qu'il avait tout pouvoir près de l'empereur Arcade. Précipité tout à coup du comble des faveurs, il vint se ré-

fugier dans l'église patriarchale de Constantinople. Saint Jean Chrysostome l'accueillit, le protégea contre les premiers mouvements de son souverain, et contre la fureur du peuple, qui regardait ce favori comme l'auteur de tous ses malheurs. Le lendemain, en célébrant les saints mystères, le prélat prononça un de ces grands discours, qui sont sortis en abondance de cette bouche, que l'antiquité a surnommée *bouche d'or*. « La religion, disait-il, oubliant le
» passé, ouvre son sein à celui qui l'a persécutée ; lorsqu'il
» devient malheureux, elle le cache sous ses ailes, elle le
» couvre de sa protection ; voilà les trophées, les victoires
» dont elle se fait honneur. Cette générosité, dont le chris-
» tianisme seul est capable, couvre de honte les Juifs et les
» infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi
» déclaré, tombé en disgrâce, abandonné de tous, devenu
» l'objet du mépris et de la haine publique, lui montrer
» une tendresse plus que maternelle, s'opposer en même
» temps et à la colère du prince et à l'aveugle fureur du
» peuple, voilà la religion de Jésus-Christ et sa gloire ».

Vers le milieu de son discours, l'orateur s'aperçut que son auditoire, composé de ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire d'Orient, était vivement ému, et que partout on fondait en larmes : « Ai-je calmé vos esprits,
» continua-t-il ? ai-je chassé la colère ? ai-je éteint l'in-
» humanité ? ai-je excité la compassion ? Oui, sans doute ;
» l'état où je vous vois, ces larmes qui coulent de vos
» yeux, en sont de bons garants. Puisque vos cœurs
» sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu
» la glace, et amolli la dureté, allons, tous ensemble,
» nous jeter aux pieds de l'empereur, ou plutôt prions

» le Dieu des miséricordes d'adoucir le cœur du prince,
» afin qu'il nous accorde la grâce entière. »

Saint Remi pouvait beaucoup à la cour de Clovis, le premier de nos rois, qu'il avait baptisé et instruit dans la foi. Quel usage faisait-il de cette faveur ? il protégeait les accusés et les malheureux. Raganaire, un prince du sang royal, s'était révolté ; ayant été vaincu, Remi ne put empêcher qu'il ne fût mis à mort ; mais Clovis accorda la grâce des autres rebelles, que le saint évêque instruisit dans la foi. Euloge, un grand du royaume, s'était rendu coupable du crime de lèse-majesté : Remi obtint son pardon.

L'empereur Maximin avait condamné à mort deux hommes revêtus des premières dignités dans l'empire. Saint Martin courut à Trèves, pour se jeter aux pieds du prince, qui enfin accorda la grâce aux vives instances du saint évêque.

Saint Martin regarda comme privé de la communion chrétienne, l'évêque Ithace, qui dénonçait et poursuivait comme fait notre auteur.

Les Donatistes avaient commis les excès les plus révoltants dans toute l'Afrique. Saint Augustin, qui avait pensé être la victime de leurs fureurs, mit ces fanatiques égarés sous la protection de la religion ; il les défendit près des soldats envoyés pour les combattre. Fénélon, Bossuet, et d'autres évêques de l'Église gallicane, se sont illustrés, en suivant une conduite pareille envers les protestants, lorsqu'un zèle inconsidéré les a persécutés.

Avec quelle force elle se montre, la religion de Jésus-Christ ! qu'elle paroît puissante, cette fille du Roi des rois,

lorsqu'elle arrête la main du Grand Théodose, qui se disposait à frapper la seconde ville de son empire !

Dans un moment de fureur populaire, les habitants d'Antioche avaient renversé les statues de l'empereur et celles de l'impératrice Flacille ; ils les avaient traînées par la ville, en jetant des cris injurieux à l'autorité impériale. Quelques coupables furent arrêtés, d'autres se tenaient cachés. L'empereur prenait des mesures qui menaçaient la splendeur, et même l'existence de cette grande cité.

Fabien, patriarche d'Antioche, s'empressa d'aller à Constantinople, pour implorer la clémence de l'empereur.

Lorsqu'il fut en présence du prince, ce vénérable pontife s'arrêta de loin ; il s'avançait, en s'inclinant profondément, l'abondance de ses larmes ne lui permettant pas de parler. Il semblait qu'il se reconnût seul coupable de péchés qu'avait commis son peuple.

L'empereur le fit approcher ; et lui rappelant les bienfaits dont il avait comblé Antioche, il demandait : « Après » avoir ainsi traité votre ville, devais-je m'attendre à un » pareil retour ? Comment ces ingrats ont-ils fait tomber » leur fureur jusque sur les morts ? Que leur a fait mon » épouse, cette princesse qui repose depuis bien des an» nées dans la paix du Seigneur ? N'ai-je point accordé à » Antioche les préférences les plus honorables ? »

Le saint évêque reconnaissait l'énormité des fautes commises ; faisant lui-même l'énumération des bienfaits que l'empereur avait versés sur les habitants d'Antioche, il avouait que le châtiment qu'on pourrait infliger, n'égalerait jamais la faute.

« Seigneur, disait-il ensuite, je n'apporte ni or, ni » argent ; pour fléchir votre cœur, je n'ai à vous présenter » que la religion de votre maître, ses préceptes et son » exemple. Quelque grande que soit votre puissance, vous » êtes mortel, vous paraîtrez un jour devant lui. Soyez » clément et miséricordieux, si vous voulez qu'il soit bon » envers vous.

» Rappelez-vous l'exemple du grand Constantin, votre » prédécesseur. On l'excitait à faire punir des malheu» reux, qui avaient jeté des pierres contre son portrait.... » Mais, disait-il, en se touchant le front de la main, je ne » vois pas que mon visage ait souffert.... Ce grand empe» reur a vaincu les barbares, il a bâti des cités ; mais ses » exploits l'ont moins illustré, que cette réponse de sa » magnanimité.

» Rappelez-vous cette lettre que vous écrivîtes vous» même aux provinces de votre empire, lorsque vous » ordonnâtes que l'on ouvrît les prisons pour la solen» nité de Pâques. Souvenez-vous de ces belles paroles » que vous adressiez à vos sujets..... Plût à Dieu, disiez» vous, qu'il me fût permis de rappeler les morts à la » vie !

» Oui, souvenez-vous de ces paroles mémorables, que » vos sujets n'ont point oubliées. Voici le moment de » rendre la vie aux morts ; car ils ne vivent plus, ces » habitants d'Antioche, qui se consument dans la douleur, » en pensant qu'ils ont offensé leur père, leur bienfai» teur.

» Seigneur, soyez grand, comme il convient à un prince » chrétien. Les juifs, les païens, leurs philosophes, les

» barbares, ont les yeux arrêtés sur vous. Tout l'empire
» et nos voisins attendent avec impatience la résolution
» que vous prendrez. Parlez donc, comme il convient à
» un fils de Jésus-Christ, et les ennemis de notre religion
» s'écrieront.... : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens,
» puisqu'il a désarmé la colère d'un monarque si puis-
» sant ! »

Voilà un évêque digne de son maître ! voilà le langage que doit tenir un ministre de Jésus-Christ ! Ayant obtenu la grâce qu'il sollicitait, Fabien s'empressa d'aller en porter lui-même la nouvelle à son peuple.

Nous avons dans notre histoire, un monument qui peut être placé à côté du discours du saint patriarche ; c'est le testament du roi martyr, qui demande à Dieu grâce pour ses bourreaux.

Je me félicite d'avoir consacré quelques heures à ces lectures consolantes. En reprenant des forces, après une longue course, j'ai éloigné pour un moment les tristes impressions que l'Histoire de l'Ambassade avait faites sur moi.

Pendant ces lectures, je me comparais à un voyageur, qui, après avoir parcouru les contrées les plus inhospitalières de l'Amérique ou de l'Afrique, se trouve tout à coup dans l'habitation d'une famille européenne, qui l'accueille avec bonté, et qui exerce envers lui les devoirs de l'hospitalité chrétienne. Il se délasse, ce voyageur, en racontant ce qu'il a vu et ce qui se passe dans la patrie de ces bons et honnêtes exilés.

Mais son voyage le presse, il s'arrache aux instances de ses hôtes. Prenant son bâton, il s'abandonne de nouveau

aux sentiers sauvages, qui doivent le conduire à son vaisseau et le ramener aux siens.

Triste, plus abattu que lui, je reviens à cette malheureuse Histoire de l'Ambassade, que je voudrais n'avoir jamais connue.

Nous en étions aux attaques dirigées contre le maréchal Davoust.

Ayant à diffamer un général, plus illustre encore par sa gloire militaire que par ses hautes dignités, l'auteur se sert d'expressions si dégoûtantes de noirceur et de passion, que je ne puis me résoudre à les répéter.

Selon lui, le maréchal a rempli la Pologne d'effroi.

Mais sait-il bien ce qu'il dit ? A-t-il donc parcouru et consulté toute la Pologne ?

Après la paix de Tilsit, le maréchal entra dans le duché de Varsovie, ayant sous ses ordres un corps de quatre-vingt mille hommes, dont il fallait assurer les subsistances, dans un pays déjà épuisé. Partout il rencontrait des préventions qu'il fallait détruire. Le corps du maréchal N..., qui venait de traverser le duché, pour se rendre en Silésie, s'était conduit comme une horde de brigands. Les officiers et les soldats traînaient ouvertement après eux les objets de leurs rapines. Ce corps d'armée suffisait à peine, pour escorter le bétail, les chevaux et les effets qu'il avait enlevés aux habitants. On commençait à croire en Pologne, que les Français n'y étaient entrés que pour la piller et la dévaster.

Afin d'arriver à la source des abus, le maréchal fit établir des magasins ; il pouvait contenir dans une certaine

mesure, le soldat à qui il faisait faire des distributions régulières; sa sévérité fit des exemples. Il ne négligeait aucun moyen pour prévenir les excès.

La fermeté de son caractère n'a peut-être pas toujours connu les bornes d'une juste sagesse. Ses ordres se sont quelquefois développés sous des formes trop dures. La droiture de ses intentions l'excusait ; il sentait vivement la grandeur du mal et les difficultés de sa position. Qu'auraient fait, entourés de tant d'écueils, ceux qui osent le blâmer aujourd'hui ?

L'archevêque prétend *avoir entendu raconter* du maréchal, des *scènes détestables*.

A-t-il bien approfondi ces *oui-dire ?* Est-il en état d'indiquer des faits bien précis, bien avérés, auxquels puissent s'attacher les prétendues scènes dont il parle ? Quel est l'homme sage, qui voudrait hasarder une imputation aussi odieuse, sur un bruit vague, sur des *commérages* de salon ?

Le maréchal Davoust peut avoir repoussé quelques vœux particuliers ; il a peut-être réveillé des passions et produit quelques mécontentements ; mais en général les Polonais ont toujours montré un profond respect pour son nom, et une grande confiance en sa loyauté et sa franchise.

L'archevêque dit : « Il est malheureusement trop certain » que tout ce que le maréchal Davoust a attenté contre le » roi, et surtout contre la reine de Prusse, entre pour » plus de moitié dans la haine des Prussiens contre la » France, et dans le mal qu'ils lui ont fait. Voilà comme » un seul homme peut coûter cher à tout un peuple. »

Le charitable prélat avait-il bien considéré les circonstances du moment, lorsqu'il écrivait ces effroyables paroles ?

Avait-il bien pesé les dangers auxquels il exposait un général français, en le désignant à un monarque étranger, puissant, entouré d'une armée nombreuse, en le lui signalant comme un objet digne de toute sa haine et de son exécration ?

Le prélat ne craignait-il donc point de provoquer, par ce passage, et d'attirer sur le maréchal, des mesures dont on n'ose calculer les suites ?

Que serait-il arrivé, si une soldatesque, devenue effrénée et furieuse en lisant ce passage, s'était crue autorisée à employer la force qu'elle avait en main, pour exercer des vengeances particulières ?

Que serait-il arrivé, si des officiers avaient cru devoir marquer leur dévouement pour leur souverain, en sacrifiant à la mémoire d'une épouse chérie, l'homme qu'on leur présentait comme coupable d'attentats dirigés contre elle ?

Devaient-ils, ces étrangers, se croire obligés de vérifier un fait, qui, avancé contre un Français, était attesté par un Français, et par un homme revêtu d'une haute dignité dans la hiérarchie ecclésiastique ?

L'archevêque travaillait-il dans l'intérêt de la France et de son souverain, en faisant à l'Europe ses confidences meurtrières, dans un moment où la bonté du roi se voyait engagée dans des discussions pénibles, qu'il était difficile de terminer heureusement, si on ne parvenait auparavant à effacer de tristes souvenirs, et à arracher les exaspérations de tant de cœurs ulcérés ?

Qu'ont dû penser, en lisant le passage de l'archevêque,

tant de familles françaises, qui avaient à gémir sur des malheurs, suites inséparables du passage et de la présence d'armées si nombreuses? N'ont-elles point dû croire, sur la parole d'un témoin aussi grave, qu'un général français avait seul provoqué les haines d'où partaient, à ce qu'elles croyaient, les malheurs de leur situation?

Que pensait donc notre auteur, quand, sur des ouï-dire, il a osé signaler un homme à trois nations à la fois, et le leur désigner comme l'objet de leur exécration commune?

Quelle divinité infernale conduisait sa plume, dans ces dix lignes sanglantes, où il a réussi à exécuter son dessein?

Le maréchal Davoust a gagné la bataille d'Auerstaedt. Le monarque qui était présent à cette journée, est trop magnanime pour donner le nom d'*attentat* au fait d'un général, qui avait exécuté, avec gloire et succès, la mission dont il était chargé.

Au mois de septembre 1808, je fus séparé du maréchal, qui, alors, quitta la Pologne, pour se rendre dans la Silésie. Ce que j'ai ouï dire de sa conduite, depuis ce moment, me fait croire qu'elle a été, en Prusse, ce qu'elle avait été en Pologne.

A son arrivée à Breslau, le conseil municipal vint lui exposer la situation pénible où se trouvait la ville; il ajoutait: « Le maréchal...., qui vient de nous quitter, avait fixé à... » (vingt ou trente mille francs) les frais de sa table pour » chaque jour. Cette somme est sans doute énorme, vu » nos autres *besoins;* cependant, nous ferons l'impossible » pour la procurer, si *vous l'exigez* ».

Le maréchal répondit: « En Pologne, j'ai supprimé, » lorsque j'ai été instruit, ces odieuses exactions que l'on » appelle frais de table. Vos magasins me fourniront les rations de viande, de pain et de fourrage, auxquelles j'ai » droit comme général; le reste de mon entretien est à » ma charge, mon traitement me suffit. »

Au mois de novembre ou de décembre de la même année 1808, le maréchal remit Berlin aux autorités du roi, en observant, dans cette circonstance, comme dans toute autre, les égards qu'il devait à un souverain, dont les vertus ont brillé avec tant d'éclat dans le malheur.

En 1812, lorsque le maréchal traversa la Prusse, pour prendre part à la campagne de Russie, il fit plusieurs proclamations, qui ne respiraient qu'un sincère désir de ménager le pays et les habitants.

Voilà tout ce que je sais sur les *attentats* que le maréchal Davoust doit avoir dirigés contre le roi et la reine de Prusse.

Aristophane. — Les pages 143, 144 et 145, contiennent, sur M. de Bignon, un article qui repousse le lecteur par son indécente malignité.

L'auteur ne nous apprend point ce qui a pu le porter à ces excès contre celui qui fut d'abord son prédécesseur et ensuite son successeur. Quelque puissent avoir été ses motifs, il me semble que M. de Bignon a des avantages bien marqués sur lui.

1°. Sous le rapport du logement à Varsovie. Ce point, sur lequel nous avons des données bien précises, montre

de quel côté s'est trouvé le sentiment des convenances et de la modération.

2°. M. de Bignon a publié dernièrement un ouvrage qui touche à nos relations politiques avec le duché de Varsovie. L'auteur y suit son plan, sans attaquer, sans diffamer; la nation polonaise y est traitée avec les marques de respect et d'intérêt, qu'elle a inspirés aux Français qui ont eu le bonheur de la visiter et de la connaître.

3°. M. de Bignon représentait à Varsovie aussi grandement que l'archevêque. Les invitations qu'il recevait, et auxquelles il avait peine à répondre, le placent sous un point de vue beaucoup plus avantageux que le prélat, qui se plaint amèrement de n'avoir reçu qu'une seule invitation en réponse à ces dîners splendides, dont il a honoré les habitants de Varsovie.

4°. A son arrivée, l'archevêque fut reçu, avec une franche cordialité, par M. de Bignon, qui, pendant les premières semaines, lui offrit sa table et tout ce qui pouvait lui convenir dans sa maison. Pourquoi l'archevêque rend-il le mal pour le bien?

5°. En quittant Varsovie, M. de Bignon avait remis à l'ambassadeur la corespondance de la légation française, afin qu'il en fît usage dans l'intérêt de sa mission. Le prélat se sert de ce dépôt pour attaquer celui qui le lui avait confié; l'honneur lui en interdisait jusqu'à la pensée. Les hommes élevés, par leur naissance et leur dignité, comme l'archevêque, ne devraient-ils pas sentir certaines nuances de délicatesse et de convenance, beaucoup plus vivement que ceux envers qui la nature a été moins prodigue de ses faveurs?

6°. Suivant l'archevêque, M. de Bignon doit être considéré comme un des *fomentateurs* de la guerre de Russie. J'ai souvent ouï répéter que l'archevêque avait, par des conseils impies et perfides, *fomenté* la guerre d'Espagne et les attentats dirigés contre le souverain pontife. J'ai toujours repoussé ces insinuations, parce qu'elles ne me paraissaient point prouvées. Pourquoi ne traiterais-je pas de même celles que le prélat se permet contre M. de Bignon?

7°. Le prédécesseur de l'archevêque peut avoir commis des fautes à Varsovie; mais des considérations très-graves ont dû imposer à un Français, qui était son successeur, la douce obligation de les voiler et de les excuser. La religion défendait à un archevêque, plus sévèrement qu'à tout autre chrétien, la pensée de révéler ces fautes, s'il y en a eu de faites; encore moins pouvait-il les exagérer et les présenter sous les couleurs de la diffamation et de la calomnie.

Athénodore. — Page 80, l'archevêque avait annoncé, d'avance, les bontés qu'il réservait au général Dutaillis. « Je » ferai connaître *cet homme,* » dit-il avec ce ton de politesse et d'aménité qui lui est si familier.

Page 145, il tient parole. Dans les trois premières lignes de son article, il attribue au général des *fureurs*, des *absurdités*, un *langage dégoûtant*, de *brutales violences*. Le reste du tableau ressemble à ces premiers traits.

Le général Dutaillis jouissait, à Varsovie, d'une belle réputation; on le disait intègre, irréprochable, et dévoué à ses devoirs. Dans le *Moniteur* du 10 septembre dernier, il a publié, contre les attaques de l'archevêque, des réflexions qu'il appuie sur sa correspondance. Le ton de

loyauté et de modération, avec lequel il parle, prévient avantageusement en sa faveur. Il avait déposé sa correspondance chez un notaire public, à Paris, où j'ai été la parcourir avec soin; tout me semblait parler pour lui; et les faits que l'archevêque lui avait imputés, se trouvaient expliqués par le concours de circonstances que notre auteur avait passées sous silence.

J'ai toujours vu le général vivant à Varsovie dans la plus belle union avec l'archevêque. En remarquant l'impétuosité de celui-ci, j'ai demandé d'où pouvait venir sa grande colère. Voici ce que j'ai pu en apprendre : Lorsque les Cosaques menaçaient Varsovie, le général avait été obligé de retirer les postes d'honneur. Celui que l'on avait donné à l'archevêque fut réduit à moitié. Le prélat jura, par le *dieu Mars*, qu'il vengerait cet affront fait à sa dignité : il a tenu parole.

Endymion. — Les pages 148, 149, 150, 151 et 152, présentent, contre le comte de Morski, un article qui a été, ou pris sous les halles, ou composé par les dames qui peuplent le marché des Innocents. Entr'autres politesses, l'archevêque dit que le comte est l'homme le plus *ridicule*, le plus *décrié* de toute la Pologne; c'est un *aventurier* sans *fortune aucune*.

Tout l'article est adroitement amené dans le dessein général de l'ouvrage : il s'agit toujours de faire ressortir avec éclat le grand personnage, ses talens, son activité et son intelligence.

Sous l'ancien gouvernement polonais, le comte de Morski avait rempli des fonctions honorables; après le

partage de la Pologne, il quitta sa patrie pour voyager; il a parcouru une grande partie de l'Europe. Je ne le crois pas bien fortuné; mais fut-il même dans l'indigence, dans la pauvreté, serait-il, pour cela, un *aventurier*, l'homme le plus *ridicule*, le plus *décrié* de la Pologne? Et dans la supposition la plus favorable à l'auteur, a-t-il le droit de l'annoncer à toute l'Europe?

Le comte de Morski a publié une réponse à l'article que nous examinons : il y parle de l'indignation qu'a causée en Pologne l'Histoire de l'Ambassade; après avoir éclairci les faits et indiqué la source d'où a pu partir l'*acharnement* de l'archevêque contre lui, il lui rappelle *certaines aventures*, et finit en l'assurant qu'en peu il aura le bonheur de venir lui réitérer de vive voix l'expression de son respect. Cette dernière phrase annonce que le comte a mal pris les plaisanteries de l'archevêque; mais il est bien dans l'erreur, s'il croit que sa visite puisse intimider le prélat. Le *grand-prêtre du dieu Mars* n'est point un *aumônier ordinaire*.

Hermotime. — L'archevêque consacre les premières lignes de son histoire au développement d'une pensée, dont lui seul a pu s'occcuper.

Il prête à Bonaparte l'idée que, sans l'abbé de Pradt, il aurait été maître du monde. Le prélat se plaît à poursuivre ce fantôme; il cherche à lui donner du corps, des formes, afin de nous le rendre sensible : plus loin, il a l'adresse de le combattre lui-même, afin de nous faire tomber plus sûrement dans le piége que nous tendent les conceptions de sa vanité.

« L'empereur (dit-il dans son amphigouri gaulois) a été

» surpris, laissant, du plus profond d'une noire rêverie, » échapper ces paroles mémorables : Un homme de moins, » et j'étais le maître du monde..... Quel est donc cet homme » qui, participant, en quelque sorte, au pouvoir de la » Divinité, a pu dire à ce torrent : *Non ibis ampliùs*....? » Où étaient ses armes, ses trésors, ses moyens, pour » arrêter ce superbe dominateur de la France et de l'Eu- » rope, qui, sur les débris des trônes, des nations et » des lois, un pied dans le sang et l'autre sur des ruines, » s'élançait en idée vers les limites du monde, et, dans » sa soif insatiable de domination, étouffait, pour ainsi » dire, dans l'univers.....?

» Cet homme, c'était MOI. A ce compte, j'aurais donc » sauvé le monde; et, ce titre à la main, je pourrais le » défier d'égaler jamais la reconnaissance au bienfait. »

Pages 233 et 234, l'auteur cite différentes rencontres, dans lesquelles Bonaparte doit avoir lui-même exprimé la persuasion où il était, que l'abbé de Pradt l'avait arrêté dans l'exécution de ses desseins.

En lisant les passages où l'archevêque se retourne avec tant de bonhomie, pour nous faire goûter son idée, je me suis rappelé une histoire, que ma grand'mère me racontait il y a cinquante ans. De son jeune temps, il y avait au château de son seigneur un fou, appelé Dodé, sur qui tombaient tous les coups : les fautes auxquelles il n'avait aucunement pensé, lui étaient imputées; il payait tout ce qui se faisait de mal dans la maison. Madame accoucha d'un fils. Dodé, accoutumé à n'éprouver que des injustices, se mit à pleurer amèrement, craignant, disait-il, qu'on ne s'en prît à lui. Ayant fait au seigneur du château confidence de ses inquiétudes : « Pour celle-là, Dodé, lui dit le » maître, sois bien tranquille; si quelqu'un s'avisait de » te dire chose pareille, viens me trouver; je lui par- » lerai; je te mettrai hors de jeu, sois-en bien sûr. »

A Dieu ne plaise que j'aille comparer notre auteur au Dodé de ma grand'mère. Le comte de Morski parle, il est vrai, de certaines *scènes*, d'un *subit dérangement dans l'esprit;* il m'est revenu par fois des bruits qui paraissaient annoncer à peu près ce que dit le comte. Quoiqu'il en soit, de ces ouï dire, l'idée de Dodé, qui craignait que l'on n'attribuât à ses faits et gestes la situation où se trouvait la dame du château, cette bonne et naïve idée n'aurait-elle point quelque ressemblance avec celle de l'archevêque, qui nous dit avec tant de simplicité et de franchise : « *Cet homme, c'était moi; j'ai sauvé le monde*? » Cette révélation ne vaut-elle point les confidences que Dodé faisait si bonnement au mari de la dame?

Notre auteur est tellement persuadé de son idée, qu'il part de là, pour expliquer les *scènes qui l'attendaient* à Paris, à son retour de Varsovie. C'était de véritables *scènes détestables*, pour un courtisan, qui, comme lui, s'était montré si fidèle à sa vocation. Comment! cet abbé, qui avait passé douze longues années à se courber dans les antichambres et les salons! lui, qui, par tant d'actes de souplesse, avait si bien acquis le droit d'y traîner le reste de ses jours! comment! lui, qui savait couvrir l'adulation par un si bel éclat! lui, qui était si bien à sa place! lui, qui pouvait continuer à jouer à la cour un si beau rôle! lui, l'abbé de Pradt, le grand-prêtre du dieu Mars! LUI, est dépouillé ignomi-

nieusement de la grande aumônerie ! il reçoit, aussitôt arrivé à Paris, l'ordre précipité de se rendre dans son diocèse ! plein des mouvements d'indignation et de désespoir, que cet acte tyrannique lui fait éprouver, il s'écrie, page 233 :

« Tels avaient été les premiers actes de Bonaparte, en » arrivant à Paris ; tant était cuisante la blessure dont je » venais de le frapper, en lui enlevant l'empire du monde ! » tant cette blessure avait besoin d'un premier appareil de » vengeance ! »

Je crois avoir sur ce grand coup d'état, quelques données, que l'archevêque connaît certainement beaucoup mieux que nous. Demandons-lui la permission de l'en entretenir, en le priant de vouloir bien relever les inexactitudes qui pourraient nous échapper.

Bonaparte, parti de Varsovie, ne s'arrêta qu'à . . . . , où il arriva le 11 décembre 1812, à cinq heures du matin. Rebuté à l'aspect du lieu où on l'avait fait descendre, il demanda si on ne pourrait point lui en procurer un qui lui offrît plus d'aisance pour prendre son déjeuné.

On lui montra près de l'auberge (1) où il était descendu, la maison de M. . . . . . qui vint lui-même, prier et conduire chez lui, cet étranger dont on attendait si peu l'arrivée. La maison et le bourg furent mis, comme on dit, sens dessus dessous, pour préparer un déjeuner conve-

(1) Monseigneur préfère le mot *cabaret*, qui lui paraît plus noble. Qu'il prenne celui qui lui conviendra le mieux.

nable. Madame, qui parlait bien français, fit les honneurs. Quelques convives lui prêtèrent la main.

Bonaparte prit goût aux causeries de la dame. Il se mit de la plus belle gaîté ; il avait un bon feu, un bon déjeuner ; il n'avait plus rien à craindre, l'empire était sauvé ; c'était à l'armée à faire comme lui. « Ma foi, disait-il gaiement, » je les ai laissés dans la boue ; qu'ils s'en tirent. Après » avoir un peu couru, ils se retrouveront.

» Quelques pleureurs auront froid aux pieds. Que voulez » que j'y fasse ? J'en aurai d'autres, qui ne seront pas si » douillets.

» J'en ai passé, qui pourront bien ne pas revenir. Un » beau matin, je débusquais d'un bois, avec mon escorte. » J'aperçois quelques milliers d'hommes, qui me paraissaient être en position, à une certaine distance dans la » plaine. Ils avaient, à ce que je croyais, l'arme au bras. » On va reconnaître ce corps, qui ne faisait aucun mou- » ment. C'était quelques milliers d'hommes gelés tout de- » bout dans la profondeur des neiges.

» Il en restera bien d'autres ; quel d. . . . . voulez vous » que j'y fasse ? Je ne tiens pas les vents et les frimas en- » fermés dans mes caissons.

» J'aurai perdu bien des hommes, je m'en.... (moque). » Les femmes m'en procureront d'autres ; c'est leur mé- » tier, elles n'ont que cela à faire.

» En France, cent mille hommes de plus ou de moins, » ne font pas deux gouttes d'eau de plus ou de moins dans » l'Océan. Il me faut cinq jours pour arriver à Paris ; dans » quelques semaines le vide sera rempli. Tout cela se retrou- » vera. Je m'en vais commencer par mettre vos Polonais à

» cheval; il ne leur faut que des *bouts de bois*, au lieu de » lances, pour arrêter ces coquins de Cosaques.

» Il y a un grand pas de fait; je suis en lieu de sûreté; » je puis donner tranquillement mes ordres; que les autres » cherchent à s'en tirer.

» Je suis bien aise de me trouver parmi les Polonais. » Les *Ski*, sont braves, francs, loyaux; les *Ska*; sont » belles et aimables. Je n'en dirai pas autant des Cosaques. » Ces malheureux sont aussi mal élevés qu'ils ont peu de » courage. Je ne puis vous dire combien j'ai été réjoui, » lorsque j'ai appris que j'étais arrivé à la première poste » du duché de Varsovie. Je n'avais pas envie de faire de si » près connaissance avec ces dégoûtants coquins. Afin de » mettre promptement, entr'eux et moi, une distance » convenable, je n'ai point épargné ma provision de na- » poléons. Depuis cette première poste polonaise, jus- » qu'ici, on en a vidé cinq ou six sacs en tringeldes de pos- » tillons.

» Que fait le vieux comte de W....?

» — Il demeure, répondit-on, à quelques lieues d'ici, » sur ses terres. Le brave homme était perdu de dettes; » les bontés que vous avez eues pour son épouse, l'ont » mis plus à l'aise.

» — Et la comtesse, que fait-elle?

» — Elle a passé l'été à Varsovie, à se tourmenter, à » demander de vos nouvelles et à vous écrire. Quand elle » savait que le courrier était arrivé, on ne voyait plus » qu'elle courir chez le comte Potocki, de là au palais » de l'ambassade; elle s'attachait à tous ceux à qui elle » croyait pouvoir arracher quelque nouvelle de vous.

» Elle a sollicité avec de vives instances, la permission » d'aller vous trouver lorsque vous étiez à Moscou; il y » avait, selon nous, beaucoup de méchanceté à la lui » avoir refusée. Mais, après coup, nous avons avoué que » vous aviez agi très-sagement.

» — Vous autres Polonaises, reprit Bonaparte, vous » ne doutez de rien. Quand une fantaisie vous prend, » vous ne voyez plus qu'elle; vous passez près du reste » sans y regarder. Je craignais bien qu'elle ne fît comme » ces folles, qui sont allées courir dans ce maudit pays, » après leurs maris. Voyez cette D...... qui est arrivée » tout échevelée à Wilna; il n'a tenu qu'à un fil, et » elle serait tombée entre les mains des Cosaques. Cela » serait peut-être arrivé à la comtesse......., si je l'avais » écoutée.

» Et ses enfants, que font-ils?

» — Ils grandissent. L'aîné ressemble, dit-on, parfai- » tement à son père. Je puis bien en parler aujourd'hui. » On dit que vous l'avez nommé colonel......... »

La conversation s'engagea sur Varsovie et sur les Po- lonais, que l'on passa en revue. Enfin, l'on nomma notre auteur.

» — Eh bien, cet abbé de Pradt, dit Bonaparte, » qu'en faites-vous?

» — C'est, dit la comtesse, un pauvre homme que » vous nous avez envoyé là. Il cause bien, il fait des » phrases; mais il n'y a que cela dans sa tête. Il n'est » capable de rien. Il n'a aucune connaissance des affaires. » Il voulait tout conduire au conseil, à la confédération; » il mettait partout le désordre.

» On dit que vous lui avez donné pour premier se-
» crétaire et pour le diriger, un homme qui a été de
» l'ambassade en Perse. On vante ses talents et son intelli-
» gence; mais il ne pouvait rien faire de l'archevêque,
» qui en voulait toujours savoir plus que lui.

» Au retour des députés, que la confédération vous
» avait envoyés à Wilna, on indiqua une assemblée so-
» lennelle, pour entendre le rapport qu'ils devaient pré-
» senter, sur le résultat de leur mission. La séance se
» tint dans la salle royale, au palais de la résidence.
» Tout ce qu'il y avait de grand à Varsovie, s'y trou-
» vait rassemblé. Votre archevêque avait à peine pris
» sa place, qu'il s'endormit. Il fallut le pousser dure-
» ment et long-temps, pour l'éveiller et le faire sortir,
» selon le rang qu'il occupait dans le cérémonial. Le
» sommeil le prend au conseil, et dans toute autre cir-
» constance, quelque imposante qu'elle soit.

» — Mais, dit Bonaparte, il a sans doute fait voir de
» la fermeté, lorsqu'elle était nécessaire?

» — Il est possible que par fois il se soit bien montré;
» je ne puis assurer le contraire, n'ayant été que par
» intervalle à Varsovie. Je m'y trouvais, lorsqu'au mois
» de juillet, le général Tormasow pénétra dans le duché.
» Tout était en rumeur à Varsovie; je m'enfuis comme
» les autres aussitôt que je pus le faire. Je sais que
» l'archevêque fut un des premiers à faire ses *pa-
» quets* (1).

(1) Je crois que madame..... se trompe. L'archevêque doit savoir mieux qu'elle ce qu'il a fait. Or, page 168 de son Histoire, il parle de sa *belle contenance*, quoiqu'il eût été question dans la ville d'arrêter l'ambassadeur, le conseil et les grands, que l'on disait être les auteurs des provocations contre les Russes. « Personnellement, » ajoute-t-il, je n'avais pas emballé un papier, je n'avais pas reçu » une personne de moins à ma table. » Voilà qui est bien précis. Aussi le prélat paraît-il, et avec raison, très-scandalisé de l'insolence du duc de Bassano, qui avait osé lui adresser de Wilna des plaisanteries du plus mauvais goût sur ce grand courage et cette intrépidité, dont M. l'ambassadeur donna assez de preuves, et là, et dans d'autres circonstances.

» Il eut des attentions particulières pour cette belle vais-
» selle vermeille, qui, marquée à la lettre N est, à ce que
» l'on croit, un présent, qu'il tient de votre munificence,
» pour tant de services qu'il vous a bien réellement ren-
» dus, quoique le public n'en connaisse pas les circons-
» tances. »

On n'oublia aucun de ces bruits que la malignité faisait circuler à Varsovie sur le compte du prélat. On parla de son logement, du palais de Bruhl, de l'expulsion des pensionnaires du feu roi, des observations que le préfet et d'autres personnes avaient faites inutilement; il fut question de l'ameublement du palais et des dépenses qu'il avait occasionées à la ville. Madame....., ayant dans le cours de la conversation, parlé de messe et d'église, Bonaparte demanda, qu'elle avait été la conduite de son ambassadeur sous les rapports religieux.

« — Je ne sais, répondit......, quelle est sa croyan-
» ce; s'il a la foi, elle n'est pas bien ardente; elle ne le
» tourmente pas. Lorsqu'il se fut établi au palais de Bruhl,
» M. d'André se joignit à une autre personne, pour lui

» faire des représentations sur ce sujet. On lui demandait » avec instance la permission de faire approprier la cha- » pelle, ce qui était très-facile ; l'aumônier, secrétaire de » l'ambassadeur, devait y dire la messe, à laquelle l'ar- » chevêque aurait pu assister s'il avait voulu. Lorsqu'il ne » l'aurait point trouvé à propos, la messe se serait dite de » bonne heure avant son lever, afin de sauver les conve- » nances. L'archevêque rejeta toutes ces propositions.

» — Cet abbé de Pradt, dit Bonaparte, est une f.... » b.... Je veux que l'on ait de la religion, quand ma po- » litique et mon service le demandent. A Varsovie, il m'a » assommé de bêtises. Laissez-moi faire, je vais vous en » débarrasser. »

C'est au sortir de ce déjeûner, que Bonaparte écrivit la lettre de quatre pages, dans laquelle il ordonnait la levée en masse en Pologne et le rappel de l'abbé de Pradt, « qui, ajoutait-il, me paraît n'avoir rien de ce qu'il faut » dans sa place. »

En partant de . . . Bonaparte remercia ses hôtes, et promit qu'en arrivant à Paris, une de ses premières pensées, serait de témoigner sa reconnaissance à madame . . . . ., qui venait de lui donner un si bon déjeûner. Quelques semaines après elle reçut une bague en diamant.

De . . . . jusqu'à Posen, Bonaparte se jeta souvent et avec véhémence sur l'abbé de Pradt. A Paris, lorsqu'il vit le ministre des cultes, il lui dit : « Cet abbé de Pradt n'est » bon à rien ; je lui ôte la direction de la grande aumô- » nerie : renvoyez-le dans son diocèse, pour y apprendre » son catéchisme. »

Telles ont été les causes de la plus *affreuse catastrophe, que le soleil ait éclairée.*

---

(2) Page 3.

Langue et Littérature des anciens Francs, par G. GLEY.

A Paris, chez L. G. MICHAUD, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez GIDE fils, rue Saint-Marc, n° 20.

---

(3) Page 3.

NOTICE *sur une Histoire inédite de Pologne, par* G. GLEY.

Avant l'ère chrétienne, des peuplades scythes habitaient la Pologne; dans les deuxième et troisième siècles, nous y trouvons les Sarmates, et dans le cinquième, des restes de ces hordes barbares, qui étaient allées se précipiter sur l'empire romain; dans le sixième siècle enfin, les Slaves s'étaient établis entre le Dnieper et l'Elbe, en s'unissant aux anciens habitants, ainsi qu'avaient fait les Francs, peu avant cette époque, lorsqu'ils eurent achevé la conquête des Gaules.

Nos annales ne sont pas d'accord ni sur les premiers chefs qu'elles donnent à la nation polonaise, ni sur les faits qu'elles racontent d'eux; le berceau de notre monarchie

est entouré de fables et de fictions, qu'il est presque impossible de séparer des événements qui peuvent appartenir à l'histoire de ces siècles héroïques.

Mieczyslas I[er] est le Clovis des Polonais; à la persuasion de son épouse, il embrassa le christianisme en 965; la nation suivit son exemple. C'est à cette époque que nos annales présentent enfin des faits précis et certains; c'est le moment où commence l'histoire de Pologne.

Ce n'est que dans le douzième siècle que nous trouvons enfin des hommes qui s'occupent à recueillir ce qu'ils avaient appris de leurs pères, et ce qui se passait parmi leurs compatriotes. Martin Gallus vient le premier; on peut l'appeler le père de notre histoire. Il était probablement Français d'origine; il fut aumônier de Boleslas III; il a été témoin oculaire de la plupart des faits dont il nous a conservé la mémoire.

Vincent Kadlubek fut fait évêque de Cracovie en 1207. A l'invitation de Casimir le Juste, il écrivit une histoire de Pologne, qu'un auteur anonyme a commentée sous le règne de Wladislas Jagellon. Boguphal, qui était évêque de Posen en 1242, a écrit une chronique de Pologne; Baczko, chanoine de Posen, l'a continuée jusqu'à l'année 1271. Voilà nos historiens du treizième siècle.

Dans le quatorzième, nous avons deux chroniques. Jean, archidiacre de Gnesne, a écrit la première. C'est à tort qu'on l'appelle l'*Anonyme de Gnesne*, puisqu'il se nomme souvent lui-même dans son ouvrage. Il fut honoré de la confiance de Casimir-le-Grand, qui l'avait nommé vice-chancelier du royaume : il assista le roi dans ses derniers moments; mais il tomba en disgrâce sous Louis de Hongrie.

La seconde chronique est d'un auteur anonyme, qui commence à l'arrivée des Slaves en Pologne, et qui finit en 1382.

Dlugosz, qui vivait dans le quinzième siècle, a écrit l'histoire de Pologne en treize livres. Il fut chanoine de Cracovie; il refusa l'évêché de Prague : il n'aurait probablement point accepté l'archevêché de Lemberg, auquel il fut nommé en 1480, peu avant sa mort.

Les auteurs du seizième siècle sont : Martin Cromer, évêque de Varmie, qui, à la prière de Sigismond Auguste, a écrit l'histoire de Pologne en trente livres; Sarnicki, de qui nous avons les *Annales de la Pologne et de la Lithuanie*, en sept livres; Guagnini, qui a écrit notre histoire en trois tomes; Bielski, Stryikowki, Gornicki et Orzechowski.

Depuis le seizième siècle, les sources sont plus abondantes; nos historiens commencent à se servir de la langue polonaise : ceux qui les avaient précédés, avaient écrit en latin.

Dans le dix-septième siècle, nous avons le moine de Miechowice, Kobierzycki, Kochowski, Budawski, Stanislas Lubienski, Simon Okolowski, Pastorius; et dans le dix-huitième, Lengnich, Naruszewicz et Albertrandi.

Nous placerons en tête de notre histoire des notices biographiques et critiques sur les auteurs qui, dans les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, ont écrit sur l'histoire de Pologne.

En prenant ces auteurs pour guides, il faut aussi, en travaillant sur l'histoire de Pologne, faire usage des procès verbaux de nos diètes, des actes qui ont rapport

à nos relations diplomatiques, des priviléges accordés par nos princes, des transactions passées entre des particuliers, ainsi que des lettres de ces hommes qui ont eu part aux événements de leur siècle; tels sont Karnkowski, George Ossolinski, Jean Chrysostome Zaluski, Starowolski, Gornicki, Goslinski, Fredro, Warszewicki et Mondrzewski.

On doit également consulter les auteurs étrangers qui, en faisant des recherches sur nos voisins, nous ont transmis des faits qui nous appartiennent. Nous nommons, entr'autres, l'auteur anonyme de la *Vie des Evêques de Breslau;* les deux anonymes qui ont écrit les *Vies de saint Othon et de saint Adalbert;* Dubrawski, Cosme de Prague, Ditmar, Helmold, Henel, Nestor, Sommersberg, Hanek, Pray, Dogiel, Dusbourg, Koialowicz et Raynald. On ne doit point oublier les collections de documents qui ont rapport à l'histoire de Lusace, de Silésie, de Hongrie, et le recueil des bulles des papes.

Le roi Stanislas-Auguste conçut le dessein de réunir tous ces matériaux, afin de faire paraître une *Histoire générale de Pologne;* pendant un règne de trente ans il s'occupa constamment de ce projet. Par ses ordres, ont fit des recherches dans les archives du royaume; l'évêque Albertrandi fut envoyé à Rome, à Copenhague et à Stockholm, pour faire décrire dans les archives et dans les bibliothèques de ces capitales, tous les documents qui pouvaient appartenir à notre histoire.

L'évêque Naruszewicz, qui alors était employé dans la bibliothèque du roi, dirigeait cette grande entreprise. Il travailla les sept premiers volumes de l'*Histoire de Pologne,* dont le dernier finit à l'année 1386, laquelle fut celle du couronnement de Wladislas Jagellon. Son ouvrage comprend, par conséquent, toute la dynastie des Piastes; il finit au moment où commence celle des Jagellons. Le premier volume traite d'abord des peuples anciens, desquels descendent les Polonais; l'auteur y expose ensuite ce qu'il avait pu découvrir de plus positif sur les premiers chefs de la nation, jusqu'au milieu du dixième siècle : effrayé par les difficultés de son sujet, Naruszewicz remit à d'autres temps la publication de son manuscrit. Il publia en 1780 le second tome, lequel commence en 965, au moment où le christianisme fut introduit en Pologne; il finit en 1080, à la mort de Boleslas II, dit *le Hardi;* il y joignit deux cartes, qui représentent la Pologne telle qu'elle était dans le milieu du dixième siècle et à la fin du onzième. En publiant ce second volume, il promit que le premier paraîtrait aussitôt que son manuscrit aurait acquis le degré de perfection qu'il voulait lui donner. Les volumes III, IV, V, VI et VII, parurent en 1781, 83, 84, 85 et 86. L'auteur dit, dans la lettre qu'il adressa au roi Stanislas, en lui dédiant le IVe volume : « Sire, je continue l'*Histoire de Pologne* sous la protec-
» tion et d'après les ordres de Votre Majesté. Ce quatrième
» volume, que je vous dédie, comprend l'histoire de Ca-
» simir-le-Juste et celle de ses deux successeurs; il est,
» ainsi que les précédents, entièrement votre ouvrage;
» comme eux, il paraît sous vos auspices. Vous avez en-
» voyé le savant Albertrandi dans les pays étrangers,
» pour y faire des recherches sur les monuments qui peu-
» vent éclairer notre histoire. D'après vos ordres, j'ai fait

à nos relations diplomatiques, des priviléges accordés par nos princes, des transactions passées entre des particuliers, ainsi que des lettres de ces hommes qui ont eu part aux événements de leur siècle; tels sont Karnkowski, George Ossolinski, Jean Chrysostome Zaluski, Starowolski, Gornicki, Goslinski, Fredro, Warszewicki et Mondrzewski.

On doit également consulter les auteurs étrangers qui, en faisant des recherches sur nos voisins, nous ont transmis des faits qui nous appartiennent. Nous nommons, entr'autres, l'auteur anonyme de la *Vie des Evêques de Breslau;* les deux anonymes qui ont écrit les *Vies de saint Othon et de saint Adalbert;* Dubrawski, Cosme de Prague, Ditmar, Helmold, Henel, Nestor, Sommersberg, Hanek, Pray, Dogiel, Dusbourg, Koialowicz et Raynald. On ne doit point oublier les collections de documents qui ont rapport à l'histoire de Lusace, de Silésie, de Hongrie, et le recueil des bulles des papes.

Le roi Stanislas-Auguste conçut le dessein de réunir tous ces matériaux, afin de faire paraître une *Histoire générale de Pologne;* pendant un règne de trente ans il s'occupa constamment de ce projet. Par ses ordres, ont fit des recherches dans les archives du royaume; l'évêque Albertrandi fut envoyé à Rome, à Copenhague et à Stockholm, pour faire décrire dans les archives et dans les bibliothèques de ces capitales, tous les documents qui pouvaient appartenir à notre histoire.

L'évêque Naruszewicz, qui alors était employé dans la bibliothèque du roi, dirigeait cette grande entreprise. Il travailla les sept premiers volumes de l'*Histoire de Pologne,* dont le dernier finit à l'année 1386, laquelle fut celle du couronnement de Wladislas Jagellon. Son ouvrage comprend, par conséquent, toute la dynastie des Piastes; il finit au moment où commence celle des Jagellons. Le premier volume traite d'abord des peuples anciens, desquels descendent les Polonais; l'auteur y expose ensuite ce qu'il avait pu découvrir de plus positif sur les premiers chefs de la nation, jusqu'au milieu du dixième siècle: effrayé par les difficultés de son sujet, Naruszewicz remit à d'autres temps la publication de son manuscrit. Il publia en 1780 le second tome, lequel commence en 965, au moment où le christianisme fut introduit en Pologne; il finit en 1080, à la mort de Boleslas II, dit *le Hardi;* il y joignit deux cartes, qui représentent la Pologne telle qu'elle était dans le milieu du dixième siècle et à la fin du onzième. En publiant ce second volume, il promit que le premier paraîtrait aussitôt que son manuscrit aurait acquis le degré de perfection qu'il voulait lui donner. Les volumes III, IV, V, VI et VII, parurent en 1781, 83, 84, 85 et 86. L'auteur dit, dans la lettre qu'il adressa au roi Stanislas, en lui dédiant le IVe volume: « Sire, je continue l'*Histoire de Pologne* sous la protec-
» tion et d'après les ordres de Votre Majesté. Ce quatrième
» volume, que je vous dédie, comprend l'histoire de Ca-
» simir-le-Juste et celle de ses deux successeurs; il est,
» ainsi que les précédents, entièrement votre ouvrage;
» comme eux, il paraît sous vos auspices. Vous avez en-
» voyé le savant Albertrandi dans les pays étrangers,
» pour y faire des recherches sur les monuments qui peu-
» vent éclairer notre histoire. D'après vos ordres, j'ai fait

» faire de pareilles recherches dans les archives publiques
» et particulières, en Pologne et en Lithuanie. On a déjà
» décrit plus de cent volumes in-folio, lesquels contiennent
» des actes diplomatiques, des lettres, des instructions,
» des rapports de nos agents, des négociations, des jour-
» naux, et d'autres écrits qui intéressent notre histoire.
» Ces recueils précieux, rangés d'après l'ordre de leurs
» dates, sont déposés dans cette bibliothèque que vous avez
» fondée dans le palais de nos rois, et que votre munifi-
» cence royale enrichit tous les jours. »

Naruszewicz avoit aussi à sa disposition la bibliothèque de Zaluski, que le vainqueur de Prague fit conduire, en 1795, à Pétersbourg. On sait de quelle manière fut soigné le transport de cette riche collection. Les volumes tombaient des voitures où on les avait entassés; les conducteurs ne relevaient que ce dont ils avaient besoin pour *allumer leurs pipes*.

L'histoire de Naruszewicz fut reçue avec faveur; quoiqu'elle ne soit point exempte de défauts, elle est certainement ce qui a paru jusqu'ici de plus complet et de plus parfait sur les premiers siècles de notre histoire. La marche de l'auteur est ferme et assurée; ses réflexions sont sages et toujours amenées à propos: son style est pur, quoique souvent trop recherché. Son travail est d'autant plus précieux, qu'il a eu soin d'insérer en note le texte d'un grand nombre de pièces, qui jusque-là n'avaient point encore été rendues publiques.

Naruszewicz mourut le 6 juillet 1796, avant d'avoir publié le premier volume de son histoire, et avant d'avoir commencé son travail sur les rois de la dynastie des Jagellons. Sa mort fut une grande perte pour les lettres polonaises.

Il était né en 1733, dans le district de Pinsk, d'une famille peu fortunée, mais illustre dans les annales de la Lithuanie. Après avoir fait ses premières études à Pinsk, il était entré en 1748 dans l'ordre des jésuites. Il fut envoyé à Lyon pour y continuer ses études; ensuite il voyagea en Italie, en France et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à Wilna et à Varsovie. Le roi Stanislas-Auguste, qui avait appris à le connaître, l'approcha de sa personne; l'ordre des jésuites ayant été supprimé en Pologne, en 1773, Naruszewicz fut nommé successivement coadjuteur à l'évêché de Smolensk, secrétaire pour le duché de Lithuanie, secrétaire du conseil permanent, évêque de Smolensk, et enfin évêque de Luck. Le roi le décora de ses ordres, et fit placer son portrait dans la salle du palais royal à Varsovie, parmi ceux des hommes qui ont illustré la Pologne ou par leurs talents, ou par leurs grandes actions.

Les ouvrages de Naruszewicz sont: 1°. L'*Histoire de Pologne*, dont nous venons de parler plus haut; 2°. une traduction des *Œuvres de Tacite* et des *Odes d'Horace*, en Polonais; 3°. *la Vie de C. Chodkiewicz*, hetman ou major-général de la Lithuanie; 4°. pièces en vers polonais, en quatre volumes; 5°. un *Traité sur la Taurique* (Crimée), qu'écrivit l'auteur à l'occasion du voyage que le roi Stanislas-Auguste fit en 1787, pour aller voir l'impératrice Catherine en Crimée, et dans lequel Naruszewicz avait accompagné ce prince; 6°. *Description détaillée de ce Voyage et de l'Entrevue que le Roi eut avec l'Impératrice.*

» faire de pareilles recherches dans les archives publiques » et particulières, en Pologne et en Lithuanie. On a déjà » décrit plus de cent volumes in-folio, lesquels contiennent » des actes diplomatiques, des lettres, des instructions, » des rapports de nos agents, des négociations, des jour- » naux, et d'autres écrits qui intéressent notre histoire. » Ces recueils précieux, rangés d'après l'ordre de leurs » dates, sont déposés dans cette bibliothèque que vous avez » fondée dans le palais de nos rois, et que votre munifi- » cence royale enrichit tous les jours. »

Naruszewicz avoit aussi à sa disposition la bibliothèque de Zaluski, que le vainqueur de Prague fit conduire, en 1795, à Pétersbourg. On sait de quelle manière fut soigné le transport de cette riche collection. Les volumes tombaient des voitures où on les avait entassés; les conducteurs ne relevaient que ce dont ils avaient besoin pour *allumer leurs pipes*.

L'histoire de Naruszewicz fut reçue avec faveur; quoiqu'elle ne soit point exempte de défauts, elle est certainement ce qui a paru jusqu'ici de plus complet et de plus parfait sur les premiers siècles de notre histoire. La marche de l'auteur est ferme et assurée; ses réflexions sont sages et toujours amenées à propos : son style est pur, quoique souvent trop recherché. Son travail est d'autant plus précieux, qu'il a eu soin d'insérer en note le texte d'un grand nombre de pièces, qui jusque-là n'avaient point encore été rendues publiques.

Naruszewicz mourut le 6 juillet 1796, avant d'avoir publié le premier volume de son histoire, et avant d'avoir commencé son travail sur les rois de la dynastie des Ja-

gellons. Sa mort fut une grande perte pour les lettres polonaises.

Il était né en 1733, dans le district de Pinsk, d'une famille peu fortunée, mais illustre dans les annales de la Lithuanie. Après avoir fait ses premières études à Pinsk, il était entré en 1748 dans l'ordre des jésuites. Il fut envoyé à Lyon pour y continuer ses études; ensuite il voyagea en Italie, en France et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à Wilna et à Varsovie. Le roi Stanislas-Auguste, qui avait appris à le connaître, l'approcha de sa personne; l'ordre des jésuites ayant été supprimé en Pologne, en 1773, Naruszewicz fut nommé successivement coadjuteur à l'évêché de Smolensk, secrétaire pour le duché de Lithuanie, secrétaire du conseil permanent, évêque de Smolensk, et enfin évêque de Luck. Le roi le décora de ses ordres, et fit placer son portrait dans la salle du palais royal à Varsovie, parmi ceux des hommes qui ont illustré la Pologne ou par leurs talents, ou par leurs grandes actions.

Les ouvrages de Naruszewicz sont : 1°. L'*Histoire de Pologne*, dont nous venons de parler plus haut; 2°. une traduction des *Œuvres de Tacite* et des *Odes d'Horace*, en Polonais; 3°. *la Vie de C. Chodkiewicz*, hetman ou major-général de la Lithuanie; 4°. pièces en vers polonais, en quatre volumes; 5°. un *Traité sur la Taurique* (Crimée), qu'écrivit l'auteur à l'occasion du voyage que le roi Stanislas-Auguste fit en 1787, pour aller voir l'impératrice Catherine en Crimée, et dans lequel Naruszewicz avait accompagné ce prince; 6°. *Description détaillée de ce Voyage et de l'Entrevue que le Roi eut avec l'Impératrice*.

Ce dernier ouvrage est très-intéressant par les notices historiques et géographiques que l'auteur y a insérées sur les lieux par où avait passé le roi, et dans lesquels il s'était arrêté.

Naruszewicz, en mourant, laissa sur l'*Histoire de Pologne* une riche collection de manuscrits, laquelle est entre les mains de Thadée Czacki, qui avait été désigné pour être son continuateur.

Thadée Mostowski a publié en 1803, à Varsovie, dans sa *Collection des Ecrivains polonais*, une seconde édition de l'*Histoire de Naruszewicz*. Le premier tome de cette *Collection* comprend deux ouvrages de Naruszewicz, dont nous venons de parler, c'est-à-dire, son *Traité sur la Taurique*, et la *Relation du Voyage* que fit le roi en 1787 dans cette péninsule. Les six tomes suivants de la *Collection* comprennent l'*Histoire de Pologne*, par Naruszewicz. Dans cette édition, on a placé à la fin de chaque volume les notes de l'auteur; mais on n'y trouve point les deux cartes sur l'ancienne Pologne, que Naruszewicz avait publiées dans la première édition, qui parut, comme nous l'avons dit plus haut, sous ses yeux.

Albertrandi, l'ami et le coopérateur de Naruszewicz, rédigeait, de son côté, son travail sur l'*Histoire de Pologne*; son manuscrit va jusqu'au règne de Wladislas IV; il n'a pas encore été rendu public.

La Société des amis des sciences à Varsovie, que ce prélat présidait lorsqu'il mourut il y a trois ans, s'occupe de l'*Histoire de Pologne* avec le plus grand zèle. Elle a partagé le travail entre plusieurs de ses membres : dans sa séance du 5 novembre 1809, elle publia un plan qui a

pour but de mettre de l'ensemble dans cette entreprise; dans sa séance du 7 janvier 1813, elle a annoncé qu'elle était occupée à revoir les manuscrits contenant la *Vie de Sigismond III*, par M. de Niemcewicz, et celle de *Casimir IV*, par M. Kraiewski; elle attend incessamment le travail des autres collaborateurs.

Il importait de faire aussi connaître notre histoire à ceux qui ne sont point familiarisés avec la langue polonaise. L'histoire générale de Pologne, par Solignac, est une compilation peu exacte et très-incomplète; l'auteur était à une trop grande distance des sources; il n'a connu les événements qu'à demi; son ton est maniéré, guindé; il est rarement heureux dans ses réflexions, parce qu'il ne les tire point du fond de son sujet. La lecture de cet ouvrage n'a pu qu'inspirer du dégoût à ceux qui voulaient étudier nos annales écrites en langue française.

Notre Histoire de Pologne, dont le manuscrit va jusqu'à l'an 1382, a été méditée et composée sur les lieux, avec le secours de personnes qui s'occupaient du même genre d'études. L'auteur a pris Naruszewicz pour guide; il a mis en tête de son travail un extrait de ce que ce savant nous a laissé en manuscrit sur les anciens peuples dont descendent les Polonais, et sur les premiers chefs de la nation; les deux cartes de Naruszewicz sont jointes au même volume; elles ont un intérêt particulier, en ce qu'elles indiquent la marche que suivirent Boleslas-le-Vaillant et Boleslas-le-Hardi, lorsqu'ils pénétrèrent dans le cœur de la Russie, pour y exécuter les deux premières expéditions que nous sachions avoir été entreprises contre l'empire du Nord. L'auteur a profité des observations qui lui ont été

faites par les membres de la commission que la société des amis des sciences à Varsovie a nommée pour examiner son manuscrit.

L'histoire de Pologne se divise en trois grandes époques : la première comprend la dynastie des Piastes; la seconde, celle des rois Jagellons; et la troisième, la série des rois électifs.

La première époque, qui commence en 842, finit en 1386, parce que l'on y comprend Louis de Hongrie, qui, quoique Français d'origine, tenait aux Piastes par les femmes. Elle se soudivise en quatre périodes : la première s'attache aux temps antérieurs à l'introduction du christianisme en Pologne; la seconde au gouvernement du duc Mieczyslas et à celui des six rois qui lui succédèrent immédiatement; la troisième comprend l'histoire de Pologne pendant le temps où elle fut divisée sous plusieurs ducs indépendants; et la quatrième, le règne des quatre derniers rois de la famille des Piastes.

La Société des amis des sciences à Varsovie avait chargé quelques savans de travailler la première période. L'un d'eux, M. Czaykowski, qui depuis trente ans s'occupe de recherches sur les anciens habitants de la Pologne, nous a communiqué son manuscrit, ainsi qu'une carte qui indique la position des peuples slaves, à l'orient et au nord de l'Europe, vers le milieu du cinquième siècle. Le chancelier Kollontay a laissé sur le même sujet des manuscrits qui sont entre les mains de ses héritiers.

Nous plaçons cette première période dans notre introduction au corps de l'histoire.

La seconde période, avec laquelle commence l'histoire

de Pologne, nous présente un des beaux moments de la monarchie polonaise. Les trois Boleslas méritent une place distinguée parmi les grands généraux de l'Europe policée, parce qu'ils établirent l'ordre et la discipline parmi les hordes barbares que l'on appelait *Slaves polonais;* parce qu'ils surent en former une armée et une nation; parce qu'ils surent diriger leur ardeur impétueuse, et les mener à la victoire. Boleslas Ier soumit à ses armes les Slaves qui habitaient les bords de la mer du Nord, depuis l'embouchure de la Vistule jusqu'à celle de l'Elbe; il entra dans Prague, pour punir le duc des Slaves bohémiens; et enfin il alla dicter des lois aux Russes dans la capitale de leur empire. Wlodzimierz-le-Grand avait, à la même époque, posé les bases de cette puissance à laquelle s'est élevé par degrés l'empire du Nord; ayant soumis les Slaves qui s'étaient répandus entre le Dnieper, le Bug et le Danube, il s'était avancé jusqu'aux bords de la San, espérant vaincre aussi facilement les Slaves polonais. Boleslas, qui était occupé sur l'Oder et l'Elbe, se contenta d'arrêter les Russes, réservant à d'autres temps de tirer vengeance de leurs provocations. Le moment vint quand il eut fait la paix avec Henri II, chef de l'empire d'Allemagne. N'ayant plus rien à craindre du côté du couchant, il s'avança vers le Bug, qui séparait la Pologne de la Russie. Les Russes étaient postés sur la rive droite, dans les environs de Brzesc; Boleslas se jette le premier dans la rivière; l'ennemi est culbuté et chassé en désordre jusqu'à Kiiow. Cette ville était, à raison de ses richesses et de sa population, la première dans l'Europe septentrionale; des familles grecques, effrayées à la vue des troubles

qui agitaient l'empire d'Orient, étaient venues en foule chercher un asile dans un lieu qui était l'entrepôt d'où la Grèce et l'Asie occidentale fournissaient aux peuples du Nord des objets d'industrie, recevant d'eux en échange les produits de leurs troupeaux et de leurs forêts. Les auteurs du temps donnent à Kiiow le nom de *Rivale du sceptre de Constantinople (Aemula sceptri Constantinopolitani*). Wlodzimierz l'avait enrichie des dépouilles enlevées aux peuples qu'il avait vaincus; il y avait transféré le siége de son empire. Boleslas ordonna l'assaut; entouré de ses gardes, il s'avança vers la porte d'Or, et la frappa de ce sabre miraculeux qu'il avait, d'après une tradition populaire, reçu de la main des anges. Kiiow se soumit, et Swientopelk, l'aîné des fils de Wlodzimierz, jura fidélité et obéissance. En revenant en Pologne, Boleslas fut surpris et entouré par le duc Jaroslas, qui, de Novogorod, était accouru jusqu'à Brzesc, à travers des forêts que l'on croyait inaccessibles. Le roi se trouvait seul avec ses gardes, séparé de son armée; il attaqua avec tant de résolution, qu'il rejeta l'ennemi avec grande perte dans ses forêts; le Bug fut teint du sang des Russes: c'est depuis ce moment qu'ils ont donné à cette rivière le nom de *hideuse, noire*, et à Boleslas celui de *Chrobry*, ce qui, dans leur langue, signifie *terrible par sa valeur*, nom que la postérité a conservé à ce grand roi. Boleslas II, dit le Hardi, alla jusqu'à Belgrade replacer le roi Bela sur le trône des Hongrois; deux fois il força Kiiow à baisser sa tête orgueilleuse devant le sabre miraculeux des Polonais. Izaslas, duc de Kiiow et chef de la dynastie des Wlodzimierz, renouvela les sermens qu'avaient prêtés ses prédécesseurs. La Chrobatie Rouge, les duchés de Luck et de Wlodzimierz reçurent la loi du vainqueur. Boleslas III humilia de nouveau les Russes; il fut vainqueur en quarante-quatre combats et batailles rangées; trahi, dans la dernière année de son règne, par ses alliés, et abandonné par le premier de ses généraux, il se trouva enveloppé dans les environs de Przemysl; par des prodiges de valeur, il réussit à se faire jour à travers l'ennemi, suivi d'un seul de ses gardes. Cet événement fit une impression profonde sur son esprit; il ne put soutenir la pensée d'avoir été obligé de fuir devant des hommes qu'il avait jusque-là toujours chassés devant lui. Il succomba en peu de temps aux tourments que sa mélancolie lui faisait éprouver. Avec Boleslas III finit, en 1139, notre seconde période, laquelle commence en 965.

Vers la fin du 13e siècle, la nation polonaise ne possédait plus de cette gloire que les Boleslas lui avaient conquise, que de tristes souvenirs; l'édifice majestueux que ces rois avaient élevé, était près de s'écrouler. Boleslas III avait partagé la monarchie entre ses quatre fils; de là les dissensions et les haines entre les princes de la maison royale; de là le mépris pour la puissance souveraine, et l'accroissement progressif de ce pouvoir qu'usurpèrent les magnats et le haut clergé du royaume. D'après le pacte de famille, l'aîné devait avoir, avec les duchés de Cracovie et de Sendomir, une certaine suprématie sur les autres princes; il avait seul le droit de déclarer la guerre et de faire la paix; les princes devaient donner leur contingent en troupes; mais cette autorité précaire

fut nulle pendant la troisième période, qui depuis 1139 dure jusqu'en 1295; pendant cet espace de temps, le royaume fut livré à un état d'anarchie à peu près tel que celui qu'éprouva la France dans ces temps malheureux où des seigneurs puissants bravaient impunément l'autorité royale, et désolaient le royaume par les ravages qu'ils exerçaient dans l'intérieur, et par les liaisons perfides qu'ils formaient au dehors. La lecture des annales de Pologne pendant le cours de cette période est fastidieuse; elle ne présente que des tableaux affligeants de ravages, d'excursions et de trahisons, mais elle est utile; elle fait voir dans tout son jour les malheurs et les dangers auxquels est exposée une nation, quand la volonté de plusieurs se met à la place de celle d'un chef indépendant.

Les hommes sages en Pologne aperçurent enfin l'abîme dans lequel allait se précipiter le royaume; on ne vit de salut pour la patrie que dans le rétablissement de l'autorité monarchique. Przémyslas Ier fut sacré roi; mais il ne fit que paraître. Wladislas Lokietek, son successeur, intéresse par ses malheurs et par sa constance dans l'adversité; après avoir lutté pendant dix-neuf ans contre des ennemis puissants, il fut enfin sacré et couronné roi. Il fit tout ce que l'on pouvait attendre d'un grand courage soutenu par de faibles moyens. Casimir-le-Grand, son fils, fit pour la Pologne ce que Charles V a fait, à peu près dans la même époque, pour la France; il sauva le royaume par sa sagesse et par sa modération; il lui donna un code de lois et des établissements d'instruction

publique; il fit disparaître les traces des ravages qu'avait laissés après elle l'anarchie d'un siècle et demi; les Russes dans les provinces méridionales s'étaient soulevés; il les fit rentrer dans l'obéissance, pour leur faire partager les fruits de sa sagesse. Lwow, aujourd'hui Lemberg, la capitale de la Chrobatie-Rouge, qui comprenait les duchés de Halicz et de Przémysl, lui doit des statuts dignes du génie tolérant qui inspirait le législateur des Polonais. Casimir n'eut point d'enfants mâles; quoiqu'il vît autour de lui plusieurs princes de sa maison, cependant il choisit pour son successeur un prince français, Louis, fils aîné de Charles Martel, roi de Hongrie, et petit-fils de Robert, duc d'Anjou; il parvint, après avoir étouffé des sentiments chers à la nation polonaise, à faire approuver ce choix par les états du royaume. Solignac n'a point connu les difficultés qui se présentent, quand on veut résoudre ce problème d'histoire; il a ignoré les faits que nous avons exposés d'après plus de cent cinquante documents qui se trouvent dans les archives de la couronne. C'est en puisant dans ces sources, qui, avant Naruszewicz, étaient restées presque entièrement inconnues, que nous avons fait connaître les circonstances pénibles dans lesquelles s'était trouvé Casimir, les motifs qui le guidèrent dans le choix de son successeur, et la marche que tinrent les puissances étrangères qui y étaient intéressées. Voici les principaux faits qui s'attachent à cet événement important : 1°. le congrès tenu à Sendomir, dans l'octave de l'Ascension 1335, entre le roi Casimir et le prince Charles, margrave de Moravie, fils de Jean, roi de

Bohême, et depuis empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles IV ; 2°. le congrès tenu à Trenczyn, au mois d'août 1335, entre les députés de Bohême, de Pologne et de Hongrie ; 3°. le congrès tenu au mois de novembre 1335, à Wyszohrad, sur le Danube, auquel assistèrent Charles, roi de Hongrie ; Louis, André et Etienne, ses fils ; Jean, roi de Bohême ; Charles, son fils ; Henri, duc de Bavière ; Rudolphe, duc de Saxe ; Boleslas, duc de Liegnitz ; Casimir, roi de Pologne ; Wladislas, duc de Lenczyce, et trois commandeurs de l'ordre teutonique ; 4°. le congrès tenu en 1337 à Wroclawec, et ensuite à Posen, entre les rois Casimir et Jean ; 5°. le congrès tenu à Wyszohrad, en 1338, entre Charles, roi de Hongrie, et Charles, margrave de Moravie ; 6°. les transactions passées en 1343 à Cracovie, entre le margrave de Moravie, le roi Casimir et l'empereur Louis de Bavière ; 8°. le congrès tenu à Vienne en 1346, entre l'empereur Louis, le roi de Hongrie et le margrave de Moravie ; 9°. la convention conclue en 1348 à Namslau, entre le margrave devenu alors empereur et roi de Bohême, d'une part, et le roi Casimir de l'autre ; 10°. le congrès tenu en 1355 à Bude, entre Louis, roi de Hongrie, et Casimir de Pologne ; 11°. la diète tenue à Zantoch, dans laquelle la reine Elisabeth reçut, au nom du roi Louis son fils, le serment de fidélité de la nation polonaise ; 12°. la déclaration par laquelle le roi Louis confirma les priviléges des états du royaume ; 13°. les transactions passées à Vienne en 1356, entre Louis, roi de Hongrie, et les ducs d'Autriche ;

14°. le traité conclu la même année à Prague, entre l'empereur Charles IV et le roi Casimir ; 15°. l'acte passé à Nuremberg en 1361 par Charles IV ; 16°. les transactions passées en 1364 à Cracovie, et à Bude en 1369, entre les rois de Pologne et de Hongrie. — Ces faits, que nous avons développés dans notre sixième volume, mettent dans tout son jour la question de la succession au trône, sous Casimir II.

Louis d'Anjou, roi de Hongrie, qui succéda à ce grand prince, ne fit rien pour le bonheur de la Pologne, à laquelle il n'avait voué aucune affection ; avec lui finit notre quatrième période, et en même temps la première grande époque de notre histoire.

La seconde époque, qui comprend la dynastie des Jagellons, commence en 1386, au couronnement de Wladislas Jagellon ; elle finit en 1572, à la mort de Sigismond-Auguste, le dernier rejeton de cette famille illustre.

La troisième époque, qui renferme la série des rois électifs, commence en 1573, à l'élection de Henri, duc d'Anjou ; elle finit le 25 novembre 1795, le jour où Stanislas-Auguste abdiqua la couronne à Grodno.

Une quatrième époque s'ouvre en 1795 ; elle s'attache aux événements dont nous avons été témoins. Nous trouvant sur les lieux et au milieu des personnes qui y ont pris une part active, il nous a été facile de recueillir des matériaux pour le travail de cette dernière époque, ainsi que pour le règne de Stanislas-Auguste ; nous en ferons usage dans le temps, si nous avons le bonheur de pousser jusque-là notre entreprise. Depuis un siècle, des hommes

qui n'ont vu la Pologne et les Polonais qu'en passant, et presque toujours avec des yeux préoccupés, ont paru s'entendre pour calomnier une nation généreuse, grande dans l'adversité; ils se sont fait une joie cruelle d'insulter à ses malheurs; la plupart n'ont connu qu'imparfaitement les causes qui ont amené la ruine d'une des grandes monarchies de l'Europe. Nous ne nous arrêterons point à réfuter ce que ces hommes ont écrit; les faits que nous établirons, déposeront contre eux.

Varsovie, le 30 janvier 1813.

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES ET SOMMAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Pièces diplomatiques relatives aux négociations entre la France et la Prusse. Pag. 5

Premier bulletin de la grande armée, sur la campagne de Prusse. Position de l'armée le 7 octobre 1806. 8

Le troisième corps, sous les ordres du maréchal Davoust, quitte Bamberg pour entrer en Prusse. Bamberg. Cronach. 11

Lobenstein. Ebersdorf. 13

Naumbourg. 15

Dispositions pour la bataille d'Auerstaedt. Armée prussienne. Pag. 16
Journée du 14 octobre. 20
Weissenfels. Leipsick. 24
Le marquis de Luchesini. 26
Wittemberg. 27

CHAPITRE II.

Le troisième corps arrive à Berlin le 24 octobre. 28
Frédérichsfeld. 29
Berlin. ibid.
Promenade sous les tilleuls. 30
Porte de Brandebourg. 31
Belle-Vue. ibid.
Charlottenbourg. ibid.
Édifices de Berlin. 32
Postdam. 33
Tombeau de Frédéric-le-Grand. 34
Sans-Souci. ibid.
Neuschloss. 35
Palais de marbre. 36
Ile des Paons. ibid.
Frédéric-Guillaume. ibid.

Ordre de Malte en Prusse. Pag. 38
Entretiens à Berlin. Expressions de l'opinion publique. 40
Entrée de Bonaparte à Berlin. Extrait de ses bulletins. Sa conduite envers la reine. 49
Le troisième corps, parti de Frédérichsfeld, arrive à Tempelberg, à Francfort-sur-l'Oder. 60
Prise de Custrin. 62
Les Polonais à Francfort. 67
Dombrowski. Légions polonaises. ibid.
Entrée dans la grande Pologne. — Prise de Czenstochow, de Lenzcice. Mezeritz. Posen. 71

CHAPITRE III.

Royaume de Saxe. 77
Frédéric Auguste et sa famille. 79
Il sauve la Saxe après la guerre de Sept ans. 80
Vie publique et privée de ce prince. 85
La reine. 88
La princesse Auguste. ibid.
Dresde. ibid.
Palais du Japon. 89
Pont de l'Elbe. ibid.

Eglise catholique. Pag. 90
Galerie. 91
Pilnitz. 92
Jardins anglais et hollandais. 94
Ruine sur une montagne. 95
Coup d'œil sur la Saxe et sur les lieux qui ont vu les événements les plus remarquables de la guerre de Sept ans : Dresde, Koenigstein, camp de Pirna, Kollin, Hochkirh, Torgau, Freyberg, Hubertsbourg, et paix qui porte ce nom. 97
Vallée de Tharandt. 106
Frédéric Auguste. 109

NOTES.

Histoire de l'ambassade à Varsovie, en 1812, *par M. de Pradt, archevêque de Malines.* 115
Réflexions de l'auteur sur les Polonais. 120
— *sur son logement à Varsovie.* 123
— *sur son activité prodigieuse.* 130
— *sur le roi de Westphalie.* 138
— *sur le gouvernement polonais.* 139
— *sur la fortune des Polonais.* 142
— *sur les pamphlétaires.* 146

— *sur le discours à l'ouverture de la diète.* Pag. 147
— *sur le maréchal Davoust.* 149
— *sur M. de Bignon.* 161
— *sur le général Dutaillis.* 163
— *sur le comte de Morski.* 164
Déjeûner de Bonaparte à. . . . . Résultat qu'il amène pour l'auteur de l'Histoire de l'Ambassade. 168
Langue et Littérature des anciens Francs. 175
Notice sur une nouvelle Histoire de Pologne. ibid.

FIN DE LA TABLE.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET
EN POLOGNE,

PENDANT LES ANNÉES 1806 A 1812;

PAR G. GLEY,

PRINCIPAL AU COLLÉGE D'ALENÇON;

OÙ L'ON TROUVE

Des Anecdotes curieuses sur M. de Pradt, archevêque de Malines; des détails, jusqu'ici inconnus, sur les Amazones de Bohême, sur l'affaire du Collier, sur les Jésuites, sur l'abbé Georgel, sur le cardinal de Bernis, madame de Pompadour, le duc de Choiseuil, etc. etc...

TOME SECOND.

PARIS,

GIDE FILS, LIBRAIRE, RUE S.-MARC, N°. 20.

1816.

INTRODUCTION.

Dans le premier Volume de mes Voyages, j'ai raconté ce que j'avais observé depuis le 7 octobre jusqu'au 15 novembre 1806. Etant parti de Bamberg, et passant par Cronach, Lobenstein, Ebersdorf, Naumbourg, Auerstaedt, Weissenfels, Leipsick, Wittemberg, Friéderichsfeld, Berlin, Potsdam, Tempelberg, Francfort, Custrin et Mézeritz, je suivis le troisième corps d'armée, depuis les bords du Mein jusqu'à Posen; de là une mission pressante me conduisit à Dresde. Après avoir rendu compte de ce qui m'avait occupé dans cette première *course militaire*, j'ai parlé de l'archevêque de Malines, et de l'histoire qu'il a écrite sur son ambassade à Varsovie en

1812. En discutant les faits avancés par ce charitable prélat, je n'ai peut-être point gardé moi-même la mesure de douceur et de charité que je lui recommandais; mais pouvait-il exiger de l'indulgence, lui qui s'était montré si sévère, si dur envers les autres? La marche qu'il a suivie dans l'ouvrage que j'examinais, excuse sans doute les observations que je me suis permises, et ce que j'ai dit ne m'a point été inspiré par des motifs dont le souvenir puisse un jour m'affliger; je n'ai obéi qu'au vif attachement que je conserve pour la nation polonaise.

Voilà ce que j'ai touché dans le premier Volume, qui a eu quelques succès, auxquels je ne m'attendais pas.

Dans le second, partant de Dresde, je repasse l'Oder, pour me rendre de nouveau à Posen, afin d'accompagner le corps d'armée jusque sur les bords de la Vistule, où j'arrivai avec lui le 30 novembre 1806.

Les opérations militaires ne présentant, depuis mon départ de Dresde jusqu'à mon arrivée à Varsovie, qu'un petit nombre de faits peu remarquables, j'ai pu, sans éprouver de distraction, raconter ce que j'avais recueilli pendant mon voyage, en conversant avec les habitants, sur leur langue, leur littérature et leur histoire. Ces entretiens feront en grande partie le sujet de ce second Volume.

On trouvera peu de liaison entre les objets auxquels je m'attache; mais je ne fais ni une histoire, ni un traité. Ceux qui me liront, voudront bien penser qu'ils prennent part à une conversation qui se porte à tout ce que saisit la pensée des interlocuteurs. C'est une soirée passée entre des amis, qui, après avoir commencé par la *pluie* et le *beau temps*, se jettent sur les Huns, les Goths, sur Attila, le sérail du grand turc, sur les Amazones de la Bohême, et qui finissent par regretter les Jésuites, en disant, que ces bons pères ayant

cessé d'enseigner et de prêcher, on ne trouve plus personne qui s'entende, ou à élever la jeunesse, ou à distribuer la parole de l'Evangile. N'est-ce pas ainsi que les hommes désœuvrés cherchent à pousser devant eux les heures et les journées, dont le fardeau les accable par son poids? Et pourquoi n'aurais-je pas le droit de causer et de converser à leur manière?

Si je ne résous point heureusement les difficultés que l'on me propose, je cherche au moins à faire voir que je les sens. On me demandera certainement pourquoi, en écrivant la guerre des Amazones, j'ai quitté Wlasta d'une manière si brusque, dans le moment même où son action devait frapper avec plus d'éclat, avec plus de force. « Vous » auriez dû, me dira-t-on, descendre avec elle de » la montagne, où elle avait juré sur la tombe de » Miloscina, et la montrer luttant, dans son dé» sespoir, contre le destin et contre les dieux qui » l'abandonnaient. Il fallait, puisque l'empire des

» femmes approchait de sa chute, trouver parmi » les hommes un adversaire digne de Wlasta et » de son grand courage : c'eût été le combat d'A» chille contre Hector. Votre héroïne étant tom» bée, vous auriez pu livrer le reste de l'ar» mée à la vengeance des hommes, et aban» donner Widowlé à leur épée et à la fureur des » flammes. »

Je sens mieux que personne tout ce que l'on peut dire à ce sujet. J'avais conçu mon plan à peu près comme on vient de le tracer, et j'avais déjà des matériaux pour l'exécuter. Mais... mais... pourquoi n'avouerais-je point la faiblesse de mes moyens et la fragilité de mes pensées? L'épisode de Wlasta, poussé jusqu'au point où je l'ai amené, m'avait coûté du travail et des efforts. C'est un genre dans lequel je ne me suis point exercé. J'ai passé ma vie à recueillir; cette occupation aride amortit et dessèche l'imagination. Devant descendre avec Wlasta du haut de la montagne,

où elle avait fait ses serments, je sentis que l'intérêt devait aller en croissant, et je commençai à hésiter; je pris la mesure de mes forces, et tout à coup le courage m'abandonna. Plus j'aurais cherché à m'élever, plus la chute eût été meurtrière. Faisant donc le *saut périlleux*, j'ai franchi un espace qui ne me montrait que des précipices, pour venir humblement terminer les temps héroïques de la Bohême, et continuer mes entretiens sur ce que j'avais observé.

VOYAGE EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE, DEPUIS 1806 JUSQU'EN 1813.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Dresde jusqu'à l'Oder, en traversant la Lusace et la Silésie. — Antiquité et origine des peuples Slaves. — Ils introduisent leurs colonies et leur langue dans une grande partie de l'Europe.

J'ÉTAIS arrivé à Dresde vers le milieu du mois de novembre 1806; ayant été obligé de m'arrêter quelques jours dans cette ville, j'y retrouvai, avec un plaisir que je ne puis assez exprimer, trois ecclésiastiques, sous lesquels j'avais fait mes dernières études. L'un d'eux est mort en 1813, en assistant, dans les hôpitaux de Leipsick, les malheureux qui avaient échappé aux frimas de la

Lithuanie : j'ignore ce que les autres peuvent être devenus. Les événements qui, dans ces derniers temps, ont frappé la Saxe, les ont probablement orcés à chercher un autre asile ; peut-être sont-ils rentrés dans leur patrie, en voyant qu'elle est rendue à son ancien gouvernement et à son roi légitime.

Ma mission étant remplie, et ayant goûté le bonheur de passer quelques heures près de ces anciens maîtres, à qui je devais les soins les plus affectueux, je me remis en route pour revenir à Posen. A la prière de ces amis, j'avais pris avec moi deux professeurs de Bohême, que l'on me disait être parfaitement instruits dans la littérature des Slaves anciens et modernes. Voyant que l'armée s'avançait dans les contrées habitées par ces peuples, je sentais combien il devenait important pour moi d'écouter attentivement des hommes qui possédaient le genre de connaissances vers lesquelles ma position devait porter tous mes désirs, toute mon ardeur. Je recueillais avec empressement ce que ces bons compagnons de voyage me racontaient sur les Slaves et sur leur histoire ; je dois à leurs entretiens la première pensée qui m'a encouragé à me livrer à l'étude d'une langue dont les différents idiomes

sont aujourd'hui en usage dans une grande partie de l'Europe. Ces deux hommes s'appelaient *Dubrawski* et *Samoslas*.

M. Dubrawski disait, en sortant de Dresde :

La Lusace et la Silésie, que nous allons traverser, appartiennent déjà à ce vaste empire que les peuples Slaves ont fondé à l'est et au nord de l'Europe ; dans peu vous entendrez parler leur langue, qui, dans ces deux provinces, est encore celle du peuple ; cependant l'idiome des Germains paraît y dominer, depuis que les princes à qui elles appartenaient autrefois, se sont séparés de la Slavonie pour s'attacher à la Germanie.

Les Slaves sont sortis de la Sarmatie asiatique. Suivant Jornandes et Procope, ils ne faisaient qu'un seul et même peuple avec les Sarmates, qui avaient d'abord habité la Circassie et les bords de la mer d'Azow. Dans ses derniers livres sur les Lombards, Paul Diacre appelle Slaves, des peuples auxquels il avait donné, dans un autre ouvrage, le nom de Sarmates.

Les Slaves remontent jusqu'à la plus haute antiquité. Les Grecs les appelaient *Énètes* ou *Hénètes*, du mot αἰνετὸς, *louable*, ce qui répond à celui de *Slawny ;* celui-ci a pour racine le mot *slawa*, qui signifie *gloire*, *honneur*, ainsi que

αινος, qui, en grec, est la racine de αινετος. Les Grecs avaient l'usage d'exprimer ainsi le sens des noms propres usités parmi les nations étrangères; ils donnaient aux Lombards ou Longobards, le nom de Μακροπωγωνης; aux Russes, celui de Σπορος, ce qui répond à l'ancien mot *Rozsiani* (disséminés), d'où on a fait les mots *Rozsi*, *Rossi* et *Russi*. Paul Diacre et Jornandes disent que les Énètes étaient appelés en grec *Louables*.

Nous trouvons déjà les Énètes dans les temps héroïques de la Grèce. Homère et Hérodote les placent près de la Phrygie. Eschyle loue la sagesse de leur gouvernement. Apollonius de Rhodes vante leurs talents militaires. Euripide dit que rien ne pouvait résister au choc de leur cavalerie. Lors de la guerre de Troie, ils étaient venus au secours de Priam.

Ilium étant pris, ils envoyèrent, sous la conduite d'Antenor, des colonies qui s'établirent sur les bords de la mer Adriatique, dans l'Istrie et dans l'Illyrie.

Plus tard, à l'époque où les Cimbres sortirent de l'Asie, les Énètes ou Vénètes vinrent former des établissements dans l'Europe septentrionale. Du temps de Ptolomée, ils habitaient la Grande

Sarmatie, qui s'étendait jusqu'aux bords de la mer Baltique. En Asie, ils ne s'étaient point affaiblis par le départ des colonies qu'ils avaient envoyées en Europe. Ils formaient encore les petites républiques des Zèches, depuis Bohémiens; des Russes ou Mosches, depuis Moscovites; des Polènes, depuis Polonais; des Sirbes, des Charbates ou Chrobates et autres.

Des bords de la Vistule, et de la mer Baltique, les Énètes avaient cherché, mais en vain, à pénétrer dans l'intérieur de la Germanie. Plus heureux sur le Danube, ils s'étaient emparés de la Pannonie et de la Dacie. La Table de Peutinger les présente occupant déjà l'embouchure du Danube et les bords du Pont-Euxin.

Au commencement du cinquième siècle, une nation barbare, qu'Ammien Marcellin peint avec des traits si énergiques, les Huns, soumirent à leurs armes les Alains leurs voisins, qu'ils forcèrent à faire cause commune avec eux. Leur puissance devint formidable à l'Europe, sous Attila, que l'on pourrait comparer aux premiers héros de l'antiquité, s'il avait su contenir la férocité de son caractère. Ce conquérant audacieux flattait l'orgueil des Sarmates et des Scythes, en leur disant : « Les Huns sont vos frères; nous

» ne faisons qu'une famille; sortons de l'humi-
» liation dans laquelle nous ont contenus des
» peuples plus heureux ; allons jusqu'à Rome
» détruire cette ville, d'où les brigands se sont
» répandus pour ravager la terre. C'est pour
» vous que je veux vaincre ; tenons nous unis;
» marchons et allons renverser un empire qui
» n'est plus défendu que par des femmes; si vous
» le voulez, comme il convient à votre courage,
» nous forcerons sans peine toutes les nations
» de l'univers à fléchir le genou devant la Sar-
» matie et la Scythie. »

L'audace de ce dessein et l'appas du butin excitèrent partout l'enthousiasme. Les Énètes se placèrent sous les étendards d'Attila, qui traversa la Thrace, la Dacie, la Mésie, l'Illyrie, la Pannonie, la Germanie, et une partie des Gaules, à la tête de cinq cent mille Barbares armés. « Les
» Vénètes ou Slaves, dit Frédégaire, se pla-
» çaient toujours aux avant-postes. Lorsqu'ils
» étaient obligés de céder au nombre, les Huns,
» qui restaient dans le camp pour garder le
» butin, venaient à leur secours. »

Selon Ammien Marcellin, les Sarmates avaient d'abord promis aux Romains qu'ils s'attacheraient à leur parti. Mais Attila leur fit aisément

abandonner une cause qui ne leur offrait aucune chance heureuse.

Attila succomba, et le bruit de sa chute frappa de stupeur la ligue des Barbares. N'ayant point laissé à ses fils cette force de génie qui était nécessaire pour contenir sous le joug, des nations si différentes par leurs mœurs et leurs usages, ce colosse de puissance qu'il avait élevé aux yeux de l'Europe, s'écroula sous son propre poids. Les peuples qu'il avait entraînés après lui se détachèrent de sa cause, et les Énètes repassèrent promptement le Rhin pour se répandre dans ces contrées de l'Europe qu'ils avaient traversées, et où ils avaient laissé de nombreuses colonies.

C'est à peu près à cette époque qu'ils paraissent enfin dans l'histoire sous le nom de *Slaves*, nom qu'ils ont conservé, après avoir quitté celui d'*Énètes*, que les Grecs leur avaient donné.

Les Slaves, qui s'emparèrent de la Bohême, prirent le nom de *Czèches*, qu'ils portent encore aujourd'hui, et qu'ils portaient déjà, lorsqu'ils habitaient les bords de la mer d'Azow. Les *Moraviens* reçurent cette dénomination de la rivière *Marawaha*; les *Polonais* prirent leur nom des

anciens *Polènes*, qui étaient une peuplade dès Enètes asiatiques; ils s'appelaient aussi *Léchites*, nom qu'ils avaient apporté avec eux de l'Asie, ainsi que les *Russes*, dont les voisins prirent le nom de *Porusses*, qui en langue slave signifie *à côté des Russes;* de là sont venus les mots latins *Borussi*, *Borussia*, et les noms français, *Prussien*, *Prusse;* les *Poméraniens* s'appelèrent *Pomorzani*, des mots Slaves, *Po morze*, *le long de la mer;* les *Obodrites* ou *Obotrites*, habitaient les bords de l'Oder.

Comme nous voyons dans les Actes des Saints par Mabillon, dans Martin Gallus et dans d'autres historiens du moyen âge, l'étendue immense de pays que ces peuples occupaient, s'appelait en général *Slavie* ou *Slavonie*. Un diplome de l'empereur Henri II, distingue entre la Slavie Cisalbine et la Transalbine : cette distinction est peu connue, les Slaves qui s'étaient établis sur la rive gauche de l'Elbe et sur le Véser, ayant pris, dans l'onzième et douzième siècles les mœurs et le langage des peuples Germains. La Slavie ou Slavonie Transalbine, qui resta seule en possession du nom générique, se divisait en *Slavie majeure* et *Slavie mineure;* celle-ci comprenait les pays septentrionaux,

c'est-à-dire la Bohême, la Moravie, la Pologne, la Russie, la Prusse et la Poméranie. Les Dalmates, les Croates, les Istriens, les Illyriens, les Bulgares, les Serviens, les Montenégrins et les autres Slaves méridionnaux habitaient la Slavie majeure. « Les limites de la Slavie, dit » un ancien auteur, passent, depuis le fleuve » Rha, que l'on appelle *Volga*, par les bords du » Pont-Euxin; de la mer Adriatique, elles re- » viennent par les monts Carpathes et par les » montagnes de la Bohême; elles descendent » l'Elbe, et remontent le long des côtes de la mer » Baltique. »

Sudet, professeur à l'Université de Prague, a très-bien expliqué l'origine des peuples Slaves; posant en principe que la nation bohémienne descend, non des Slaves Croates, mais des Slaves asiatiques, il disait :

Nos auteurs ne s'entendent point sur l'origine des Slaves. Je crois que ces peuples viennent de l'Asie. Ce sont les anciens Énètes, ou Hénèdes ou Vénèdes, qui occupaient autrefois la Paphlagonie.

Dans des temps très-reculés ils ont exécuté deux émigrations; l'une, après la prise de Troie,

sous la conduite d'Antenor; la seconde, lorsqu'ils quittèrent l'Asie, avec les Cimbres, pour entrer avec eux dans l'Europe septentrionale.

Vers le milieu du cinquième siècle, ils firent trembler, sous le poids de leurs armes, les bords de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe et du Véser. Les habitants de la Germanie, effrayés par les ravages des Huns, avaient fui devant les Barbares qui se répandaient par-tout comme un torrent; mais les fils d'Attila s'étant affaiblis par leurs dissensions intestines, et par les guerres qu'ils eurent avec les Goths, les Sarmates, appelés depuis *Slaves,* revinrent sur leurs pas, sans éprouver de résistance. Après qu'ils se furent emparés de la Russie européenne, de la Pologne, de la Bohême, de la Prusse et de la Poméranie, ils passèrent même l'Elbe et la Saale; et afin de marquer jusqu'où ils avaient porté leurs armes, ils élevèrent, peu loin de l'embouchure du Véser, un fort, qu'ils appelèrent en langue slave *Brzemie, Joug;* c'est aujourd'hui la ville de Brême.

Fiers de la gloire qu'ils venaient d'acquérir, les Sarmates se donnèrent eux-mêmes le nom de *Slawny*, ce qui signifie *Illustre.*

Dans la dernière partie du cinquième siècle, ils

fondèrent les républiques des Lébussiens, des Wilins, des Stodérans, Hawéliens ou Helweldiens, dans la Marche brandebourgeoise; celles des Cyciniens, des Circipans, des Warnaviens et des Obotrites dans le pays de Mecklenbourg; celles des Lingoniens, dans le duché de Lunébourg; celles des Polawiens, dans celui de Ratzébourg; celles des Wagriens, dans les environs de Lubeck; celles des Luticiens, dans la Lusace; et enfin celles des Sorabes et des Sirbes, entre l'Elbe et la Saale.

C'est ainsi que les Slaves couvraient toutes les contrées, qui, d'un côté, s'étendent depuis l'Elbe jusqu'au Pont-Euxin et jusqu'au Volga;, et de l'autre, depuis les monts Carpathes, jusqu'à la mer du Nord. Ils donnèrent à l'Oder, que Pline appelle encore *Guttalus,* le nom qu'il porte aujourd'hui, du mot *Odrit, Oderu,* ce qui a rapport aux ravages que ce fleuve cause dans le temps de ses inondations.

Les Slaves avaient successivement occupé la Mésie, la Dacie, la Pannonie, la Dardanie, la Liburnie, l'Illyrie, la Dalmatie, l'Istrie, l'Épire et une partie du Péloponèse. Ayant couvert ces contrées par leurs colonies, ils y introduisirent la langue slave, qui est encore aujourd'hui celle

des peuples qui habitent la Circassie, la Russie, la Prusse proprement dite, la Poméranie, la Pologne, la Lusace, la Silésie, la Bohême, la Moravie, une partie de la Hongrie, la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie, la Servie, la Carniole, la Carinthie, Monténégro, et une partie de la Grèce. Les armées turques, russes, autrichiennes et prussiennes, trouvent partout, dans leurs rangs, des hommes qui parlent slave. Dans la capitale des Musulmans, dans leurs serails, la langue slave est plus en usage que les autres idiomes usités dans le pays. Le sultan est obligé de parler slave, lorsqu'il veut s'entretenir avec ses circassiennes, et avec la plus grande partie des femmes qui peuplent son harem.

Quelques savants prétendent, ajoutait Sudet, que la Croatie est la patrie primitive des Slaves; que c'est de là que sont sortis les Bohémiens, les Polonais et les Russes. Ce sentiment n'est appuyé sur aucune autorité respectable. La Croatie n'aurait pu fournir à la fois des armées assez nombreuses pour occuper ces trois vastes pays. On conçoit facilement qu'après avoir d'abord poussé de nombreuses colonies, sorties avec eux de l'Asie, les Sarmates ou Slaves ont pu, à la mort d'Attila, sans éprouver de résistance, conquérir

tous les pays situés entre les monts Carpathes et la mer Baltique, et y former des établissements durables. Il leur eût été difficile de pénétrer dans les contrées situées le long du Danube, l'entrée en étant défendue par les légions romaines.

CHAPITRE II.

Temps héroïques des Bohémiens. — Czech, Crocus, Libussa et Przémysle, premiers chefs de la nation. — Les femmes se soulèvent sous la conduite de Wlasta. — Guerre sanglante qu'elles font aux hommes. — Zbigniewa quitte leur union; Miloscina périt dans une bataille, et la paix est rétablie.

M. Samoslas ne paraissait point favorable à l'opinion que son compagnon de voyage venait de développer. Il parla beaucoup, et vivement, des guerres littéraires qui s'élevèrent dans le sein de l'Université de Prague, à l'occasion des thèses que Sudet soutint en 1614, 1615 et 1616. La conversation le conduisit à l'origine des Bohémiens, aux exploits des Amazones, qui, dans le milieu du huitième siècle, répandirent au loin l'éclat de leur nom et la terreur de leurs armes.

Je l'écoutais avec un plaisir que je ne puis exprimer; le sujet était nouveau pour moi. Je le priai de me répéter plusieurs fois ce qu'il racontait sur ces femmes guerrières, sur l'empire

qu'elles avaient établi, sur le genre d'administration qu'elles introduisirent, et sur les guerres qu'elles eurent à soutenir pour conserver à leur sexe, la prééminence qu'elles s'étaient arrogée. Les efforts de leur courage et de leurs vengeances annoncent quelquefois, il est vrai, une férocité qui me révoltait. Cependant le caractère qu'elles développèrent, me paraissait grand et mieux soutenu que celui des Amazones que les anciens ont placées dans la Grèce et dans l'Asie.

Je ne donnais pas moins d'attention à ce que nos Bohémiens racontaient sur le premier âge de la Bohème, sur ceux qui ont fondé ce royaume, sur leurs coutumes et leurs usages. Les temps de l'enfance se ressemblent dans les nations comme dans les hommes. Le siècle de Czech, de Crocus, de Libussa et de Przémysle, rappelle ces mœurs antiques des Juifs, des Égyptiens et des Grecs, dont la peinture a pour nous tant de charmes, lorsque nous lisons Moïse et Hérodote.

Notre histoire et notre littérature, disait M. Samoslas, doivent une éternelle reconnaissance à Charles IV, qui, vers le milieu du quatorzième siècle, a régné en Bohème après Jean de Luxembourg son père. Vous devez aimer à entendre parler de ces deux princes; ils chérissaient la

France et les Français. Charles fut élevé à Paris, à la cour de vos Rois. Il a écrit en latin l'histoire de sa vie, jusqu'à son avénement à la couronne impériale. Il y parle de sa jeunesse, de ses études, de ses courses, de l'esprit d'*aventure* qui régnait alors en Bohême, du Diable, du bon Dieu et de la Sainte-Vierge, avec une naïveté qui commande intérêt et confiance.

Nous lui devons nos plus beaux établissements littéraires. Par ses discours et ses largesses, il engagea les savants, qu'il rassemblait près de lui, à faire des recherches sur les antiquités de la Bohême et sur l'origine de ses habitants. C'est sous ce prince et sous le roi Jean, son père, qu'a vécu Dalémile, le premier qui ait travaillé à notre histoire en langue du pays.

Ce bon *raconteur* mit en vers slaves, la chronique de son église, en y ajoutant les faits dont il avait été témoin. Ses annales, recommandables par la fidélité historique, sont encore plus précieuses sous leur rapport littéraire, étant le plus ancien monument que nous ayons en vers slavo-bohémiens.

Après avoir recueilli les anciennes traditions sur nos Amazones, Dalémile a raconté les hauts faits et les prouesses de ces femmes fortes, avec

une simplicité que l'on ne peut plus imiter aujourd'hui, depuis que notre langue, soumise à des lois sévères, a pris une marche plus fière, plus orgueilleuse. Du reste, en lisant notre troubadour bohémien, ne craignez point d'inquiéter ce noble sentiment, que l'homme honnête aime à conserver dans toute sa pureté; Dalémile ne vous fera point rougir par ces allusions libres, qui souillent un des beaux chants de Roland le furieux (1).

La plume de notre historien, moins gaie peut-être que celle du poëte italien, mais beaucoup plus châtiée, plus réservée, conserve toujours la sévérité et la décence qui convenaient à l'état et aux principes de l'auteur.

Mais avant de vous raconter ce qu'il a écrit, je vais vous expliquer littéralement le titre, la préface et quelques passages de son ouvrage. Les langues bohémienne, polonaise et russe ont puisé dans la même source; il y a entr'elles des rapports encore plus étroits, que vous n'en trouvez entre vos idiomes occidentaux qui viennent du latin. Lorsque vous saurez expliquer le

---

(1) Le vingtième, où Arioste parle des Amazones de la Grèce.

bohémien, il vous sera facile de lire les ouvrages écrits en polonais et en russe (1).

Après vous avoir donné cette courte explication grammaticale, je vais vous exposer ce que Dalémile et Hageck, nous ont transmis sur l'origine de la nation, sur les premiers habitants de notre patrie, sur leurs mœurs, leur gouvernement, sur nos Amazones et sur les efforts que firent ces femmes extraordinaires, pour donner à leur sexe une prééminence que l'auteur de la nature lui a refusée.

Deux frères, Czech et Lech, étaient sortis de la Croatie illyrienne (2), dans le dessein d'aller vers le nord y établir de nouvelles colonies. Ayant placé au centre de leur petite armée les troupeaux, les chars, les femmes, les enfants et les effets qu'ils emportaient, ils formèrent eux-mêmes l'arrière-garde, entourés de leurs amis et

---

(1) Voyez à la fin de ce volume, note 1re, l'extrait annoncé, avec une traduction interlinéaire.

(2) M. Samoslas s'était attaché, comme on voit, à l'opinion de ceux qui, faisant venir les Slaves de l'Asie, les établissent d'abord sur les bords du Danube, d'où ces peuples se seraient répandus sur la Bohême, la Pologne et la Russie.

des principaux de la nation. Par-tout où on s'arrêtait, soit pour se reposer, soit pour passer la nuit, on ouvrait la terre avec des instruments, afin de connaître qu'elle pouvait être la nature du sol.

Après avoir ainsi traversé de vastes régions et des montagnes, dans lesquelles personne n'avait encore pénétré, on arriva dans le pays que les *Bojohémiens* ou *Bohémiens* avaient occupé autrefois; on résolut de s'y établir, parce qu'il était dépeuplé et propre à la culture.

Czech, accompagné de son frère et de quelques amis, alla sur une montagne d'où la vue s'étend sur une plaine immense, au milieu de laquelle deux fleuves font couler tranquillement leurs eaux. Etant revenu vers les siens, il dit : « Voyez » cette montagne qui s'élève majestueusement à » vos yeux, nous allons lui donner le nom de » Rzip; elle est entourée d'une plaine dont le » sol récompensera vos travaux avec largesse; » c'est à ses pieds que vous allez terminer votre » course. Reposez-vous après avoir parcouru de » vastes solitudes avec une persévérance si cou» rageuse; faites des libations aux dieux qui vous » ont conduits dans ces lieux fortunés. La terre » que vous foulez aux pieds, est celle dont vos

» devins ont si souvent parlé ; c'est pour elle que » vous avez quitté vos foyers, en emmenant vos » femmes et vos enfants. Les forêts y abondent » en gibier ; les rivières vous donneront du pois- » son : par-tout coulent le lait et le miel ; ouvrons » le sein de la terre, et elle nous donnera une » riche moisson. Recevez l'oracle que les dieux » ont prononcé aujourd'hui ; jamais, dans ces » contrées, vous n'éprouverez les horreurs de » la famine. »

Les compagnons de Czech répondirent à ce discours par des acclamations de joie. « Il con- » vient, s'écrièrent-ils, que l'on donne votre nom » à la terre dont nous allons prendre possession, » afin que nos descendants sachent qui a été » le chef de l'établissement que nous voulons » former. »

C'est depuis ce moment que les peuples slaves donnent aux habitants de la Bohême le nom de *Czèches ;* les peuples germains ont continué à les appeler *Bohémiens*.

Ces nouveaux colons menaient une vie simple et frugale. Leurs repas consistaient en glands moulus, en fruits, en poisson, dans la chair des bêtes qu'ils tiraient de leurs troupeaux ou qu'ils avaient tuées à la chasse, et dans une bouillie

préparée à l'eau ou avec du lait. Ils ne connaissaient ni le vin, ni cette boisson que l'on prépare aujourd'hui avec du blé fermenté ; quand ils avaient soif, ils couraient à leurs fontaines, ou ils se courbaient sur le bord de leurs rivières. Le travail endurcissait leur corps ; ils passaient la nuit sur des feuilles et des branches d'arbres, qu'ils avaient entassées sous de vieux hêtres. Leurs champs, le bétail, les habitations et les instruments de labour étaient en commun ; personne ne disait : « Ceci m'appartient. » Ils n'avaient pour se défendre que l'arc et le javelot ; c'est avec ces armes que les jeunes gens faisaient tomber les bêtes dont la peau leur servait d'habillement dans les jours solennels où ils se rassemblaient, soit pour s'exercer à la course, soit pour célébrer des jeux ou pour offrir des sacrifices à leurs dieux. Ne connaissant pas encore les tissus de lin et de laine, leurs femmes unissaient les peaux des agneaux, des brebis, et d'autres bêtes prises dans le troupeau, pour en faire des robes, que la famille portait aux jours ordinaires. Ils n'avaient point de juges, parce que personne ne cherchait à nuire à son voisin. Dans la suite, chaque tribu choisit pour arbitre un vieillard, à la décision duquel on se soumettait sans appel.

Cinq ans après son arrivée en Bohême, Czech bâtit enfin, au pied de la montagne Rzip, une habitation modeste, à laquelle il donna le nom de Kleneczium. Les autres chefs suivirent son exemple, en construisant des étables pour leur bétail: chacun choisissait lui-même la place qui lui convenait. Ainsi vivaient les Czèches dans leur enfance.

Lech, frère cadet de Czech, forma le projet d'aller établir une colonie particulière. Ses compatriotes le conjurant de ne point s'éloigner d'eux, il dit : « J'irai vers l'orient; à la première » veille de la troisième nuit, je m'arrêterai au » lieu d'où vous verrez, du haut de vos mon- » tagnes, s'élever une fumée épaisse. » Lech tint parole; ayant bâti la ville de Kaurzym dans le lieu où il s'était arrêté, il alla plus loin vers l'orient, fonder la monarchie des Lèches ou Slaves polonais.

Excités par l'exemple de Lech, Manuchus et son fils allèrent vers l'occident, établir deux colonies, qu'ils appelèrent Charwatitium et Rabus. Deux frères, Hostus et Czernaussius voulurent les imiter. Czech leur en refusa la permission. « Je » sais, leur disait-il, qu'une nation voisine (les » Germains) a en horreur notre langue, nos

» mœurs, et le culte que nous rendons aux » dieux; elle regarde d'un œil inquiet et jaloux » la prospérité de nos établissements. En vous » éloignant de moi, vous lui ouvririez le chemin » jusque dans le cœur de notre petit état. Restez » près de moi tant que je vivrai; après ma mort, » faites ce que vous jugerez de plus convenable » à la cause commune. »

On se rendit à ces raisons. Hostus bâtit vers le nord, au pied de la montagne Rzip, une habitation qu'il appela, en langue slave, *Wisoki-Dwor* (en français, *Haute-Ville*); son frère s'établit de l'autre côté de la montagne.

Czech mourut en 661. Après avoir passé trois jours à le pleurer, le peuple déposa ses dépouilles mortelles dans un bois épais, à l'ouest de la montagne. On célébra ses funérailles par un festin, et ce prince chéri fut mis au nombre des dieux bienfaisants, qui devaient protéger la colonie par leur sagesse et par leur puissance. Peu après, on bâtit Ctinow, dont les habitants offrent l'hospitalité à ceux qui accourent pour visiter le tombeau de Czech, et y déposer leurs vœux et leurs prières.

Les chefs de la nation envoyèrent vers Lech, pour lui proposer de venir se charger du gou-

vernement que son frère avait laissé vacant. Il répondit que sa petite principauté lui suffisait, qu'il ne pourrait faire le bonheur de deux établissements si éloignés l'un de l'autre.

Le pays des Czèches étant resté dans cet état pendant neuf ans, le peuple, qui n'était plus retenu par la crainte de l'autorité, commençait à faire le mal, et à se livrer à tous les excès que ses passions lui conseillaient. Afin de mettre fin à cet état d'anarchie, les principaux de la nation choisirent pour leur chef Crocus, qu'ils couronnèrent comme il convenait à la simplicité de ces premiers temps. Après avoir placé le nouveau prince sur le tombeau de Czech, on lui mit en main le bâton, et sur la tête la mitre dont le fondateur de la nation s'était servi : on le salua, et on lui jura fidélité, en mettant un genou à terre. Le peuple exprimait sa joie par des acclamations, que les montagnes répétaient au loin.

Sous Crocus la nation étendit ses établissements à Tursko, à Cheinow, à Chrysimium et à Zdéchowitz, près des montagnes où l'on avait découvert les premières mines de fer. Sur une éminence, le peuple bâtit, pour son prince, une habitation en bois, plus convenable à sa dignité.

C'est près de là que s'éleva Budetz, où un magicien établit une école célèbre de sa science.

Crocus envoya visiter les contrées qui composaient alors son petit empire : ayant reçu le rapport de ses députés, il fit marquer, sur des écorces de bouleau, la situation des lieux, des montagnes et des vallées, celle des sources d'eau, le cours des rivières et leurs points de jonction.

Étant bien convaincu que celui qui veut sagement gouverner, doit avant tout connaître les choses à venir, Crocus prit la résolution de se faire initier dans les mystères de la science magique. Renfermé dans la partie supérieure de son habitation, il fit, pendant trois jours, suivant les rits établis par les maîtres de l'art magique, des libations, des sacrifices secrets aux divinités des montagnes, des forêts, aux nymphes des fontaines et des rivières. Par leur inspiration, il découvrit tous les mystères de la divination, qu'il communiqua par écrit à ses filles. Ayant convoqué le peuple, il prédit la ruine prochaine de Budetz, ordonnant que l'on allât, le lendemain, avant le jour, chercher un autre lieu, que les dieux protecteurs de la nation devaient indiquer ; c'est là qu'il bâtit la ville de Psary.

Étant initié aux conseils des dieux, il ne fut plus occupé qu'à faire défricher les terres, afin d'étendre les établissements de la nation. Il mourut, en 709, âgé de 86 ans, ne laissant que trois filles, Kassa, Tetka et Libussa. Après que l'on eut donné trois jours à la douleur du peuple, on transporta son corps au lieu où l'on avait placé les restes mortels de Czech; on éleva un grand feu sur sa tombe, pour brûler, en l'honneur des dieux infernaux, les habillements du prince, et tout ce qui lui avait appartenu; ses filles adressèrent aux dieux Mérote, Radamase et Tassane, des vœux et des supplications, afin qu'étant propices à leur père, et l'ayant jugé d'après les lois qu'il avait suivies sur la terre, ils le conduisissent aux lieux où reposent les justes. Les cérémonies se terminèrent par un repas funèbre.

Kassa, l'aînée des trois sœurs, avait étudié la nature des plantes et des herbes, leur force et leur vertu; elle guérissait les maladies les plus opiniâtres, avec des breuvages qu'elle vivifiait par des paroles magiques, et par la puissance de son souffle; elle découvrait les choses perdues, volées et ceux qui les avaient enlevées, avec tant de facilité, et d'une manière si certaine, que les

Bohémiens disent encore aujourd'hui en proverbe : *Cela est si bien perdu, que Kassa elle-même ne le retrouverait point.*

Tetka s'était appliquée à donner à la religion nationale, des formes fixes et régulières. Avant elle, chacun sacrifiait selon les rits qui lui convenaient; on rendait, comme on le trouvait bon, des honneurs divins au feu, aux montagnes, aux rochers, aux étoiles et aux autres objets qui frappaient les yeux du peuple. Tetka détermina les sacrifices, les victimes et les cérémonies qui convenaient au culte de chaque divinité.

Libussa, quoique la plus jeune des sœurs, avait, pour ainsi dire, séduit le peuple par sa prudence, et par ces qualités extérieures qui attirent si puissamment les yeux de la multitude: elle fut choisie pour succéder à son père.

Kassa construisit, sur les frontières de la Moravie, un fort nommé *Kassin*; Tetka bâtit au-delà de la Misa le château Tetine, d'où étaient bannis, comme des profanes, ceux qui n'appartenaient point à son sexe. Tous les jours elle y évoquait les ombres et les dieux infernaux, par l'horreur de ses sacrifices et de ses chants; honorant la déesse Klimba d'un culte particulier, elle se rendait tous les jours sur une montagne, pour

lui offrir des sacrifices suivant les lois de la science magique.

Libussa avait choisi pour sa garde des jeunes personnes qui avaient appris à lancer le javelot, à tirer de l'arc, à percer de leurs flèches les bêtes les plus féroces, et à dompter les chevaux les plus fougueux. Revenant un jour de la chasse, ses compagnes lui montrèrent un lieu escarpé, qu'elles jugeaient propre pour y bâtir un château. Sur leurs instances, elle fit élever sur la Moldava, peu loin de Prague, Liebiehrad, le *Château de l'amour*, dont on voit encore les fondements et les fossés ; le village de Liebschitz est resté à sa place, comme un monument des vicissitudes auxquelles sont exposées les choses humaines.

Libussa était allée avec les personnes de sa garde, sur une montagne fort élevée, pour y célébrer un sacrifice aux dieux qui président à la science magique : après avoir offert des holocaustes et fait les libations ordinaires, elle s'écria, inspirée par les dieux : « Qu'elle ne retourne point » à Liebiehrad ! qu'elle choisisse Psary, ce châ- » teau où Crocus son père a déposé les secrets » de son empire ! » Suivant cet avis, Libussa fit fortifier Psary, à qui elle donna le nom de *Libine*.

C'est alors que les fils de Borizlas vinrent lui présenter les premiers morceaux d'argent que l'on avait découverts en Bohème.

Biwog, un des premiers de la nation, aperçut, en descendant une montagne, un sanglier d'une grandeur démesurée ; il le saisit par la tête et se moquant des efforts que faisait l'animal furieux, il vint le placer vivant aux pieds de Libussa.

La princesse Kassa, qui se trouvait près de sa sœur, offrit sa main à ce nouvel Hercule.

C'est en 718 que Halak, fils de Mlade, construisit le premier moulin à vent. On fut frappé en voyant combien était utile cette invention, qui servit de modèle aux chefs des établissements voisins.

Un des descendants de Crocus bâtit un château à Kletzan. Libussa, d'après l'avis des dieux, en construisit un à Libecz, où elle rassembla des troupeaux nombreux. Lorsqu'elle s'y trouvait, les dieux, à qui ce séjour était agréable, se plaisaient à lui faire des révélations, et à lui donner de sages avis. Ses troupeaux augmentant de jour en jour, elle fit un nouvel établissement à Liben. Domoslas, homme puissant et riche, lui envoya dire que si elle voulait bien lui accorder sa main, il lui donnerait cent vaches et trois cents bœufs

en présent de noces. La princesse répondit fièrement qu'elle ne pouvait aimer un homme qui fixait le prix de son amitié; qu'elle repousserait à jamais la main qui n'offrait qu'un vil troupeau pour avoir le cœur d'une reine.

Rohon et Milowez, deux des principaux parmi le peuple, étaient en discorde au sujet de leurs limites ; ils convinrent de s'en rapporter au jugement de Libussa. Assise à terre, sur un tapis, la tête appuyée sur la main gauche, la princesse, après avoir tranquillement écouté les deux parties, prononça contre Rohon. Celui-ci, ne pouvant plus contenir sa fureur, frappant la terre de son bâton, disait au peuple qui l'entourait : « Bohé-
» miens, jusqu'où vous êtes-vous avilis vous-
» mêmes ! quelle honte ! quel opprobre ! vous
» vous courbez lâchement devant une femme
» qui n'a d'autre titre à votre respect, que cette
» vaine science des devins qui lui inspire tant
» de fierté ! Une nation qui voit dans son sein
» des hommes si dignes de commander, devrait-
» elle plier la tête sous le joug qu'une troupe
» de femmes veut lui imposer ? »

« Il est vrai, Rohon, répondit tranquillement
» Libussa, je ne suis qu'une femme; mais n'étiez-
» vous point parmi ceux qui m'ont déféré libre-

» ment l'autorité souveraine, que je n'exerce
» qu'en suivant avec crainte les lois de l'équité
» la plus rigoureuse? Je vous comprends : il vous
» faut un prince qui, par la sévérité des châti-
» ments, fasse respecter ses volontés. Vous
» l'aurez ; on ne dira point que Libussa se soit
» avilie, pour conserver, par de lâches prières,
» un pouvoir qu'elle ne doit qu'au choix de la
» nation. »

Ayant congédié l'assemblée, la princesse fit venir ses sœurs, avec qui elle conféra pendant toute la nuit. D'après ses ordres, le peuple se rassembla devant le château de Libin, aujourd'hui Wissegrad. La foule était dans une grande agitation ; on s'attendait à des événements importants. La princesse, placée sur un lieu éminent, ayant ses sœurs à ses côtés, représenta au peuple quels droits s'arrogerait un prince; les injustices qu'il commettrait, et le repentir qui suivrait, mais trop tard, la précipitation avec laquelle on voulait agir.

Le peuple répondait à ces représentations :
« Nous voulons avoir un prince qui se mette à
» notre tête, si nos voisins osaient venir troubler
» la paix et la tranquillité de nos établissements.

Nous nous en rapportons à votre sagesse ;
» nommez-le vous-même. »

Libussa répondit : « Je vous ai dit la vérité ; » puisque vous persistez dans votre résolution, » je ferai ce que vous demandez. Les dieux qui » veulent bien m'admettre au secret de leurs » pensées, m'avaient révélé ce qui vient de se » passer, et ils me font connaître en ce moment » ce qui arrivera. Allez vers ces montagnes dont » le sommet se hâte de nous enlever la lumière » lorsque le soleil est près d'achever sa course ; » vous trouverez à leur pied, peu loin de Sta- » diez, un homme appelé Przémysle ; c'est sur » lui que les dieux ont jeté les yeux ; pendant » cinq cent quatre-vingt-quatre années, ses des- » cendants exerceront l'autorité souveraine par- » mi vous ; suivez le vol de ces oiseaux que les » dieux ont chargés de diriger vos pas, et de vous » conduire au lieu où Przémysle est occupé à » cultiver lui-même le champ de ses pères. »

Les députés choisis par le peuple se mirent en chemin en suivant les mouvements de leurs guides, qui, le troisième jour, s'arrêtèrent au-dessus d'un homme de la campagne ; ils le désignaient par leurs chants et par le bruit joyeux de leurs ailes. Les députés reconnurent celui dont avait

parlé Libussa. « Nous vous saluons, Przémysle, » lui dirent-ils ; Libussa vous donne sa main, et la » nation vous choisit pour son prince. Dépouil- » lez-vous de vos vêtements, et couvrez-vous de » ces habits de pourpre qui conviennent à votre » nouvelle dignité. »

Przémysle, initié aux secrets de la science magique, savait ce qui devait arriver. Il répondit aux députés : « Les dieux m'ont fait connaître ce » qu'ils avaient résolu de faire pour la nation » bohémienne ; je me soumets à leur volonté. »

Ayant enfoncé son bâton en terre, il mit ses bœufs en liberté. Le bâton se couvrit aussitôt de feuilles, et il en sortit trois noisetiers chargés de fruits. Les bœufs s'élevant dans les airs jusqu'à ce qu'on les eût perdus de vue, vinrent retomber sur un rocher qui s'entr'ouvrit pour les engloutir.

Ayant renversé sa charrue, le nouveau prince y plaça le repas frugal qu'il allait prendre, en invitant les députés à le partager avec lui. Il avait à ses pieds des souliers faits avec l'écorce d'un chêne ; il les prit en disant : « Vous voyez la » chaussure dont je me sers : nous l'emporte- » rons, afin qu'elle soit présentée à mes succes- » seurs ; ce sera un frein qui arrêtera leur or-

» gueil, en leur rappelant l'humble condition » d'où la fortune inconstante a tiré le chef de » leur famille. » Les prêtres conservaient avec soin, dans le temple de Wissegrad, ces souliers, qu'au couronnement de nos rois, on exposait à la vénération publique avec les autres insignes de la majesté royale; ils disparurent lorsque Wissegrad fut pris d'assaut par l'empereur Sigismond.

Le mariage de Przémysle avec Libussa fut célébré avec magnificence; on but de l'hydromel, boisson qui n'était connue en Bohème que depuis peu. Le prince fut couronné en observant les cérémonies qui avaient eu lieu sous ses deux prédécesseurs.

On doit à Przémysle et à Libussa la construction d'un grand nombre de châteaux autour desquels se sont élevées des villes aujourd'hui florissantes. Ce sont eux qui ont fondé Prague, qui est devenue la ville capitale du royaume. Chaque année, ils faisaient de nouveaux établissements pour leurs troupeaux, dont on ne pouvait plus compter le nombre. Par leurs soins, on découvrit des mines d'argent dans les montagnes, et du sable d'or dans les rivières; ils firent frapper des pièces de monnaie, que l'on donnait en échange aux peuples de la Germanie

et de la Moravie pour les objets d'industrie qu'ils apportaient. On offrit des sacrifices solennels aux dieux des montagnes et des rivières pour les remercier de ces nouveaux dons. Un ouvrier venu de la Germanie, fit une statue en or qui représentait le dieu Zélu, auquel on rendait des honneurs particuliers; Libussa fit placer cette statue dans un lieu écarté de son palais, où, au lieu d'encens, on brûlait les cheveux et les ongles que l'on coupait avant de sacrifier.

Libussa mourut en 735. D'après ses dernières volontés, on la revêtit des habits qu'elle avait portés le jour de ses noces, et on mit son corps dans un sépulcre enduit de poix et de soufre; Przémysle lui avait mis dans la main gauche une bourse, avec cinq pièces d'or, qu'elle devait offrir *au dieu inconnu*, et dans la main droite, deux pièces d'argent pour celui qui la ferait passer au delà du fleuve. Son tombeau fut placé aux portes du château de Libitz; Przémysle le fit couvrir d'une pierre sur laquelle on grava une inscription, la première que l'on eût vue en Bohème.

La paix et la tranquillité, qui n'avaient pas encore été troublées, descendirent avec Libussa dans le tombeau. Aussitôt qu'elle eut cessé de vivre, il s'éleva une guerre atroce en Bohème,

où, pour la première fois, on vit couler le sang humain.

Wlasta était à la tête des jeunes personnes qui formaient la garde de la princesse. C'était une femme d'une audace plus que virile, perverse, sans foi, adroite à dissimuler, d'une ambition démesurée, mais intrépide, se jetant toujours là où elle voyait le plus de danger, se fiant sur ses forces plus que sur sa beauté et sur la majesté de sa taille, avide de sang et de carnage, une femme, enfin, qui n'avait aucune des qualités de son sexe. Les jeunes gens qui entouraient le prince, avaient, par l'imprudence de leurs discours, aigri jusqu'à la fureur le caractère ardent de Wlasta. « Le temps est enfin arrivé, disaient-ils » hautement, où nous pourrons abaisser l'or- » gueil de ces femmes, qui sont aujourd'hui sans » chef; nous saurons mettre des bornes à leur » esprit impérieux, et faire ralentir leur démar- » che altière. »

Wlasta frémissait en entendant ces discours; ayant convoqué ses compagnes, sur le mont Widowlé, elle se plaça au milieu d'elles, et dit : « Je ne vous adresserais point la parole, si » vous vous trouviez encore aujourd'hui dans » la situation où vous étiez il y a quelques jours;

» vous sauriez alors venger l'indignité de ces » discours que l'on tient autour de vous, ou » plutôt, les hommes n'auraient point l'audace de » les tenir. Mais comment les événements qui » viennent d'arriver parmi vous, ont-ils pu » produire dans vos esprits, un changement si » funeste? Que sont-ils devenus ces jours où » l'on vous voyait dans le palais de la princesse, » montrant de la fierté, de l'audace, et une si » grande confiance en vous-mêmes? Quelques » moments d'adversité sont à peine passés, et on » vous voit abattues, tremblantes; le courage » vous a abandonnées. Je vous ai rassemblées » pour vous dire franchement ce que je sens et » ce que je pense. Une ame forte ne craint aucun » danger, tout lui est permis, lorsque cela est » nécessaire pour arriver à ses fins; c'est par » là qu'elle se distingue de ces vils animaux, que » leur paresse rend dociles au joug et à la servi- » tude. Voyez quelle chute profonde vous avez » faite, jusqu'à quel point les hommes se sont » tout à coup élevés, et décidez. Dépouillées de » toute autorité, chassées du palais, nous som- » mes devenues les esclaves de Przémysle, et » un objet de dérision pour les jeunes gens qui » l'entourent. J'avais prévu ce changement,

» lorsque le peuple, excité par Rohon, fit con-
» naître si hautement la haine qu'il porte aux
» femmes, en forçant Libussa de prendre un
» époux. Mais que pouvions-nous faire? La
» princesse était indulgente, facile, et nous,
» nous n'avions de pouvoir qu'autant qu'il en
» fallait pour comprimer notre rage. Cependant,
» il y a un remède à nos maux: Przémysle, ce
» vieillard vain, sans énergie dans ses conseils,
» n'a de force que celle qu'il tient de la mémoire
» de Libussa. Son fils est encore enfant; n'at-
» tendons pas qu'il ait atteint l'âge viril; pré-
» venons ce moment; entourons les hommes
» de piéges; réduisons-les à la servitude; qu'au
» lieu de sabres, ils accoutument leurs mains
» à manier la bêche et le hoyau. Au milieu des
» circonstances les plus heureuses, voulez-vous
» baisser la tête, et vous placer vous-mêmes
» sous le joug des hommes? Si telle est votre
» pensée, soyez heureuse, ma patrie, soyez
» heureuse, sans moi! je vous quitte à jamais
» pour chercher un pays où la vertu puisse être
» libre. Avez-vous, au contraire, des desseins
» généreux et grands, je serai votre chef et
» votre compagne ». Elle s'assit après avoir ainsi
parlé.

Tous les yeux s'arrêtèrent sur Stratka, qui, moins audacieuse, mais plus sage dans ses conseils que Wlasta, se leva et dit: « Nous vous avons
» compris; nous voulons aussi-bien que vous,
» rompre les liens dont on veut nous charger;
» mais agissons avec sagesse; rappelez-vous que
» c'est Libussa elle-même qui se choisit un mari;
» la nation reconnut pour prince celui à qui elle
» avait librement donné la main. Przémysle ne
» faisait rien que d'après ses ordres; ce pre-
» mier exemple établit nos droits. Ne laissons
» point échapper une si belle prérogative; dé-
» fendons cettte prééminence d'autorité que
» notre sexe a sur les hommes; je suis d'avis,
» que nous envoyions à Przémysle, pour
» lui signifier, que vous, Wlasta, lui offrez
» votre main, et que moi, je consens à épouser
» Hynchwog; que nous l'avons ainsi décidé;
» que s'ils veulent être nos époux, la paix et la
» tranquillité seront affermies; s'ils refusent,
» prenons les armes. »

Cet avis fut unanimement reçu; on députa quatre jeunes personnes, qui, introduites près de Przémysle, exposèrent le sujet de leur mission. Le prince leur dit, après avoir délibéré: « Allez, dites à celles qui vous ont envoyées,

» que si Wlasta plaît à Przémysle, et Stratka à » Hynchwog, il pourra se faire qu'ils les prennent pour leurs épouses. »

La fureur de Wlasta ne connut plus de bornes, lorsqu'elle eut appris cette réponse; « Vous voyez, disait-elle, avec quel dédain les » hommes nous traitent! Aux armes, frappez, » tuez, ne donnez point de pardon. »

Le dixième jour, on se rassembla de nouveau sur le mont Widowlé; c'est de là que Wlasta résolut de commencer les hostilités. Au pied de cette montagne s'étend une vallée fertile; Motel, un des premiers de la nation bohémienne, y avait formé des établissements, au milieu desquels il avait construit un château pour se mettre en sureté, ainsi que ses troupeaux, et ceux qui les surveillaient. Après avoir animé le courage de ses compagnes par la fureur de ses discours, Wlasta, semblable à une lionne, se précipite, au milieu des ténèbres de la nuit, du haut de la montagne, sur l'habitation de Motel, qui fut égorgé, ainsi que sa famille et ceux qui l'entouraient. On s'empara de ses possessions, avec lesquelles on forma des établissements militaires pour les protéger. Wlasta ordonna que sur le mont Widowlé on élevât un fort, qui devait être en même temps

le centre de l'empire qu'elle se proposait de fonder.

Przémysle, frappé d'étonnement, en apprenant ce premier attentat, députa Pomnikwas, pour aller inviter Wlasta à venir le trouver, afin de s'entendre. On renvoya ce député sans l'écouter, après lui avoir coupé les narines, les lèvres, et après lui avoir fait éprouver un traitement encore plus barbare.

Wlasta fit annoncer par tout ses premiers succès, en invitant les jeunes personnes, à abandonner leurs parents, et les femmes mariées, à secouer le joug sous lequel leurs maris les tenaient. On accourait de tous côtés se ranger sous ses drapeaux. Elle fit élever un second fort, vis-à-vis de Wissegrad; les ouvrages furent poussés avec une telle activité, qu'en peu de jours, ce fort, que l'on appela *Diewin, Château des jeunes Filles*, fut en état de soutenir un siége. C'est de là que Wlasta se répandait dans les campagnes, pour y porter le fer et le feu. Bientôt la Bohême, qui jouissait auparavant d'une tranquillité profonde, devint semblable à un pays sur lequel serait tombée la colère des dieux avec tous les fléaux qu'elle peut rassembler.

Hors des murs de Diewin, Wlasta fit construire un cirque, dans l'enceinte duquel ses compagnes s'exerçaient sous ses ordres, aux armes, à la course et à la lutte ; en certains jours, on y faisait des tournois, où ces femmes guerrières montraient l'adresse et la force avec lesquelles elles savaient manier la lance. Lorsque les exercices étaient finis, on célébrait dans le silence de la nuit, des festins, que Wlasta terminait, en faisant passer devant les convives des coupes remplies d'un breuvage magique ; ses compagnes, après en avoir goûté, sentaient un feu intérieur qui les dévorait ; semblables à des tigres, elles sortaient, en prononçant des imprécations horribles contre les *barbares*. C'est ainsi qu'elles appelaient tout ce qui n'appartenait point à leur sexe. Les hommes qu'elles rencontraient, étaient mutilés ou égorgés.

Przémysle, au lieu de chercher à étouffer le mal dans sa naissance, s'abandonnait à la tristesse de ses pressentiments. Un jour, s'étant endormi au milieu des idées lugubres qui s'étaient emparées de lui, il vit en songe une de ces femmes furibondes, qui lui présentait dans une coupe, un breuvage mêlé de sang, en lui ordonnant de boire. S'éveillant dans l'agitation

de ce songe atroce, il convoqua son conseil. Les uns se moquaient de sa pusillanimité ; d'autres élevaient jusqu'aux cieux ce courage que montraient des femmes, irritées à la vue du mépris dont on avait cherché à couvrir leur sexe ; les hommes sages se taisaient, ne sachant quel avis donner au prince.

Wlasta profitait de tout, pour affermir son parti. Lorsque des femmes avaient résisté à ses premiers artifices, elle savait précipiter leurs maris dans de fausses démarches. On vit des épouses qui, séduites par leurs soupçons et par leur jalousie, se jetèrent sur leurs maris, pour les égorger de leurs propres mains. On entraînait les jeunes gens crédules dans des piéges ; on employait, pour les séduire, celles, parmi les compagnes de Wlasta, qui, par les attraits de leur beauté, pouvaient avoir plus d'empire sur eux ; après avoir indiqué à ces infortunés, des lieux où l'on promettait de les rendre heureux, ces déesses féroces leur plongeaient le poignard dans le cœur ; celles qui, après avoir commis ces forfaits, présentaient, en rentrant dans le château de Diewin, les chevaux et les armes qu'elles avaient enlevés, étaient reçues avec les témoignages de la plus vive joie.

Wlasta était parvenue à établir sur les volontés un pouvoir sans bornes. Par ses insinuations, plusieurs femmes conçurent et exécutèrent le dessein atroce, de faire périr leurs maris par le poison. Des exemples souvent répétés avaient jeté la terreur et la défiance dans les familles; l'homme craignait les caresses de la femme dont il avait jusque-là éprouvé la vertu; il aimait mieux aller passer la nuit dans la solitude des forêts, que de se placer dans le lit nuptial, à côté d'une compagne dont il appréhendait la trahison. L'insolence des femmes s'accroissait par l'impunité et par l'accueil que leur faisait Wlasta, lorsqu'elles venaient devant elle, avec une féroce ostentation, parler des crimes dont elles s'étaient souillées.

Indignés à la vue de tant d'audace, les hommes s'avancèrent sous les ordres de Samoslas, jusque sous les murs de Diewin, afin de prendre et de détruire ce repaire d'iniquité et de brigandage. Wlasta mit ses compagnes sous les armes; parcourant les rangs, elle disait: « Le moment » que vous désiriez avec tant d'ardeur, est arrivé; vous pourrez enfin rassasier la haine que » vous avez jurée aux hommes. Armez-vous, » sortez, faites-leur sentir tout le poids de votre

» courage. Vous rencontrerez des frères, des » maris, et même des pères; que cette pensée » ne vous arrête point; plus il vous tiendra de » près par les liens du sang, celui dans le cœur » duquel vous plongerez vos armes, plus vous » acquerrez de gloire, en l'immolant à votre » vengeance. Il s'agit ici de la domination que » vous voulez établir; vous ne pouvez y arriver » que par le sang et le carnage. Ayez devant » les yeux les Amazones de l'Orient, et la gloire » immortelle qu'elles ont acquise à leur nom. » Rappelez-vous le courage qu'elles montrèrent » sous les murs de Troie. Ces femmes fortes » méprisèrent Hercule, dont les armes faisaient » trembler les hommes. Elles chassèrent Thésée » de son camp, après avoir détruit son armée. » Cyrus, le plus puissant roi de l'Orient, prit » la fuite devant leurs lances et leurs javelots; » elles l'étouffèrent, comme vous savez, dans » son propre sang. Alexandre, qui craignait un » pareil sort, n'osa se mesurer avec les femmes » fortes de l'Asie; si la postérité lui a donné le » nom de Grand, ce n'est point pour célébrer » les victoires qu'il aurait remportées sur nous; » c'est la lâcheté des hommes qui l'a rendu » immortel. Défendez aujourd'hui la gloire que

» ces femmes ont transmise à notre sexe. Prenez
» les armes, sortez, et allez vous abreuver dans
» le sang des lâches qui osent se présenter de-
» vant vous. »

A ces mots, un cri de joie se fit entendre dans les rangs; toute la troupe, à cheval, se mit en ordre; les armes, qui étaient le casque, le javelot, la lance, le sabre et la hache, pendante au côté gauche, avaient été trempées dans des coupes envenimées; Wlasta parcourant les rangs, nommait par son nom chacune de ses compagnes; elle louait l'ardeur féroce qui éclatait dans leurs yeux. Les portes s'ouvrent, et la troupe se répand au dehors comme un torrent. Les hommes ne s'attendaient point à cette attaque; ils avaient cru que les femmes, intimidées par l'appareil militaire que l'on développait devant le château, se tiendraient enfermées dans leurs murs. Au premier cri qu'elles jetèrent en s'approchant, le camp des hommes fut en désordre; on les voyait courir, pour mettre le mors aux chevaux, et pour prendre les armes; personne n'écoutait les ordres des chefs; les étendards, sous lesquels on aurait dû se ranger, avaient disparu, ou étaient emportés par les fuyards. Les premiers sur qui les femmes tombèrent, furent hachés en pièces;

le carnage devint général, lorsqu'elles eurent pris le camp par derrière et par les côtés. Wlasta remarque Samoslas, autour duquel s'étaient rassemblés les plus vaillants parmi les hommes; elle court sur lui, et le fait tomber d'un coup de hache, qui, malgré la bonté de son casque, lui fendit la tête en deux. Intimidés par la mort de leur chef, ceux qui combattaient près de lui, commencèrent à plier; ils se retirèrent lentement, jusqu'à ce que voyant le carnage auquel les leurs étaient livrés, ils prirent la fuite en désordre, à travers leurs montagnes et leurs forêts. A ce premier combat, les hommes laissèrent sur la place plus de trois cents des leurs. Parmi les femmes, Mlawa, Kodka, Nabka, Swetawa, Wratka, Radka et Czastawa, qui commandaient sous les ordres de Wlasta, se distinguèrent par leur courage, et par la sagesse de leurs dispositions; elles répandaient la terreur par-tout où elles se montraient.

Wlasta rentra dans Diewin, en triomphe, à la tête de sa troupe, amenant avec elle les chevaux et les armes enlevés aux vaincus. Elle distribua ces trophées parmi celles qui s'étaient fait remarquer d'une manière plus éclatante; elle plaça près d'elle, sur des siéges distingués, les

sept femmes, que nous venons de nommer, en élevant jusqu'aux cieux la gloire dont elles venaient de se couvrir; elle décora chacune d'elles d'un collier d'or, récompense qu'elle avait destinée à *la vertu militaire*. L'issue de ce combat répandit la terreur parmi les hommes.

L'hiver vint arrêter les opérations, mais les femmes ne restèrent point oisives; elles s'occupèrent des moyens de détruire les hommes, soit par force, soit par adresse. Les avis les plus atroces, les plus sanglants, étaient ceux que Wlasta écoutait avec plus de joie. Au mois de mai, elle fit répandre le bruit qu'il y avait armistice entr'elle et Przémysle, et que les hommes pouvaient entrer dans Diewin. Habbog, fils de Hruzi; Radislas, fils de Kogiki; Milaus, un des affidés de Przémysle, s'y rendirent à l'invitation de leurs parentes.

Wlasta, lorsqu'elle les vit arriver de loin, sortit du château pour aller au-devant d'eux, et les conduire dans son palais. La joie folâtre, qu'elle et ses compagnes savaient répandre sur les festins somptueux qu'elle donnait à ces jeunes gens, un certain abandon, la liberté dans les discours, tout contribuait à inspirer une confiance sans bornes. Après le repas, on conduisait les convives dans les jardins; on

avait eu soin de les entourer des jeunes personnes les plus propres à les tromper par l'illusion de leurs charmes et de leurs discours. Affectant de chercher les lieux les plus écartés, elles disaient à ces jeunes gens, après leur avoir fait jurer qu'ils garderaient le secret : « Vous
» voyez quelle est notre situation, quel est notre
» sort. Wlasta, dévorée par son ambition, et par
» la haine qu'elle a jurée aux hommes, ne con-
» naît plus de mesure. Oubliant qu'il y a des
» dieux vengeurs, elle a fait le serment horrible,
» qu'elle n'arrêterait son bras qu'après avoir dé-
» truit sur la terre tout ce qui appartient au sexe
» des hommes. Afin de nous faire entrer dans
» ses projets insensés, elle défend avec menaces
» toute communication avec les jeunes gens,
» dont la vue et les entretiens ont pour nous
» d'autant plus d'attraits, qu'elle cherche à nous
» les peindre sous des formes plus hideuses.
» L'insensée! elle ignore donc qu'elle arme con-
» tre elle le bras des dieux, qui vengeront un
» jour, d'une manière terrible, les attentats
» qu'elle médite contre la nature et contre ses
» lois les plus sacrées! Ne pouvant plus soutenir
» la vue des crimes qui se commettent sous nos
» yeux, nous avons juré la perte de Wlasta;

» nous nous sommes liées par les serments les
» plus sacrés ; nous vous en conjurons avec
» larmes, soyez propices à nos desseins ; revenez
» en force ; nous vous introduirons dans le châ-
» teau, nous vous livrerons Wlasta ; faites-lui
» éprouver tous les tourments qu'elle a mérités
» par ses forfaits. »

Sortis de Diewin, les jeunes gens se racontèrent ce qu'ils avaient entendu dans ces entretiens secrets. La ressemblance parfaite des discours qu'ils rapportaient, donnait une nouvelle force à l'illusion ; ils firent entrer leurs amis dans leur projet. On alla trouver Przémysle, pour lui exposer ce que l'on se proposait de tenter ; on sollicitait son appui. Pour les dissuader, le prince disait que les dieux sauraient mettre eux-mêmes des bornes à la fureur insensée de ces femmes ; que l'heure marquée par le destin n'était pas encore arrivée ; qu'il ne pouvait prendre part à une entreprise que l'on avait résolue contre l'aveu des dieux.

« Jusqu'à quand, s'écriaient ces jeunes gens,
» jusqu'à quand arrêterez-vous, par la vanité de
» vos songes et de vos augures, le courage des
» hommes qui, sous votre conduite, courent à
» la honte et à la perte de l'empire ? Puisque

» vous ne voulez point nous donner de secours,
» nous attaquerons Diewin avec nos propres for-
» ces, et nous saurons faire tomber, sans vous,
» ce repaire de crimes et de brigandages. »

Les jeunes gens se rassemblèrent au jour convenu ; arrivés devant le fort, au milieu de la nuit, ils se placèrent dans les fossés, en donnant le signal d'après lequel on devait ouvrir les portes. Wlasta, sortant du lieu où elle se tenait cachée avec ses compagnes, entoura de tous côtés ces malheureuses victimes de sa perfidie, en criant *Jo Paean ; Diewin est pris*, ce qui était le signe de ralliement pour sa troupe. Ces jeunes gens furent hachés en pièces, à l'exception de cinq, qui eurent le bonheur d'échapper pour aller raconter à Przémysle quel sort leurs amis venaient d'éprouver.

Jugeant enfin par les entrailles des animaux et par le vol des oiseaux, que les dieux commençaient à devenir propices aux hommes, le prince résolut d'employer contre Wlasta les moyens dont elle se servait elle-même contre les hommes. Il lui adressa un héraut pour la prier de lui envoyer une de ses confidentes, à laquelle il avait à faire quelques communications. Wlasta nomma, pour cette mission,

Klimbogna et Dobromila, que le prince reçut avec les démonstrations de l'affection la plus sincère. Les ayant prises à part, il leur dit: « Vous connaissez, aussi-bien que moi, la difficulté des circonstances dans lesquelles je me » trouve placé. D'un côté, je me sens affaibli par » l'âge; de l'autre, je vois que le peuple paraît » désirer la domination des femmes. Les hommes, » découragés par les avantages que vous avez » remportés sur eux, méprisent mes ordres; » je ne rencontre qu'obstacles, quoi que je » veuille entreprendre. Mon fils Nézamysle n'a » que quatorze ans; ce n'est point à cet âge que » l'on peut partager avec un père les soins du » gouvernement. Après y avoir mûrement réfléchi, j'ai pris la résolution de céder le gouvernement à Wlasta, que les dieux paraissent honorer d'une protection si éclatante. Elle possède, dans l'art magique, des connaissances qui » ne le cèdent point à celles qu'avait Libussa, » mon épouse. Je m'en rapporte à elle et à sa » loyauté pour les avantages qu'elle voudra sans » doute bien accorder à mon fils Nézamysle. » Allez lui dire qu'elle peut envoyer prendre » possession de Liebitz; après lui avoir remis » les rênes du gouvernement, je retournerai à

» Stadicz, pour me livrer à mes anciens travaux, au milieu desquels je veux terminer ma » carrière. »

Ayant fait dire qu'elle acceptait ces propositions, Wlasta envoya Dobroslawa, Sdobiena, Horssowna, Rodslawa, avec une troupe choisie de cinquante femmes, qui, arrivées près de Liebitz, firent admirer, par les hommes, qui les considéraient du haut des murs, l'adresse, l'agilité et la force avec lesquelles elles savaient manier les armes. Après avoir attaché leurs chevaux à la porte, elles entrèrent dans le château. Le prince leur donna un festin somptueux, à la fin duquel, à un signal convenu, cent jeunes gens, qui s'étaient placés dans un bois, à l'entrée de la vallée des Pies, sortirent et s'emparèrent de la porte, d'où ils firent éloigner les chevaux des femmes, afin qu'aucune d'elles ne pût échapper. Entrant ensuite avec de grands cris dans le lieu du festin, ils se jetèrent sur ces jeunes personnes, que l'on massacra inhumainement, pendant qu'elles élevaient les mains vers les déesses protectrices de leur union, en les priant de tirer vengeance d'une perfidie aussi noire. La rage contre elles alla si loin, qu'on ne leur rendit point les derniers honneurs; leurs corps, coupés en mor-

ceaux, furent jetés du haut des murs, pour être la pâture des chiens et des corbeaux.

Dalémile et les auteurs qui l'ont suivi, racontent qu'après avoir fait violence à ces jeunes personnes, on leur fit éprouver, dans la salle même du festin, et en présence de tous les convives, les opprobres les plus ignominieux, et que, renvoyées vers leurs compagnes, elles périrent, succombant sous le poids de la douleur et de la honte dont elles se voyaient couvertes.

Wlasta, lorsqu'elle apprit ce qui venait de se passer, resta long-temps immobile, les yeux fixés contre terre, comme si la douleur lui eût ôté tout sentiment; s'abandonnant ensuite à la fureur de ses mouvements, elle commença à lancer des imprécations contre Przémysle, contre ceux qui entouraient ce prince, contre le jour malheureux où ces événements s'étaient passés; elle menaçait de faire tomber le feu, la mort et le carnage sur la tête de tous les hommes; enfin, elle envoya demander à Przémysle, s'il avait commandé ce qui venait d'arriver. Le prince répondit qu'il n'avait fait aucune question, lorsqu'à Diewin on avait égorgé, d'une manière si perfide, un grand nombre de ses jeunes gens; qu'en conséquence, il ne se croyait point obligé

de rendre raison de ce qui venait de se passer.

Wlasta fit construire une tour qui, en consolant les mânes des infortunées qu'elle venait de perdre, devait leur servir comme d'un gage sacré qu'elle vengerait l'attentat qui avait été commis contre elles. Ayant appris que Cztirade, un des premiers officiers de Przémysle, devait se rendre dans une ville voisine avec une escorte de vingt hommes, elle forma le projet de le faire périr avec sa suite, et de l'immoler aux mânes de ses compagnes. Elle détacha cinquante jeunes personnes, dont elle connaissait l'intelligence, avec ordre de prendre Cztirade vivant, ou, si cela était impossible, d'apporter sa tête, afin qu'elle pût l'envoyer à Przémysle. Szarka, qui commandait ce corps d'élite, se faisait encore plus remarquer par l'adresse insidieuse de son caractère que par sa beauté. Voici le moyen qu'elle proposa pour tromper et arrêter Cztirade. Après avoir suspendu à ses cotés le cor de chasse et le vase d'hydromel qu'elle portait ordinairement, elle s'étendit sur le bord du chemin, et se fit lier les pieds et les mains; ses compagnes se placèrent à une petite distance, dans l'épaisseur de la forêt. Lorsque l'on entendit arriver la troupe, Szarka commença à jeter des cris lugubres. Les hommes,

qu'un mouvement de curiosité entraîna vers elle, furent frappés en considérant la beauté de ses traits et l'état dans lequel ils la voyaient. Le hennissement de leurs chevaux, qui leur apprenait qu'il y en avait d'autres à peu de distance de là; le croassement d'une corneille qui, perchée sur un arbre près de Szarka, semblait, par ses cris, vouloir les avertir du danger qu'ils couraient; d'autres circonstances enfin auraient dû les engager à continuer leur route; mais, obéissant aux mouvements de leur cœur, ils s'approchèrent, au mépris de tout ce que la prudence pouvait leur inspirer.

Cztirade ayant demandé à Szarka ce qui lui était arrivé, elle lui répondit d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Ignorez-vous donc ce qui se passe dans ces » contrées? Ne savez-vous point jusqu'où se » porte la fureur des femmes qui habitent le château de Diewin? Je vous en conjure, mettez-» moi en liberté, afin que je puisse vous raconter » ce qui m'est arrivé. »

Cztirade, s'étant empressé de lui enlever ses liens, Szarka continua : « J'étais allée à la chasse » avec Mnohoslaus mon parent, et Oskorsin » mon père; j'avais pris cette boisson pour leur

» donner à rafraîchir. M'étant écartée, j'ai eu le » malheur de rencontrer une troupe de ces jeunes » filles que Wlasta, suivant sa coutume, avait » envoyées pour répandre l'effroi dans ces contrées. Elles m'ont fait descendre de cheval, » et m'ayant liée, parce que j'ai refusé de les » suivre, elles allaient m'enlever pour me transporter à Diewin, lorsqu'elles vous ont entendu » venir de loin. Je vous en conjure, ayez pitié » de moi; rendez-moi à mon père; les dieux vous » récompenseront. »

Cztirade lui répondit : « Je connais votre » père, dont je suis l'ami; en peu d'heures, je » vous le promets, vous serez rendue à la maison » paternelle. » Comme il s'entretenait avec Szarka, elle lui proposa de boire de l'hydromel qu'elle avait pris avec elle pour son père. Cztirade, après en avoir bu, en donna à ceux qui l'accompagnaient. Ces malheureux ne savaient point quelle peste ils avaient jeté dans leurs entrailles; ce qu'ils venaient de prendre était un breuvage magique qui avait la vertu d'ôter à ceux qui en goûtaient, les forces de l'esprit et du corps; il leur enlevait jusqu'à la volonté de se défendre. Szarka voyant que Cztirade considérait attentivement le cor de chasse qu'elle portait suspendu

au côté, lui proposa de l'éprouver. A ce signal, les compagnes de Szarka, sortant du lieu où elles se tenaient cachées, se jetèrent avec des hurlements affreux sur ceux qui accompagnaient Cztirade; les ayant percés de flèches, elles les mutilèrent inhumainement, et emmenèrent Cztirade en triomphe à Diewin.

A cette vue, Wlasta, se livrant sans mesure à l'excès de sa joie, ordonna que l'on élevât un échafaud sur le bord de la Moldawa, et qu'après y avoir exposé Cztirade pendant quelque temps, on le fît mourir en lui rompant lentement tous les membres. Une ancienne tradition assure qu'à la vue de ce supplice atroce, les divinités malfaisantes, qui agitaient Wlasta, faisaient éclater leur joie par des cris que les échos répétaient d'une montagne à l'autre. Pour conserver la mémoire de cet événement, la postérité a donné le nom de Szarka à cette partie de la forêt dans laquelle cette jeune personne trompa Cztirade d'une manière si perfide.

Wlasta, qui croyait pouvoir tout oser, rassembla ses compagnes, et leur proposa les lois suivantes :

1°. Lorsqu'un enfant mâle naîtra en Bohême, on lui coupera le pouce de la main droite, et on

lui arrachera l'œil droit, afin qu'il ne puisse ni se servir du sabre, ni donner une direction assurée à son bouclier ou à son arc.

2°. Lorsqu'une fille viendra au monde, on lui brûlera le côté droit avec un fer ardent, afin d'arrêter l'accroissement de tout ce qui pourrait mettre obstacle à ses mouvements, quand elle voudra tirer de l'arc.

3°. Il est défendu aux hommes, sous peine de mort, de porter des armes quelles qu'elles soient; ils pourront aller à cheval, assis, les jambes jointes et pendantes sur le côté gauche du cheval. Celui qui oserait monter de toute autre manière, sera puni de mort.

4°. Les hommes, nobles ou roturiers, conduiront la charrue, et se soumettront à tous les travaux serviles; les femmes combattront pour eux et pour la patrie.

5°. Les jeunes personnes choisiront elles-mêmes le mari qui leur conviendra; celui qui rejeterait leur choix, sera puni de mort.

Wlasta ayant lu ces lois, l'assemblée les ratifia par ses acclamations. Bodislawa proposa qu'elles fussent promulguées dans toute la Bohême, ce qui fut accepté.

Les hommes, frémissant d'indignation, se ras-

semblèrent, demandant à grands cris que Przémysle prît enfin une résolution digne de lui, et qu'il arrêtât cette audace qui ne connaissait plus de mesure. Le prince, après les avoir fait attendre pendant trois jours, leur déclara que l'heure de la vengeance approchait; que les dieux, qui avaient jusque-là favorisé les femmes de Diewin, commençaient à s'indigner de leurs crimes; que dans huit jours, la déesse Dircée et le dieu Zélu se déclareraient ouvertement contre Wlasta.

Un événement arrivé depuis peu paraissait devoir favoriser l'accomplissement de cet oracle. Zbigniewa, la confidente intime de Wlasta, venait de quitter la ligue des femmes, pour rentrer dans le sein de sa famille; on espérait que cette défection en amènerait d'autres, qu'elle jetterait la désunion parmi les rebelles, et qu'elle contribuerait à rétablir la paix en Bohême.

Avant cette guerre atroce, que l'ambition d'une femme avait excitée, Zbigniewa vivait heureuse avec Mendrzewski; quatre enfants étaient les fruits de son union avec lui; elle habitait Bydwor, séjour enchanté, que les dieux auraient pris pour leur demeure, s'ils avaient voulu en choisir une parmi les mortels. Entraînée par les artifices de Wlasta, elle avait, dans les premiers temps de la révolte, abandonné une famille dont elle faisait le bonheur, pour aller mener une vie errante, agitée, inquiète, avec celle qui l'avait séduite.

Jusque-là Mendrzewski avait cru posséder toutes les affections de son épouse; une noire mélancolie s'empara de son esprit, lorsqu'il vit qu'elle se séparait de lui et de ses enfants, pour prendre part à des desseins aussi criminels qu'insensés. L'état dans lequel il tomba, donna de si vives inquiétudes à ses amis, qu'ils n'osaient le quitter, craignant qu'il n'attentât à ses jours. L'attachement qu'il portait à ses enfants, adoucit sa douleur; il rassembla sur eux tous les mouvements de son cœur, cherchant à oublier une épouse qui avait si lâchement trahi ses serments et ses devoirs.

Pendant les premières années de ses égarements, Zbigniewa paraissait heureuse et contente. L'ardeur des opérations, auxquelles elle prenait part, et la hardiesse des projets, semblaient occuper toute son âme. Wlasta, qui lui avait accordé sa confiance, lui communiquait toutes ses pensées; c'était sur Zbigniewa qu'elle jetait les yeux, quand elle avait à exécuter une

entreprise qui présentait de grands dangers; elle lui avait donné le commandement de Widowlé et de tous les établissements que l'on avait formés autour de ce fort important.

Depuis quelque temps, cependant, le dégoût pour l'agitation, pour les actions hasardeuses, et une certaine satiété de crimes s'étaient emparés de Zbigniewa. Elle pensait souvent à ses enfants; le souvenir de leurs caresses et de leur innocence commençait à l'affliger; son cœur lui reprochait vivement d'avoir abandonné ses deux jeunes filles qui réclamaient en vain les soins et les bontés de leur mère. Elle était parente de Cztirade. Se trouvant à Diewin, lorsque ce jeune homme infortuné y fut emmené, elle fut présente aux supplices qu'une fureur barbare lui fit éprouver. Ce spectacle, qui l'avait frappée d'horreur, donna de la maturité aux résolutions qu'elle agitait depuis quelque temps. Widowlé étant menacé par un corps de troupes ennemies, elle saisit avec joie l'occasion de quitter Wlasta, sous prétexte d'aller défendre les lieux confiés à son commandement.

Étant arrivée à Widowlé, elle pensa sérieusement à abandonner une cause qui lui était devenue odieuse. Ayant pressenti les jeunes personnes qui l'entouraient, et voyant qu'elle ne pouvait prendre confiance dans leurs dispositions, elle résolut de s'enfuir seule, avec Mlodka, une jeune personne qui était sa parente, et qu'elle avait mise dans le secret de ses pensées. Ayant fait venir Miloscina, qui commandait sous ses ordres, elle lui dit : « Je suis
» instruite que l'ennemi s'avance sur Widowlé;
» vous sortirez de la place avec les troupes qui
» ne sont point nécessaires pour la défendre, et
» vous occuperez les hauteurs, qui, dédiées à la
» déesse Swientna, nous protègent du côté de
» l'orient. J'irai vous trouver aussitôt que j'aurai
» pris des mesures pour mettre en sureté le fort
» et ses établissements. »

Ces ordres étant exécutés, Zbigniewa sortit quelques jours après, avec ses armes, sous prétexte d'aller rejoindre le corps d'armée; elle n'avait avec elle que sa parente. Suivant des chemins détournés et presqu'impraticables, elle arriva, après une course de dix jours, sur une hauteur d'où l'on découvre Bydwor, et ce qui formait alors les possessions de Mendrzewski. A la vue de ces lieux, qui renfermaient des objets si chers à son cœur, Zbigniewa ne put soutenir davantage l'agitation de ses pensées. Succombant

sous le poids des sentiments qui se pressaient dans son cœur, elle s'arrêta dans une chaumière qu'elle connaissait. Ayant repris ses forces, elle continua son chemin et arriva près de son ancienne habitation, au moment où le soleil commençait à cacher ses rayons derrière les montagnes qui séparent la Bohême de la Grande-Germanie. Mendrzewski était à l'armée; les enfants s'occupaient de leurs jeux, sous la garde d'un ancien serviteur, à qui on les avait confiés. En voyant leur mère, l'aîné, qui la reconnut, s'écria : « Ah! voilà maman! »

A ces mots, la terreur se répandit dans cette petite famille, qui se dispersa, comme si elle avait aperçu son plus cruel ennemi. Ce premier mouvement frappa Zbigniewa de stupeur et de désespoir. « Comment, disait-elle, je serais » donc devenue l'ennemie de ceux que j'ai portés » dans mon sein! Quoi, mes enfants me fuient, » comme si je venais pour leur donner la mort! » Dieux vengeurs! Pourquoi punissez-vous si » cruellement les erreurs, dans lesquelles ma » faiblesse m'a entraînée? »

Ayant posé ses armes, elle tomba sur un siége, appuyant sa tête sur sa main droite. On accourut à son secours; lorsqu'elle eut repris

connaissance, ses yeux s'arrêtèrent sur ses enfants, que la piété filiale avait ramenés autour de leur mère. Elle les pressa long-temps contre son sein, en les arrosant de ses larmes; la douleur étouffait les paroles qu'elle voulait prononcer.

Ses forces étaient épuisées par un voyage pénible de dix jours. L'agitation de son esprit et les mouvements violents qu'éprouvait son cœur, ne lui permettant point de prendre du repos, elle passa la nuit au milieu de ses enfants, qu'elle pria de lui raconter tout ce qui était arrivé à leur père et à eux, depuis le moment qu'elle avait eu le malheur de les quitter.

« Vous en irez-vous encore, lui demandaient » ces bons enfants?

» Non, disait-elle, en les pressant contre son » cœur; les dieux m'ont ramenée parmi vous, » et ils ne permettront plus que j'en sois sé» parée. »

Mendrzewski, que l'on avoit averti de ce retour heureux, accourut pour revoir celle dont l'absence l'avait si vivement affligé. Ses amis voulurent l'accompagner avec un corps de troupes. Ils craignaient quelque trahison; et certes, tant d'exemples de perfidie n'avaient que

trop justifié leurs soupçons. La première entrevue des deux époux fut attendrissante. Zbigniewa n'osait lever les yeux. Son mari l'encouragea par la manière franche et affectueuse avec laquelle il l'accueillit; sans parler du passé, sans faire de reproches, il se jeta au col de son épouse, qu'il serra long-temps entre ses bras, en poussant des cris qui peignaient bien l'étendue de son bonheur. Il se conduisait, comme si son épouse était revenue d'un voyage long et dangereux, qui aurait été concerté d'un commun accord.

Les amis de Mendrzewski avaient pris toutes les précautions que commandait la prudence, afin de ne point être surpris; se confiant enfin à la loyauté de Zbigniewa et à la sincérité des sentiments qu'elle exprimait, ils s'abandonnèrent sans réserve, à la joie qui était venue retrouver cette famille. Après que Zbigniewa eut parlé de Mendrzewski et de ses enfants, elle voulut visiter les possessions de son mari, et voir ce qu'il avait fait, depuis qu'elle l'avait quitté. Elle fut agréablement surprise, en considérant les défrichements et les améliorations qu'il avait exécutés. Des terres d'un vaste contour, qu'elle avait vues incultes, étaient en parfaite culture; des troupeaux nombreux couvraient par-tout les

prairies, et des établissements spacieux avaient été construits, pour recueillir et ennoblir les fruits de cette belle possession.

Les amis et les voisins de Mendrzewski accouraient de toute part pour le féliciter sur son bonheur. On les recevait à une table servie avec ordre, et avec la simplicité qui convenait à ces premiers temps; Zbigniewa, qui avait repris son assurance et sa gaieté, faisait, comme auparavant, les délices de ces réunions innocentes.

On montrait une vive impatience de connaître les événements auxquels elle avait pris part. Son silence aurait dû apprendre qu'elle était peu disposée à répondre aux questions qu'on lui adressait. Enfin, ne pouvant plus résister à l'empressement que manifestaient tous les convives, elle commença à raconter ce qu'elle appellait l'*Histoire de ses Égarements :*

J'éprouve, disait-elle, une inquiétude, qui ne doit point vous surprendre, quand je me rappelle mes premières erreurs, et les événements qui en ont été les suites.

Comment pourrais-je parler, sans rougir, de la facilité criminelle qui m'a séduite, qui m'a entraînée si loin de mes devoirs? Que puis-je

dire, pour excuser la dureté avec laquelle j'ai abandonné celui que les dieux m'avaient donné pour époux? Je suis mère, et j'ai délaissé ces chers enfants, auxquels j'avais voué tant d'affection! Tout me ferme la bouche lorsque je veux parler de moi. Je cède cependant à vos instances. Ce que je dirai, ne sera point inutile; vous verrez à quels excès la légèreté peut se porter, quand une fois elle a fait le premier pas.

Lorsque j'étais dans la garde de Libussa, je me liai étroitement avec Wlasta. Ayant conçu les desseins qu'elle exécute, cette femme ambitieuse m'envoya une de ses amies, pour m'engager à venir la trouver. Après m'avoir serrée dans ses bras, elle me témoigna vivement la joie qu'elle ressentait en me revoyant après une si longue absence. « J'éprouve un grand besoin de m'en» tretenir avec vous, disait-elle; je suis dans le » malheur, dans la douleur, dans l'affliction. Je » vais me soulager, en versant dans votre cœur » tout ce que je sens et tout ce que je pense. A » peine Libussa a-t-elle eu fermé les yeux, que » les hommes se sont abandonnés, sans aucune » mesure, à l'orgueil et à l'insolence de leurs » pensées. Notre sexe opprimé est continuelle» ment exposé à leurs dérisions. Sortons de l'hu-

» miliation dans laquelle on veut nous retenir. » Vengeons notre nom. Je compte beaucoup sur » vous et sur votre constance. Restez près de » moi, pour m'aider par vos conseils et votre » autorité ».

Après avoir fait quelques difficultés, j'acceptai ses propositions, ne pouvant prévoir que je serais entraînée aussi loin que je l'ai été. Nous commençâmes par convoquer sur le mont Widowlé, celles de nos compagnes dont nous connaissions les dispositions. Je ne puis vous dire qu'elle impression fit sur moi le discours que tint Wlasta. Les paroles en sortant de sa bouche prennent un pouvoir magique, auquel rien ne peut résister. Cette femme extraordinaire possède toutes les qualités qui donnent du pouvoir sur la multitude. Elle joint à la beauté des formes, cette taille majestueuse, sous laquelle on peint nos déesses. Son maintien est séduisant; quand il faut entraîner, captiver, elle sait se plier à tout. Vive, impétueuse, elle modère, quand elle veut, tous ses mouvements. N'ayant jamais l'apparence de travailler pour elle-même, elle vous fait croire, sans vous laisser le temps d'en douter, qu'elle n'agit que pour vous, qu'elle n'est occupée que de vos intérêts. C'est ainsi

qu'elle réussit toujours à vous amener à ses fins, et à maîtriser vos volontés.

Nos projets étant bien concertés, nous nous précipitâmes, au milieu de la nuit, du mont Widowlé sur l'habitation de l'infortuné Motel, que nous égorgeâmes, ainsi que les hommes qui se trouvaient sur ses possessions. Un sentiment d'horreur me fit reculer, lorsque je fus obligée, pour la première fois, de plonger mes mains dans le sang d'hommes innocents qui ne m'avaient point offensée. Mais l'exemple et les discours du chef qui nous conduisait, m'enhardirent, et l'habitude de verser le sang étouffa mes remords.

Le premier pas étant fait, Wlasta vit qu'elle nous conduirait par-tout où elle voudrait. Afin de nourrir notre enthousiasme, elle nous réunit dans le lieu où elle sacrifiait aux divinités de la science magique. Je ne me rappelle qu'en frémissant ce qui se fit dans ce rassemblement nocturne. Un homme vivant fut immolé aux déesses cruelles; son sang, reçu dans des coupes, nous fut présenté en proférant des imprécations sacriléges. Une des déesses, évoquée par Wlasta, sortit de terre, sous ces formes hideuses que prennent les dieux infernaux lorsqu'ils veulent communiquer avec les mortels; elle nous dit de tout oser,

nous promettant des succès qui donneraient à notre sexe l'empire sur toute la terre.

C'est dans cet horrible moment que nous nous liâmes par des serments dont les dieux eux-mêmes n'avaient point le pouvoir de nous dégager. Lorsque je pense à ce que j'éprouvais en sortant de ce lieu infernal, je ne m'étonne plus de ce que nous avons fait et de ce que nous avons osé entreprendre.

Le lendemain, Wlasta m'appela vers elle et me dit : « J'ai confiance en votre courage et en » vos résolutions. Nos projets réussiront; tout » devient facile quand on veut avec énergie. De- » vant me porter moi-même par-tout où ma pré- » sence sera nécessaire, je vous confie le mont » Widowlé à qui nous devons de vives affec- » tions, puisque c'est le berceau de cet empire » que nous allons fonder. Vous construirez sur » la hauteur, un fort d'après le plan que je vous » remets. De là, dominant toutes les contrées » que nous avons sous les yeux, nous assurerons » la paix et la tranquillité aux vastes établisse- » ments que j'ai projet d'y créer. »

Les jeunes personnes et les femmes mariées accouraient à Widowlé, séduites par la nouveauté et la hardiesse de nos projets. Avant de

s'éloigner, Wlasta s'occupa de l'armée et de son organisation. Elle suivit un plan sagement concerté, qu'elle ne faisait qu'étendre à mesure que ses forces augmentaient. Nous ayant divisées en troupes de dix, de cent et de mille, elle choisit pour chefs celles de ses compagnes qui, dans leurs paroles et leurs actions, montraient plus d'audace, plus de férocité. Par ces nominations, elle affermissait son influence et son autorité.

Ces dispositions étant prises, Wlasta me dit : « Je vais me mettre à la tête d'une partie de l'armée pour aller m'établir près du lieu où réside » Przémysle. J'ai conçu le projet d'aller bâtir une » ville vis-à-vis de Wissegrad, afin d'en imposer » aux hommes par l'audace de nos entreprises. » Pour vous, vous resterez à Widowlé pour y » exécuter les constructions, et y former les éta- » blissements dont je vous ai donné le dessin. La » troupe que je vous confie n'est point nom- » breuse; mais en peu, elle aura pris de la force » et de l'étendue : l'ardeur que l'on montre pour » notre cause, rassemblera autour de vous les » femmes qui veulent partager vos dangers et » votre gloire. Lorsque vous serez solidement » établie, vous vous répandrez au loin pour por- » ter au delà de nos limites la terreur de votre

» nom. Dans les lieux que vous soumettrez à vos » armes, vous réunirez les femmes à votre ligue, » et vous emmenerez les hommes avec vous » pour exécuter les travaux que vous ordonne- » rez. Soyez attentive à leurs trames, à leurs » complots, et punissez avec sévérité. »

Je m'occupai aussitôt des projets dont l'exécution m'était confiée. Nous faisions des excursions hardies d'où nous ramenions des troupes d'hommes qui étaient condamnés aux travaux serviles. En peu de temps, le fort de Widowlé s'éleva, entouré d'ouvrages redoutables. Pendant la nuit, je faisais enfermer les hommes dans des souterrains dont l'issue était sévèrement gardée.

De vastes enclos étaient destinés à l'entretien des troupeaux qui servaient à notre nourriture et à notre habillement. C'est de là que Wlasta tirait les chevaux dont elle avait besoin pour l'armée.

Je fis élever des bâtiments spacieux où l'on fabriquait des harnois pour les chevaux et des armes de toute espèce.

Les deux premières années s'étant passées à consolider ces établissements, je me mis, ainsi que Wlasta me l'avait ordonné, à la tête d'un corps de troupes pour tenter de nouvelles entre-

prises. J'attaquai les peuplades germaines qui habitent les bords du Mein et les rives de l'Elbe. Par-tout où je me portais, j'inscrivais les femmes dans l'armée, et les hommes étaient emmenés à Widowlé pour prendre part aux travaux que j'y faisais exécuter.

Wlasta vint me trouver, comme je revenais d'une expédition lointaine et heureuse. La fureur était peinte dans ses yeux : elle m'apprit que Przémysle avait attiré à Wissegrad cinquante de nos compagnes, et qu'il les avait livrées à une mort ignominieuse. Voulant donner un premier aliment à la rage qu'elle ne pouvait plus contenir, elle ordonna que les hommes que j'avais faits prisonniers, et dont la troupe passait devant elle, fussent inhumainement mutilés. J'eus horreur de cette proposition ; je lui représentai que j'étais mère, que les lois des nations commandaient le respect pour l'infortuné qui a déposé les armes.

Se moquant de ma pusillanimité, elle donna, aux jeunes personnes qui l'accompagnaient, des ordres qui furent cruellement exécutés en ma présence.

« Les moments deviennent difficiles, me disait-
» elle ; les dieux ne répondent plus à mes de-
» mandes avec la même facilité qu'autrefois ;

» souvent je les invoque en vain, et depuis quel-
» ques semaines ils détournent les yeux pour ne
» plus voir les entrailles des victimes que je leur
» offre. Je veux me réconcilier avec eux par une
» action éclatante : j'ai envoyé pour faire arrêter
» Cztirade, un des amis de Przémysle ; lorsqu'on
» me l'aura livré, je l'immolerai aux mânes de
» nos compagnes. Vous m'accompagnerez à Die-
» win, pour m'aider par vos avis. »

A peine étions-nous arrivées, que des femmes furibondes amenèrent un homme chargé de chaînes, en proférant contre lui les cris de la rage et de la vengeance. C'était mon parent ; je voulus intercéder pour lui ; on se moqua de ma faiblesse, et il fut lâchement livré aux supplices les plus atroces.

Je quittai promptement Diewin, ne pouvant plus supporter ce séjour du crime et de la lâcheté. Depuis ce moment, je ne voyais plus devant moi que mon époux et mes chers enfants. Leur image et mes remords me poursuivaient par-tout. Je me concertai avec Mlodka, sur les moyens d'abandonner une cause, qui ne se soutenait que par l'aveuglement et le fanatisme. En parcourant demain les prairies de Bydwor, je vous raconterai comment j'ai exécuté mon projet.

La curiosité n'était point satisfaite par ce récit, qui ne faisait qu'indiquer les événements. On pressait Zbigniewa; elle répondait avec modestie aux questions qu'on lui adressait. Mais voyant que l'on paraissait chercher des renseignements sur Widowlé, et sur les moyens qui pourraient être employés pour y pénétrer, elle se tut, son cœur ne lui permettant point de trahir celles dont elle avait auparavant défendu la cause.

Après avoir passé quelques semaines à Bydwor, les amis de Mendrzewski allèrent rejoindre Przémysle, qui rassemblait ses troupes à Wissegrad. L'armée marcha sous les ordres du prince, pour aller enlever Widowlé et ces établissements, qui entretenaient les forces de Wlasta. Miloscina avait pris sur les hauteurs de Swientna, une position avantageuse, qu'elle fit promptement fortifier. Afin de ne point exposer sa troupe inutilement, elle avait fait rentrer tous ses postes dans l'intérieur des retranchements. Les hommes s'en approchèrent, croyant pouvoir les enlever au premier assaut. Miloscina se moquant de leurs efforts, faisait tomber sur eux des poutres et une grèle de pierres; elle fit une sortie si vigoureuse, qu'après un combat opiniâtre et sanglant, ils furent obligés de se retirer. « Ne perdez point cou-

» rage, disait Przémysle, les oracles des dieux » s'accomplissent à la lettre. »

Une seconde attaque, exécutée sous les yeux du prince, ne réussit pas mieux que la première. Les femmes versaient sur la tête des assiégeants de l'eau bouillante, de la poix fondue; elles jetaient des pierres ou lançaient des traits empoisonnés; les murs étaient si bien gardés, que l'on perdit tout espoir de pouvoir s'en emparer par force.

Przémysle ayant recours à la ruse, fit sonner la retraite, ordonnant que l'on se sauvât en désordre dans une forêt voisine. Miloscina, trompée par ces apparences, se mit à la tête de la troupe d'élite, qui se trouvait près d'elle; étant sortie pour suivre les fuyards, elle donna ordre à Strazna de venir, avec le gros de l'armée, prendre position à une certaine distance des retranchements.

Miloscina s'était engagée sans prendre les précautions que la prudence lui commandait; elle se vit tout à coup entourée par les hommes qui sortaient des lieux où ils s'étaient placés pour l'attendre. Le combat qui s'engagea devint meurtrier et sanglant. Miloscina, qui s'élevait audessus de ses compagnes, par la majesté de sa

taille, par l'éclat de ses armes et par la grandeur de son courage, représentait à celles qui l'entouraient, qu'il fallait vaincre, ou périr ignominieusement; que dans leurs mains reposait la gloire du nom qu'elles portaient, et que c'était du combat qu'elles allaient livrer, que dépendait la sureté de l'empire que les femmes avaient établi.

D'un autre côté les hommes voulaient, par une action d'éclat, effacer sept années d'ignominie, et faire les premiers pas pour reconquérir des droits que l'auteur de la nature leur a assurés.

Le courage féroce de Miloscina, et la valeur des jeunes personnes qui formaient sa troupe, rendirent pendant quelque temps l'issue du combat douteuse; quoique les hommes eussent fait de grandes pertes, cependant leur aile droite gagnait de l'avantage. Les quatre frères Hesk se faisaient remarquer à la tête du corps nombreux qu'ils avaient levé; voulant donner un nom à leurs armes, ils avaient pénétré jusqu'au lieu où le combat était le plus acharné. La jeune personne qui portait les armes de Miloscina étant tombée sous leurs coups, celle-ci reçut elle-même un coup de hache sur son casque. Voyant le sang qui, à grands flots, sortait de sa plaie, elle se jeta

comme une lionne sur ceux qui l'avaient entourée. Elle en mit cinq hors de combat, et coupa en deux le bouclier du sixième; mais ses forces s'étant affaiblies par ce dernier effort, elle reçut sur la tête, de la main de Stiason, un second coup de hache qui lui ôta la vie. Lorsqu'on la vit tomber de cheval, les hommes élevèrent autour d'elle des cris barbares de joie; ne pouvant s'arrêter pour dépouiller cette femme forte et lui enlever ses armes, ils rassasièrent leur rage en faisant fouler son corps sous les pieds de leurs chevaux. Le chef n'étant plus, les jeunes personnes que son courage avait soutenues, commencèrent à plier: elles furent toutes hachées en pièces. Après cet avantage, les hommes s'avancèrent en jetant des cris qui annonçaient leur victoire. Strazna donna l'ordre de rentrer dans les retranchements; mais les hommes se poussaient avec une telle impétuosité, que leur avant-garde entra pêle-mêle avec l'ennemi. Les femmes qui couvraient la retraite, furent entourées et abandonnées aux jeunes gens, qui, après les avoir couvertes d'opprobres, les coupèrent en morceaux, et jetèrent leurs corps par-dessus les retranchements, afin de les livrer à l'avidité des animaux de proie.

Przémysle s'établit dans les retranchements dont il venait de s'emparer, afin d'y rassembler son armée. Il admirait la beauté et l'étendue des ouvrages que ces femmes extraordinaires avaient élevés en si peu de temps. Il pensait avec inquiétude aux difficultés qu'il allait éprouver, en attaquant les places qu'elles avaient eu le temps de fortifier avec plus de soin. Ayant fait enlever les dépouilles de Miloscina, il donna son sabre au jeune prince Nézamysle, et à Stiason le collier et l'anneau d'or qu'elle portait; les autres dépouilles de l'ennemi furent distribuées entre ceux qui s'étaient le plus distingués.

Przémysle marchait avec précaution sur Widowlé. On entra d'abord dans les vastes prairies d'où Strazna avait fait éloigner les troupeaux nombreux qui les couvraient. On voyait de loin s'élever le fort et les établissements qui l'entouraient.

A mesure que l'on avançait, les infortunés, que les femmes avaient réduits en servitude, accouraient au-devant de leurs libérateurs. Tous demandaient vengeance des excès qu'on leur avait fait souffrir. On leur avait coupé ou les narines, ou les lèvres, ou les oreilles; il y en avait à qui l'on avait arraché un œil; plusieurs avaient

souffert des traitements encore plus inhumains. Ils louaient la conduite de Zbigniewa; mais son influence s'étant affaiblie dans les derniers temps, elle n'avait pu arrêter tous les ordres de Wlasta, dont le cœur s'était aigri à la vue des malheurs que les dieux lui annonçaient.

Ces infortunés étaient distribués en différentes classes, suivant les travaux auxquels ils étaient appelés.

Les plus faibles formaient les tissus de lin et de laine dont se couvraient celles qui exerçaient quelque autorité; la différence de rang et de grade était marquée par la différence des couleurs. D'autres unissaient les peaux qui servaient de vêtement au commun des femmes et aux hommes: ceux-ci portaient sur leurs habillements la marque distinctive de l'avilissement auquel ils étaient condamnés.

Une seconde classe surveillait les troupeaux. Les plus intelligents prenaient soin des chevaux qui appartenaient tous à des races choisies. D'après les instructions qu'avaient données Wlasta, les chefs devaient sur-tout s'occuper de cet objet, dans les expéditions qu'elle leur confiait, et faire conduire à Widowlé tous les chevaux dont elles pouvaient s'emparer.

La troisième classe des prisonniers était chargée de la fabrication des harnois et des armes. Il régnait dans tous les ateliers une activité, dont il est difficile de se faire une idée. Ici on travaillait les cuirs, que l'on plaçait les uns sur les autres avec un art admirable, pour en faire des boucliers impénétrables aux traits lancés par la main la plus vigoureuse ; là on préparait le bois d'une dureté égale à celle du cèdre, pour servir à faire des javelots et des lances. Des antres ténébreux, creusés dans les rocs de Widowlé, retentissaient jour et nuit sous les coups redoublés des marteaux, que les malheureux prisonniers faisaient retomber sur le fer et l'airain. C'est là que l'on faisait ces flèches, ces haches, ces pointes de javelots et de lances, qui répandaient la terreur dans toute la Bohême. Afin de leur donner une trempe presque divine, on allait puiser l'eau d'un lac dans lequel Wlasta avait jeté des herbes, en invoquant les déesses infernales, protectrices de la science magique. Plus loin on fabriquait des mors pour contenir les chevaux, dont ces femmes seules savaient dompter la fougue impétueuse.

Il n'y avait, pour conduire à ce séjour des Cyclopes, qu'une seule issue, qui était gardée, nuit

et jour, par les femmes chargées de surveiller ces travaux. Elles choisissaient parmi les ouvriers ceux qui paraissaient les plus intelligents et les plus fidèles ; elles leur confiaient une partie de leur autorité, en les encourageant par des largesses et des promesses séduisantes.

C'est de ces lieux que l'on tirait les chevaux enharnachés, ainsi que les armes et les provisions dont l'armée avait besoin. La première pensée de Przémysle s'était donc tournée vers Widowlé ; il espérait qu'en s'emparant de ce point si important, il réduirait Wlasta à l'inactivité et à l'impuissance.

Des retranchements dont ce prince venait de s'emparer, il s'avança, à travers des prairies riantes, jusqu'aux premiers ouvrages qui défendaient le fort et ses établissements : il prit des mesures pour les bloquer étroitement, et pour forcer les assiégés à se rendre. Strazna ayant fait entrer dans l'intérieur du fort les habitants et les troupeaux répandus dans les campagnes, il espérait que la famine et les maladies forceraient en peu ces femmes orgueilleuses à proposer des conditions de paix qu'il était disposé à écouter favorablement.

Cependant Wlasta venait d'apprendre ce qui

se passait. On n'avait d'abord su quel moyen on pourrait employer pour l'instruire des revers que Miloscina venait d'éprouver; on craignait qu'elle ne se portât à des excès de fureur, qui, dans un moment aussi critique, auraient pu compromettre la cause commune. Elle reçut cependant le récit de ses malheurs avec plus de tranquillité qu'on ne l'avait espéré. Renfermant en elle-même les sentiments qui l'agitaient, elle se rendit dans le lieu souterrain où elle sacrifiait aux divinités infernales; là elle soulagea son cœur, en vomissant des imprécations qui n'épargnaient pas même les objets de son culte.

Elle passa la nuit dans ce lieu horrible, espérant que ses divinités sortiraient enfin du séjour qu'elles habitent, et qu'elles viendraient lui manifester leurs volontés. Au moment où le soleil commençait à dorer le sommet des montagnes des Géans, elle entendit des cris et des hurlements qui auraient effrayé une âme moins endurcie au danger; elle sortit saisie par un frémissement qu'elle n'avait pas encore éprouvé.

Entrant dans le lieu où elle tenait conseil, elle y trouva rassemblées ses compagnes affidées, qui, depuis plusieurs heures, y attendaient son arrivée. Elle dit, en s'adressant à Bodislawa: « Avant

» de nous occuper des dangers qui nous mena-
» cent, honorons le souvenir de celles qui ont
» péri en combattant pour la gloire de notre
» nom.

» Allez vers l'orient, sur la montagne consa-
» crée à la déesse Grozna; vous entasserez les ro-
» chers pour y élever, à la mémoire de Miloscina
» et de ses compagnes, un monument digne
» d'elles et de leur nom. Je veux que demain tout
» soit terminé; je m'y rendrai avec l'armée, pour
» y offrir mes vœux et y faire un sacrifice. »

Le lendemain, aussitôt que le jour parut, Wlasta sortit de Diewin, à la tête de l'armée, en chantant des cantiques dont les sons lugubres étaient répétés par les instruments de la musique qui la suivait, et par les nymphes qui habitent ces contrées. Etant arrivée sur le sommet de la montagne, elle s'arrêta pour considérer la colonne que l'on y avait érigée, en entassant des masses énormes, enlevées aux rochers voisins. L'armée se rangea autour du monument, et Wlasta, placée sur un roc qui s'avançait dans cette construction gigantesque, dit, en levant ses mains impies vers le ciel:

« Divinités, qui écoutez ma prière, pourquoi
» avez-vous fait tomber vos vengeances et votre

» colère sur les femmes dévouées à votre culte?
» Voyez et considérez combien nous avons pen-
» dus de braves sur les collines que nous vous
» avions consacrées!

» Les plus illustres parmi nous ont été mises à
» mort par les barbares. Pourquoi avez-vous
» permis que des mains sacriléges touchassent aux
» lances et aux boucliers de celles qui honoraient
» vos autels par l'encens le plus pur, et qui of-
» fraient à votre nom les holocaustes les plus
» agréables?

» Les impies! ils vont publier notre honte par-
» mi toutes les nations. Ils se réjouissent, ils cé-
» lèbrent, par des banquets et des festins, la vic-
» toire qu'ils viennent de remporter sur nous.
» Déesses, pourquoi permettez-vous cet op-
» probre?

» Montagnes de Widowlé! collines qui faisiez
» jusqu'ici nos délices! soyez maudites à jamais,
» puisque les impies vous souillent par le bruit
» de leurs armes! Que l'herbe se dessèche dans
» vos vallons; que les troupeaux n'y trouvent
» plus de pâture! Car vous avez vu les femmes
» fortes jeter leurs boucliers; vous avez vu en-
» lever leurs dépouilles et insulter à leur mal-
» heur.

» Miloscina! ô vous qui faisiez trembler nos
» montagnes au bruit de vos armes et au son de
» vos chants guerriers! O Miloscina! ô vous dont
» la main portait la terreur parmi les hommes!
» qui a jamais vu vos flèches retourner sans avoir
» percé le cœur de votre ennemi? Toujours vous
» retiriez votre javelot teint dans le sang des plus
» vaillants, et votre épée frappait de mort l'auda-
» cieux qui osait paraître sous vos yeux.

» Compagnes de mes armes, jurez avec moi
» sur cette tombe, jurez que vous vengerez le
» sang de celles qui ont partagé vos dangers et
» votre gloire. Pour moi, je jure que mon bras
» ne s'arrêtera qu'après avoir immolé à votre
» vengeance tous les ennemis de votre nom.

» Divinités infernales, qui protégez notre
» union, écoutez les serments que nous faisons
» en votre présence. Vos oreilles se réjouissent
» lorsqu'elles entendent les cris des mourants:
» vos yeux ne se repaissent que de sang; soyez
» donc propices à nos vœux! Si vous nous aban-
» donnez, qui voudra désormais faire brûler de
» l'encens sur vos autels? »

Ayant dit ces paroles, elle se tourna vers les confidentes de ses pensées; à un signe qu'elle leur fit, elles placèrent autour de la colonne vingt-

quatre prisonniers qui devaient être immolés sur la tombe de celles dont on célébrait la mort. Aussitôt toutes les femmes quittèrent leurs rangs pour se jeter sur ces infortunés, et pour recevoir, dans des coupes enchantées, le sang dont elles s'abreuvèrent, en chantant des hymnes impies en l'honneur de leurs divinités.

Dois-je vous raconter, me disait M. Samoslas, comment cette armée se précipita de ce lieu, devenu trop célèbre parmi nous, et comment, en proférant les cris de la fureur, elle s'avança vers Widowlé, pour délivrer celles de leurs compagnes qui y étaient enfermées? Parlerai-je des vains efforts que fit Przémysle pour ramener à la raison ces femmes égarées? Vous affligerai-je en exposant les nouveaux crimes dont elles se souillèrent, afin de fermer leur cœur aux conseils de la sagesse? Dois-je ajouter aux récits que je viens de vous faire, celui des combats dans lesquels ces femmes extraordinaires périrent toutes, tenant les armes à la main, et montrant, jusqu'au dernier moment, un courage que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, en regrettant qu'il ait été employé dans une cause si odieuse?

Mais je sens que les forces m'abandonnent; mes yeux se troublent en voyant couler ces fleuves de

sang qui se répandirent alors dans les plus belles campagnes de la Bohème; mon cœur est révolté en voyant tant de forfaits, et la parole, desséchée dans ma bouche, vient expirer sur mes lèvres. Peut-être pensez-vous vous-même que je vous en ai déjà trop dit; je vous renvoie, pour ces faits affligeants, aux anciens auteurs qui ont écrit sur nos temps héroïques, et je reviens à l'histoire de Przémysle.

Après avoir apaisé cette guerre impie, ce bon prince réunit tous ses efforts pour guérir les plaies dont elle avait frappé la Bohème; mais les dieux ne lui ayant plus accordé qu'un petit nombre d'années, il mourut, espérant que son fils Nézamysle ferait disparaître les traces des malheurs qu'il n'avait pu lui-même réparer.

Le peuple, qui était inconsolable, passa plusieurs jours à le pleurer. Lui ayant mis dans la main droite cinq pièces d'or, et trois d'argent dans la main gauche, il alla déposer les dépouilles mortelles de ce prince près du torrent Botiez, où on lui rendit les derniers devoirs. De là on vint se rassembler près de la fontaine qui sort des murs de Wissegrad; Nézamysle, placé sur le siége de Libussa, mit sur sa tête la mitre de Przémysle; on lui montra le bonnet de peau et les souliers

faits d'écorces de chêne que portait son père, lorsque, avant son élévation, il labourait les champs de ses ancêtres. Cette cérémonie se termina par des acclamations, par des prières que l'on adressa aux dieux, et par un repas que l'on prit sur l'herbe, au lieu même du couronnement.

Bozhon, un des principaux seigneurs de la Bohême, se souleva contre son prince; après avoir obtenu quelques avantages, il fut vaincu, fait prisonnier, et conduit en triomphe, tenant dans les mains ses narines, qu'on lui avait coupées avec une faux.

Biela, fille de la princesse Kassa, revenant de la chasse avec cinq jeunes personnes de sa suite, vit venir vers elle deux ours d'une grandeur démesurée; elle descendit de cheval, attaqua et prit les deux animaux, dont elle fit suspendre les peaux aux portes de son château Kossalow. Après avoir fait défricher le lieu où elle avait remporté cette victoire, elle fit construire une habitation qu'elle appela *Nedwiedzicz* (ce qui, en bohémien, désigne un *ours*.)

C'est sous le gouvernement de Nézamysle que l'on découvrit, près de Slana, des eaux salées. Un berger ayant trouvé une source d'eaux chaudes,

son maître les entoura de murs, et donna à ce lieu le nom de Tœplitz. Biela, femme d'un seigneur voisin, regardait la possession de ces lieux comme la propriété la plus précieuse qu'elle pût acquérir. Sur ses instances, son mari s'avança, à la tête de ses vassaux, pour s'en emparer: il fut tué. Biela en mourut de douleur.

Slawimile, seigneur puissant dans la Bohême occidentale, donna à son fils Bydus trente esclaves, cent vaches, autant de bœufs, avec un troupeau nombreux de brebis et de chèvres, en l'engageant à aller former un nouvel établissement. Bydus se dirigea vers l'orient; s'étant arrêté sur le bord d'une rivière, il bâtit le village de Kratonoby, et à quelque distance de là, le château de Bydzow. Son bonheur fut troublé par l'inquiétude ambitieuse de Kraska, son épouse. Cette femme, d'un caractère hautain, se plaignait souvent, en présence de son mari, de n'avoir pas eu le bonheur de vivre dans les beaux temps de Wlasta. « Qu'elles étaient heureuses, répétait-
» elle souvent, ces femmes qui eurent le courage
» de secouer le joug des hommes! Pourquoi la
» fortune n'a-t-elle point secondé les efforts qu'elles
» firent pour se maintenir en possession des droits
» que nous tenons de la nature? Nous sommes

» supérieures aux hommes par l'adresse, par le
» courage et la constance; il ne faut que vouloir.
» Pourquoi ne ferions-nous point une nouvelle
» union? pourquoi ne tenterions-nous point de
» replacer les hommes sous la dépendance des
» femmes? »

Ayant réussi par ses discours à faire entrer un grand nombre de jeunes personnes dans ses vues, elle se retira avec elles à Chloumez, qu'elle fit fortifier; de là elle renouvelait les brigandages qui avaient eu lieu du temps de Wlasta. Elle tomba dans un piége qu'on lui avait tendu, et sa mort mit fin à cette nouvelle rebellion.

Avec l'or que l'on recueillait dans les rivières de la Bohème, Nézamysle fit élever une statue en l'honneur de ses dieux pénates; l'ayant fait placer dans la chapelle de son palais, il lui rendait, au premier jour de la lune, un culte solennel, en lui consacrant des holocaustes, et en faisant brûler de la poix et des cheveux sur des charbons ardents. Cette idole rendait souvent des oracles. On la trouva renversée quelque temps avant la mort du prince et avant celle de son épouse. Les funérailles de la princesse se firent avec les cérémonies ordinaires; le peuple la pleura pendant trois jours, avant de la transporter dans le sépulcre, près duquel les femmes de sa suite restèrent encore trois jours, occupées à jeter dans le feu sacré, qu'elles entretenaient, les effets les plus précieux de la princesse, ainsi que les animaux qu'elles immolaient. En partant, elles s'éloignèrent, la face tournée contre le sépulcre, et en y jetant des pierres.

Nézamysle mourut en 783. On voit, par le grand nombre de colonies établies sous son gouvernement, qu'il s'était appliqué à faire fleurir la culture des champs et celle du bétail. C'est sous lui que l'on vit les premiers chars de travail avec des roues ferrées.

Mnata, qui lui succéda, avait épousé Strzezislawa, fille du seigneur de Hlazow. Le jour des noces, on conduisit avec pompe la dot de la mariée, laquelle consistait en des vases d'or et d'argent, en deux cents bœufs ou taureaux, et en un troupeau de brebis et de chèvres d'espèces choisies. Des jeunes filles d'une beauté ravissante, couronnées de guirlandes, conduisaient le bétail, en chantant des hymnes en l'honneur des nouveaux mariés; les bergers qui les suivaient, accompagnaient leurs chants avec le son de leurs chalumeaux.

C'est sous le gouvernement de Mnata qu'en

creusant la terre dans les environs de Tetine, on decouvrit les restes d'un géant d'une taille prodigieuse. Deux hommes ne pouvaient embrasser les os de sa tête; ses jambes avaient vingt-cinq pieds. D'après les ordres du prince, ces ossements furent suspendus aux portes de Wissegrad.

Jusque-là on avait habité des maisons bâties en bois; Mnata ayant fait construire, pour son épouse, un château en pierres, y érigea un tribunal pour connaître les causes qui concernaient les femmes; la princesse qui y présidait, choisit, pour siéger à côté d'elle, dix jeunes personnes non mariées, qui appartenaient à sa suite. Cette nouvelle institution causa beaucoup de mécontentement parmi les hommes. C'est sous Mnata que commencèrent les premières guerres que les Slaves-Bohémiens eurent à soutenir contre les Moraviens, contre les Saxons et contre leurs autres voisins. Ces guerres continuèrent sous Wogen, Krzezomysle, Neklan et Mostiwit, ses successeurs.

Neklan fit la guerre à Wladislas, qui, entre les montagnes de Rzip et de Lowoss, avait bâti une ville, à laquelle il donna son nom; c'est probablement Lutomiercz.

Borziwog, petit-fils de Neklan, et successeur

de Mostiwit, son père, se fit instruire dans la foi chrétienne par Methodius, archevêque et apôtre de la Moravie. Les Bohémiens reçurent le baptême à l'exemple de leur prince. C'est à cet événement, arrivé en 894, que finissent les temps héroïques des Czèches ou Slavo-Bohémiens, pour faire place à l'histoire de Bohème, dont M. Dubrawski vous expliquera la première période, si les circonstances nous permettent de continuer nos entretiens.

CHAPITRE III.

Passage de l'Oder. — Entretien sur la Silésie et sur les Jésuites. — Posen. — Sempolno. — Armée russe. — Lowicz. — Nieborow. — Sochaczew. — Varsovie.

Ces entretiens adoucirent les inquiétudes que nous causait la difficulté des chemins, qui, dans la haute Saxe et dans la Lusace, sont, en certains temps de l'année, absolument impraticables; nous arrivâmes, sans nous en douter, sur les bords de l'Oder. Nous nous étions proposé de visiter Glogau, dont on venait de s'emparer après un siége assez court. Les mouvements qui s'exécutaient alors dans l'armée, nous engagèrent à aller passer le fleuve au-dessous de cette place.

A....., nous trouvâmes cinq prêtres de la société de Jésus, qui avaient quitté Breslau, où ils enseignaient, pour chercher un asile plus tranquille. Mes deux compagnons de voyage ayant pris la résolution de s'arrêter avec eux, je leur donnai, et à leur nouvelle société, six heures,

qui furent employées à parler de la Silésie et de ses établissements littéraires.

Jusque vers le milieu du douzième siècle, la Silésie a fait partie du royaume de Pologne. Le roi Wladislas, chassé par ses sujets, s'étant mis sous la protection des empereurs d'Allemagne, les trois fils de ce prince obtinrent, en dédommagement, la Silésie, que le roi Boleslas, leur oncle, céda, mais à condition qu'ils reconnaîtraient la suzeraineté de la Pologne. Malgré l'obligation qu'ils avaient contractée, ces princes n'ont jamais rendu hommage à la monarchie polonaise. Ayant attiré dans la Silésie des colonies allemandes, ils y introduisirent le droit saxon et la langue des colons, dont l'usage devint dominant dans les villes. La langue slave ou polonaise, quoique défigurée, est restée celle du peuple.

Les princes silésiens, qui se voyaient exposés à la jalousie de la nation polonaise, se rapprochèrent de la Bohème, dont le voisinage leur offrait une protection plus prompte, plus efficace. Les liens qui les tenaient unis à la Pologne, s'affaiblissaient à mesure qu'ils en formaient de plus étroits avec leurs nouveaux protecteurs. Enfin, en 1335, Casimir le Grand céda tous les droits

que la Pologne pouvait avoir sur la Silésie, dont les princes reconnurent le roi de Bohême pour leur seigneur suzerain.

La Bohême ayant été réunie à la domination autrichienne, la Silésie éprouva le même sort. Pendant la guerre de sept ans, Frédéric le Grand s'empara de cette province, que l'Autriche lui céda en 1763, par la paix de Hubertsbourg.

En prenant possession de la Silésie, Frédéric lui garantit le libre exercice de la religion catholique, avec tous ses établissements. Ce prince honorait d'une protection particulière les jésuites, qui presque par-tout occupaient les chaires de l'enseignement et de la prédication. Lors de la dissolution de l'ordre, on engagea vivement ce prince à les supprimer. « Les jésuites, répondit- » il, s'acquittent avec zèle et avec succès des » fonctions qui leur sont confiées; en les éloi- » gnant, j'agirais injustement, et je trahirais les » intérêts de mes sujets. »

Il écrivait en 1773: « Lorsque je pris posses- » sion de la Silésie, je garantis aux habitants le » libre exercice de la religion catholique et ro- » maine. Mes administrations et mes sujets n'é- » lèvent qu'une voix pour louer la conduite des » jésuites : on ne peut trouver de prêtres plus

» instruits, de maîtres plus zélés, ni de sujets » plus fidèles qu'eux. Peu m'importe que les sou- » verains mes voisins les aient supprimés dans » leurs états; le bien de mes sujets m'impose l'o- » bligation de les protéger en Silésie. Vos philo- » sophes, à Paris, qui ont bien fait voir qu'ils » n'aimaient point ces prêtres, se moqueront de » moi; cela ne me cause aucune inquiétude. »

Frédéric, ajoutaient les bons religieux avec lesquels je m'entretenais, Frédéric nous a conservé nos colléges, nos maisons et nos biens; mais, par déférence pour les volontés de Clément XIV, nous avons quitté notre habit pour prendre celui de prêtres séculiers. Nous correspondons avec les supérieurs de la Russie. Notre ordre avait un grand nombre de maisons dans cette partie de la Pologne, qui, lors du premier partage, échut à l'empire du nord. Catherine II commanda impérieusement qu'on les conservât. Elle écrivit à son envoyé, à Rome, en réponse aux instances du pape Ganganelli : « Un refus à ma demande me » mettrait dans la nécessité de priver l'église ro- » maine de la protection que j'ai bien voulu lui » accorder dans mon empire. »

Le pape fit en vain représenter à cette princesse, combien il était inconvenant que ses sujets

catholiques agissent contre un décret qui avait été adopté par toute l'église; en vain le roi d'Espagne, qui ne rêvait que les jésuites et leur destruction, en vain joignit-il ses instances et ses sollicitations à celles du souverain pontife, Catherine fut inébranlable; il fallut plier sous le poids de sa volonté, et lui accorder sa demande. Notre ordre, ajoutaient ces prêtres, possède encore en Russie six colléges, six maisons de mission, et un noviciat, sous le gouvernement d'un vicaire général, de deux assistants et d'un provincial. Qui sait si la Providence n'a point conservé cette petite colonie, afin de régénérer un jour toute la société? Quel beau jour luirait pour les sciences et les mœurs, pour l'enseignement et la religion, si, animant de son souffle céleste des ossements qui, depuis si long-temps, sont ensevelis dans la poussière, le Tout-Puissant voulait bien les rendre à la vie, afin qu'ils répandissent de nouveau la bonne odeur de Jésus-Christ au milieu de ces régions que couvrent les ombres du crime et de la mort!

Au moment où nous allions nous séparer, un de ces pères me demanda : « Connaissez-vous un » ancien religieux de notre ordre, qui depuis s'é» tait attaché au cardinal de Rohan? Je l'ai vu

» en 1775 à Vienne, où il remplissait les fonc» tions de secrétaire de l'ambassade française. En » 1800, je le revis à Saint-Pétersbourg, où il » était arrivé avec une députation que l'ordre de » Saint-Jean de Jérusalem, en Allemagne, avait » envoyée à l'empereur Paul Ier. »

Cet ancien jésuite étant mon compatriote, je parlai de lui et de ce que je lui devais, avec intérêt et reconnaissance; on n'oublia point les Mémoires qu'il a écrits sur la destruction des jésuites et sur les événements de son temps (1). Je m'arrachai enfin aux remercîments que m'adressaient mes deux compagnons de voyage, et aux vœux que cette société vénérable faisait pour mon bonheur. Je continuai ma route, seul, m'occupant à placer dans mon esprit et sur mes tablettes, l'esquisse des entretiens auxquels j'avais pris part.

En arrivant à Posen, je n'y trouvai plus le maréchal, qui avait pris le chemin de la Vistule. Je me mis aussitôt à la recherche de son quartier général, que j'atteignis à Sempolno.

N'ayant passé que quelques moments à Posen, j'ai peu de choses à dire sur cette ville, qui était

(1) Voyez la note 2.

autrefois la capitale du duché de la Grande-Pologne. On m'y montra de belles rues, tirées au cordeau et d'une construction toute récente. Ayant été détruites par un incendie, elles avaient été rebâties presque aussitôt par le moyen des secours que la *Caisse des Incendies* avait accordés aux propriétaires.

Cette caisse appartient à un établissement public qui a été introduit dans une grande partie de l'Allemagne, et que les souverains, en Prusse, ont réglé par des statuts très-sages.

Dans les villes et villages de la monarchie prussienne (en Bavière, etc.), la valeur des édifices servant ou à l'habitation ou aux besoins du propriétaire, est estimée par des experts jurés ; cette taxe détermine la quote-part que le propriétaire doit payer à la caisse des incendies : c'est, à ce que je crois, annuellement un demi-centime par livre de la valeur foncière. Cette taxe additionnelle s'acquitte avec les autres impositions ; mais le produit se verse dans une caisse particulière. Lorsqu'il survient un incendie, les autorités administratives constatent l'état des bâtiments incendiés ; si tout le bâtiment a péri, la caisse acquitte au propriétaire la valeur entière de l'édifice, en trois termes, dont le premier, aussitôt

que le propriétaire a déclaré qu'il a l'intention de reconstruire, le second, lorsque les matériaux de reconstruction sont amenés ; le dernier tiers s'acquitte lorsque la reconstruction est achevée. Si le bâtiment n'a point été totalement détruit par l'incendie, la valeur de la partie qui a échappé au feu, est déduite de la somme totale que la caisse doit acquitter.

Lorsque la Prusse s'empara d'une partie de la Pologne, elle réussit, quoiqu'avec peine, à y introduire cet établissement, qui fournit à l'état un second avantage, celui de consolider le système des hypothèques. Dans les pays dont je parle, on ne peut asseoir, sur un édifice, d'hypothèque que pour une somme répondant aux deux tiers de la valeur qui a été reconnue par l'administration de la caisse des incendies.

Le quartier général du troisième corps s'arrêta sept jours à Sempolno, afin d'attendre le gros de l'armée ; de là les troupes légères se répandaient en avant, dans tous les sens, jusqu'à une distance de trente à quarante lieues. Ces reconnaissances se faisaient avec une audace, une intrépidité que je ne pouvais assez admirer. A mon arrivée, le maréchal me fit remettre les paquets que l'on enlevait aux courriers prussiens chargés des com-

munications dans l'intérieur du pays ; je les classais et je faisais des notes sur leur contenu. Ces correspondances interceptées, procurèrent au maréchal des renseignements importants. Il fut le premier qui apprit la nouvelle que le roi de Prusse, arrivé à Ostérode, dans la Prusse orientale, avait refusé de ratifier l'armistice qui avait été conclu à Charlottenbourg par ses députés les comtes de Zastrow et de Luchésini d'une part, et par le maréchal Duroc de l'autre. De là, le roi avait adressé à la noblesse polonaise une circulaire imprimée par laquelle il statuait peine de mort contre tout noble qui favoriserait les desseins de l'ennemi ; il avait envoyé le général Klebowski en Lithuanie pour presser la marche des Russes, et pour arrêter avec le général Beningsen, qui les commandait, les arrangements relatifs à leur entretien.

La pièce la plus importante parmi celles que j'eus à mettre sous les yeux du maréchal, était une circulaire que les autorités supérieures de Varsovie adressaient aux administrations subordonnées, pour les instruire de la marche des Russes, de leur direction et de leur force effective. A la circulaire était joint l'état nominatif

de l'armée, le nom des généraux et officiers supérieurs, et celui des corps qu'ils avaient sous leurs ordres. L'armée, forte à peu près de soixante-quinze mille hommes, était divisée en quatre colonnes, chacune sous les ordres d'un général de division ; on indiquait le nom des régiments appartenant à chaque colonne ; celui du lieu où les corps devaient arriver ou s'arrêter au jour donné, et ce que les autorités locales devaient fournir en vivres, fourrage et chevaux de transport.

Cette découverte était précieuse. Le maréchal ne comprenait point comment les autorités administratives du roi de Prusse avaient pu compromettre aussi gravement le service militaire de leur souverain ; il parut craindre un moment que la circulaire ne tînt à quelque stratagème de guerre. La chose s'expliquait, cependant, quand on faisait attention à la rapidité que les troupes légères avaient mise dans leurs mouvements. On ajouta foi au contenu de la circulaire, et les renseignements qui arrivèrent ensuite, prouvèrent que les autorités administratives de Varsovie avaient été bien instruites, et qu'elles n'avaient point eu la pensée de tromper par leurs communications intérieures.

De Sempolno, le troisième corps devait sou-

tenir le maréchal Soult, qui, avec le cinquième corps, s'empara de Thorn, après un siége de sept ou huit jours.

A Klodawa, entre Sempolno et Kutno, Murat arriva au quartier général du maréchal, pour prendre le commandement des trois corps d'armée, qui étaient sous les ordres des maréchaux Davoust, Soult et Augereau, et leur faire passer la Vistule. Je remarquai un vif mécontentement dans le maréchal Davoust; il se croyait bien aussi grand général que celui sous la dépendance duquel on venait de le placer. Je crois qu'il n'avait pas tort; il avait pour lui le 14 octobre, qui *parlait assez haut.* » Murat, disait-il, bon sabreur, » est un très-mauvais général; il méprise toute » précaution. En un jour d'affaire, il ne sait point » donner d'ordre; chacun va où il veut: le parc, » les réserves et les bagages se placent où il leur » convient, et, au plus petit échec, le désordre » devient général. »

Il fallut cependant plier, quoique l'on en eût; et, depuis Klodawa jusqu'à Tilsit, le troisième corps reçut presque toujours des ordres de Murat.

Le 26 décembre 1806, à la bataille de Golymin ou de Pultusk, j'ai pu observer de près combien

les observations du maréchal étaient justes. En cette journée sanglante, qui pouvait avoir des résultats décisifs, l'imprévoyance de Murat compromit pendant quelque temps le sort de l'armée, qui resta cependant en possession du champ de bataille, malgré les fautes que le chef avait commises. Mais ces événements ne sont pas encore ici à leur place.

Le 25 novembre, le maréchal m'envoya de Kutno à Lowicz, qui était sur la droite de la ligne qu'il allait suivre avec son quartier général. A mon arrivée dans cette dernière ville, je trouvai nos avant-postes vivement engagés avec les cosaques, que le général Beningsen avait jetés en avant de Varsovie, pour défendre la Bzura. Cette rivière, qui, en passant par Lowicz, va se jeter dans la Vistule, au-dessous de Sochaczew, se traîne lentement dans un lit assez large, mais si bourbeux, si marécageux, qu'elle n'est guéable qu'en très-peu d'endroits, que connaissent les habitants du pays.

Pendant que nos troupes avançaient dans la Pologne, les habitants se déclaraient contre les administrations prussiennes avec une fureur qui ne connaissait aucune mesure. Comme je pouvais m'expliquer avec les deux partis, les vaincus s'a-

dressaient quelquefois à moi, pour obtenir la protection de nos troupes. Dans une petite ville près de Lowicz, j'avais été prié de donner des explications, et d'amener un rapprochement; je rentrai dans mon logement, croyant avoir tout bien pacifié. Tout à coup j'entendis des cris bruyants et tumultueux; je me rendis dans le cimetière de l'église, où la foule se rassemblait. Un orateur à larges épaules portait la parole: « Il » faut, disait-il en langue du pays, faire venir ces » sorciers de Prussiens; nous ferons mettre ces » diables d'hérétiques à genoux devant l'autel, et » ils feront amende honorable, dussent-ils tous » crever de rage. »

La proposition fut reçue avec des houras unanimes. La foule se dispersa comme l'éclair, afin d'aller de maisons en maisons pour *ramasser*, comme on disait, les Prussiens, que l'on faisait entrer dans l'église, au milieu des cris et des huées. On les plaçait en rang, devant l'autel, et malheur à celui qui ne se courbait pas assez profondément; des bras nerveux le saisissaient par les cheveux et lui ramenaient le nez contre le pavé; presque tous avaient le visage en sang. Un d'entre eux, qui ne s'attendait point à cette petite scène, s'était couché, afin de prendre un peu de repos,

n'ayant point fermé l'œil pendant plusieurs nuits. On le fit sortir de son lit d'une manière si brusque, si peu respectueuse, que le pauvre homme, sans s'en apercevoir, *avait mis, comme Dagobert, ses culottes à l'envers*. Ce changement de décoration en produisit un très-heureux dans les esprits. Comme on n'avait point donné à ce bon Prussien le temps de mettre d'autres habillements, il fut d'autant plus facile de s'apercevoir de la méprise.

Les éclats de rire de ceux qui l'entouraient, se répandirent de bouche en bouche. La foule, dont, un instant auparavant, rien ne pouvait arrêter la fureur, sentit tout à coup tomber son courroux: nos Prussiens, rangés deux à deux, eurent la permission de défiler, ayant notre bonhomme à leur tête, et la pièce se termina par un dénouement beaucoup moins compliqué qu'on ne l'avait attendu.

Je m'étais à peine reposé quelques heures à Lowicz, que Murat y arriva, suivi du général Belliard et de quelques officiers. Etant allé le voir au sujet de la mission dont j'étais chargé, il me donna l'ordre de rester près de lui, pendant le temps qu'il serait à Lowicz. Il m'occupa pendant deux jours à classer les paquets de correspon-

dance que l'on interceptait, et à traduire ce qui pouvait intéresser l'armée. Le dernier jour, m'étant retiré fort tard, j'étais dans mon premier sommeil, lorsqu'un officier vint me dire de retourner à mon poste. Je le laissai revenir une seconde et une troisième fois; je crois lui avoir dit que c'était bien assez d'avoir à recevoir des ordres d'*une* personne. Il revint une quatrième fois, m'annonçant qu'il allait me faire conduire par six hommes de garde, afin de m'apprendre que celui qui me faisait appeler, avait bien le droit de me donner des ordres. Je vis bien que je ne serais pas le plus fort; je me rendis bien vîte près de Murat, qui ne parut point avoir pris la chose aussi vivement qu'on me l'avait annoncé.

La ville de Lowicz m'est devenue trop intéressante, pour que je n'en dise point ici quelque chose. Elle est le chef-lieu d'une principauté qui porte son nom, et qui, depuis le quatorzième siècle, avait appartenu au domaine des archevêques de Gnesne, primats du royaume.

Vers l'an 1570, un jeune prince polonais, du sang royal, ayant péri par un accident malheureux, le père, dans le premier mouvement de sa douleur, fit pendre l'ecclésiastique, gouverneur de son fils. L'archevêque de Gnesne excommunia

le prince, qui ne reçut l'absolution qu'après avoir cédé à l'église primatiale le territoire de Lowicz, qui fut peu après érigé en principauté.

En 1795, le roi de Prusse, après s'être emparé de la Pologne jusqu'à la Vistule, adressa aux administrations du pays un rescrit émané de son cabinet, par lequel il déclarait que, d'après les renseignements qui lui étaient parvenus, il s'était convaincu que le clergé de la Pologne prussienne n'*entendait rien à la culture de ses terres;* qu'afin de les faire *administrer plus sagement*, et d'amener un changement heureux dans la culture du pays, il allait prendre possession de ces terres; que le clergé recevrait en indemnisation une *compétence* équivalente à la moitié du revenu brut.

Ce rescrit, que j'ai eu souvent occasion de lire et d'examiner, n'était signé que par un ministre; on n'avait pas daigné lui donner ces formes que l'importance de l'objet paraissait commander. Lorsque l'on eut appris en Pologne ce qu'il contenait, le clergé exprimait hautement ses inquiétudes et son mécontentement. On lui disait ironiquement, que le but du gouvernement n'était point d'enlever les biens; qu'on voulait seulement les administrer plus utilement. Quand le clergé

demandait si on les rendrait, on répondait qu'on n'en savait rien, que cela était possible.

Munies d'une pareille pièce, les administrations prussiennes, dignes rivales de celles qui alors administraient la France avec tant de bonheur et de gloire, se jetèrent sur les biens ecclésiastiques de la Pologne, afin *de les cultiver avec plus de profit* que ne faisaient les propriétaires. La principauté de Lowicz fut un des premiers objets qui attira l'attention de ces hommes régénérateurs. Le roi de Prusse en perçut les revenus, après l'avoir joint à ses domaines. On payait à l'archevêque de Gnesne une somme annuelle de vingt-quatre mille écus de Prusse.

Après la bataille de Friedland, gagnée le 14 juin 1807, Bonaparte, pour faire voir qu'il était sûr de la campagne, fit connaître au gouvernement provisoire de Varsovie, qu'il voulait disposer de vingt portions, qui, prises dans les domaines du roi de Prusse en Pologne, ayant ensemble une valeur foncière de vingt millions, devaient être données à vingt généraux français ou polonais, pris parmi ceux qui s'étaient le plus distingués pendant la campagne.

Le gouvernement de Varsovie s'empressa d'obéir à cet ordre; on mit à la tête des domaines

désignés la principauté de Lowicz, comme représentant un capital de cinq à six millions. Les donations commencèrent par cette principauté, qui fut cédée au maréchal Davoust, par décret daté de Tilsit, le 30 juin 1807.

Je fus envoyé de cette ville pour concerter avec M. Vincent, ministre résident de France à Varsovie, les procès verbaux à dresser, à l'effet de transférer le domaine au nouveau propriétaire, et pour prendre possession en son nom.

Cette mission n'était point sans difficulté : il fallait ménager les sentiments d'une nation amie et alliée, que ces donations avaient aigrie, et concilier les ménagements qui lui étaient dus, avec la défense des droits que la donation pouvait conférer au nouveau propriétaire. Je tâchai de tenir un juste milieu pour atteindre ce but. Mon travail étant terminé, je reçus ordre de rester dans la principauté, que j'ai administrée jusqu'au 6 février 1813.

Dans cette position, si éloignée de mes goûts et de mes habitudes, chargé d'une administration dont les détails se compliquaient de jour en jour davantage par la difficulté des circonstances, j'ai dû commettre des fautes, et j'en ai commises. Lorsque j'y réfléchis, j'éprouve un sentiment

pénible, qui s'adoucit par le souvenir de l'attachement et du dévouement que les habitants m'ont marqué en plusieurs circonstances. Lorsque les Autrichiens pénétrèrent dans le duché de Varsovie, au mois d'avril 1809, la principauté fut envahie. Je restai à mon poste, sans craindre d'avoir à souffrir ces traitements que j'avais vu faire éprouver aux Prussiens en 1806. La plus parfaite union continua à régner entre moi et les habitants. Au mois de janvier 1813, ils me prévenaient des mouvements des armées; et le 6 février, les vedettes ennemies ayant commencé à se répandre sur la Bzura, ils me forcèrent, pour ainsi dire, à m'éloigner, de crainte qu'il ne m'arrivât quelqu'accident fâcheux.

Outre les fonctions administratives que je remplissais, le gouvernement de Varsovie m'en avait confié de publiques, entr'autres l'inspection supérieure sur les établissements d'instruction qui se trouvaient dans les limites de la principauté. Cette attribution convenait à mes habitudes; je vouai un vif attachement, et je donnai des soins particuliers aux écoles primaires : le gouvernement polonais m'en a témoigné publiquement sa satisfaction.

Les moments que ne réclamaient point mes

devoirs, étaient donnés à la langue et à l'histoire du pays.

Devant reprendre ces objets lorsqu'ils seront à leur place, je reviens à Lowicz, que je quittai le 28 novembre 1806 pour rejoindre le maréchal. Je passai par Nieborow, où réside le prince Michel de Radziwill. Son fils aîné a épousé une des filles du prince Ferdinand, oncle du roi de Prusse; il est lui-même allié avec les grandes maisons de la Pologne, et celle de Radziwill tient un des premiers rangs parmi les familles que l'on appelle *royales*, ou issues du sang des rois.

En m'entretenant avec la princesse, je fus surpris en voyant qu'elle parlait notre langue et l'allemand avec autant de facilité que la langue du pays : elle sait l'italien et l'anglais. Mon étonnement cessa lorsque j'eus mieux connu la Pologne. *Ce don des langues* dans les femmes nobles y est une chose très-ordinaire; elles connaissent notre littérature; elles en parlent avec assurance et avec intérêt.

Après avoir vu la bibliothèque, la galerie, les jardins, l'orangerie et les écuries du prince à Niéborow, il faut aller visiter les jardins que la princesse a créés dans son Arcadie, à une lieue de Lowicz. Au milieu des bosquets, entre les

massifs d'arbustes, dans les bouquets de fleurs, sur le bord de la rivière et des pièces d'eau, elle a fait placer des statues, des lampes, un amphithéâtre, un cirque, des temples, des tombeaux et d'autres constructions à l'antique dont elle a donné elle-même le dessin, et qu'elle a fait exécuter avec infiniment de goût. Selon les saisons, elle habite ou un de ses temples ou la *Chaumière du berger hospitalier.* En considérant la façade de cette dernière habitation, tout s'y présente sous les apparences de la simplicité la plus rustique; lorsque vous y êtes entré, vous êtes étonné en vous trouvant dans de petits appartements d'un travail recherché, et meublés avec une élégance exquise. Les écuries, qui ne sont qu'une délicieuse miniature, renferment quelques pièces de bétail d'une beauté rare, qui ont coutume de recevoir leur nourriture des mains de leur souveraine. La laiterie est un petit bijou. De ces parties rustiques, on va, en passant par un salon décoré à l'antique, dans l'orangerie, dont les cloisons, au midi, sont formées par un rang de glaces du plus grand prix, présent que la princesse a reçu des mains de Paul Ier. Une seconde orangerie, située dans une autre partie de l'Arcadie, embellit un bâtiment qui a la forme d'un temple

grec. Des tableaux du moyen âge ornent le temple gothique auquel vous arrivez, en gravissant d'énormes rochers, et en passant sous des aqueducs qui tombent en ruine. Le grand temple, bâti en rotonde, est décoré à la manière des Orientaux. Il est difficile de résister à l'impression que l'on éprouve, lorsque l'on parcourt ce beau local: les voyageurs viennent de loin pour le visiter. La princesse, qui y a reçu l'empereur Alexandre et d'autres têtes couronnées, en fait les honneurs avec cette bonté que l'on ne trouve qu'en Pologne, dans les personnes de ce rang, et en même temps avec cette dignité qui convient à la noblesse de son sang et de sa naissance (1).

Je retrouvai le maréchal à Sochaczew. Cette petite ville est située sur une élévation, au pied

---

(1) Je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce qui s'est passé, il y a quatre ans, dans une assemblée nombreuse à Varsovie. Lorsque la princesse entra, on se leva, et j'entendais tout le monde, les dames mêmes, dire autour de moi: « Dieu, qu'elle est belle! » On parlait de son âge; je dis: « Il y a, je crois, plus de trente-cinq ans qu'elle » avoue qu'elle en a vingt-cinq. » Je demande à la princesse pardon de ce que j'ose publier cette petite méchanceté, qui, dans le temps, la fit rire, sans paraître beaucoup l'affliger.

de laquelle coule la Bzura. On nous avait annoncé cette position comme très-importante et difficile à enlever ; les Cosaques l'abandonnèrent sans coup férir. On les conduisit jusqu'à Varsovie, où le quartier général s'établit le 30 novembre 1806.

NOTES.

NOTES.

(1) Page 24.

CHRONIQUE DE S. BOLESLAS,

PAR DALÉMILE.

TITRE.

Kronyka stara Klastera Boleslawsheho,
Chronique ancienne du Cloître Boleslavien,
o poslaupnosti knjzat a kralu czeskych,
sur la série des princes et rois bohémiens,
rozlicznich przjbezich, diwnich prome-
différents événements, surprenantes vicissi-
nach, a slawnich narodu czeskeho
tudes, et illustres de la nation bohémienne
cinech, od zalozeni tehoz narodu, az
faits, depuis l'origine de cette nation, jusque
do Jana Lucemburskeho, woleneho krale
à Jean le Luxembourgeois, élu roi

czeskeho, poradne, a rozkossnymi rytmi
bohémien, en ordre, et délicieux vers
wyprawuajcy.
traitant.

Pocjna se przedmluwa na Kroniku
Commence soi exorde sur la Chronique
Czeskau.
Bohémienne.

Mnozy powiesti hledagi,
Plusieurs la gloire recherchent,
W tom diwnie y mudre cyny;
En quoi merveilleusement et sagement font;
Ale ze swe zemie nedbagy,
Mais que sienne terre ou patrie négligent,
Tijm swug rod sprostenstwjm winij.
En cela sienne nation méprisable déclarent.
Neboby se do nich ktere ctj nadijli,
Car si par cela quelque honneur ils cherchaient,
Swe zemie by knijhy mieli,
De sienne patrie certes livres auraient,
Z nijchzby swug rod wessken wiedzieli,
Des quels sienne nation entière verraient,
A odkud gsu przissli, aby zwied ieli.
Et d'où eux sont sortis, afin que ils vissent.
Ya tiech knich dawno hledagi,
Moi de tels livres de long-temps cherchant,
A wzdycky toho zadagi,
Et toujours eux désirant,

Aby se w to niekto vwazal.
Afin que soi en cela quelqu'un hasardât.
A wsse Czeske skutky w gedno swazal;
Et les Bohémiennes actions en un recueillît;
A dotud gsem toho zadal,
Et jusqu'à présent je cela désirais,
Doniz gsem pravie nestedal,
Que je vraiment ai remarqué,
Ze se w to niktoz ne chce oddati;
Que soi en cela aucun ne veut appliquer;
Pro toz se sam musim w to vwazati.
Enfin soi-même ai dû en cela hasarder.
Ale wiez zet vsylno gest, tu Kronicu psati;
Mais sachez que difficile est, cette Chronique écrire;
Nib musim z rozliznich gednu sledati;
Car je dois de différentes une composer;
Neb to za giste powedie
Car cela pour certain je dis
Ze nikdez cele ne wiedie.
Que nulle part enti`re ne ai vu.
Neb gy pisarzi ne welmi snaznii byli;
Car les écrivains pas grands diligents étaient;
Pro to gsugy mnoho opustili,
A cause de cela ils beaucoup ont omis,
Gedno o swem kragi mluwijce,
Seulement de sa contrée parlant,
A gineho mnoho opusstiegyce,
Et autre beaucoup omettant,
Niekde welnii kratijce,
Quelquefois beaucoup raccourcissant,

A tijm prawy sled tratijce,
Et par là véritable but manquant,
Y nalezechech Kroniku v knieze stareho w
Moi ai trouvé Cronique (une) chez prêtre vieux à
Boleslawij,
Boleslas,
Ta wssecky gine oslawij
Laquelle toutes autres ombrage
Ta mie w slawnick bogijch zprawij,
Laquelle moi dans célèbres guerres instruit,
A mnoho neznameho wyprawij;
Et beaucoup d'inconnu raconte;
Protoz, bude sli Prazsku, nes Brzewnowsku cisli,
Donc, si soit Prageoise, soit Brzewnovienne lisez,
Tijm se prawie vgisti
En cela soi vraiment convaincrez
Zet na nij gest menies postaweno.
Que en elles est moins (de choses) placé,
Ale slow wijce mluweno;
Mais de mots plus parlent;
Opatowska ta casto bludi,
L'Opatovienne celle-là souvent se trompe,
Act y wijce mluwij, wssak tebu sludi,
Quoique et plus parle, cependant toi égarera,
Wyssehradska mi se neymenie slibila.
La Wissehradkeoise à moi soi le plus moins a plu.
Ale naylepsit gest w Boleslawi byla;
Mais la très-meilleure est à Boleslas qui fut;
To racte wssickni wiedieli,
Cela donc tous que connaissent,

Zet se chey te pridrzeti.
Que soi je veux celle-là suivre.
Ale naleznessli co kde ginak nez tuto
Mais trouvez-vous quoi, quelque part, autrement que ici
mluweno?
racontent?
Wiez zet to mu woli ne promieno,
Sachez que cela par mienne volonté pas être changé,
Ale gakzti tam gest postaweno
Mais ainsi que là est mis
Takes gest mnu wstaweno.
Ainsi est par moi raconté.
Rzecy prazne, gelikoz moku, myslim wkratili,
Discours vains, tant que je peux, je pense raccourcir,
Wssak smysl cely minim polozyti,
Cependant sens entier qu'en cela reste,
Aby se mohl kazdy tijm vcyti,
Afin que soi puisse chacun en cela instruire,
Ak swemu yasyku se wiece snaziti;
Et dans sienne langue soi plus rendre savant;
Neb slysse mudry mudreyssi bude,
Car écoutant, le sage plus sage sera,
A tuzebni tijmto tuby zbude.
Et le triste par là tristesse chassera.
Yat tuto sprostnie polozim,
Moi cela simplement exposerai,
A na to lepssiho prosym,
Et à cela le meilleur je prie,
Aby pro nassy zemie cest
Afin pour de notre patrie la gloire

Y pro nassich neprrzatel lest
Et à cause de nos ennemis embûches
Oprawil mu recz rymem krasnym,
Il corrige mien discours par vers élégant,
A oslawil gi hlaholem jasnim,
Et orne le par langage pur,
A mne tijm ne haniege,
Et moi en cela ne méprise,
Byrzekl: plete se w to a ne wmiege.
En disant: il occupe soi en cela que point peut.
Yat se sam w tom dobrze znagi:
Je soi (moi) même en cela bien connois;
Gedno zet o mem yaziku thagi,
Seulement que de mien langage suis studieux,
Tot mie gest k temu zbudilo,
Cela moi est à cela excita,
A mne k wsyli przipudilo
Et moi à force anima.

Dans le premier chapitre, parlant de la dispersion des peuples, l'auteur dit que les Slaves vinrent s'établir le long de la mer, entre la Grèce et l'Italie:

Odkud kdez bydle Rzekowe
De là où habitent les Grecs
Wedle morze sie vsadichu
Le long de la mer soi. établirent,
Az de Rzima sie wzplodichu.
Jusques à Rome se étendirent.

L'auteur finit par les deux vers suivants:

Ta kronika mluwij ot nazozenie syna Bozieho
Cette chronique parle depuis naissance du fils divin
Leta po tisiczy po trzech stech po desieti
Les années après mille après trois cent après dix
cztwrteho.
quatrième.

Ce qui marque l'an 1314 après Jésus-Christ.

Ces extraits nous ramènent bien au siècle des troubadours français, et à celui des minnesingers germains; c'est le même genre, la même manière, le même esprit.

A l'exemple des Grecs, Dalémile se sert du duel, qu'il termine, soit dans les noms, soit dans les verbes en *a* et en *y*, ce qui n'est plus usité en bohémien. Les inflexions, dans les verbes, sont différentes de celles en usage aujourd'hui: par exemple, on ne dit plus *nalezech*, j'ai trouvé; *netbachu*, ils ont négligé; *zdasse*, il est arrivé.

---

(2) Page 107.

Cet ex-jésuite est l'abbé Georgel, dont j'ai publié la vie dans la Biographie universelle. N'ayant fait, dans cette première notice, qu'an-

noncer les Mémoires qu'il a laissés sur les principaux événements de son siècle, je vais reprendre ici quelques détails, afin de faire mieux connaître ce recueil précieux, les circonstances qui ont déterminé l'auteur à écrire, et la marche qu'il a suivie dans son travail.

Après avoir enseigné pendant dix-huit années dans les colléges des Jésuites, l'abbé Georgel s'était attaché au cardinal de Rohan, qu'il accompagna à Vienne, en 1772, comme secrétaire d'ambassade.

Dans cette position intéressante, étant admis à la société de Joseph II, à celle du prince de Kaunitz, et étant lié avec plusieurs autres personnages marquants, il pouvait observer de près la cour, le ministère de Vienne, ses relations politiques, et les forces de la monarchie autrichienne. Dans la seconde section de ses Mémoires, il a publié le résultat de ses observations, avec des détails précieux sur l'ambassade dont il avait dirigé les opérations. C'est là qu'il parle du premier partage de la Pologne, que le duc d'Aiguillon ne voulut point prévoir, malgré tout ce que l'ambassade française à Vienne pouvait lui écrire.

Rappelant le texte des dépêches adressées à la

cour de Versailles, ainsi que les réponses du duc d'Aiguillon, notre auteur appuie particulièrement sur ce que ce ministre répondit à la dépêche du 2 mars 1772. M. de Choisy ayant pris Cracovie, le prince ambassadeur s'était inutilement efforcé, dans un long entretien qu'il eut avec le prince de Kaunitz, d'arracher à ce ministre rusé, une explication franche et catégorique sur les vues de la cour de Vienne ; une conférence qu'il eut avec l'impératrice reine n'eut pas plus de succès. Dans la dépêche où il rendait compte de ces démarches, il assurait, que, d'après toutes les probabilités, le cabinet de Vienne s'entendait parfaitement avec les autres cours du Nord, pour le partage de la Pologne. Le duc d'Aiguillon répondit sèchement : « *La conjecture de M. l'ambassadeur est incompatible avec les assurances » réitérées que la cour de Vienne ne cesse de nous » donner par le comte de Mercy son ambassadeur, et avec les promesses qu'elle a faites à » M. Durand ; il faut donc* ABANDONNER CE » FIL *qui ne pourrait qu'égarer, et s'en tenir à la » marche indiquée par les instructions.* »

Après son retour de Vienne, le prince Louis avait été successivement nommé grand aumônier de France, évêque de Strasbourg, cardinal, abbé

de Saint-Waast, proviseur de Sorbonne, et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. L'abbé Georgel, qui, en qualité de grand-vicaire du prince, était chargé de tous les détails attachés à ces hautes dignités, fait voir dans ses Mémoires comment son illustre protecteur y était parvenu, malgré l'aversion que sa conduite, pendant son ambassade, avait justement inspirée à la reine Marie-Antoinette. Par son travail, l'abbé Georgel s'était mis en relation avec les ministres de la cour de Versailles, parmi lesquels le chancelier Maupeou, les comtes de Vergenne et de Maurepas, l'ont honoré d'une estime particulière. Le baron de Breteuil, se souvenant de quelques discussions qu'il avait eues avec lui à la cour de Vienne, et fidèle à la haine qu'il avait vouée à la maison de Rohan, lui fit, au contraire, d'après ces Mémoires, éprouver en toute occasion les marques les plus frappantes de sa mauvaise volonté.

Le 15 d'août 1785, le cardinal de Rohan, revêtu de ses habits pontificaux, fut arrêté à Versailles, sous les yeux de la cour, et livré aux tribunaux. Les liaisons du prince avec Cagliostro, avec la comtesse de la Motte, et avec d'autres personnages semblables, avaient inquiété l'abbé Georgel, qui, depuis quelques années, cherchait à se

tenir dans l'éloignement. Ayant rompu toute relation intime et confidentielle avec le cardinal, il ne le voyait plus que pour lui soumettre son travail de vicaire-général. A son arrestation, le prince sentit vivement les dangers de sa position; il vit le gouffre qu'il s'était creusé par ses imprudences. Sa première pensée se tourna vers l'abbé Georgel, qu'il regarda comme le seul homme capable de diriger sa défense. Le cardinal et sa famille l'adjoignirent aux avocats qui s'étaient chargés des plaidoyers; et l'abbé Georgel, oubliant facilement les torts que sa franchise et son zèle avaient provoqués, dévoua ses soins et ses veilles à son illustre et malheureux protecteur. Ce fut lui qui jeta du jour sur cette cause, dont les premiers détails avaient répandu l'étonnement en France et dans toute l'Europe; il découvrit et fit produire en jugement les personnes qui, avec la comtesse de la Motte, avaient précipité dans les cachots de la bastille, un prince illustré par sa haute naissance, par la pourpre romaine et par les premieres dignités de notre monarchie.

Dans la quatrième section de ses Memoires, l'abbé Georgel développe la marche de ces événements, avec la force et l'énergie que demandait le sujet, et avec cette sagesse, ce tact exquis,

avec cette sagacité d'observation et ces charmes de diction, qui couvrent si agréablement tout ce qui est sorti de sa plume.

Cette partie des Mémoires a l'avantage de présenter une des causes les plus célèbres de notre barreau, dans son ensemble et avec des détails dont la plupart n'ont pu être révélés que par notre auteur.

Selon lui, le baron de Breteuil et l'abbé de Vermont avaient efficacement contribué à donner aux malheurs du cardinal, un éclat aussi peu convenable à la majesté de nos souverains, que préjudiciable aux intérêts de la monarchie. Ce fut le ministre qui, ayant entraîné les autres membres du conseil, précipita le roi et la reine dans une démarche, dont ils n'ont vu plus tard, que trop clairement, les suites funestes. Il voulait aussi faire arrêter l'abbé Georgel; la reine s'y opposa, en assurant que, depuis quelques années, il n'existait plus de relations intimes entre lui et le prince Louis.

En rapportant les causes qui avaient amené ces événements, l'abbé Georgel dit : « Lorsque » Marie-Antoinette entra en France, le prince » Louis la reçut à Strasbourg à la tête de son » clergé. Trois ans après le mariage de la prin-

» cesse, quand il voulut partir pour aller à Vienne, » il alla prendre ses ordres pour l'impératrice » reine et pour l'empereur ; elle l'accueillit avec » bonté ; rien n'avait encore altéré les sentiments » de cette princesse, dont l'affabilité charmait » tous ceux qui avaient le bonheur de l'appro- » cher. C'est de Vienne même que partirent les » traits qui blessèrent si profondément son cœur. » On l'avait déjà indisposée, en lui parlant des » fêtes que le prince donnait pendant qu'il était à » Vienne. Marie-Thérèse, qui en avait écrit con- » fidemment à sa fille, croyait qu'il régnait trop » de liberté dans les soupers du cardinal, et qu'ils » n'étaient propres qu'à porter la corruption » dans la cour et la désunion dans les familles. » Une lettre fatale avait achevé d'ulcérer l'âme » de la dauphine. J'ai déjà rendu compte de l'au- » dience que le prince eut au mois de mars 1772, » près de l'impératrice reine, sur les affaires de » la Pologne. J'ai parlé des dépêches qui en furent » le résultat. Aux notes officielles, le prince » avait joint une lettre particulière, écrite de sa » main, à Louis XV, qui l'avait très-spécialement » chargé de lui communiquer tous les détails » particuliers qu'il pourrait recueillir sur Marie- » Thérèse. Le prince y disait : *J'ai vu Marie-*

» *Thérèse pleurer sur les malheurs de la Pologne*
» *opprimée; mais cette princesse, exercée dans*
» *l'art de ne point se laisser pénétrer, me paraît*
» *avoir les larmes à commande; d'une main elle*
» *tient son mouchoir pour essuyer ses pleurs, et*
» *de l'autre elle saisit le glaive de la négociation,*
» *pour être la troisième puissance co-parta-*
» *geante.*

» Par une indiscrétion qui a eu des suites si » terribles, le duc d'Aiguillon avait confié cette » lettre à la comtesse du Barry. Cette femme » n'aimait point l'impératrice reine, sans doute » parce qu'elle était mère de la dauphine, qui, » obéissant à un sentiment digne de son sang et » et de son auguste éducation, ne dissimulait » point son éloignement et son mépris pour la » maîtresse en faveur. Dans un de ces soupers, » où celle-ci n'admettait que les confidents de ses » plaisirs, la du Barry s'égayait avec peu de re- » tenue et de décence sur ce qu'elle appelait » l'hypocrisie de Marie-Thérèse. Voulant s'ap- » puyer sur une preuve parlante : *Voici*, disait- » elle, *une lettre du prince Louis de Rohan;* » *écoutez comme il la peint.* . . . Elle tire la lettre » de son porte-feuille, et lit tout haut la phrase » que je viens de rapporter. Les convives n'hé-

» sitèrent point à croire que le prince Louis était » en correspondance avec la du Barry. C'était » bien *un plat de courtisan à servir* à la dauphine; » un ennemi caché du prince ambassadeur; un » homme dont le nom est trop respectable pour » l'entacher ici, courut chez la princesse pour » l'instruire. Il est aisé de concevoir combien elle » fut profondément indignée. *Quoi*, s'écriait- » elle, *un prince, un prince de l'église, est en* » *correspondance avec une femme sans mœurs!* » *Il ose peindre sous les traits les plus odieux,* » *ma mère qui le comble de bonté!* . . . . . »

Les Mémoires expliquent ensuite comment s'étaient établies les malheureuses liaisons du cardinal avec la comtesse de la Motte, avec Cagliostro, et avec le baron de Planta; par quel moyen ce prince avait été amené jusque sur les bords du gouffre qui faillit l'engloutir; comment le baron de Breteuil et l'abbé de Vermont avaient cherché à rendre sa chute plus éclatante, à couvrir son humiliation d'opprobre et d'ignominie. L'auteur excite le plus vif intérêt, lorsqu'il peint la profonde consternation dans laquelle furent jetés le cardinal et son illustre famille, au moment de l'explosion fatale, et leurs déchirantes perplexités, quand il fallut choisir entre les deux partis qu'of-

frait le roi, ou de s'abandonner à sa clémence, ou de porter la cause par devant les tribunaux. L'intérêt s'accroît, quand on voit se développer les difficultés qui venaient à l'envi entraver la la marche de la défense confiée à notre auteur. L'espérance renaît, quand on lit les révélations faites par le P. Loth et les découvertes où elles conduisirent; on aime à voir Louis XVI, toujours fidèle à ses principes de justice, donner lui-même à son ministre des affaires étrangères, et à l'insu du baron de Breteuil, l'ordre de réclamer la demoiselle d'Oliva. Enfin les complices de la comtesse de la Motte ayant été découverts, confrontés avec elle, on trouva le fil qui conduisait à la vérité; et cette cause, qui avait paru couverte par un voile impénétrable, se montra dans tout son jour.

Dans le cours du procès, le baron de Breteuil avait souvent fait connaître le déplaisir inquiet qu'il éprouvait, en voyant le zèle avec lequel l'abbé Georgel se dévouait à la défense du cardinal. Quelques mois avant le jugement, le ministre crut faire un grand coup, en écartant ce défenseur généreux. Le 10 mars 1786, il lui fit donner, par lettre de cachet, l'ordre de quitter Paris dans la journée, et de se rendre en exil à

Mortagne, au Perche. Pour couvrir cet acte arbitraire, il avait pris pour prétexte un mandement de carême, par lequel l'abbé Georgel, qui y parlait comme vicaire-général de la grande aumônerie, devait *avoir déplu au roi*. Du lieu de son exil, l'abbé Georgel dirigeait encore, mais moins efficacement, ainsi que le baron de Breteuil l'avait bien prévu, le procès que le parlement jugea, le 31 mai 1786. Le cardinal fut absous, à la vérité, devant la loi; mais il ne fut point lavé aux yeux des Français, du crime d'avoir, par une légèreté impardonnable pour un homme de son rang et de sa naissance, compromis si grièvement la majesté du trône. Le jour même du jugement, le roi, après lui avoir ôté la grande aumônerie, ainsi que le cordon bleu, l'envoya en exil dans son diocèse. On voit avec peine que l'abbé Georgel, toujours si judicieux, ait blâmé cet acte, qui était de justice, plutôt que de sévérité; mais on ne peut qu'applaudir aux regrets qu'il exprime avec une dignité si intéressante, lorsqu'il reproche aux personnes qui entouraient alors le roi et la reine, de n'avoir point conseillé, dès le commencement, de prendre, sans bruit et sans éclat, cette même mesure,

qui aurait sauvé aux Français et à leur histoire des souvenirs bien affligeants.

Quelques semaines après ces événements, le duc du Châtelet, qui de tout temps avait honoré l'abbé Georgel de ses bontés, obtint de Louis XVI, malgré les efforts du baron de Breteuil, que le lieu de son exil serait changé, et que son protégé pourrait se rendre à Bruyères, sa ville natale, sans oser cependant, ni s'arrêter à Paris, ni s'éloigner du lieu qui lui était assigné. L'exil de l'abbé Georgel ne fut levé définitivement que par M. de Villedeuil, qui avait succédé au baron de Breteuil dans le ministère de l'intérieur.

A Bruyères commence une nouvelle époque dans la vie de l'abbé Georgel. Il y vivait heureux au milieu de sa famille et de ses amis, éloigné du monde et des affaires. Il n'avait plus de liaisons avec le cardinal de Rohan, près duquel il avait été desservi par un certain abbé Junker. Cet homme avait marqué du zèle et de l'intelligence dans le procès du collier. L'abbé Georgel, obligé de s'éloigner si subitement pour se rendre au lieu de son exil, l'avait recommandé à la maison de Rohan, comme un homme capable de le suppléer en son absence, dans les fonctions de vicaire

général. Après avoir goûté de ce poste pendant quelques mois, l'abbé Junker *vit qu'il était bon à garder;* afin d'écarter toute concurrence, il répétait au cardinal, que l'abbé Georgel avait été d'accord avec le baron de Breteuil, pour faire exiler le prince dans son évêché, afin d'être lui-même plus libre dans l'administration de la grande aumônerie, dans celle des Quinze-Vingts, et dans les arrangements qu'il voulait prendre avec les créanciers du cardinal. Ce prince, par une fatalité qui avait sa première source dans la légèreté de son caractère, ajouta foi à ces insinuations. Oubliant le zèle désintéressé de l'abbé Georgel, son dévouement sans bornes et les services signalés qu'il lui avait rendus depuis vingt-quatre ans; interprétant, d'une manière peu convenable à sa situation et à l'empire des circonstances, les mesures que l'abbé Georgel avait été forcé de prendre avec des créanciers qui, par leurs clameurs, auraient entravé la marche de sa défense dans le procès du collier; ne pouvant peut-être, lui qui avait vécu jusque là avec tant de faste, tant de profusion, se résoudre à se restreindre dans les bornes que commandait l'état de ses affaires, et que son imprévoyance avait rendues si nécessaires; le cardinal, enfin, après

sa sortie de la Bastille, affecta un oubli dédaigneux pour l'ami fidèle et généreux qui venait de lui donner des marques si touchantes de son attachement. Nouvelle preuve de ce malheur, que la Providence à attaché à la condition des grands ; elle les aveugle, pour ainsi dire, sur les véritables affections de tout ce qui les entoure, afin que, fermant l'oreille à la voix de la sagesse, et ne l'ouvrant qu'à la flatterie et à l'intrigue, ils fassent de plus grandes fautes, et qu'ils soient d'autant plus humiliés que leurs chutes sont plus profondes.

Après avoir écrit quelques lettres, auxquelles on ne répondit point, l'abbé Georgel, qui ne pouvait plus douter de sa disgrace, se contint dans un silence respectueux, sans tourmenter le cardinal par ses plaintes ou ses justifications, méprisant toute démarche pareille, comme indigne de sa droiture et de l'élévation de son âme. Dans la suite, le cardinal revint de ses préventions. Tourmenté par la pensée de l'injustice qu'il avait commise, il fit lui-même, à son ancien ami, l'aveu des intrigues que l'on avait employées pour opérer ce changement dans son esprit.

La révolution vint enlever l'abbé Georgel à l'existence agréable et paisible dont il jouissait à

Bruyères. Arraché, en 1793, au séjour charmant qu'il avait embelli avec tant d'affection, il fut déporté en Suisse, d'où il alla s'établir à Fribourg en Brisgau. Là, séparé, pour ainsi dire, de toute la terre, partageant ses loisirs entre l'étude et les exercices de la religion, il commença à revoir et à mettre en ordre les notes qu'il avait recueillies sur les événements auxquels il avait pris part, ou dont il avait mieux connu les causes et les développements. C'est sur ces matériaux qu'il a composé les cinq premières sections de ses Mémoires.

En 1799, ayant déjà atteint sa soixante-huitième année, il fut jeté de nouveau dans l'agitation des affaires et de la politique. La prise de Malte, par Bonaparte, menaçait l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, d'un prochain anéantissement. Les langues de Provence, d'Auvergne et de France, n'existaient plus ; celle d'Italie ne tenait qu'à un souffle de vie ; et le baron de Hompesch, grand-maître de l'ordre, s'obstinait à garder un lâche silence sur la reddition de Malte. Dans ces circonstances, le prieuré de Lithuanie prit la résolution d'offrir la grande maîtrise à Paul Ier, espérant, par cette puissante protection, sauver un ordre que plusieurs siècles de gloire avaient rendu

si célèbre. Les prieurés de Bohème, de Bavière et d'Allemagne, résolurent de suivre cet exemple, et d'envoyer à Saint-Pétersbourg offrir au monarque, qu'ils reconnaissaient pour grand-maître et protecteur, l'hommage de leur obéissance. Le prieuré d'Allemagne, assemblé à Heitersheim, résidence du prince grand prieur, ayant nommé deux députés, l'abbé Georgel fut invité à venir prendre part aux délibérations, à rédiger les instructions pour les députés, à les accompagner à Saint-Pétersbourg, et à diriger leur travail, comme conseiller de légation. La députation s'arrêta dans les cours de Munich, de Vienne et de Mietau ; en revenant elle vit celle-ci de nouveau, ainsi que celles de Berlin et de Dresde. Elle était arrivée au commencement de décembre 1799 à Saint-Pétersbourg, où elle fit un séjour de cinq mois. Favorisé par sa position diplomatique, l'abbé Georgel pouvait observer de près le chef du grand empire du nord, les formes de son gouvernement, le caractère de ce qui l'entourait, les établissements de sa capitale, les mœurs et les usages des habitants ; il vit se développer la rupture avec les cours de Londres, de Vienne, celle qui eut lieu avec la famille royale de France, après les liaisons les plus in-

times, les plus cordiales ; il vit les premiers rapprochements vers l'usurpateur du trône de nos rois, ainsi que les autres événements politiques, auxquels prenait part le puissant et mobile autocrate du Nord.

Etant de retour à Fribourg, l'abbé Georgel revit et mit en ordre les notes qu'il avait recueillies pendant son voyage. La sixième section de ses Mémoires, qui s'attache à cette portion intéressante de sa vie, est écrite avec cette sagesse, cette force et cet intérêt de diction qui caractérisent ce qu'il avait rédigé sur les époques antérieures de son siècle. Il nous a transmis des détails précieux sur la vie privée et publique de Paul Ier, sur son auguste famille ; sur le général Suwarow, sur le grand maréchal Soltikow, sur le comte Rostopschin, ministre des affaires étrangères ; sur le comte Panin, vice-chancelier ; sur le comte de Pahlen, gouverneur de la capitale et chef de la police ; sur le comte Koutaizow, grand écuyer et premier favori. Il parle de MM. de Litta, de la Houssaye, de Klinglin, d'Autichamp, de Flachsland, de Choiseuil-Gouffier, de Dumourier, et d'autres personnages qui marquaient successivement sur le théâtre mobile de la cour et du cabinet de Paul. On lit avec intérêt les traits que

l'auteur a recueillis sur la bonté et l'élévation d'âme qui alors annonçaient déjà le caractère du grand duc Alexandre, aujourd'hui chef de l'empire du Nord. Les cours de Munich, Vienne, Mietau, Berlin et Dresde, sont jugées avec sagesse, ainsi que leur politique, leurs relations, et les personnages qui y marquaient à cette époque.

L'abbé Georgel étant retourné en France en 1802, le ministre Portalis lui offrit un évêché qu'il refusa; cédant aux instances de l'évêque de Nanci, il accepta la place de vicaire général dans le département des Vosges.

Lorsque je revins de Pologne, en 1813, je m'empressai d'aller le trouver. Il y avait vingt-deux ans que nous étions séparés, quoique pendant mon exil, j'eusse conservé des rapports avec lui. En abordant ce vieillard plus qu'octogénaire, je fus frappé de respect comme si je l'avais vu pour la première fois. Sa taille était au-dessus des formes ordinaires; son maintien, son ton de voix étaient imposants; son grand âge ne lui avait rien enlevé de sa vivacité; sa conversation avait gardé tous ses charmes, toute sa fraîcheur; mais, comme rien n'est parfait ici bas, le feu qui animait ses manières et ses gestes, l'emportait souvent avec une force, une facilité qu'il ne savait pas toujours assez mesurer.

Après un long entretien sur ce qui nous était arrivé depuis notre séparation, il me dit d'un ton calme, mais avec une vive émotion : « La destruction de notre ordre a été un grand malheur pour moi; sans elle, j'aurais passé ma vie dans le ministère, et je serais mort dans les fonctions que j'affectionnais. La règle de saint Ignace n'étant plus, et ses enfants étant dispersés, j'ai été jeté dans le monde, et malheureusement je n'ai point toujours vu les choses comme elles se présentent à moi en ce moment, où je n'ai plus que les années de l'éternité devant les yeux. Votre position a eu en tout temps beaucoup de ressemblance avec la mienne : les circonstances vous ont aussi arraché à vos anciennes fonctions, pour vous jeter dans l'agitation des affaires. Il est difficile que vous soyez toujours resté parfaitement dans la ligne que vous traçait la sainteté de votre état. Si cela est, rentrez-y; mais que votre retour soit franc, loyal : on ne compose point avec Dieu. Je n'approuve point le dessein que vous avez formé de prendre part à l'enseignement public; cette Université, qui voudrait s'annoncer avec

» tant d'importance, est un corps fragile que
» le vent renversera comme *cet homme* dont
» nous parlions, et toutes ses créations. Entrez
» dans le ministère ecclésiastique; cela convient
» à vos principes. »

J'étais vivement ému. Je lui dis que je ne voulais rien précipiter; que cependant ayant vieilli dans l'enseignement, je croyais que j'y serais plus utile que dans le ministère ecclésiastique; que je peserais mûrement et à loisir les observations qu'il venait de me mettre sous les yeux.

Quelques mois après cet entretien, je fus chargé de diriger un collége qui me rapprochait de l'abbé Georgel et de ma famille. Je ne savais comment je pourrais lui annoncer cette nouvelle. Il vit mon embarras; on l'avait déjà instruit: « Je
» connais, me dit-il, le parti que vous avez pris.
» Actuellement, ne regardez plus en arrière; tâ-
» chez de vous en tirer; mais je vous plains. »

Je le priai de m'expliquer plus clairement ce qu'il pensait de l'Université: « Est-ce la chose
» même, lui demandai-je, ou sont-ce les per-
» sonnes qui vous déplaisent? »

« C'est l'un et l'autre, me dit-il vivement. Ce-
» pendant, il faut être juste; tout n'est point à
» blâmer. J'aime ce *point d'unité* que l'on a

» donné à l'enseignement. Votre grand maître est
» aussi absolu qu'était le général des jésuites: on
» appelle cela despotisme; c'est une fausse déno-
» mination lorsque l'autorité est réglée par les
» lois. Ce *pouvoir unique* froisse souvent, il
» écrase quelquefois; mais cela ne peut être au-
» trement. Rien ne va sur la terre sans un centre
» duquel partent les mouvements, et où tout
» aboutisse. A cet avantage dont nous jouissions
» dans notre ordre, était joint un grand inconvé-
» nient: *notre point central était hors de France;*
» cela nous poussait constamment contre les par-
» lements, qui nous ont à la fin sacrifiés à leur
» jalousie et à la haine de nos ennemis. *Votre*
» *centre d'unité est national;* il ne peut faire om-
» brage ni aux autorités ni au gouvernement:
» cela vous donne un grand avantage.

» Mais votre Université, continuait-il, ne pré-
» sente point une garantie suffisante aux parents,
» qui veulent aujourd'hui que l'éducation de
» leurs enfants soit fondée sur la religion et la
» piété. Les éléments qui composent votre corps
» enseignant ont été formés dans les désordres
» de l'impiété et de la révolution; ce corps se
» rend odieux par l'impôt qu'il lève sur l'instruc-
» tion. C'est là que règne *la bureaucratie.* Vous

» espérez jouir de quelques loisirs pour conti-
» nuer vos études ; vous n'aurez pas même le
» temps d'y penser. Ces gens-là seront après vous
» comme des sangsues pour vous tourmenter ;
» aujourd'hui on demandera des états, demain
» il faudra fournir des comptes ; quand vous
» croirez pouvoir vous reposer, il faudra lever
» les rétributions, persécuter les élèves et les pa-
» rents ; *c'est un métier de sbires*. Vos recteurs,
» vos inspecteurs donnent de l'importance à des
» *riens ;* il faut bien qu'ils paraissent desservir
» l'imposition qu'ils lèvent sur l'enseignement. »

Je lui répondis : « Avant d'accepter la place
» que je vais occuper, j'ai pris des renseigne-
» ments ; il me semble que tout n'est point aussi
» mal que bien des personnes voudraient le faire
» croire. Vous m'avez appris à ne point précipi-
» ter mes jugements ; permettez que je fasse
» quelques questions, et que j'examine ce que
» vous venez de dire. Rappelez-vous les calom-
» nies que l'on a avancées contre les jésuites,
» contre leur règle, contre leur méthode dans
» l'enseignement et dans le ministère ecclésias-
» tique. Vous faites voir dans vos Mémoires com-
» bien on a été injuste envers eux ; avec quelle
» légèreté on s'est abandonné à la prévention et

» à l'aveuglement des passions. Pensez à cette
» circonstance où, la règle de saint Ignace à la
» main, vous fermâtes la bouche à M. de Chalo-
» tais. Ce terrible adversaire des jésuites n'avait-
» il point été d'abord couvert d'applaudissements
» par l'assemblée nombreuse qui l'entourait ?
» Qui aurait osé douter des faits qu'il avançait ?
» Cependant, ne l'avez-vous point confondu de
» la manière la plus victorieuse ? N'avait-il pas
» tout dénaturé, afin de donner à la calomnie
» une apparence de vérité ? Ne serait-ce pas, en
» suivant la même marche, que les ennemis de
» l'Université auraient réussi à vous entraîner
» dans les piéges qu'ils ont tendus à la droiture de
» votre zèle ? N'a-t-on point vu dans votre ordre
» des hommes qui ont scandalisé par leurs égare-
» mens ; et dans vos Mémoires ne vous élevez-
» vous point contre les inductions que l'on tirait
» de ces faits particuliers, pour attaquer l'ordre
» entier ? Que vos raisonnements vous engagent
» donc à aller lentement, et à bien peser les pré-
» ventions que l'on a cherché à vous inspirer
» contre l'Université. »

» Vous êtes un ingrat, me dit-il en riant ; je ne
» vous avais point communiqué mes Mémoires
» pour y prendre des armes contre moi. Cepen-

» dant, en me plaignant du vol que vous m'avez » fait, je rends justice à votre franchise; si vous » voulez continuer, je vous écouterai volontiers. » Jusqu'ici on ne m'avait dit que du mal de l'U- » niversité; je serai fort aise d'entendre quel- » qu'un qui en dise du bien. »

Prenant confiance dans ces dispositions, je dis: « Il faut convenir que le corps enseignant ne pré- » sente point aujourd'hui, aux parents, les » mêmes assurances qu'un ordre religieux, où » les discours et les exemples devaient concourir » pour développer dans l'esprit des enfants les » principes de la religion et de la piété. Cepen- » dant, on ne peut point dire que l'Université ait » négligé le point le plus essentiel de l'éducation, » le point sans lequel on ne trouve dans l'ensei- » gnement qu'un jeu destiné à tromper la con- » fiance des parents et celle de la patrie. D'après » les règlements de l'Université, chaque établis- » ment d'instruction publique forme une paroisse » particulière qui a son aumônier. Ce pasteur, » approuvé spécialement par l'évêque diocésain, » loge dans l'intérieur de la maison, afin de pou- » voir surveiller de plus près la conduite des élè- » ves. Chargé de tout ce qui a rapport à l'ensei- » gnement évangélique, il a soin que l'on rem-

» plisse les devoirs prescrits par la religion; il » célèbre l'office divin dans la chapelle de la mai- » son; il y fait des instructions chrétiennes; il » dispose les élèves à la fréquentation des sacre- » ments. Tous les fonctionnaires logés dans la » maison doivent assister à l'office divin avec les » élèves.

« Par ces règlements, l'Université me paraît » avoir fait tout ce qu'il était en son pouvoir » de faire. Elle a droit d'attendre beaucoup de » l'ecclésiastique chargé des fonctions spiri- » tuelles; elle doit croire qu'il remplira ses de- » voirs avec zèle et affection. Elle a pu, sans » doute, espérer que les professeurs et les autres » fonctionnaires contribueraient, par leur pré- » sence, et leur recueillement dans le lieu saint, » à contenir les élèves dans la modestie, la dé- » cence, et à leur faire aimer les exercices de la » piété et de la religion. Si tout ne répond point » à la confiance des parents et à l'attente de l'Uni- » versité, à qui doit-on s'en prendre? Êtes-vous » toujours également satisfait de ce qui se passe » dans cette partie du diocèse qui est confiée à » votre surveillance? Ne vous plaignez vous pas » des désordres qui se montrent dans certaines » paroisses? A qui doit-on les imputer? Est-ce à

» la constitution actuelle de l'église gallicane? Est-» ce à l'évêque diocésain, ou à vous, qui êtes » grand vicaire, ou au curé, ou enfin aux pa-» roissiens? Je fais la même question pour les » colléges et les lycées. On parle d'abus, de dé-» réglements qui doivent y régner: sur qui faut-» il les rejeter? Ne doit-on pas en donner une » bonne part aux malheurs qui, depuis vingt-» deux ans, ont affligé notre patrie? Serait-il juste » de les imputer à ceux qui font des efforts im-» puissants pour opposer une digue au torrent » qui entraîne tout?

» On regrette les jésuites, les oratoriens et les » bénédictins. Mais vous avouez vous-même » qu'il n'est point facile de faire sortir ces ordres » religieux de leurs cendres. Vous m'avez parlé » des entretiens que vous aviez eus, sur cet objet, » à Vienne, avec un illustre religieux de votre » ordre (1). Vous pensiez tous les deux qu'il » fallait repousser les insinuations que l'on vous » faisait pour le rétablissement des jésuites; que » leur *temps* n'était pas encore *venu*. Où sont,

(1) L'abbé Denis qui, en 1800, est mort conservateur de la bibliothèque impériale à Vienne.

» en effet, les éléments nécessaires pour opérer » cette restauration? Ne faut-il pas, avant tout, » penser à former des sujets propres pour le mi-» nistère ecclésiastique? Quand les besoins de » l'église seront satisfaits, que l'on s'occupe de » congrégations et d'ordres religieux pour l'en-» seignement. Mais, en attendant ces heureux » changements, faut-il laisser la jeunesse sans » maîtres, sans instruction?

» On peut, ce me semble, appliquer à l'Uni-» versité, ce que l'on dit du concordat et des » lois qui constituent l'ordre judiciaire, les corps » administratifs, et les établissements faits pour » remplacer ce que la révolution avait détruit. » Ces créations valent sans doute mieux que ce » qui existait pendant la révolution; cependant » on se plaint qu'elles renferment des vices, des » défauts. Prenons patience: le temps découvrira » les imperfections que la main des hommes a » pu y laisser; la Providence, qui compte le temps » pour beaucoup dans ses desseins, amenera des » circonstances favorables, et les changements, » qui ne seraient point faciles aujourd'hui, se » feront un jour sans choc et sans résistance. »

« Mais, reprit l'abbé Georgel, vous vous trou-» verez constamment en contact avec des hommes

» qui, élevés dans les désordres de la révolu-
» tion, détruiront, par leurs principes et leurs
» exemples, tout le bien que vous chercherez
» à faire. »

Je répondis : « Rappelez-vous, je vous prie
» de nouveau, les aveux que la vérité vous a
» arrachés, lorsque, dans la première section de
» vos Mémoires, vous parlez des jésuites et de
» leur destruction? Ne blâmez-vous pas vive-
» ment votre P. le Tellier? Qu'était ce P. la Val-
» lette, qui faisait la banque, qui, abusant de la
» confiance qu'on lui avait accordée, répandit,
» par une banqueroute frauduleuse, l'inquié-
» tude et la gêne parmi nos premières maisons
» de commerce? N'était-il point jésuite? Vous le
» blâmez sans doute? Mais qu'avez-vous dit de
» ses supérieurs, qui permettaient, favorisaient
» même un négoce aussi indécent, aussi incon-
» venant pour la sainteté de l'état sacerdotal?
» Qu'était cet abbé Cérutti, qui est mort en vo-
» missant des blasphèmes contre Dieu, et contre
» ce que les hommes ont de plus sacré? N'avait-
» il pas été élevé dans l'ordre des jésuites? Chez
» vous, ne trouvait-on que des Bourdaloue?

» Le relâchement s'était introduit dans les mai-
» sons religieuses; le scandale était grand, et tous

» les vœux se portaient vers une réforme. Les
» corps religieux, consacrés à l'enseignement,
» s'étaient conservés plus purs; cependant ils
» n'étaient point sans taches. C'est moins à la
» constitution de ces ordres qu'il faut s'en pren-
» dre, qu'aux imperfections et aux faiblesses de
» l'espèce humaine. Nous sommes tous portés
» vers le mal; plus le rassemblement d'hommes,
» auquel vous appartenez, est nombreux, plus
» est forte en masse et en vitesse l'action qui
» pousse vers le désordre. La règle est sainte,
» parfaite; mais les hommes, dont le plus petit
» nombre est saint et parfait, savent bien en élu-
» der les dispositions. Cela était ainsi chez les
» jésuites, chez les oratoriens, chez les bénédic-
» tins, chez les chanoines réguliers: le dédai-
» gneux janséniste péchait aussi bien que le
» complaisant moliniste; il en doit être de même
» dans le sein de l'Université.

» Mais quittons les jésuites et les ordres reli-
» gieux, qui ne sont plus; revenons à ce qui existe
» aujourd'hui. Vous m'avez fait part de vos
» peines : vous gémissez de la nécessité où vous
» vous êtes trouvé de donner des pouvoirs à des
» hommes qui, dans le temps de nos troubles,
» ont marqué par leurs égarements. Le mal vous

» est connu ; vous avez des paroisses qui ne vous » donnent qu'inquiétude, que mécontentement: » pouvez-vous arrêter tous les désordres? Pou- » vez-vous scruter le cœur des hommes auxquels » vous confiez des pouvoirs? N'êtes-vous pas » obligé de dire vous même qu'il faut de la pa- » tience; que le temps fera ce que votre zèle et » vos intentions ne peuvent exécuter? Si certains » hommes ne sont point contenus par la sainteté » de leur état, par la dignité du ministère qu'ils » exerçent, et par d'autres considérations d'un si » grand poids, pourquoi vous offensez-vous de » ce qui peut arriver dans le sein du corps ensei- » gnant?

» Vous me dites que je serai journellement en » relation avec des hommes dont les principes » sont en opposition avec ceux que je professe; » mais n'éprouvez-vous point le même inconvé- » nient dans la carrière que vous avez embrassée? » Quels sont les principes de tant d'ecclésias- » tiques avec lesquels vous êtes obligé de rester » en communication? Le désir d'être utile, des » vues de bien général vous inspirent une grande » condescendance; vous évitez les chocs, la du- » reté des froissements: je tâcherai de vous » imiter.

» Vous vous scandalisez en voyant ces rétribu- » tions que l'Université fait acquitter aux élèves; » je vous avoue que je ne me réjouis point d'a- » voir à coopérer à cette *levée de deniers*, qui » avilit le ministère de l'enseignement. Mais con- » naissez vous un autre moyen de fournir aux » besoins des hommes, qui, remplissant des fonc- » tions aussi pénibles qu'honorables, supportent » le poids de la chaleur et du jour? Je vais en in- » diquer un qui lèverait toute difficulté: Que l'on » rende à l'Université les riches dotations que » l'on a enlevées si injustement aux jésuites, aux » autres ordres religieux et à l'ancien corps en- » seignant, et nous aurons des fonds qui suffiront » à tout. Mais ce moyen est-il exécutable?

» Si je voulais mettre de la méchanceté dans » nos entretiens, je vous demanderais si vous » approuveriez que l'Université fît faire la banque, » comme les *bonnets carrés* de votre ordre la fai- » saient faire par le père la Vallette?

» Dans les pays que nous avons parcourus » pendant notre exil, nous avons vu par-tout les » gouvernements fournir avec la plus grande » générosité aux dépenses qu'entraîne l'instruc- » tion de la jeunesse; cela se fera, sans doute, » aussi un jour en France. Espérons que les

» revenus publics ne seront point toujours follement dépensés pour aller porter la ruine et la désolation dans toutes les contrées de l'Europe(1); » ayons patience, et attendons beaucoup du » temps. »

» Vous avez parlé de *bureaucratie*. Je n'entends point volontiers répéter ce mot, qui rappelle une époque de désastres et de malheurs; » mais qu'importe ici le nom dont on se sert, parlons de la chose.

» Tout ce que l'on a créé pour défendre » l'homme dans l'état civil, tout ce que l'on a » institué pour protéger ses biens, sa vie et son » honneur, doit être soumis à des lois, à des » réglements. Les tribunaux et les corps administratifs se sont entourés de formes, sans lesquelles ils ne seraient souvent que le chaos du » despotisme et de la déprédation. Par-tout il y » a une hiérarchie dont il faut traverser les degrés, suivant l'importance de l'affaire et du résultat; plus l'homme avance dans l'état de civilisation, plus les formes deviennent nécessaires » pour arrêter et épouvanter, par leurs complications, le bras qui voudrait abuser de la supériorité de ses forces.

(1) Ceci se disait en 1813.

» Ce client qui, depuis plusieurs semaines, va » solliciter à la porte de ses juges, maudit la lenteur des formes, qui lui créent tous les jours » de nouvelles dépenses, de nouvelles inquiétudes. Il ne sait point que, dans le silence, ces » formes sont occupées à révéler des circonstances auxquelles il sera redevable de la victoire qui va lui assurer la conservation de ses » droits.

» Vous avez suivi pendant plus de neuf mois » le *procès du collier;* combien de fois ne vous » êtes-vous point élevé contre la multiplicité des » formes, qui semblaient conspirer pour vous » arrêter à chaque pas? N'avez-vous point consigné, dans vos Mémoires, les plaintes que vous » arrachaient tant de lenteurs, tant de délais? » Cependant, si le parlement avait précipité son » jugement, en passant par-dessus les formes, » auriez-vous eu le temps de découvrir certains » complices, dont les dépositions vous furent si » favorables? Auriez-vous pu arracher votre » illustre client à l'ignominie de la sentence qui » paraissait l'attendre?

» Dans l'administration, ces mêmes formes,

» lentes et impassibles, sont également salutaires;
» elles protégent la chose publique et les droits
» du citoyen. Un comptable est soumis à plusieurs
» degrés de surveillance: le préfet veille sur l'action de ses sous-préfets; il est lui-même surveillé par des autorités placées au-dessus de lui.
» L'ennui et le découragement vous saisissent
» quand, pour obtenir une décision, vous êtes
» obligé d'aller de bureaux en bureaux, vous
» courber pour solliciter leur action. Qu'est-ce
» qu'un inconvénient aussi léger, quand on le
» compare aux avantages qui résultent de cet
» ordre de choses?

» Vous aimez le *point d'unité* qui régit l'Université, vous en reconnaissez les avantages;
» mais pour y arriver, il a fallu établir une gradation d'hiérarchie; c'est par elle que le *point*
» *central*, en communiquant le mouvement, est
» averti des actions partielles qu'il fait exécuter.
» Cette marche est lente, sans doute, mais elle
» est sage, salutaire; elle est doublement nécessaire, quand il s'agit de comptabilité. Plus les
» propriétés qui appartiennent à l'Université,
» sont précaires et modiques, plus elle a dû penser à les protéger efficacement. Les formes
» qu'elle a établies, dans l'intérêt de l'enseignement et du bien public, étant déterminées par
» les lois, un comptable peut sans doute les atteindre facilement, sans être obligé de leur
» sacrifier tous ses loisirs, tous ses moments.

» Rapprochons ce que nous venons de dire,
» et, pour en finir, établissons quelques faits incontestables.

» Nous sommes tous les deux pleins de respect
» pour l'ordre des jésuites; nous méprisons également les calomnies que l'on a dirigées contre
» lui; cependant nous avouons que tout n'y était
» point parfait. Vous ne voudriez certainement
» point défendre tout ce qui a été écrit et fait par
» les jésuites; vos principes de délicatesse et de
» justice vous permettraient-ils d'approuver les
» moyens que certains hommes ont employés
» pour flatter les grands, pour s'insinuer dans
» l'intérieur des familles, et pour concilier à
» votre ordre l'appui des richesses et de la faveur?
» Vous avez besoin d'indulgence; ayez-en pour
» les autres.

» Nous chérissons, nous respectons l'état sacré
» auquel nous appartenons vous et moi. Mais
» tout répond-il parmi nous à la dignité sacerdotale, et à la sublimité des fonctions ecclésiastiques? Est-il aussi facile que le pensent

» certaines personnes, d'*épurer* le clergé, et d'en » faire sortir les hommes dont on craint les principes et la conduite? Vous vous plaignez, vous » gémissez. Conviendrait-il de faire retomber sur » le vicaire général les abus et les désordres » qu'il s'efforce inutilement d'arrêter? Ce qui » serait une injustice envers vous, peut-il devenir un acte de justice, quand il est dirigé » contre l'Université?

» Les corps judiciaires et administratifs sont-» ils parfaitement purs? N'y voit-on pas se glisser » des hommes ineptes, incapables et immoraux? » Faut-il, pour quelques taches, être injuste, et » méconnaître les bienfaits que nous devons à la » magistrature et aux administrations? Parce que » l'Université gémit sur quelques sujets, qu'elle » repousse de son sein, quand elle les connaît, » convient-il de s'aveugler sur les services qu'elle » rend tous les jours, avec tant de zèle et de » constance?

» Que l'ecclésiastique, que le religieux, que le » magistrat, que l'administrateur, que le soldat, » qui ne voit aucune tache, ni sur lui-même, ni » dans ceux qui appartiennent à son état, que » cet *homme pur* se lève, et qu'il jette la première » pierre sur moi, et sur tout le corps enseignant.»

L'abbé Georgel me dit, en me serrant la main: « Je respecte les hommes qui chérissent loyale-» ment l'état dont ils sont une portion. Soyez » utile dans celui que vous avez embrassé. Favo-» risez les études des élèves qui veulent travailler » un jour dans la vigne du Seigneur.... Pour moi, » *je m'en vais*;..... Ma carrière a été assez lon-» gue.... Mais le Seigneur trouvera-t-il que mes » jours sont pleins?... Allez... Venez me voir, » tant que je vivrai....»

Alors il sentait déjà l'affaiblissement de ses forces. Pendant plusieurs mois, il vit, avec une résignation et une constance qui ont peu d'exemples, approcher le moment de sa dissolution, qui arriva le 14 novembre 1813. Il avait près de quatre-vingt-trois ans. Il a laissé ses Mémoires à son neveu, M. Georgel, avocat à la cour de cassation, qui se dispose à les publier incessamment.

Voici la division que l'auteur a suivie dans son travail:

Section I. Destruction des Jésuites. — II. Dernières années du règne de Louis XV; ministères du duc de Choiseuil, du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou. — III. Règne de Louis XVI;

marche politique et opérations de ses ministres, jusqu'à la convocation des notables. — IV. Procès du collier. — V. Causes, progrès de la révolution française, jusqu'en 1803. — VI. Voyage à Saint-Pétersbourg, en 1799 et 1800.

Les Mémoires de l'abbé Georgel sont le travail d'un homme qui, formé sur les modèles de l'antiquité, est resté fidèle à la bonne école et à ses traditions. Il ne faut point y chercher l'éclat éblouissant d'un bel esprit; mais par-tout on y suit avec intérêt les mouvements d'une imagination gaie, vive, brillante et forte, qui se peint dans des tableaux toujours assortis au sujet. Avec quelle dignité l'auteur parle des attentats portés à la religion de nos pères, à la majesté de nos rois, et aux principes de la monarchie! Qu'il est grand et touchant, quand, avec des larmes de sang, il pleure la mort du meilleur des rois, celle de son épouse, et celle de son auguste sœur! Avec quelle sensibilité il accompagne les membres de la famille royale, que la fureur et la rage poursuivaient d'asile en asile! Avec quelle sagacité il observe les hommes, et avec quelle finesse il sait nous dévoiler leurs pensées les plus secrètes! Dans le genre léger, combien de tableaux d'un coloris vif et riant, tels que le Dialogue

du P. Sacy, avec la marquise de Pompadour, qui voulait avoir un confesseur en titre; les parties de jeu de la comtesse du Barry, et les intrigues de sa cabale; les soupers du prince Louis à Vienne; l'entretien de la comtesse de Marsan avec Louis XVI, au sujet de la grande aumônerie, etc.!

Ce travail précieux devant bientôt paraître, je me contenterai d'en citer ici quelques morceaux, que je vais prendre au hasard dans les sections I et V de l'ouvrage.

« Il n'existait, ni en Europe, ni dans les Deux-
» Mondes, dit notre auteur (1), aucune con-
» trée où la société de Jésus fût plus révérée,
» plus puissante et plus solidement établie qu'en
» Portugal. Depuis que François-Xavier avait
» étendu et affermi dans l'Inde, au Japon et dans
» la Chine, la domination et le commerce des
» Portugais, en reculant les limites du chris-
» tianisme, par les prodiges de son apostolat;
» depuis que des missionnaires jésuites avaient,
» pour les monarques du Portugal, fécondé, par

---

(1) Section Ire, chap. Ier. *Destruction des jésuites en Portugal.*

» leurs travaux, leurs sueurs et leur sang, les
» vastes contrées du Brésil et les côtes de l'Afri-
» que; depuis ce temps, la cour de Lisbonne
» avait constamment prodigué à la société les
» marques de la confiance la plus entière et celles
» du crédit le plus prépondérant. A cette cour,
» les jésuites dirigeaient la conscience et la con-
» duite des princes et des princesses de la famille
» royale; le roi et ses ministres les consultaient
» sur les affaires les plus importantes; aucune
» place ne se donnait sans leur consentement ou
» leur influence. Dans toute la monarchie, le
» peuple, les grands et le clergé briguaient à
» l'envi leur protection et leur faveur. Comment
» donc est-il arrivé qu'elle soit partie du Por-
» tugal même, la première secousse qui a ébranlé
» cet édifice majestueux, dont les bases parais-
» saient vouloir braver les insultes du temps,
» des hommes et de leurs passions? Un ministre
» d'une ambition démesurée, un roi faible et
» indolent; voilà les instruments dont Dieu s'est
» servi pour préparer cette grande catastrophe,
» que l'impiété et la haine ont consommée dans
» les Deux-Mondes. . . . .

» Rassasiée d'honneurs, cette femme (la mar-
» quise de Pompadour) ne pensait plus qu'à dé-

» truire une congrégation puissante, dont elle
» craignait l'influence sur la conscience du roi
» et sur celle des grands (1). Étant bien persuadée
» qu'elle n'obtiendrait jamais cette destruction de
» Louis XV, qui aimait et estimait les jésuites,
» elle mit en œuvre les ennemis de la société,
» et leur génie malfaisant trouva moyen de faire
» écrouler un édifice affermi par deux siècles de
» vertus et de succès.

» Les parlements et le jansénisme furent les
» deux foyers que la marquise choisit pour en
» faire sortir le souffle de sa brûlante animosité.
» L'esprit de corps ne meurt point; jamais celui
» des parlements n'avait été favorable à l'institut
» de saint Ignace. Ces premiers tribunaux n'a-
» vaient point oublié que Henri le Grand avait
» rappelé et rétabli par autorité la société de
» Jésus, et que, sous les rois successeurs de ce
» prince, ils avaient cherché en vain à s'opposer
» à son agrandissement; les parlements attri-
» buaient aux intrigues des Jésuites et à leur
» ascendant sur la conscience de nos rois, les
» coups d'autorité qui avaient humilié la haute

---

(1) Sect. Ire, chap. II. *Destruction des jésuites en France.*

» magistrature. Des souvenirs inquiets entrete» naient dans le sein de ces compagnies souve» raines un germe de mécontement et de jalousie, » qui n'attendait que le mouvement pour se dé» velopper.

» Écrasés par les foudres de Rome et par le » sceptre de Louis XIV, les jansénistes recon» naissaient facilement la main qui, en dirigeant » ces coups, avait consommé leur ruine. Ils re» gardaient les jésuites comme des persécuteurs » irréconciliables, qui avaient provoqué contre » eux la bulle *Unigenitus*. Les cendres encore fu» mantes de Port-Royal-des-Champs, semblaient » ne demander qu'un souffle pour se répandre, » et rendre à leurs ennemis, ruine pour ruine, » mort pour mort.

» L'impartialité qui conduit ma plume, ne me » permet point de dissimuler ici les torts inex» cusables du P. le Tellier. Ce jésuite, confes» seur de Louis XIV, cet homme dur, haineux » et opiniâtre, abusa de la vieillesse et de la reli» gion du monarque, pour élever la gloire de » son ordre sur les débris d'une secte qui se se» rait éteinte d'elle-même, si on avait eu le bon » esprit de la mépriser. Le zèle fougueux de le » Tellier, fasciné par une vaine ambition, voyait

» le jansénisme où il n'était pas ; il armait le bras » de son pénitent, et contre les parlements qui » protégeaient la personne des jansénistes, sans » approuver leurs erreurs, et contre les restes » épars d'une secte qu'il fallait, ou oublier ou » éclairer avec charité.

» Port-Royal-des-Champs renfermait des soli» taires qui se sont immortalisés par leurs écrits; » c'est là que le célèbre Pascal écrivit ses *Lettres* » *provinciales*, ouvrage qui passera jusqu'à la » postérité la plus reculée. Avec un style vrai» ment enchanteur, et avec autant de finesse que » de sel, l'auteur a su y répandre le ridicule sur » la morale et l'enseignement des jésuites. Il a été » réfuté quant au fond; mais ceux qui ont osé » entrer en lice avec lui, n'ont pu ni atteindre » ni faire oublier les grâces inimitables de sa dic» tion. C'est aussi au Port-Royal que le profond » Arnaud avait forgé les traits acérés dont il a » hérissé sa *Morale pratique des Jésuites ;* c'est » dans ce même asile qu'écrivaient le moraliste » Nicole, le spirituel Duguet, le tendre et déli» cieux Racine et son fils, auteur des poëmes de » la Religion et de la Grâce (1). L'implacable le

(1) La société de Jésus a eu des adversaires dignes d'elle

» Tellier parvint, à force d'instances, à faire ra-
» ser cette fameuse solitude ; ce n'est plus au-
» jourd'hui qu'un amas de décombres devenu le
» repaire des reptiles. Tant de fiel et des succès
» si blâmables ont souvent fait gémir ceux même
» qui, par état et par principe, ont applaudi aux
» décrets des souverains pontifes, dont le but,
» exempt de toute passion, ne tendait qu'à dé-
» truire le jansénisme. Je sais de bonne source
» que la conduite du père le Tellier fut vivement
» désapprouvée par la majeure partie de ses con-
» frères.....

» M. de Saint-Fargeau s'était concerté pour son

et de sa gloire. Mais qui a osé jusqu'ici attaquer publiquement l'Université? La haine contre elle a-t-elle enfanté un seul écrit où l'on trouve de la profondeur dans les pensées, de l'ordre dans leur distribution, de la sagesse et de l'art dans la manière de les présenter? Voyez le discours que M. de S. R. prononça le 31 janvier dernier à la chambre des députés, *et ab uno disce omnes*. Les ennemis de l'Université pouvaient-ils faire un choix plus heureux, qu'en déléguant leurs pouvoirs au judicieux, érudit et éloquent député de l'A. . . ? Un de nos bons écrivains lui a répondu. C'était faire beaucoup d'honneur à M. de S. R., contre qui on aurait bien pu lancer un orateur de sa force et de sa façon.

» plaidoyer, dans le procès du P. la Valette (1).
» On devait chercher à fixer l'attention des juges
» sur l'institut et sur les dangers auxquels il ex-
» posait l'état : on présenta le général des jésuites
» comme un despote qui, gouvernant ses reli-
» gieux avec un sceptre de fer, les tenait dans sa
» main, et les faisait aller comme le Vieux de la
» Montagne poussait autrefois ses assassins sur
» les rois. Ce tableau et les expressions dont on
» était convenu, furent le signal de l'insurrection
» que l'abbé Chauvelin avait promise à la mar-
» quise de Pompadour ; c'est de là qu'il partit
» pour mettre l'institut des jésuites en état d'ac-
» cusation par devant les chambres assemblées.

» Cette dénonciation se fit avec la plus grande
» solennité, en présence des ducs et pairs qui
» avaient été invités à la séance. Concertée et ré-
» digée par les agents du complot avec autant
» d'art que d'esprit, elle fit l'impression que l'on
» désirait ; les presses de la capitale furent mises
» en œuvre pour la multiplier ; la cour, la ville
» et les provinces en furent inondées. C'était le
» tocsin convenu pour échauffer le zèle de tous

(1) Sect. I, chap. II. *Destruction des jésuites en France.*

» les parlements. Celui de Paris donna ordre aux » supérieurs des jésuites de représenter les règles » de l'institut, d'après l'édition de Prague, qui, » comme la plus récente, était avouée et adoptée » par la société. Les gens du roi furent chargés » de l'examiner et de donner leurs conclusions. » L'abbé Terray et l'Averdy furent nommés rap- » porteurs. Ce choix, d'après ce que j'ai dit plus » haut, annonçait assez quel devait être le résultat.

» Bientôt on vit paraître les *Comptes rendus*, » par MM. Omer Joly de Fleury, avocat général » au parlement de Paris, Montclair, procureur » général au parlement d'Aix, et de la Chalotais, » procureur général au parlement de Bretagne. » Ces trois magistrats, gagnés par la marquise, » avaient établi, à la maison des Blancs-Manteaux » à Paris, un atelier de jansénistes qui étaient » chargés de faire les recherches et les compila- » tions dont on avait besoin pour le plan d'attaque » concerté. Les meilleures plumes furent sou- » doyées pour travailler à ces œuvres d'iniquité, » et pour les embellir par les grâces de la diction » et par le vernis de la satire. Les *Comptes rendus*, » ainsi revêtus de tous les prestiges de l'éloquence » la plus insinuante, devaient être prononcés au » parlement par les trois magistrats; ils firent une

» vive sensation. L'ouvrage de M. de la Chalotais » eut la plus grande vogue. Il était écrit d'un style » mâle et nerveux : les Grâces semblaient avoir » conduit la plume de l'auteur; on se l'arrachait, » on le dévorait; il entraîna l'opinion publique. » D'après lui, un cri presque universel s'éleva » contre l'institut.

» Précédé par la renommée de son *Compte ren-* » *du*, ce magistrat parut en 1765 dans la capitale, » avec tout l'appareil d'un triomphateur. Le jan- » sénisme, la philosophie, la magistrature et les » courtisans dévoués à la maîtresse dominante, » le suivaient, le prônaient et le fêtaient à l'envi.

» On me permettra sans doute de rapporter ici » un fait qui n'est point étranger aux circonstances » dont je parle, quoiqu'il me soit personnel. Le » prince Louis, depuis cardinal de Rohan, comme » issu de la maison souveraine de Bretagne, crut » devoir, non encenser l'idole du jour, mais mar- » quer une certaine attention pour un des pre- » miers magistrats de la province où avaient régné » autrefois ses ancêtres : il invita M. de la Chalo- » tais à dîner. Le prince, outre ses parents et des » personnes du plus haut rang, avait rassemblé » à sa table des parlementaires et des membres de » l'académie française, tels que MM. de Buffon,

» Duclos, d'Alembert, Marmontel. J'avais l'hon-
» neur d'être du nombre des convives. Un d'eux,
» qui voulait faire sa cour à l'auteur présumé du
» *Compte rendu*, fit tomber la conversation sur
» les jésuites. M. de la Chalotais, qui savait son
» thème par cœur, en fit très-bien les honneurs;
» l'institut fut présenté de manière à ne plus le
» reconnaître. Le prince Louis s'aperçut que le
» respect seul me retenait dans le silence. J'avais
» fait pour lui, quelque temps auparavant, un
» petit travail qui démontrait à quel point l'ou-
» vrage du magistrat breton avait tronqué, altéré
» et falsifié l'institut. Interpellé par le prince, et
» provoqué ensuite par M. de la Chalotais lui-
» même, je me trouvai tout à coup jeté en lice
» avec cet athlète redoutable. Le combat, com-
» mencé de sang-froid et sans fiel, se prolongea
» avec chaleur et d'une manière très-pressante,
» sans néanmoins manquer aux égards que l'on
» devait à une assemblée si respectable. L'issue ne
» fut point heureuse pour le *Compte rendu*. L'ins-
» titut, d'après l'édition de Prague, et le *Compte
» rendu*, furent apportés et confrontés; les alté-
» rations étaient palpables. Tous les assistants
» remarquèrent aisément l'embarras du procu-
» reur général, qui sortit pour ne point entendre

» les réflexions que cette vérification faisait naître.
» Le triomphe de l'institut fut complet, et l'on
» parut persuadé que M. de la Chalotais avait *eu un
» grand vicaire pour composer ses mandements.*

» Le *Mandarin chinois*, *l'Examen impartial*,
» *l'Appel à la raison*, *le Coup d'œil*, et *l'Apolo-
» gie de l'institut*, parurent successivement en
» faveur des jésuites (1). Ces ouvrages, en portant
» la conviction jusqu'à l'évidence, ont placé leurs
» auteurs dans la classe des excellents écrivains.
» On y démasquait les manœuvres que la haine et
» la mauvaise foi avaient employées pour entraî-
» ner l'opinion publique contre les jésuites. Mais
» on avait juré leur perte; le parlement de Paris,
» chambres et pairs assemblés, prononça leur
» destruction au mois d'août 1762. Les autres
» parlements, excités sourdement par le ministre
» et par l'animosité de la marquise, rendirent suc-
» cessivement des arrêts conçus dans le même
» sens.

» La société des jésuites, ainsi ébranlée par les
» secousses que lui donnait cette magistrature sou-
» veraine, ne vit plus de salut pour elle que dans
» l'autorité du roi. Sollicité par le pape et par les

(1) Sect. I, chap. II.

» évêques de France, parmi lesquels on distinguait » le sage, l'inflexible Beaumont, archevêque de » Paris, le roi, après avoir pris sur l'institut et » sur la doctrine des jésuites, l'avis du clergé de » France, donna un édit motivé pour leur conser- » vation. Cet acte de la volonté souveraine fut » envoyé aux parlements, qui refusèrent tous de » l'enregistrer. Le ministre, qui trompait le roi, » avait pris trop adroitement ses précautions pour » déterminer le refus de ces compagnies souve- » raines, et pour faire échouer la bonne volonté » du monarque. On parvint même à persuader à » ce bon prince, que l'intérêt de sa propre sûreté » exigeait qu'il renvoyât de la cour les confesseurs » jésuites, et qu'il ne mît plus d'obstacle à l'exé- » cution des arrêts que les parlements avaient » rendus. On ne cessait de répéter que le peuple, » éclairé ou séduit par les *Comptes rendus*, avait » vivement épousé la cause des parlements; qu'en » usant d'autorité pour conserver les jésuites en » France, on s'exposait à voir renouveler l'hor- » rible assassinat du 5 janvier, attenté par le fana- » tique Damiens. La famille royale, si sincèrement » dévouée aux jésuites, mais alarmée par toutes » ces insinuations, engagea elle-même ceux de ces » religieux qui se trouvaient à la cour, à céder à » l'orage.

» La reine avait alors près d'elle deux jésuites » polonais, dont l'un, le P. Bagniaski, était son » confesseur. Leur qualité d'étrangers ne les mit » point à l'abri des arrêts qui proscrivaient le ré- » gime et l'habit des jésuites en France. La reine » réclama; elle demandait avec instance qu'on lui » permît de conserver près de sa personne des » hommes qui étaient nécessaires pour la tranquil- » lité de sa conscience. La marquise de Pompa- » dour, consultée par le ministre qui faisait mou- » voir les parlements, conseilla elle-même cette » déférence; les deux religieux polonais furent » conservés à la cour jusqu'à la mort de la reine, » mais à condition qu'ils porteraient l'habit de » prêtres séculiers.

» La mort de cette princesse suivit de près celle » du roi Stanislas (1). Marie Lezinska, dont toute » la vie n'avait été qu'une préparation à la mort, » vit arriver son dernier moment sans que la sé- » rénité de sa belle âme en fût troublée. Le roi et » ses enfants fondaient en larmes autour de son » lit, lorsque l'évêque de Chartres, son grand au- » mônier, vint lui administrer les derniers sacre- » ments. Elle conserva sa raison tout entière jus-

(1) Sect. I, chap. II.

» qu'au dernier soupir, qu'elle rendit en prononçant ces mots : *Jésus*, *Marie*. Le roi, que l'on avait arraché à ce spectacle déchirant, dit, en apprenant cette mort : « Dieu m'enlève une épouse dont je n'ai jamais eu à me plaindre. » Les jésuites perdirent en elle une protectrice généreuse, qui leur prodiguait tous les secours de la charité la plus active; elle voulut même que ses bienfaits les suivissent après sa mort. Par son testament, elle confia des fonds à madame Adélaïde sa fille, pour la mettre en état de suppléer à la modique pension de 400 livres, que les parlements avaient accordée aux vieillards.

» La marquise de Pompadour jouissait enfin du succès de ses coupables manœuvres; sa haine avait obtenu un triomphe entier. En vain le pape et l'archevêque de Paris frappèrent-ils d'excommunication les parlements qui avaient employé la fraude et le mensonge pour calomnier un institut déclaré *pieux* par le concile de Trente, canonisé par les saints personnages que l'église a placés sur ses autels, et universellement révéré par les fruits de bénédiction que les enfants de saint Ignace ont portés dans les Deux-Mondes; en vain le corps des évêques de France, assemblé à Paris, avait-il, par un écrit rendu public,

» comblé d'éloges l'institut et la doctrine des jésuites, et démontré leur utilité pour l'enseignement et la conservation des bonnes mœurs.

» En vain le dauphin, ce prince si regretté et si digne l'être; ce prince, dont il a été dit. . . . . que sa mort avait révélé le secret de sa vie.... En vain employa-t-il tous les moyens que pouvaient lui inspirer son amour pour le bien public, et son zèle pour la religion, afin de ramener l'opinion en France, et de retarder la chute d'un ordre dont il affectionnait l'utilité et les services. Tout fut inutile, et l'iniquité consomma, dans toute l'étendue de la monarchie française, la destruction d'une société célèbre qui y avait pris naissance.

» Ce moment fut une époque fatale pour la religion, et l'état fit une perte irréparable. Les sciences, les lettres, l'éducation et les mœurs se trouvèrent privées de leurs plus fermes appuis et de leurs plus zélés défenseurs. Les jésuites n'ont point été remplacés, sur-tout dans l'enseignement. Leur destruction a été le prélude des malheurs qui ont renversé le trône et les autels.

» Louis XV consomma lui-même, en 1764, la ruine de l'institut, par un édit qui, sans adopter

» ni le langage, ni les motifs des arrêts rendus par
» les cours souveraines, supprimait simplement la
» société des jésuites dans le royaume. Cet édit
» était favorable aux particuliers; il permettait
» qu'on les employât dans l'éducation publique et
» dans le ministère sacré, ce qui paraissait bien
» opposé à l'esprit qui avait dirigé les arrêts des
» parlements. On assure qu'on ne parvint à arra-
» cher cet édit à Louis XV, qu'en lui persuadant
» que par là il réussirait à soustraire les parti-
» culiers, membres de cette société, aux humi-
» liantes proscriptions prononcées contre eux par
» les parlements.

» Cet édit de destruction fut reçu avec enthou-
» siasme par les ennemis de la société; les gens de
» bien en furent consternés; Rome et les évêques
» de France en gémirent, ainsi que ceux qui ne
» partageaient point les animosités et les ven-
» geances de la Pompadour, du jansénisme et de
» la philosophie moderne.........

» Un seul, dans le petit nombre de ces ju-
» reurs, fit quelque sensation : ce fut le jeune
» P. Cérutti (1). Je ne crois point sortir du cercle
» de ces Mémoires, en faisant connaître un homme

(1) Sect. I, chap. II.

» avec lequel j'ai été, avant l'époque de ses écarts,
» lié par des relations très-intimes.

» Ce jeune jésuite, né à Turin, professait à
» Lyon les classes inférieures, lorsque les pre-
» mières secousses, données par les parlements,
» commencèrent à ébranler l'édifice de la société.
» Il s'était fait remarquer par l'intérêt qu'il savait
» mettre à sa diction et à son style; à l'âge de vingt
» ans il avait remporté le prix d'éloquence à l'a-
» cadémie française; sa manière d'écrire rapide
» entraînait par ses charmes et son brillant co-
» loris. Malgré son âge et sa jeunesse, on jeta les
» yeux sur lui pour rédiger l'*Apologie des jésuites*.
» Le P. de Ménoux, homme d'un rare mérite, et
» bien capable de diriger le travail du jeune com-
» positeur, le fit venir à la maison des missions
» de Nancy, dont il était supérieur. Le plan de
» l'ouvrage fut sagement concerté; de laborieux
» coopérateurs en préparèrent les matériaux. Ce
» fut avec ces armes que le jeune P. Cérutti des-
» cendit dans l'arène. A l'âge de vingt-deux ans,
» il immortalisa sa plume et son nom, par l'ou-
» vrage intitulé : *Apologie de l'institut des jésuites*.
» La vérité, environnée de tout son éclat, y dis-
» sipait les prestiges que la haine et la mauvaise
» foi avaient rassemblés pour dégrader le chef-

» d'œuvre le plus sublime de la politique chré-
» tienne et religieuse. La renommée de cette Apo-
» logie et ses succès, inspirèrent au dauphin le
» désir d'en connaître l'auteur. Le prince le fit
» venir à Versailles. Le P. Cérutti en fut accueilli
» avec des témoignages de bonté et de générosité,
» dont il n'aurait jamais dû oublier la cause et le
» motif. Le dauphin lui fit une pension de mille
» écus; la princesse de Carignan, qui le logea
» chez elle au Luxembourg, pourvut à tous ses
» besoins.

» Le P. Cérutti, qui prit alors le nom d'abbé,
» était d'une taille avantageuse et d'une figure in-
» téressante; sa conversation avait tous les char-
» mes d'une âme sensible, et d'un esprit cultivé
» par d'excellentes études. Tant que le dauphin
» vécut, on ne vit Cérutti tomber dans aucun
» écart; mais après la mort de ce bon prince, il
» se concentra dans une de ces sociétés du grand
» monde, où l'on se piquait d'avoir secoué ce que
» l'on appelait les *préjugés*. Se trouvant au milieu
» des attraits et des piéges que la séduction avait
» réunis, son cœur tendre et facile oublia insen-
» siblement les principes de ses devoirs. La com-
» tesse de T....., sœur du duc d'A....... parut
» prendre à ce jeune débutant le plus vif intérêt;

» dès-lors il devint le serviteur assidu de cette
» femme connue par les dangereux agréments de
» son esprit, et par les principes de sa philoso-
» phie. A cette époque on exigea, de ceux qui
» avaient porté l'habit de jésuite, le serment par-
» lementaire. Je sais que quand on en fit la signi-
» fication à l'abbé Cérutti, son premier mouve-
» ment fut un refus d'indignation; il sentait, sans
» doute, mieux que personne, que l'auteur connu
» de l'*Apologie*, ouvrage auquel il devait sa
» fortune et sa considération, ne pouvait, même
» aux yeux de la philosophie, que se couvrir
» d'opprobre, en abjurant un institut qu'il venait
» de défendre avec tant d'éclat et de succès. Les
» instances et les larmes de la personne qui l'avait
» subjugué, commençaient à l'ébranler; il se laissa
» entraîner par la duchesse de Grammont, sœur
» du duc de Choiseuil, qui s'était réunie à la
» comtesse de T..... son amie. Ces dames con-
» duisirent Cérutti chez l'abbé Terray, conseiller
» du parlement, désigné commissaire pour rece-
» voir le serment. Là, il le prononça et le signa,
» mais avec des restrictions qu'il crut suffisantes
» pour mettre son honneur à couvert. Cette cou-
» pable démarche, devenue publique, fit de l'abbé
» Cérutti un objet de mépris pour les personnes

» honnêtes qui le connaissaient et qui s'intéres» saient à lui. Le roi lui-même, dès qu'il en fut » informé, l'exila du royaume: juste punition qui » l'exposait à ce bannissement qu'il avait voulu » éviter par son lâche serment. Je ne suivrai point » cette brebis égarée dans ses nouveaux écarts. » Je dirai rapidement, qu'après quelques années » de séjour en Hollande, il obtint la permission » de revenir en France. N'étant que tonsuré, il » avait entièrement quitté un état et un habit qu'il » n'honorait, ni par ses principes, ni par ses » mœurs. S'étant attaché depuis au char de la » vieille duchesse de Brancas, avec laquelle il » était, dit-on, secrètement marié, il a donné » d'une manière indécente dans tous les travers » d'un homme qui cherchait à secouer les torches » de l'impiété et de l'irréligion sur tout ce qui sor» tait de sa plume. Ayant été nommé, par la ville » de Paris, député à la seconde législature, il fut » un des principaux rédacteurs de la *Feuille vil-» lageoise*, écrit infernal, où satan lui-même pa» raît avoir distillé le venin de sa haine contre la » Divinité et ses ministres. Il paraissait jouir du » fruit de ses crimes, par le malheureux succès » de cette feuille, lorsque la justice divine le fit » expirer, après une très-courte maladie, au mi-

» lieu des convulsions du blasphème et de l'im» pénitence finale. Cette mort terrible arriva dans » le moment même où les motions impies de » Cérutti, accueillies avec faveur, lui donnaient » l'espoir de jouer un rôle brillant dans la seconde » législature......

» Après la mort de la marquise de Pompadour, » l'ame vindicative de cette femme vivait tout en» tière, et même avec plus d'acharnement dans » un de ses plus intimes favoris, le duc de Choi» seuil, qu'elle avait élevé au comble des hon» neurs (1). Ce ministre, si connu, a trop influé » dans la destruction des jésuites, pour ne point » mériter une place dans ces Mémoires. Si je ne » l'ai pas encore mis en scène, c'est que devant » parler de lui avec quelques détails, je n'ai point » voulu interrompre la chaîne des faits que j'avais » à exposer.

» Le duc de Choiseuil était issu d'une des plus » anciennes maisons de Bassigny, établie depuis » long-temps en Lorraine. Son père, que l'on » appelait le vieux marquis de Stainville, vivait » assez obscurément à Paris des bienfaits du grand » duc de Toscane, devenu empereur sous le nom

(1) Sect. I, chap. II.

» de François Ier; il était, près de la cour de Versailles, ministre de ce prince pour le grand » duché de Toscane. Le jeune marquis de Stainville était parvenu au grade de colonel, dans le » régiment de Navarre. Jeune, sémillant, doué de » la plus grande amabilité, il avait trouvé le secret » de couvrir la médiocrité de sa fortune par des » emprunts et des dettes, que tout son patrimoine » n'aurait jamais pu acquitter. Son esprit et sa » galanterie en ayant fait un héros de toilette chez » les dames du plus haut parage, il avait eu le » talent de se créer de grandes ressources; il avait » même réussi à plaire à la marquise de Pompadour. Cette haute faveur lui frayait le chemin à » tous les honneurs et aux premières dignités. La » marquise crut qu'elle l'avancerait plus aisément, » s'il quittait la carrière des armes, pour se jeter » dans la diplomatie. Mais n'osant encore afficher » son goût et sa prédilection, craignant sur-tout » de donner de l'ombrage au roi, elle conseilla » au jeune colonel de s'attacher à M. de Rouillier, ministre des affaires étrangères, et de » chercher à lui inspirer de l'intérêt. Stainville » y réussit, en faisant assidûment sa cour à » madame de Rouillier. Bientôt il fut proposé » et agréé pour l'ambassade de Rome, d'où on

» le fit passer à celle de Vienne. Il en fut rappelé pour être adjoint à l'abbé, depuis cardinal » de Bernis, qui avait succédé à M. de Rouillier, » dans le ministère des affaires étrangères. Le » cardinal ne tarda point à être disgracié. Outre » les causes connues de sa disgrâce, il y en eut » une particulière, qui tient à mon sujet. La marquise se plaignait de ce que ce ministre si complaisant ne mettait point, à accélérer la perte des » jésuites, toute l'activité qu'il avait promise. Le » marquis de Stainville, son successeur, se mit » en mesure pour ne point mériter le même reproche.

» Se voyant seul au timon des affaires étrangères, le nouveau ministre s'occupa des moyens » qui pouvaient le conduire rapidement au faîte » des honneurs et du pouvoir : la marquise de » Pompadour ne lui refusait rien. On le vit tout à » coup franchir tous les degrés, et devenir duc et » pair de Choiseuil d'Amboise, ministre de la » guerre et des affaires étrangères; plaçant son » cousin, le comte de Choiseuil, à la marine, en » s'y réservant une influence; reprenant ensuite » la marine, et donnant au comte de Choiseuil les » affaires étrangères, en gardant pour lui-même » la correspondance avec l'Espagne et le Portugal;

» appelant au contrôle général le conseiller de
» l'Averdy, afin d'être par lui maître du trésor
» royal. C'est ainsi qu'il jouait le rôle de premier
» ministre, sans en avoir le titre. Tout allait de
» concert avec la marquise; elle se plaisait à ré-
» gner par lui.

» Tandis qu'il établissait ainsi son pouvoir et
» son influence, la France et l'Angleterre étaient
» en guerre. Las des hostilités, qui nous faisaient
» perdre nos possessions dans les Indes et dans le
» Canada, voyant que la gloire de son ministère
» se ternissait par les victoires que nos ennemis
» remportaient, il se hâta de conclure la paix hu-
» miliante de 1763. Cette paix a immortalisé le
» nom de Pitt, devenu depuis lord Chatam; elle
» asservit notre marine et le port de Dunkerque
» aux volontés du cabinet de Londres. La signa-
» ture de ce honteux traité valut au comte de Choi-
» seuil le titre de duc et pair de Praslin. Le duc
» de Choiseuil, son cousin, avait sacrifié les inté-
» rêts de la France et la gloire de son souverain à
» l'agrandissement de sa maison; d'ailleurs il avait
» besoin du calme de la paix pour achever l'édi-
» fice de son ambition.

» Louis XV ne voulait point de premier mi-
» nistre; mais il ne tenait que faiblement les rênes

» du gouvernement. Le duc de Choiseuil sut ha-
» bilement s'en saisir. Avec un travail facile et le
» propos tranchant, il se vit bientôt revêtu de tous
» les pouvoirs de premier ministre, sans en por-
» ter le titre. Son caractère, excessivement con-
» fiant, le portait à tout entreprendre pour son
» élévation, et de nouveaux succès se plaisaient à
» couronner chaque jour son audace. Il voulut
» être colonel général des Suisses et Grisons, place
» qu'on ne donnait qu'à un prince ou du sang, ou
» de maisons souveraines; il y fut nommé après
» la mort du comte d'Eu, malgré la promesse qui
» en avait été faite au prince de Soubise, ami du
» roi. Tant que madame de Pompadour vécut, le
» duc de Choiseuil se servit avec adresse de la
» faveur de cette femme, qu'il avait subjuguée:
» c'est par elle qu'il parvint à mettre tous les dé-
» partements du ministère dans sa dépendance.
» Dès qu'elle fut morte, son crédit personnel et
» son influence s'élevèrent à une telle hauteur,
» qu'il était devenu l'arbitre et le dispensateur de
» toutes les grâces. Ses partisans ont vanté ses
» talents politiques; que l'on nous montre donc
» ce qu'il a fait pour le salut et la gloire de la
» France. Il fit tout pour les siens, pour ses amis
» et pour ses maîtresses; sa prodigalité, qui lui a

» procuré tant de prôneurs, a épuisé les trésors
» de l'état. C'est à lui que nous devons les progrès
» effrayants de ce malheureux *déficit*, qui a enfin
» amené le bouleversement de la monarchie.

» Ce nouveau maire du palais se croyait néces-
» saire et inébranlable, lorsque les charmes de la
» fameuse du Barry, qu'il bravait par système, le
» firent disgracier au moment même où il s'y at-
» tendait le moins. Je reprendrai ces événements
» dans la troisième section. Il fut exilé dans sa
» terre de Chanteloup, où il se rendit comme en
» triomphe, environné du cortége de ses nom-
» breux amis. La cabale Choiseuil criait à l'ana-
» thème contre la cabale qui faisait sacrifier, di-
» sait-on, un grand homme d'état, afin de donner
» le sceptre de la faveur à une fille prostituée.
» D'inutiles intrigues, sans cesse renouvelées, ne
» purent ramener le duc de Choiseuil au minis-
» tère sous le règne suivant. De retour de son
» exil, après la mort de Louis XV, il vécut, à
» Paris, dans les plaisirs et dans l'opulence. Des
» excès de débauche, avec une actrice de la co-
» médie italienne, qu'il entretenait, le condui-
» sirent rapidement au tombeau. Sa mort fut sem-
» blable à sa vie; il ne voulut entendre parler ni
» de Dieu, ni de ses ministres. « Je veux, dit-il

» dans son testament, que sur ma tombe on plante
» un cyprès au lieu d'une croix. » Il était à l'a-
» gonie, lorsque le prince de Luxembourg, de
» qui je tiens l'anecdote suivante, se présenta
» pour demander de ses nouvelles. Le Suisse, les
» yeux baignés de larmes, répondit : « Ah ! mon
» prince, à moins d'être devant Dieu, il ne peut
» être plus mal. » Naïveté pleine de bon sens,
» qui, sans que le bon Suisse s'en doutât, dési-
» gnait assez la place que l'ame du moribond de-
» vait occuper au delà du trépas.

» Tel fut le duc de Choiseuil. Le rapprochement
» de sa vie et de sa mort était nécessaire pour
» compléter son portrait, et pour mieux faire con-
» naître (1) l'ennemi puissant qui a consommé la
» ruine des jésuites. C'est lui qui, dès qu'il fut en
» place, seconda de toute son activité et de son
» influence les agents que la vengeance de la mar-
» quise de Pompadour avait suscités contre la
» société de saint Ignace. Les ressorts secrets qu'il

(1) L'auteur aurait au contraire *mieux* fait connaître les *ennemis* de son ordre, s'il avait mis envers eux une tranquillité plus charitable, plus évangélique. Pourquoi hasarder, avec tant d'impétuosité, les expressions et les faits? Tous les moyens sont-ils donc justes et convenables, quand on a une bonne cause à défendre?

» fit jouer, donnèrent la plus grande force et la
» plus grande impulsion à ces manœuvres d'iniquité; il était l'ame de la ligue qui avait uni la philosophie et le jansénisme avec les parlements; il en dirigeait les mouvements, afin d'amener, malgré le roi, la chute d'un ordre que ce monarque estimait et voulait protéger. Cette grande animosité devait avoir une cause; on ne peut haïr avec cet acharnement et cette persévérance, que quand une offense personnelle a pour ainsi dire imbibé le cœur du fiel de sa vengeance. Le duc de Choiseul justifiait, disait-on, sa conduite envers les jésuites, en racontant l'anecdote suivante : « J'étais, disait-il, ambassadeur à Rome; dans un entretien que j'eus avec le général des jésuites, quel fut mon étonnement, quand j'appris de lui en quels termes je m'étais expliqué sur sa société, dans une conversation que j'avais eue à Paris! Nous connaissons, disait le général, tous ceux qui nous veulent du bien ou du mal; nous savons ceux qui sont nos amis ou nos ennemis, et nous avons de puissants moyens pour apprendre ce qu'il nous est important de découvrir. Je me suis convaincu depuis, continuait le duc de Choiseul, que le général des

» jésuites, par le moyen du vœu secret qui lie les volontés des religieux à la sienne, est instruit de tout ce qui se passe, et dans les cabinets des princes, et dans l'intérieur des familles; j'ai jugé dès-lors qu'une société ainsi constituée, était, dans un état, un mal dangereux qu'il fallait se hâter d'extirper. »

» Ce propos, que le duc de Choiseul se plaisait à répéter, contient-il une fable ou une vérité? Le caractère connu de ce ministre, et la pieuse simplicité du P. Ricci, alors général des jésuites, ont fait présumer à ceux qui ont bien connu l'un et l'autre, que ce religieux pouvait bien avoir donné lieu au propos; mais que le duc, à qui la vérité ou le mensonge étaient bien indifférents, en avait dénaturé le fond et inventé les accessoires.

» Je vais révéler la vraie cause de cette haine implacable que le duc de Choiseul avait jurée aux jésuites; je la tiens de bonne source : M. de Choiseul était, ainsi que madame de Pompadour, intéressé à la laisser ignorer. Le dauphin avait été instruit, par des voies sûres, des démarches sourdes, des manœuvres secrètes et des profusions en grâces et en or que M. de Choiseul employait, de concert avec la mar-

» quise, pour entraîner les parlements et hâter la
» suppression des jésuites. Ce prince, si juste et si
» digne des regrets de la nation française, en fut
» d'autant plus indigné, qu'il savait combien le
» roi son père montrait de répugnance pour cette
» suppression. Il crut devoir confier ce qu'il avait
» appris au P. Griffet, qu'il honorait de sa con-
» fiance. Le danger parut imminent, et il fut con-
» venu que l'on en instruirait le roi. Le P. de
» Neuville, écrivain élégant et nerveux, fut chargé
» de rédiger le mémoire que l'on devait présenter
» au monarque. Cet écrit, dont j'ai vu la minute,
» était de la plus grande énergie: on y dévoilait
» les intrigues et les profusions du ministre, ainsi
» que les abus criants d'autorité dont il se rendait
» coupable; la peinture que l'on en faisait était
» frappante, et les faits étaient articulés de la ma-
» nière la plus précise. Le dauphin remit lui-même
» ce mémoire à son père. Le roi fit éclater haute-
» ment son indignation; mais où? dans le cabinet
» même de la marquise, en lui reprochant vive-
» ment d'avoir appelé au ministère un homme
» d'un caractère aussi pervers et aussi dangereux.
» La maîtresse alarmée, joua son rôle en femme
» exercée dans l'art de feindre; elle ne chercha
» point d'abord à justifier l'accusé, mais elle par-

» vint à persuader le roi qu'il y aurait de l'injus-
» tice à condamner et punir son ministre sans
» l'avoir entendu. Le duc de Choiseuil fut appelé.
» Louis XV, dont l'ame était encore émue, exigea
» que le ministre lût le mémoire à haute voix. Le
» duc ne paraissait point troublé: les hommes de
» ce caractère ne rougissent de rien; habitués au
» crime et à la dissimulation, ils sont toujours
» préparés à intercepter ou à repousser les rayons
» de lumière qui jettent un trop grand jour sur
» leur conduite. Il cria hautement à la calomnie,
» en demandant la permission de se justifier. Plût
» à Dieu, pour les jésuites et pour la France, qu'on
» l'eût pris au mot; on aurait peut-être réussi à
» déchirer le voile qui couvrait ce foyer de tur-
» pitude! La marquise, qui était compromise,
» s'unit au duc: on demanda le nom de l'auteur;
» le roi apaisé, s'y refusa; mais la marquise par-
» vint, n'importe comment, à savoir que le mé-
» moire avait été composé par le P. de Neuville,
» et présenté par le dauphin. Sur cela, on re-
» doubla les cris de mécontentement et les ins-
» tances les plus vives pour être autorisé à faire
» éclater une justification; c'était un piége tendu
» au monarque, qui redoutait les suites de cette
» publicité. Enfin, pour abréger des détails qui

» ne peignent que trop bien et l'ascendant de la
» maîtresse, et l'empire produit par la passion
» qu'elle savait prolonger, le roi jeta le mémoire
» au feu, en exigeant que l'on gardât sur cet objet
» le plus profond silence.

» C'est précisément ce que désiraient les cou-
» pables; mais dès ce moment ces ames vindica-
» tives jurèrent la perte du dauphin, en redou-
» blant tous leurs efforts pour anéantir ceux qu'il
» protégeait. C'est effectivement à dater de cette
» époque, que ce prince perdit entièrement la
» confiance du roi son père, dans l'esprit duquel
» on ne cessait de le calomnier; c'est sur-tout à
» dater de ce moment qu'une maladie lente et une
» tristesse profonde, conduisirent insensiblement
» ce prince malheureux au tombeau.

» L'édit de suppression, que le duc de Choi-
» seuil avait arraché en 1764 à Louis XV, quoi-
» qu'adopté par les parlements du royaume, n'a-
» vait cependant point été d'abord enregistré au
» conseil souverain d'Alsace (1). Ce tribunal,
» d'après le vœu de la province, voulait conserver
» les jésuites. Le duc de Choiseuil, habitué à voir
» tout plier sous ses volontés, apprit avec chagrin

(1) Sect. I, chap. II.

» cette résistance. Il savait très-bien que le roi ne
» consentirait jamais à donner des lettres de jus-
» sion pour l'enregistrement forcé d'un édit qu'il
» n'avait rendu qu'à regret; en conséquence, le
» duc employa tout ce qu'il pouvait imaginer
» pour gagner ou corrompre les chefs et les
» hommes marquants de cette compagnie. Il ne
» réussit point: il trouva, sur-tout dans M. de
» Klinglin, premier président, un mur d'airain,
» contre lequel échouèrent toutes ses tentatives.
» Sous différents prétextes, on persécuta ce ma-
» gistrat, et, à force de désagréments, on parvint
» à lui faire donner sa démission. Maître d'une
» place aussi ambitionnée, le ministre l'offrit à un
» membre de cette compagnie, qui, pour prix de
» cette grâce, promit de faire enregistrer l'édit
» de suppression. J'ai connu ce nouveau premier
» président; son esprit et ses talents étaient mé-
» diocres; mais il avait la réputation d'un juge
» laborieux et intègre. La manière avec laquelle il
» était parvenu, n'aura-t-elle point altéré la sévé-
» rité de ses principes? Sa nomination avait d'a-
» bord étonné sa compagnie, qui ne s'attendait
» point à le voir à sa tête: on se douta qu'il avait
» promis l'enregistrement de l'édit; on fit encore
» de fortes oppositions; mais le nouveau premier

» président qui, par la faveur du duc de Choiseuil, était devenu le canal de toutes les grâces, parvint enfin, quoiqu'avec peine, à obtenir assez de suffrages pour l'enregistrement, qui tenait si fortement à cœur au ministre dominant. C'est ainsi que se consomma aussi, en Alsace, la destruction des jésuites. Cependant l'estime et la vénération pour ces religieux étaient si généralement répandues dans cette province, qu'à Strasbourg et à Colmar on leur avait continué, sous l'habit de prêtres séculiers, l'enseignement de la jeunesse et les fonctions du saint ministère.

» Ces religieux, supprimés dans tout le royaume, subsistaient encore en Lorraine, où ils avaient une maison de noviciat, une université, un pensionnat, des colléges et d'autres établissements (1). Plusieurs religieux y avaient reflué, venant des maisons qu'ils avaient été obligés d'abandonner en France. Stanislas, roi de Pologne, était alors duc de Lorraine et de Bar; ce pieux monarque aurait voulu pouvoir rassembler autour de lui tous les enfants de saint Ignace, que la persécution proscrivait dans

(1) Sect. I, chap. II.

» d'autres contrées. Sa bienfaisance et sa libéralité pourvoyaient aux besoins de ces nouveaux venus; son estime et sa généreuse protection consolaient les jésuites ses sujets de la proscription que leurs frères éprouvaient. Si la Providence avait prolongé les jours de ce prince, si digne de vivre et de régner, la société de saint Ignace aurait trouvé un asile et des secours en Lorraine; mais un accident cruel en abrégea subitement le cours. Quoiqu'avancé en âge, ce monarque jouissait d'une santé robuste: il n'avait jamais porté de robe de chambre; la reine sa fille, lorsqu'elle vint le visiter, lui en fit agréer une bien ouatée, qu'elle avait elle-même travaillée: il la portait par sentiment. Un jour il était appuyé sur sa cheminée, lisant avec beaucoup d'attention; une étincelle s'étant attachée à la ouate de sa robe de chambre, Stanislas ne s'en aperçut que lorsqu'elle se trouva toute en feu. Il jeta un grand cri, on accourut; mais le feu avait pénétré par-tout. Quand on l'éteignit, son corps n'était plus qu'une grande plaie: il expira peu de jours après, au milieu des plus vives douleurs, pleuré et regretté de ses sujets, dont il était le père. Les jésuites perdirent en lui un puissant et zélé protecteur;

» ses états étaient le seul port qui leur restât en
» France après leur naufrage.

» A peine ce monarque eût-il les yeux fermés,
» que la Lorraine, comme il avait été stipulé par
» le traité de Vienne, fut réunie à la monarchie
» française. Dès ce moment, le duc de Choiseuil
» s'occupa des jésuites qui s'y trouvaient. La cour
» souveraine de Nancy paraissait déterminée à les
» conserver; la conduite publique et particulière
» de cette compagnie avait été depuis long-temps
» dirigée par des principes solides de probité et
» de religion. Le ministre sentit qu'il lui serait
» très-difficile de vaincre la résistance des mem-
» bres respectables qui la composaient; aussi ne
» parut-il faire aucune tentative pour les gagner:
» il prit une voie qui devait lui réussir. Ayant
» fait un *pont d'or* au premier président, qui
» donna sa démission, il mit à sa place un jeune
» magistrat de Dijon qui, avec du caractère, de
» l'esprit et de l'ambition, avait le talent de la
» persuasion : ce fut l'instrument dont M. de
» Choiseuil se servit pour assimiler la Lorraine
» aux autres provinces. M. de Cœur-de-Roi, ce
» nouveau premier président, jouissant d'une
» grande faveur près du ministre, sut bientôt
» s'attirer l'estime et la confiance de sa compagnie;

» il parut partager les sentiments de ses confrères
» pour la société des jésuites: ayant le grand art
» de ne point se laisser pénétrer, il conseilla
» secrètement au ministre de faire envoyer un
» huissier à la chaîne en Lorraine, pour y saisir,
» au nom des créanciers des frères Lyonney,
» tous les biens des jésuites, en vertu des arrêts
» rendus par le parlement de Paris, dans l'affaire
» du P. la Valette. Il assurait le ministre que cette
» voie judiciaire lui fournirait les moyens de faire
» sentir à sa compagnie combien il était néces-
» saire d'enregistrer l'édit de suppression, comme
» étant le seul moyen de conserver à la province
» les fondations pieuses qui y avaient été faites en
» faveur de l'enseignement. Ce moyen réussit; les
» biens furent saisis, et le parlement de Lorraine
» intervint. Le premier président présenta l'en-
» registrement de l'édit comme le seul moyen de
» conserver en Lorraine les colléges, l'université
» et les autres établissements qui y étaient con-
» sacrés au bien public. Ses regrets sur la perte
» des jésuites donnaient le plus grand poids à ses
» insinuations; son éloquence et des grâces distri-
» buées avec discernement, entraînèrent, non
» l'unanimité, mais la majeure partie des suf-
» frages, et l'édit fut enregistré. Cet enregistre-

» ment fut l'ouvrage, non de la haine, mais de la
» reconnaissance. M. de Cœur-de-Roi avait pro-
» mis qu'il reconnaîtrait de cette manière le bien-
» fait de la première présidence, et il tint parole.

» Pendant son court ministère, l'abbé de
» Bernis (1) avait promis à la marquise de Pom-
» padour, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'il
» coopérerait à l'exécution du plan d'attaque, que
» Chauvelin, Terray, l'Averdy et Berryer, mi-
» nistres servilement vendus aux volontés de
» cette femme, avaient conçu, pour détruire la
» société de Jésus. Le prince de S..... et l'abbé
» de Ch....., docteur en Sorbonne m'ont com-
» muniqué, dans les temps, deux billets qui,
» écrits de la main de la marquise, fournissent
» la preuve sans réplique, que le projet avait été
» formé, ainsi que je viens de le dire, et que
» l'abbé de Bernis s'entendait avec les auteurs,
» pour en faciliter l'exécution. Cet abbé, devenu
» depuis cardinal, avait obtenu, dans la société
» des femmes du plus haut rang, des succès qu'il
» devait à sa belle figure et aux charmes de son

(1) Sect. I, chap. VII. *Destruction des jésuites en Italie.* §. II. *Comité diplomatique pour diriger l'élection de Pie VI.*

» esprit; sa conversation sémillante et de très-
» jolis vers lui avaient donné une grande vogue;
» il plut à l'infante de Parme, fille chérie de
» Louis XV, et la marquise de Pompadour le fit
» nommer à l'ambassade de Venise, afin de le
» rapprocher insensiblement d'elle. Bientôt elle
» le rappela, pour lui confier le ministère des
» affaires étrangères. Etant à Venise, il avait for-
» mé des liaisons étroites avec le patriarche et
» cardinal Rezzonido, qui, devenu pape sous le
» nom de Clément XIII, ne tarda pas à donner
» le chapeau de cardinal à l'abbé de Bernis,
» comme il le lui avait promis n'étant lui-même
» que cardinal. Les assiduités de l'abbé de Bernis
» près de l'infante, ses intrigues et ses démarches
» pour se rendre indépendant de la marquise et
» pour se faire nommer premier ministre, ame-
» nèrent sa disgrace. Il reçut sa démission le jour
» même où, élevé aux honneurs de la pourpre,
» il venait de recevoir la barette des mains du
» roi. La marquise avait choisi ce moment pour
» rendre plus éclatante la chute d'un homme qui,
» élevé par elle, avait osé vouloir exister sans
» elle. Nous avons vu dans la suite le cardinal
» de Bernis sortir de l'abbaye de Saint-Médard
» où il avait été exilé : il fut nommé à l'archevê-

» ché d'Alby, mais il ne parut plus à la cour
» d'où la jalousie des ministres le tint éloigné. A
» Alby, soit politique, soit persuasion et retour
» aux vrais principes, il porta dans le gouverne-
» ment de son diocèse, cet esprit de religion et de
» zèle qui a illustré les Bossuet et les Fénélon.
» Sa résidence forcée ne paraissait point lui dé-
» plaire : une aménité charmante assaisonnait ses
» entretiens ; il vivait au milieu de son clergé
» comme un père bon et compatissant ; il était,
» par ses aumônes abondantes, le soutien et l'ami
» des pauvres ; par-tout où on allait dans son
» diocèse on n'entendait que bénir ses largesses
» et sa bonté. La renommée de cette conduite
» alarma le duc de Choiseuil qui s'était aperçu
» que Louis XV en parlait avec plaisir ; il saisit
» l'occasion du conclave, dont je viens de par-
» ler, pour éloigner un rival qu'il croyait d'au-
» tant plus dangereux, que cette *belle Emi-
» nence* avait conservé à la cour des amis puis-
» sants et de zélés partisans ; en conséquence, il
» n'omit rien pour persuader au roi d'Espagne,
» que le cardinal de Bernis était l'homme le plus
» digne de son estime et de sa confiance, et que,
» par ses rares talents, il pourrait plus efficace-
» ment que personne déjouer la cabale des car-

» dinaux italiens, qui allaient tout tenter pour
» s'opposer aux vues des trois couronnes. C'est
» ainsi que ce ministre, d'ailleurs si léger, savait
» trouver des ressources quand il s'agissait de tra-
» vailler à ses intérêts et de conserver son pou-
» voir. Il comprit que le cardinal serait flatté de
» la commission dont on allait le charger ; qu'en
» l'éloignant il s'en ferait, sinon un ami dévoué,
» du moins un homme intéressé à le paraître : il
» consolait l'amour propre de celui qu'il avait
» autrefois supplanté dans le ministère ; il le ga-
» gnait en lui montrant en perspective une grande
» influence à Rome, ainsi que l'utile et généreuse
» reconnaisance du roi d'Espagne... Le cardinal de
» Bernis, forcé d'estimer les jesuites, ne les avait
» jamais aimés ; cependant son ame, qui n'était ni
» haineuse ni persécutrice, n'avait, pendant son
» court ministère, secondé que très-mollement
» les projets de vengeance qu'avait formés la mar-
» quise de Pompadour ; et quand il se chargea de
» poursuivre à Rome l'extinction de ces religieux,
» il n'envisageait, dans le nouveau rôle qu'il allait
» jouer, qu'une mesure politique, concertée entre
» les trois puissances pour l'abolition d'un ordre
» dont l'existence dans l'église catholique pouvait
» troubler la tranquillité de leurs états..... »

« Contre l'attente de M. de Calonne (1) les dis-
» cussions de l'assemblée des notables devinrent
» orageuses. Dans le premier bureau que l'arche-
» vêque de Toulouse agitait par ses intrigues, on
» se déclara hautement contre le nouveau plan.
» Les évêques et la noblesse, qui n'y voyaient
» que les atteintes portées à leurs exemptions et
» à leurs priviléges, s'unirent aux mécontents ;
» il y eut même de la défection parmi les conseil-
» lers d'état, sur lesquels M. de Calonne avait
» essentiellement compté. Cette espèce d'insur-
» rection alarma le contrôleur général sans ébran-
» ler son courage ; il donna les explications que
» l'on demandait ; il révéla au roi les intrigues
» de l'archevêque de Toulouse, celles de M. de
» Breteuil et de M. Necker. Louis XVI marqua
» son mécontentement, mais le foyer de l'intrigue
» n'en devint que plus ardent et plus actif. M. de
» Calonne, qui se croyait joué par M. de Miro-
» mesnil, garde des sceaux, eut le crédit de le faire
» renvoyer et de faire nommer à sa place M. de
» Lamoignon qui lui avait promis dévouement et
» appui. Un ministre, qui le secondait avec fran-

(1) Sect. V. *Histoire de la révolution*. Chap. I. *Ses causes*. §. III. *Assemblée des notables*.

» chise et avec force, lui manquait en ce moment
» critique ; c'était le comte de Vergennes, alors
» aux prises avec des coliques violentes, qui l'em-
» portèrent tout à coup. Cette mort, qu'on ne
» crut point naturelle, inspira une nouvelle au-
» dace aux ennemis du contrôleur général....

» Par le moyen de l'abbé de Vermont, la cabale
» parvint à indisposer la reine, et ensuite le roi,
» contre les nouveaux plans, et à faire renvoyer
» M. de Calonne. Sa chute précipitée fit dissoudre
» l'assemblée des notables. Les projets qu'il avait
» présentés, avaient été jusque-là vivement ap-
» prouvés par le monarque, qui avait plusieurs
» fois renouvelé l'assurance qu'il les soutiendrait
» de toute son autorité royale ; mais l'intrigue
» des mécontents et la crainte de produire une
» trop grande secousse, arrêtèrent les intentions
» bienfaisantes du roi. M. de Calonne proposait
» d'établir l'impôt territorial, et de donner une
» plus grande étendue à la taxe du papier timbré.
» L'impôt territorial, qui avait soulevé les privi-
» légiés, était cependant très-juste et très-équi-
» table ; c'est la glèbe qui paie à l'état une rede-
» vance proportionnée à ses rapports bien cons-
» tatés. Les priviléges qui exemptaient une
» portion trop considérable de propriétaires,

» avaient pris naissance dans les temps d'escla-
» vage et de féodalité ; il fallait, non les abolir,
» mais les modérer : tels qu'ils étaient alors, ils
» pesaient d'une manière trop effrayante sur le
» peuple....

» Le ministère du cardinal de Lomenie fut un
» second fléau, qui hâta l'arrivée de nos mal-
» heurs (1). Dès sa licence en Sorbonne, l'abbé
» de Brienne en avait imposé sur ses talents ; il
» est devenu successivement évêque de Lavaur,
» archevêque de Toulouse, de Sens, cardinal et
» principal ministre. Cet homme, sans caractère,
» tramait sourdement, par le canal de l'abbé de
» Vermont, pour arriver au ministère. Avec de
» l'amabilité et une sorte d'esprit, il avait beau-
» coup de jactance, des notions très-superficielles
» sur l'administration, sans aucune connaissance
» approfondie des finances ; il ignorait parfaite-
» ment ce qu'il faut savoir pour gouverner un
» grand état. Mettant un grand appareil dans l'ad-
» ministration de son diocèse, il s'agitait beau-
» coup pour enfanter de petites choses ; l'illusion
» était son arme favorite. Cependant il avait

(1) Sect. V, chap. I, §. V. *Ministère du cardinal de Lomenie.*

» trouvé le secret d'avoir de l'ascendant sur les
» assemblées du clergé ; il se faisait prôner par le
» cortège de ses nombreux grands vicaires et par
» les créatures que lui gagnait son influence sur
» le travail de l'évêque d'Autun, qui avait la
» feuille des bénéfices....

» Ainsi régnait le cardinal de Lomenie (1),
» lorsqu'il eut été élevé au poste éminent de prin-
» cipal ministre. Cette haute puissance étonnait
» les personnes qui connaissaient la cour ; on sa-
» vait que le roi n'avait jamais estimé l'arche-
» vêque de Toulouse, qu'il l'avait rejeté avec
» dédain, quand on le lui présenta pour succéder
» à M. de Beaumont dans l'archevêché de Paris...
» Mais ce qui dut augmenter l'étonnement et
» frapper le roi, c'est que le cardinal signala son
» début dans sa place en proposant les plans de
» M. de Calonne, contre lesquels il s'était élevé
» avec tant de force dans l'assemblée des notables ;
» il fit adopter dans le conseil du roi l'impôt ter-
» ritorial et l'édit du timbre.....

» En se retirant, le cardinal proposa le rappel
» de M. Necker au ministère des finances (2) ;

(1) Dans le même paragraphe, art 3.

(2) Sect. V, chap. I, §. VI, art. 2. *Second ministère de M. Necker.*

» c'est ainsi qu'il se plaisait à augmenter la masse » des malheurs qu'il avait déjà causés. Le roi » n'aimait point M. Necker, il avait même pour » lui un éloignement marqué. Les folles préten- » tions que l'orgueilleux Genevois étala, lors de » son premier ministère, avaient fait sur l'esprit » du jeune monarque une impression qu'il avait » peine à dissimuler; mais on avait persuadé au » prince, que cet étranger pouvait seul cal- » mer les esprits, qui étaient alors portés à une » effervescence inquiétante. Louis XVI, entraîné » par ces insinuations, et oubliant les torts de » M. Necker, consentit à l'investir de toute son » autorité.......

» M. Necker partit aussitôt de Bâle (1); s'a- » vançant vers la capitale, il recueillait avec une » orgueilleuse volupté les hommages que le peuple » attroupé lui prodiguait sur son passage. Le roi le » reçut avec bonté, l'assemblée nationale avec un » grand intérêt, et Paris avec ivresse. Ce fut le » 30 juillet 1789 que ce ministre, devenu plus » cher par sa nouvelle disgrace, parut à l'hôtel » de ville de Paris, avec sa femme et sa fille, la

(1) Mêmes section et paragraphe, art. 3. *Troisième ministère de M. Necker.*

» comtesse de Staël; celle-ci, qui avait épousé » l'ambassadeur de Suède, était......; elle avait » su mouvoir tous les ressorts de l'intrigue. » M. Necker paraissait être ravi en extase; jamais » particulier n'a joui de tant d'honneurs. Tout » Paris était en fête; cette capitale immense se » portait pour ainsi dire en corps par-tout où on » espérait pouvoir contempler l'idole du jour. » M. Necker trouva son buste placé dans la grande » salle de l'hôtel de ville; il fut harangué comme » s'il eût été une tête couronnée: l'air retentissait » des cris de *vive Necker!* jamais on n'avait reçu » nos monarques avec un pareil enthousiasme. » Quand, pour repaître sa vanité, M. Necker se » plaçait aux fenêtres, entre sa femme et sa fille, » sous prétexte de saluer le peuple, les cris d'ap- » plaudissements se renouvelaient avec plus de » fureur. Ivre de plaisir et de joie, il voulut si- » gnaler un si beau jour par des actes éclatants » de sa clémence; il demanda au peuple la liberté » de ceux qui étaient détenus pour faits de la ré- » volution; il insistait sur-tout pour qu'on l'ac- » cordât au baron de Besenval. Cette grâce ayant » été refusée au roi, l'ame présomptueuse du Ge- » nevois aurait doublement triomphé, en pensant » qu'il l'emportait sur son souverain. Les adminis-

» trateurs municipaux accordèrent tout; mais le » peuple, devenu souverain, en excepta le baron » de Bésenval. Le ministre fut surpris d'éprouver, au milieu de son apothéose, un refus qui empoisonnait toutes les douceurs d'une aussi brillante journée. Si l'ambition qui l'aveuglait lui » avait permis de réfléchir, il aurait vu, dès ce » moment, les capricieuses variations auxquelles » se livre la faveur du peuple; il se serait repenti » de son retour trop peu réfléchi, en considérant, » à une petite distance du point où il se trouvait, » la fureur déchaînée de ce même peuple, qui le » comblait alors de bénédictions. Mieux avisé ou » plus prévoyant, lorsqu'il se vit rappelé, il aurait dû se hâter d'aller s'ensevelir à Copet, où » il aurait joui d'une certaine réputation que son » refus aurait perpétuée; il ne serait point venu » entourer de nouveau sa médiocrité d'une fumée qui, promptement évanouie, a présenté, » dans sa nudité, un homme très-ordinaire, enflé » de suffisance et de charlatanisme.

» Alarmé à la vue des suites qui pouvaient résulter de ce conflit (1), le roi résolut de prévenir, par une déclaration, la réunion de la majorité du clergé et de la minorité de la noblesse » aux états généraux, qui venaient de se constituer *assemblée nationale*. Quelques-uns de ses » ministres, sages et bien intentionnés, avaient » présidé au dépouillement des cahiers présentés » par les trois ordres de l'état. Ces cahiers exprimaient le vœu de la nation, délibérant dans le » calme, et éclairée par ses besoins. Le roi pensa » qu'accorder à la nation ce qu'elle désirait pour » être heureuse, serait le moyen le plus prompt » et le plus efficace pour prévenir des débats dont » les suites ne pouvaient être que fatales au bonheur et à la tranquillité du royaume. C'est » d'après ce plan que fut rédigée cette déclaration » du 23 juin 1789, que la postérité chérira comme » un chef-d'œuvre de législation paternelle (1).

» Le roi, frappé des abus que lui dénonçaient les » cahiers, et empressé de procurer à ses peuples » le remède aux maux qui avaient excité leurs

(1) Sect. V, Chap. II. Assemblée nationale à Versailles.

(1) Aujourd'hui nous devons doublement chérir cette déclaration bienfaisante, puisqu'elle a servi de base à la Charte, sur laquelle reposent la tranquillité dont nous jouissons, et le bonheur que nous espérons, après tant d'années de troubles et de désastres.

» doléances, renonçait généreusement à une par-
» tie de son autorité, afin de concourir d'autant
» plus efficacement au bonheur de ses sujets. Plus
» d'impôts qui n'eussent été consentis par le peu-
» ple, représenté par ses mandataires; plus de
» priviléges, plus d'exemptions dans la réparti-
» tion des impôts; plus de vénalité dans la magis-
» trature; plus d'atteintes portées à la sûreté des
» personnes et des propriétés; plus de distinction
» humiliante dans la voie qui conduit aux charges
» et aux honneurs..... Mais, cette déclaration en-
» travant les projets de M. Necker, non-seule-
» ment il ne l'approuva point, mais il eut même
» la coupable indiscrétion d'en confier le secret
» aux fougueux députés qui étaient ses émissaires.
» Le roi, entraîné par son sens droit et par son
» amour pour ses sujets, ne se laissa point, pour
» cette fois, dominer par l'impérieux suffrage du
» ministre, ennemi de toute conception qui n'é-
» tait point la sienne.....

» Incertaine sur le parti qu'elle devait prendre
» dans des circonstances aussi critiques, la cour
» délibérait dans le trouble et la frayeur. Cepen-
» dant le duc d'Orléans, à la tête de quarante-
» cinq nobles, l'archevêque de Bordeaux, et les
» évêques d'Autun et de Chartres, avec la majo-

» rité des curés, étaient venus se réunir au tiers-
» état, pour faire cause commune avec lui, et
» former ce qu'il avait plu d'appeler l'*assemblée
» nationale*. Cette désertion était un crime d'a-
» postasie civile; c'étaient des sujets révoltés qui
» osaient braver hautement l'autorité du roi, et
» qui, lui désobéissant en face, s'efforçaient d'a-
» néantir le bienfait de la déclaration royale. Du
» reste, cette prétendue majorité des curés n'était
» que le résultat de la ruse et de l'artifice; on
» avait employé toutes sortes de moyens pour
» avoir la signature d'un grand nombre de curés
» qui n'avaient point assisté à la délibération...

» Les factieux auraient bien désiré frapper d'un
» seul coup les fondements de la foi catholique (1);
» mais ils sentaient que, pour abattre ce colosse
» de puissance et de considération auquel s'ap-
» puyait alors le clergé de France, il fallait y pré-
» parer la nation par des secousses successives,
» afin d'en opérer la chute au moment où le peuple
» ne pourrait plus y mettre d'obstacles. C'est
» ainsi que pensait le comte Stanislas de Cler-
» mont-Tonnerre, un de ces députés de la no-

(1) Sect. V, Chap. II, §. II. *Assemblée nationale à Paris*. Art. 2. *Ses attentats contre la religion.*

» blesse qui, dans leurs égarements déplorables, » avaient oublié l'antique origine de leur nom. » La comtesse de Groing, sa parente, de qui je » tiens ce que je vais raconter, gémissait un jour, » en sa présence, sur les atteintes continuelles » que l'assemblée portait à la religion. *On tra-* » *vaille, il est vrai,* dit le comte, *à la détruire;* » *mais ses racines se sont étendues trop profon-* » *dément dans le cœur des Français, il faudra* » *deux ans pour les arracher; dans trois ans, la* » *France ne sera plus ni catholique, ni chré-* » *tienne.....*

» Le député qui parlait ainsi, d'abord feuillant » et zélé constitutionnel, s'était ensuite rallié aux » jacobins, mais sans en prendre ni l'acharne- » ment, ni la scélératesse; toute son ambition » était de jouer un rôle. Il avait de l'esprit, de » l'éloquence, de la figure et de l'amabilité; mais » ses principes de morale et de religion se pliaient » aisément à tous ses projets. Il fut massacré dans » une émeute à Paris, tout ce qu'il avait fait » n'ayant point suffi pour l'arracher à la fureur » d'une populace qui, tôt ou tard, brise les idoles » qu'elle a encensées.....

» Bailly ayant quitté la présidence, Mirabeau » et Sieyes firent proclamer le duc d'Orléans

» pour son successeur. Le prince, bien conseillé » pour cette fois, refusa ce choix, quelque flatté » qu'il en fût; on lui substitua M. de Pompignan, » archevêque de Vienne. Ce prélat, étant évêque » du Puy, avait bien mérité de l'église par des » ouvrages religieux, écrits avec autant de sagesse » que de force. Sa vie exemplaire en faisait un » modèle dans l'épiscopat; il était regardé comme » une des lumières de l'église gallicane. Son élo- » quence persuasive avait entraîné la minorité du » clergé à l'assemblée nationale. Dans cette cir- » constance, il s'était laissé égarer par un zèle » peu réfléchi pour la paix et l'union; plus de » prévoyance lui aurait fait sentir que le triomphe » de ce tiers factieux sur l'autorité royale, n'était » qu'un fatal acheminement à de plus funestes » secousses. Si alors les *forts* du clergé, réunis » aux *forts* de la noblesse, avaient fait cause com- » mune pour la religion et pour le trône, les ten- » tatives des rebelles auraient été moins hardies » et leur marche plus lente; il aurait existé en » permanence, autour du trône, un foyer de lu- » mières et un centre de force, qui auraient sur- » veillé, démasqué et déjoué les cabales; on au- » rait plus facilement éclairé la nation sur les » projets des chefs perfides qui creusaient sous ses

» pas un abîme de malheurs. Mais la Providence » en avait ordonné autrement ; elle permettait » l'aveuglement des sages, et les succès des mé- » chants.....

« Louis XVI avait demandé au pape ses con- » seils, pour le diriger dans le labyrinthe qu'il » était obligé de parcourir..... Sept à huit semai- » nes avant de faire parvenir aux évêques de » l'assemblée sa décision doctrinale, Pie VI crut » devoir prévenir le roi sur le venin que conte- » nait la constitution civile du clergé. Le bref » adressé au monarque annonçait que cet ou- » vrage de ténèbres, infecté de schisme et d'hé- » résie, ne pouvait être adopté sans crime ; que » le pape se hâtait de prémunir Sa Majesté contre » le poison de cette philosophie anti-catholique, » en attendant qu'il pût l'éclairer sur tous les » points proposés par les évêques. Qui le croirait? » ce bref, remis selon les formes usitées aux arche- » vêques de Vienne et de Bordeaux, qui avaient, » l'un les sceaux, l'autre les affaires étrangères, » ne parvint point au roi. Ces prélats crurent » sans doute qu'ils pouvaient, sans se rendre cou- » pables de prévarication, en suspendre la remise » jusqu'à l'arrivée de la décision doctrinale du » pape. Cette conduite équivoque a fait flotter

» l'opinion de ceux qui avaient conçu une haute » idée de l'archevêque de Vienne et de sa piété. » Comment, en effet, concilier ce silence réfléchi » avec cette fermeté de caractère et cette vigueur » dont il avait donné tant de preuves? Les loups » entraient dans la bergerie, et sa voix, enchaî- » née par une circonspection trop humaine, res- » tait dans le silence. Le respect dû à sa mémoire » ne permet point de le juger ; il est devant Dieu : » mais j'ai appris par un député qui, depuis, lui » marquait franchement son étonnement et son » improbation, que ce prélat versait devant lui » des larmes amères; il se reprochait un grand » nombre de démarches faites dans des moments » où il aurait dû fortifier le zèle du roi contre les » attentats que la constitution civile portait à la » religion. Mais comment excuser l'archevêque » de Bordeaux qui, après la mort de M. de Pom- » pignan, était resté seul dépositaire du bref » apostolique? Pourquoi continuait-il à recéler » cette pièce importante, lorsque l'assemblée na- » tionale se décida, quelques mois après, à arra- » cher au roi la sanction qu'il avait différée jus- » que-là? N'était-ce point là le moment d'éclairer » la conscience du monarque en lui faisant con- » naître l'opinion du souverain pontife?.....

» L'assemblée ayant décrété le 4 janvier 1791, » que les évêques et curés députés seraient som- » més de prêter le serment pur et simple, les en- » nemis de la religion croyaient encore, au mo- » ment où la sommation fut faite, qu'il y aurait » une défection notable, et que tant de riches bé- » néficiers ne voudraient point, pour une pure » formalité, renoncer à leurs titres et à leurs re- » venus. Quel fut leur étonnement, lorsqu'à » l'appel nominal ils virent tous les évêques, à » deux près, et le plus grand nombre des curés, » se porter avec empressement vers la tribune, » pour y prononcer leur refus et faire leur pro- » fession de foi? Le vénérable évêque de Poitiers, » M. de Saint-Aulaire, se présenta le premier, » comme le plus ancien d'âge. Ses cheveux blancs » relevaient la majesté du ministère auquel il al- » lait rendre un hommage solennel : *Jour heu-* » *reux*, s'écriait il avec joie, *dans lequel étant* » *prêt à descendre dans la tombe, je puis rendre* » *compte de ma foi devant une assemblée aussi* » *auguste! J'atteste le Dieu suprême qui nous ju-* » *gera tous, que, fidèle à ma conscience, à mon* » *Dieu et à mon roi, je donnerai jusqu'au der-* » *nier soupir des preuves de mon obéissance en* » *qualité de sujet; mais, comme évêque, j'ab-*

» *horre le serment que l'on me propose, parce* » *que dans sa seconde partie il contient le venin* » *du schisme; puisqu'en rejetant la sage restric-* » *tion proposée par mon collègue, l'évêque de* » *Clermont, on repousse ce qui pourrait être la* » *sauvegarde de ma foi, le serment demandé* » *n'est plus qu'un piége, et l'adopter serait un* » *crime*..... Cette profession de foi, prononcée » avec l'accent de la conviction et de l'énergie, » commanda le silence et le respect. Les évêques » se succédant pour suivre un si bel exemple, le » côté gauche les interrompit par des murmures » impétueux : *Oui* ou *non*, s'écriaient ces éner- » gumènes; *point de discours, point de formule.* » Les galeries faisaient retentir la salle de leurs » menaces, et la populace que l'on avait attrou- » pée à dessein, pour intimider le clergé, ne fai- » sait entendre au dehors que les hurlements de » la mort et de la lanterne. C'est au milieu de ce » déchaînement des factieux que les évêques et » les bons curés publièrent leur refus avec autant » de courage que de dignité. Scène glorieuse et » attendrissante! jour à jamais mémorable, qui » vivra éternellement dans les fastes de l'église gal- » licane! Les deux évêques et les curés qui étaient » à la tête des jureurs, ne surprirent personne....

» Tant d'atteintes portées au trône, avaient
» affaibli les liens de respect et de subordination
» qui attachent les sujets à leur souverain (1).
» Elle n'était plus cette antique vénération pour
» la famille royale, qui paraissait être autrefois
» héréditaire dans le cœur des Français ; à sa place
» on voyait l'insolent plaisir qu'une populace fac-
» tieuse goûtait en humiliant tout ce qui tenait au
» sang de nos rois. Les nouvelles autorités muni-
» cipales se plaisaient à méconnaître le pouvoir
» du roi, étant bien assurées que par là elles fai-
» saient leur cour aux législateurs, de qui elles
» prétendaient tenir le droit de tout oser. L'in-
» sulte faite à mesdames Adélaïde et Victoire,
» tantes du roi, lors de leur passage à Arnay-le-
» Duc, en est une preuve. Depuis les horreurs
» commises à Versailles les 5 et 6 octobre 1789,
» Mesdames s'étaient retirées, avec leurs maisons,
» au château de Bellevue. Leurs jours, abreuvés
» de douleur et d'amertume, s'écoulaient dans de
» cruelles et continuelles inquiétudes ; elles gé-
» missaient sur les scènes qui dégradaient l'auto-
» rité royale, et leur sage prévoyance ne leur en

(1) Sect. V, chap. II. *Assemblée nationale à Paris.* §. II, art. 2. *Attentats portés à la majesté du trône.*

» dissimulait point la funeste issue. Se voyant
» inutiles pour le soutien du trône qui croulait
» de toutes parts, elles crurent devoir se mettre
» à l'abri du danger qui les menaçait ; elles firent
» donc agréer au roi leur départ pour Rome. Elles
» auraient bien désiré pouvoir emmener avec
» elles leur nièce, madame Elisabeth ; mais cette
» vertueuse princesse était destinée par le ciel
» à consoler le roi et la reine, et à soutenir leur
» courage : se refusant au désir de ses tantes, elle
» préféra se dévouer pour son auguste frère. Pro-
» fondément affligé du départ des princesses,
» Louis XVI sentait néanmoins la nécessité de
» cette séparation : il ne s'y opposa point ; il crut
» même devoir en prévenir l'assemblée nationale.
» Cette humiliante précaution devait être plus
» que suffisante pour soustraire Mesdames aux
» inquisitions soupçonneuses des municipalités.
» Le passe-port expédié par le roi, était revêtu de
» toutes les formalités voulues par la loi : le dé-
» part n'était ni secret, ni clandestin ; il avait été
» annoncé, et on avait commandé d'avance les
» chevaux sur toute la route jusqu'à la frontière ;
» Mesdames ne voyageaient qu'en plein jour.
» Arrivées sans obstacles jusqu'à Arnay-le-Duc,
» en Bourgogne, quel dut être leur étonnement,

» lorsqu'au mépris de leur nom, de leur passe-
» port et de la publicité de leur départ, elles se
» virent arrêtées par la garde nationale de cette
» insignifiante commune? Rien ne put fléchir
» cette milice exaltée, ni lui faire entendre raison;
» elle menaçait même de faire violence, si on
» s'obstinait à vouloir passer outre. Pleine de dé-
» dain pour les ordres du roi, qu'on lui fit voir,
» cette garde insolente ne se laissa toucher ni par
» les prières, ni par les larmes des princesses: il
» fallut bien dévorer cette humiliation. Elles la
» soutinrent avec calme et résignation; un cour-
» rier qu'elles dépêchèrent au roi, lui apprit ce
» qui venait d'arriver. La commune d'Arnay en
» avait dépêché un aux perfides législateurs de
» qui elle tenait sans doute ses secrètes instruc-
» tions; elle joignit à son récit le procès-verbal
» de l'arrestation de Mesdames, signé par elles.
» Louis XVI se plaignit à l'assemblée de l'outrage
» fait à ses tantes et à son autorité. Cette plainte
» aurait dû hâter la punition des arrestateurs; on
» parut au contraire applaudir à leur zèle. On fit
» de cet événement, sur lequel l'assemblée aurait
» dû trancher en un seul mot, l'objet d'une dis-
» cussion qui fut prolongée à dessein pendant
» plusieurs séances. Les ennemis du trône et de

» la monarchie s'agitaient en tout sens, pour dé-
» cider l'assemblée à refuser la permission pour
» le départ de Mesdames : c'étaient de nouvelles
» victimes qu'ils voulaient immoler à leur haine
» féroce. Le roi fut averti que les factieux se van-
» taient déjà de la victoire qu'ils allaient rem-
» porter sur le trône. Le croira-t-on? on conseilla
» au monarque d'intéresser Mirabeau en faveur
» de Mesdames, tant alors était prépondérante
» l'influence de ce député sur les suffrages de
» l'assemblée! Ce recours à un homme flétri, était
» la lie du calice; le roi, voué à toutes les humi-
» liations, prit à regret la résolution de l'avaler:
» un roi suppliant et un don de cent mille francs
» gagnèrent Mirabeau.....

» C'est dans des orgies que l'on arrêtait les
» projets régicides que le fougueux Mirabeau leur
» développait successivement. Je livre tous ces
» noms à l'infamie, en respectant profondément
» les ancêtres honorables dont ils ont souillé la
» mémoire. Qu'il me soit permis d'exprimer ici
» mes regrets sur la fatalité qui avait entraîné
» dans cette association le duc de Biron, ci-devant
» duc de Lauzun. J'ai connu particulièrement ce
» brave chevalier, qui, plus d'une fois, m'a prou-
» vé l'amitié sincère dont il m'honorait : il était

» bien digne de prendre un jour place dans notre » histoire, parmi ceux qui ont fait honneur au » nom français. Sa taille de héros, les traits de son » attrayante et mâle physionomie, n'étaient que » les dehors intéressants de l'esprit le mieux cul- » tivé, de l'ame la plus sensible et la plus bien- » faisante. Après avoir brillé dans les cours de » Varsovie, de Saint-Pétersbourg et de Londres, » où, en étalant trop de magnificence, il avait » malheureusement épuisé le fonds de quatre à » cinq cent mille livres de rente, il reparut à » Versailles, pour faire les délices de la cour par » son amabilité. Il avait montré des talents mili- » taires dans la guerre d'Amérique. Il était à la » cour de Louis XVI ce que fut jadis le fameux » duc de Lauzun à la cour de Louis XIV; il y » jouait le même rôle, et y obtenait les mêmes » succès. Pourquoi..... pourquoi..... pourquoi..... » pourquoi? c'est qu'un abîme en attire un autre... » En montant sur l'échafaud, il s'écria: *Je mérite* » *le supplice que je vais subir; j'ai été un sujet* » *infidèle, un traître à mon roi.....*

» Un journal appartenant au même parti, » mais rédigé dans un autre esprit que l'*Ami* » *du Roi*, eut la plus grande vogue à la même » époque. Ses rédacteurs, écrivains du meilleur

» ton, l'avaient appelé: *Actes des Apôtres.* » Dans cette feuille piquante, la narration, as- » saisonnée par une élocution facile et brillante, » était parée de tous les agréments d'une plai- » santerie noble et délicate; on y montrait les » discussions de l'assemblée nationale sous un » jour qui en faisait apercevoir aisément le but et » les dangers. Ce n'était point la massue d'Her- » cule qui terrassait les géants; c'était la palette » des grâces qui, avec le pinceau d'Apelle, pré- » sentait, dans une suite de tableaux en minia- » ture, et sous le vernis du ridicule, le venin que » les coryphées de la révolution exhalaient, soit » dans leurs motions, soit dans leurs comités. Peu » de comédies provoquent autant au rire que les » visites domiciliaires de Charles Lameth aux » Annonciades de la rue Saint-Denis; dom Qui- » chotte ne joue nulle part un rôle aussi grotes- » que, aussi comique que ce spadassin assiégeant » un couvent de nonnes. La plume d'Aristophane » n'offre rien de plus piquant ni de plus mordant » que l'accouchement de l'avocat Target, qui en- » fante avec douleur la *constitution.* Les amours » du représentant Populus; les poumons de Mi- » rabeau, ses impromptus faits à loisir, ses con- » ciliabules secrets, son atelier, ses courses mys-

» térieuses dans la rue Saint-Jacques; le glapissement continuel de Robespierre, qui ne rêvait » que populace et souveraineté du peuple; les » noms et le langage bizarre d'un grand nombre » de députés; les manœuvres de Bailly, de la » Fayette, de Barnave, et des autres héros jacobins; tout, sous la plume de ces joyeux et » aimables écrivains, prenait une *teinte* pour » ainsi dire *incisive*, qui, à l'exemple du ridicule » dont parle Horace, tranchait dans le vif, mieux » que n'aurait pu faire une main armée de la » force la plus imposante..... »

FIN DU SECOND VOLUME.

253

TABLE

DES

CHAPITRES ET SOMMAIRES.

Introduction. Pag, 1

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Dresde pour traverser la Lusace et la Silésie. 7
Origine des Slaves. 9
Leurs émigrations. 10
Ils se mettent sous la conduite d'Attila. 11
Slavie majeure et Slavie mineure, au nord-est de l'Europe. 14
Sudet explique l'établissement des Slaves et l'empire qu'exerce leur langue dans la plus grande partie de l'Europe. 15

CHAPITRE II.

Antiquités héroïques de la Bohème. 20
Dalémile. 22
Czech, premier chef des Bohémiens. 24
Crocus. 30
Libussa et Przémysle. 38
Wlasta soulève les femmes contre les hommes. 42

Elle établit à Widowlé le centre de son empire ; elle bâtit Diewin. Pag. 46
Ses artifices pour détruire les hommes, qui sont repoussés devant Diewin. 49
Elle attire près de ce fort, des jeunes gens qui sont massacrés. 54
Przémysle fait éprouver le même traitement à cinquante jeunes personnes qu'il avait attirées à Wisegrad. 58
Wlasta se venge sur Cztirade. 62
Elle fait un code de lois pour les femmes. 64
Zbigniewa, confidente de Wlasta, retourne dans sa famille. Evénements auxquels elle avait eu part. 68
Miloscina périt dans un combat. 83
Przémysle s'avance sur Widowlé. 86
Etablissements qui avaient été formés autour de ce fort. 87
Wlasta élève à la mémoire de ses compagnes un monument, sur lequel on immole vingt-quatre prisonniers. Fin de cette guerre. 94
Nézamysle, Mnata, Wogen, Krzezomysle et Neklan, successeurs de Przémysle. 100
En 894, Borziwog embrasse la religion chrétienne. Fin des temps héroïques de la Bohême. 101

CHAPITRE III.

Passage de l'Oder. 102
Entretiens sur la Silésie. Jésuites dans cette province et en Russie. 103
Posen. Caisse des incendies. 107

Quartier général à Sempolno. Correspondance interceptée. Armée russe. Pag. 109
Murat. 112
Autorités administratives en Pologne. Dispositions des habitants envers elles. 113
Ville et principauté de Lowicz. 116
Prince Michel de Radziwill. Nieborow. 121
Arcadie. Sochaczew. Varsovie. 123

NOTES.

Passages tirés d'un Troubadour bohémien, avec la traduction interlinéaire. 127
L'abbé Georgel. Ses Mémoires. 133
Il va à Vienne comme secrétaire d'ambassade. 134
Il défend le cardinal de Rohan dans le procès du collier. 137
Circonstances qui avaient indisposé la reine Marie-Antoinette contre le cardinal. 139
L'abbé Georgel envoyé en exil. 142
Il tombe en disgrace près du cardinal. 144
Sa déportation. Il écrit ses Mémoires. 147
Il est député à Saint-Pétersbourg. Ses notes sur ce voyage. 148
Son retour en France ; son opinion sur l'Université et le corps enseignant. 150
Sa mort. Division, précis de ses Mémoires. 169
Morceaux cités :
1°. *Destruction des Jésuites en Portugal.* 171
2°. — — *en France.* 173
3°. *La marquise de Pompadour excite contre eux les Parlements, les Jansénistes.* 174

4°. *Plaidoyer de M. de Saint-Fargeau.* Pag. 176
5°. Comptes rendus. 178
6°. *M. de la Chalotais à Paris.* 179
7°. *Ouvrages apologétiques publiés par les Jésuites.* 181
8°. *Mort de la reine Marie Lezinska.* 183
9°. *Le Dauphin protége les Jésuites.* 185
10°. *Cérutti.* 186
11°. *Le duc de Choiseuil.* 191
12°. *Les Jésuites supprimés en Alsace et en Lorraine. Mort du roi Stanislas.* 202
13°. *Le cardinal de Bernis.* 207
14°. *Assemblée des notables.* 211
15°. *Le cardinal de Lomenie.* 213
16°. *M. Necker.* 215
17°. *Déclaration du 22 juin 1789.* 219
18°. *Le comte Stanislas de Clermont-Tonnerre.* 221
19°. *M. de Pompignan, archevêque de Vienne.* 222
20°. *Séance du 4 janvier 1791, à l'Assemblée nationale.* 227
21°. *Les tantes du roi arrêtées à Arnay-le-duc.* 229
22°. *Le duc de Biron.* 231
23°. *Actes des Apôtres.* 233

FIN DE LA TABLE.